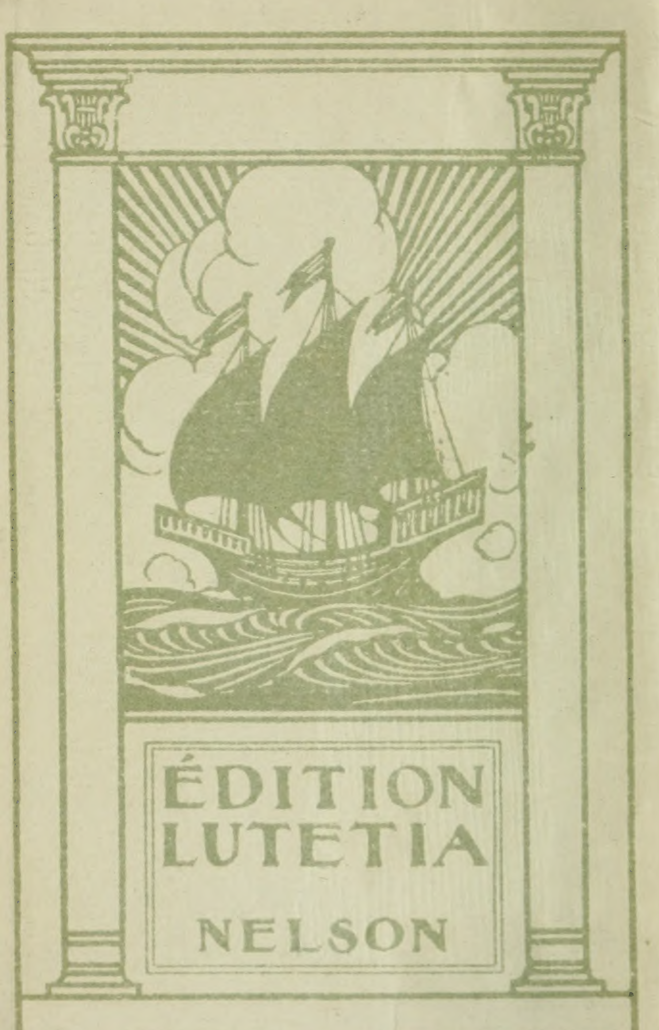
NODIER

AN SBOGAR

UTRES NOUVELLES






ÉDITION
LUTETIA
NELSON



ÉDITION
LUTETIA

NELSON

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/jeansbogaretautr00nodi

CHARLES NODIER

JEAN SBOGAR

ETC.



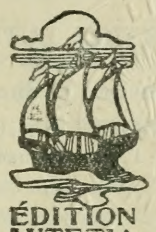
Charles Nodier.



NODIER

JEAN SBOGAR

ET AUTRES NOUVELLES



INTRODUCTION PAR

ÉMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

255544
9. 6. 31

Paris

Nelson, Éditeurs

189, rue Saint-Jacques

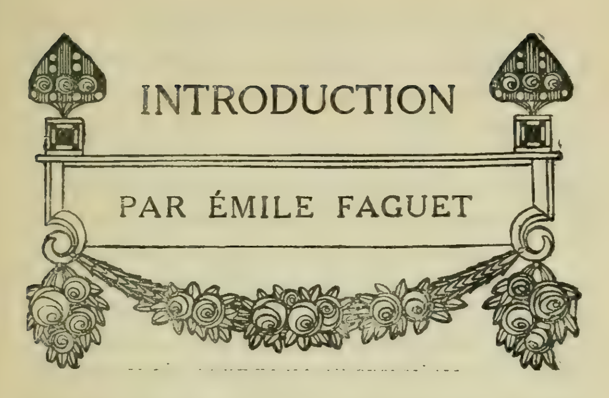
Londres, Édimbourg et New-York

ÉDITION LUTETIA

Publiée sous la direction de

ÉMILE FAGUET

de l'Académie française



INTRODUCTION

PAR ÉMILE FAGUET

Charles Nodier est un des hommes qui représentent le plus exactement le romantisme en ses commencements et en ses premières manifestations encore modérées.

Né en 1780, faisant une partie de son éducation à Strasbourg et y retrouvant tout récent le souvenir de Gœthe, très curieux et friand de littérature allemande, il est tout d'abord un précurseur et un initiateur du romantisme. Il lui en est toujours resté quelque chose. Il a aimé le roman triste et le roman exotique. Il a écrit tout d'abord *les Proscrits* et *le Peintre de Salzbourg* qui donnent l'impression de traductions de l'allemand.

Sous la Restauration il fut cher à l'école romantique, alors royaliste, autant par ses sentiments légitimistes que par la tournure littéraire de son esprit. C'est l'époque, du reste, où il donnait libre carrière à son imagination brillante et ingénieuse pour laquelle

le mot de *fantaisie* semble avoir été inventé. C'est l'époque de *Jean Sbogar*, de *Thérèse Aubert*, de *Smarra* et de *Trilby*.

En général ses nouvelles sont, dans un cadre étranger, des histoires inattendues, déconcertantes, un peu étranges, d'un vif intérêt dramatique et d'une saveur toute particulière. L'intérêt y consiste surtout dans l'*éloigné* et l'*inattendu* qui reste cependant vraisemblable et humain.

Une délicate sensibilité, du reste, y attache et y retient, non seulement l'attention mais la sympathie, et Nodier est un de ces auteurs, si rares, tout compte fait, qui se font aimer comme hommes.

Romantique sans excès ni prétentions, mais enfin romantique par le tour général d'esprit, il était classique par son style et sa langue qui étaient de la meilleure époque. Il avait travaillé la langue française avec passion, en érudit, en chercheur et en curieux ; il avait publié des ouvrages philologiques très importants et très sérieux, et il savait sa langue admirablement et il s'en servait avec une adresse rare.

Matériellement, pour ainsi dire, il eut une grande influence sur la jeune école pour cette raison que, nommé directeur de la Bibliothèque de l'Arsenal, il fit de l' « Arsenal », comme on disait couramment, le rendez-vous de tout ce que le romantisme comptait de jeunes gloires : Hugo, Vigny, Musset, Sainte-Beuve, etc., et au travers des exubérances de ces jeunes gens, maintenait les droits et faisait durer

l'exemple de la finesse et de la délicatesse de l'esprit français.

Il était comme un romantique qui voulait rester sensé, ingénieux et spirituel, et comme un classique qui ne se défiait pas de l'imagination, et cela formait un ambigu très agréable et un moyen terme très juste et très judicieux.

Au fond son génie était de bon sens ; mais de ce bon sens qui sait jusqu'à quel point il est bon de céder quelque place à la folle du logis et qui se rappelle le mot d'Horace : *Desipere in loco.*

Il avait beaucoup d'esprit naturel, spontané, facile et alerte, et il avait proprement le génie de conter, la narration aisée, alerte, prompte sans précipitation, de démarche naturelle aisée et avenante. Il est comme le conteur par excellence.

Il a rendu à la langue française d'éclatants services. On sait assez qu'au cours du XVIIIe siècle la langue s'était comme amaigrie, sinon desséchée. Nodier, d'autres aussi, comme Paul-Louis Courier (mais tout particulièrement Nodier) la renouvelèrent par le meilleur moyen, qui est de connaître la langue et de ressusciter judicieusement les locutions vieillies et sorties de l'usage pour les remettre en honneur et en habitude. C'est ce qu'avaient conseillé jadis Fénelon et La Bruyère. C'est ce qu'avaient pratiqué, à la rencontre, Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand. C'est ce que Nodier pratiquait continuellement.

Mais il y faut la manière, qui n'est pas aisée. Elle

consiste à disposer la locution archaïque dans le texte de telle façon que le texte qui l'entoure la fait comprendre tout d'abord et la rend aussi claire qu'il l'est lui-même ; et dès lors, ainsi comprise, la locution archaïque rentre dans la langue et s'y trouve réinstallée comme si elle n'en fût jamais sortie. Et ainsi la langue s'enrichit d'elle-même, de son propre bien, de sa propre essence, sans emprunt étranger et sans violence.

Tel est le service que Charles Nodier a continuellement rendu à la langue française.

Du même coup, il rendait service aux romantiques, qui, par eux-mêmes, assez ignorants, puisaient leur vieille langue dans Charles Nodier, un peu aussi dans Sainte-Beuve, et disposaient ainsi d'un vocabulaire judicieusement enrichi. Toutes les fois qu'on fera « le projet d'enrichir la langue », comme dit Fénelon, c'est surtout ainsi qu'il faudra procéder, et notez bien que c'est une, au moins, des pratiques que recommandait Ronsard pour ce dessein.

C'était un homme très doux, quoique épigrammatique, très bienveillant, très accueillant et très tendre. La façon dont parle de lui Alfred de Musset nous le fait aimer singulièrement. Il était bien indépendant aussi et n'allait à la suite, à la tête et en compagnie de ses amis que jusqu'où, guidé par son goût très sûr, il voulait bien aller. Il est de ceux, très rares, qui ne sont pas gouvernés par ceux qu'ils conseillent, ni dévoyés par ceux qu'ils dirigent.

Son influence, bonne de son vivant, ne fut pas mau-

vaise et fut peut-être meilleure encore après sa mort. Il a peut-être sauvé la *nouvelle* française. Ce roman court, limité à l'essentiel, où, en prose ou en vers, les Français ont excellé au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle, n'était pas où allaient directement les romantiques, qui aimaient les grands espaces et les grandes carrières. Si Alfred de Musset, Théophile Gautier, Mérimée ont cultivé la nouvelle et ont, dans ce genre, produit des chefs-d'œuvre, on peut croire que le grand succès de Charles Nodier n'y a pas nui et même y a été pour beaucoup.

Nodier, novateur à d'autres égards, a maintenu en cela une tradition et une tradition qui est au nombre des plus glorieuses.

Nodier n'avait point de philosophie et ce ne sont pas des idées qu'il faut chercher dans ses livres, mais on y trouve des sentiments et qui sont des meilleurs. Il attire généralement la pitié ou au moins la bienveillance sur des êtres bons, doux, tendres, un peu ingénus et un peu fantasques, c'est-à-dire sur les êtres que nous avons tout spécialement le devoir de plaindre, de consoler, de soutenir et d'aimer. Ses œuvres sont pleines d'une sensibilité douce, discrète, qui ne s'étale pas, mais qui pénètre. Je ne dirai pas, selon la formule célèbre, qu'on se sent meilleur après l'avoir lu, mais ce qui vaut mieux, qu'on est vraiment meilleur après l'avoir lu. A ce compte, les « Contes moraux » que voulait écrire Marmontel, c'est Charles Nodier qui les a écrits.

Personnellement, il était très bon, très secourable et charitable. Un de ses biographes a écrit de lui : « M. Charles Nodier n'a jamais vu la misère sans la secourir jusqu'à s'y associer. » Il est mort pauvre, en effet, après de grands succès de librairie, de tous les bienfaits qu'il avait répandus sans compter. Son meilleur ouvrage est encore d'avoir fait beaucoup de bien.

Il n'est pas à inscrire dans la liste des génies supérieurs ; mais il tient une belle place dans celle des très grands talents et des talents très originaux. Il a renouvelé la nouvelle française, il a fait faire de très grands progrès à la langue, il a dirigé les esprits du côté des littératures étrangères et des nouvelles sources d'inspiration, il a été un des initiateurs d'un mouvement littéraire infiniment considérable. Et il a été un initiateur comme il y en a eu très peu. Il a été un initiateur qui modéra le mouvement parti de lui. Il a été un initiateur qui, en même temps qu'il ouvrait la carrière, traçait les limites. Il a été un initiateur qui, en aimant le progrès, restait attaché à la tradition. Il a été un initiateur qui, sans en vouloir à ses disciples de leurs audaces, ne les encourageait pas et qui les maintenait dans la voie droite et dans les justes limites, de sorte qu'il a été comme un conservateur du progrès. Il n'y a peut-être pas de rôle plus difficile, plus délicat, ni plus respectable.

En même temps que conteur, romancier, historien,

philologue et même naturaliste attentif et ingénieux, il a été poète agréable. Il fut l'auteur de poésies satiriques et de poésies fugitives très gracieuses et attrayantes. L'une de ces petites œuvres contient une théorie de l'art d'écrire des plus justes et des plus pénétrantes. Le mot, y dit Nodier, ne se trouve que dans la pensée serrée de près, creusée patiemment, amenée par la réflexion à son dernier point de précision, de netteté et de conscience ;

> Le mot doit mûrir sur l'idée,
> Et puis tomber comme un fruit mûr.

On n'a jamais donné un meilleur précepte, une meilleure leçon de style, et l'on n'a jamais mieux donné à la fois la leçon et l'exemple.

Charles Nodier fut un homme sympathique et un auteur des plus agréables. Il est peu probable qu'il sorte jamais de la mémoire des hommes, tout au moins de celle des hommes de goût.

ÉMILE FAGUET.





TABLE

JEAN SBOGAR

ROMAN HISTORIQUE

PRÉLIMINAIRES

Je ne dirai pas quelles circonstances me décidèrent à publier en 1818 le roman de *Jean Sbogar,* ébauché en 1812 aux lieux qui l'ont inspiré. Il me suffira de noter en passant que j'entrais alors dans une carrière très sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendait d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été en effet une mauvaise recommandation pour l'homme qui allait professer les sciences politiques dans la petite Tartarie ; et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu malgré ses précautions, y ait été mis à l'index comme son livre. On pourra juger au reste, par l'opportunité de cette publication, du haut esprit de convenance et d'aptitude aux concessions intéressées qui m'a dirigé dans toutes les grandes affaires de ma vie.

Le succès me dédommagea un peu cette fois des vicissitudes de la faveur. L'anonyme me porta bonheur dans les journaux, où l'on a toujours toléré assez volontiers la vogue passagère d'un écrit nouveau, quand elle ne tire pas à conséquence pour une réputation. L'impression d'un moment que produisit cette bagatelle était d'ailleurs fort étrangère au mérite intrinsèque du livre. Elle résultait de la disposition générale des esprits que les événements des années antérieures avaient peu à peu ramenés aux doctrines de la liberté, et le caractère de mon héros m'avait permis de porter à leur dernière expression des théories dont je suis

loin d'accepter en tout point la responsabilité. Elle était grave alors, et le serait peut-être aujourd'hui davantage si les prolétaires lisaient les romans. Je me réjouis de penser que les progrès de la civilisation n'en sont pas encore venus là, et que les rêveries de mon Gracchus de Spalato n'exerceront pas plus d'influence jusqu'à nouvel ordre sur les sociétés savantes que celles du dieu qu'on adorait à la rue Taitbout.

Il faut pourtant que ma brochure en deux volumes ait porté quelque empreinte d'un caractère d'homme, puisqu'on ne trouva qu'un homme à qui l'attribuer, et que ce fut (j'en demande humblement pardon à sa noble mémoire) mon illustre ami Benjamin Constant. Des journalistes qui se crurent mieux avisés, et qu'avait trompés je ne sais quel mélange d'ascétisme d'amour et de philanthropie désespérée qui se confondent dans cette bluette, en accusèrent Madame de Krudener, qui n'était pas un homme, et qui commençait à n'avoir plus de sexe. Je n'intervins pas dans ce combat qui ne pouvait durer longtemps. *Adolphe* et *Valérie* répondaient pour leurs auteurs.

Me voici parvenu à l'histoire du plus éclatant de mes succès, et je ne peux guère m'y tromper, car je ne suis pas ébloui par la quantité. Je raconte des faits, et c'en est assez pour mettre mon humilité à son aise. Je crois avoir dit quelque part qu'une préface était un ouvrage d'orgueil ; je le répète volontiers. Orgueil innocent du reste, et presque digne d'une tendre compassion, que celui qui se fonde sur le bruit d'un petit livre, et qui dure tout juste le temps de l'escorter du magasin sous le pilon, en attendant qu'il subisse une nouvelle métamorphose dans les moules du cartonnier ! La vieille Marie de Gournay, digne fille d'alliance

de Montaigne, a merveilleusement exprimé ma pensée dans un vers sublime qui ferait envie à nos jeunes et brillants poètes :

L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

En vérité, *Jean Sbogar* n'est que mon ombre, tout au plus, ou je me suis grandement trompé sur la pauvre place que je tiens au soleil.

Le nom de l'auteur de *Jean Sbogar* revint à Paris de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le plus long de mes voyages, mais c'est l'odyssée de ma renommée. On ne la reprendra jamais à voler si loin. Napoléon, dont le goût littéraire n'était pas bien sûr, témoin sa prédilection pour les supercheries épiques de Macpherson et pour le pastiche homérique de Luce de Lancival, s'occupa de *Jean Sbogar* pendant deux jours. Les journaux anglais annoncèrent qu'il avait passé une nuit à le lire, et quelques heures à l'annoter sur un exemplaire qui est resté, à ce qu'on m'a dit souvent, dans les mains du général Gourgaud. Quant au souvenir de mon nom, il ne serait pas tout à fait nécessaire, pour supposer qu'il l'eût conservé, de lui attribuer la puissance de mémoire de César, qui appela, chacun par le sien, les quarante mille soldats dont il était accompagné dans les plaines de Pharsale. Si Napoléon a cru réellement, comme il l'a dicté à ses chroniqueurs, qu'il ne se soit fait, sous son règne, que vingt-six arrestations sans mandat judiciaire et sans écrous, sur lettres de cachet revêtues de sa signature impériale, j'aurais bien pu me trouver là. Cette particularité s'explique heureusement d'une manière encore plus naturelle, par un fait très simple. Un des amis de Napoléon, à Sainte-Hélène, avait été le mien, à Paris, en 1814, et il

savait l'histoire de *Jean Sbogar*, dans un temps où je ne pensais pas à l'achever. Je suis fier, mais je suis sincère ; une pareille circonstance rabat beaucoup de l'illustration qui résulterait pour moi d'avoir été deviné par Napoléon, et j'aurais renoncé volontiers à ce titre équivoque de gloire, s'il m'avait été permis d'en faire tort à mon éditeur.

Quoi qu'il en soit, cette apostille, venue de haut lieu, excita probablement un instant de rumeur dans le bureau de rédaction des feuilletons bonapartistes, où je ne jouissais pas d'un grand crédit. Je suppose que ce fut d'abord une assez grave question que de savoir si l'auteur de *Jean Sbogar* avait gagné quelque peu de chose en capacité, ou si Napoléon était tombé en enfance. Comme il n'était pas de ma destinée d'être pesé dans une telle balance, j'ai aujourd'hui quelque pudeur à le dire. Tout en y réfléchissant, les rédacteurs, qui étaient gens habiles, et qui l'ont supérieurement prouvé depuis, convinrent d'un parti moyen. Il fut décidé qu'on n'invente rien en littérature, ce qui est tout à fait mon avis ; que cela est défendu plus spécialement qu'à personne aux écrivains qui ne sont pas de l'Académie, ce que je n'admets pas d'une manière aussi exclusive, et que tout homme qui avait osé composer *Jean Sbogar* serait convaincu de l'avoir volé. Cette résolution passa, je dois le dire, à l'unanimité. Le procureur du roi n'informa point. Il avait cependant beau jeu.

Byron parut tout juste, en français, au milieu de la discussion, et on s'aperçut soudainement, tant sont profondes les perspicacités de la malveillance, que mon malheureux voleur avait été volé au *Corsaire*. Il est vrai que *Jean Sbogar* avait quatre ou cinq ans de plus que son aîné d'invention ;

mais on n'y regarde pas de si près quand on dispute avec l'agneau. La critique a un bon côté. Je lus Byron, que je connaissais à peine pour l'avoir entendu nommer deux ou trois fois à Madame de Staël. Je l'ai lu souvent depuis avec une admiration dont il n'est pas redevable à ma reconnaissance. Le *Corsaire* ressemble à beaucoup de choses, comme tout ce que l'on écrira d'ici à la fin des siècles. Il m'a été impossible, et j'en fais mon compliment à Byron, de lui trouver le moindre rapport avec *Jean Sbogar*. Certainement, ce n'était pas là le cas de dire, dans aucune acceptation possible, que les beaux esprits se rencontrent. Si j'avais été Byron, j'aurais porté plainte. Byron, qui savait le français précisément comme je sais l'anglais, ne se plaignit point. Il est mort sans avoir ouvert ni *Jean Sbogar* ni les journaux où il en est question, et ce n'est pas de cela qu'il est mort.

Je ne me plaignis pas non plus. La bibliographie m'avait bien quelques obligations. Je ne m'étais jamais sérieusement occupé que d'elle, et comme c'est son affaire d'éclairer les dates et de redresser les torts littéraires, j'espérais qu'elle me vengerait, si jamais, bibliographie et moi, nous arrivions côte à côte par-devant la postérité. C'est alors que s'imprimait, sur un papier magnifique, et décoré au frontispice de l'ancre scientifique des Aldes, l'excellent *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*. Le docte et ingénieux auteur se garda bien de me reprocher d'avoir volé Byron ; il était trop fort pour cela sur le synchronisme des livres, et il estimait à leur prix ces sornettes, bonnes tout au plus pour l'érudition d'un journal ; mais, après avoir fait justice de cette polémique aigre-douce, à laquelle il oubliait probablement que je n'avais pas concouru, il me déclara voleur, en sa qualité

de jury-critique. Il n'y avait que le nom du volé de changé. Vous me direz que les voleurs ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils volent ; mais vous seriez peut-être aussi embarrassé que moi si on vous accusait d'avoir volé Zchocke.

Cette notule beaucoup plus aigre-douce, pour ne pas dire plus aigre, que ma polémique, à laquelle je n'avais jamais pensé, me plongea dans une cruelle consternation. Je me trouvais atteint et convaincu, dans un livre doué du principe de vie, du crime d'avoir volé Zchocke, moi qui ne voudrais voler personne au monde, fût-ce Zchocke, moi qui ne connaissais pas Zchocke, bien qu'il eût été traduit par Lamartelière, et qu'il se trouvât de ladite traduction dudit Zchocke un exemplaire en papier vélin à dos de maroquin bleu dans la bibliothèque de M. Renouard ; moi qui n'étais pas digne de connaître Zchocke en 1815, puisque je ne connaissais pas Byron ! J'allai demander partout des nouvelles de Zchocke. Au diable qui avait ouï parler de Zchocke ! Je commençais à me persuader enfin que la pièce de Zchocke n'existait qu'à un exemplaire, qui tenait sa place chez M. Renouard, parmi tant d'autres précieuses raretés, quand mon bon camarade M. de Pixérécourt m'apprit que Zchocke était en effet l'auteur d'un drame qui n'avait aucun rapport avec *Jean Sbogar*, et dont il avait composé, lui, un mélodrame qui valait cent fois mieux que *Jean Sbogar* et le drame de Zchocke. Je n'eus aucune peine à le croire, mais je ne voulais juger que pièces en main, tant j'avais à cœur, dans mon innocence littéraire, de n'avoir pas pillé Zchocke.

Je finis par le trouver. Quelle humiliation, grand Dieu ! D'abord, mon héros s'appelle Jean Sbogar ; celui de Zchocke, Abelino : et mon savant con-

frère à l'ancienne Académie celtique Éloi Johanneau vous prouvera, quand vous voudrez, que c'est littéralement la même chose. En second lieu, Abelino est un grand seigneur qui se fait passer pour un bandit, et Jean Sbogar un bandit qui se fait passer pour un grand seigneur. Le plagiat devient sensible. Troisièmement, Abelino est marié avec la plus riche héritière de la République, et Jean Sbogar refuse d'épouser la jeune fille qu'il aime, de peur de la tacher de son infamie. Le larcin est flagrant. Quatrièmement, Abelino sauve son pays en trahissant la foi qu'il a jurée à des voleurs ; et Jean Sbogar, qui n'a porté ses vues qu'à la liberté ou à l'échafaud, marche à la mort avec ses compagnons. Ici l'effronterie du vol va jusqu'à l'impudence. Enfin les deux actions se passent à Venise, où jamais on n'avait eu l'idée de placer une autre action romanesque, et c'est, pour cette fois, comme si vous me preniez la main dans la poche de Zchocke !

Je suis très sensible à cette partie de la critique littéraire qui implique des questions morales. Je n'avais rien eu à faire avec Zchocke, mais il me sembla que tout le monde pouvait dire en me voyant passer : « Voilà le plagiaire de Zchocke. » J'avais appris que Zchocke était un de ces talents éminents qu'on ne rencontre pas souvent sur la route des réputations, et sur cette route-là j'étais bien sûr de mon alibi ; mais cela ne me tranquillisait pas. J'avais des visions de Zchocke et d'Abelino. J'avais des cauchemars d'Abelino et de Zchocke ; j'en fis une grosse maladie dont je ne fus sauvé que par le sentiment de ma vertu. Je tenais, en effet, une bien grande consolation en réserve dans le for intérieur de ma conscience injustement soupçonnée : c'est que je n'avais eu

besoin de prendre *Jean Sbogar* à personne, puisque je devais au hasard l'avantage peu envié, selon toute apparence, de l'avoir connu assez particulièrement.

Pendant que j'y réfléchissais, il arriva une chose fort singulière : c'est qu'on oublia aussi complètement mon livre que s'il n'avait jamais paru. Il fallut me résoudre à garder ma défense pour la troisième édition. Aujourd'hui que revoilà *Jean Sbogar*, et qu'il en sera peut-être question jusqu'à demain, je me vois obligé de déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est, peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication, pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignait de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurais pas pu mieux inventer, quand j'aurais été Zchocke, et qu'il n'y a rien dans mon cœur qui me reproche de lui avoir fait tort d'une seule des formes de son style, ce bon M. Repisitch étant très entêté sur le classique du greffe, qui n'est pas celui du roman.

On vous dira en Istrie, en Croatie, en Dalmatie, quand vous prendrez la peine d'en tirer des informations, que je n'ai pas fait un grand effort d'esprit pour inventer le nom de Jean Sbogar. Mon principal personnage s'appelait ou se faisait appeler Jean Sbogar, et je présume que les petits enfants des bords du golfe de Trieste vous l'attesteraient encore comme moi, car le nom des chefs de voleurs a le même privilège que celui des conquérants : on s'en souvient partout où ils ont

passé. La cour de justice qui le condamna était présidée par M. le comte Spalatin. Les juges que je me rappelle étaient M. de Koupferschein et M. de Giscelon ; les hautes fonctions du ministère public étaient exercées, avec la toute-puissance d'un jeune et précieux talent, par M. Desclaux, procureur général impérial, qui tient maintenant une place distinguée parmi les avocats de la cour de cassation, et qui me défendrait volontiers, si j'avais besoin de son secours en dernier ressort, de la méchante imputation d'avoir pris *Jean Sbogar* dans une tragédie de Zchocke. Il sait que je l'ai trouvé tout fait.

Jean Sbogar ne fut cependant remarqué du tribunal que par cette expression plus qu'humaine de physionomie qui était le trait caractéristique de son signalement, et qui le faisait tenir, selon l'expression de Schiller, de l'ange, du démon et du dieu. L'intérêt moral de sa défense consistait à mourir sous le nom obscur d'un simple aventurier morlaque, en se dérobant à toute identité avec le ménechme éblouissant dont le déshonneur devait froisser toutes ses amitiés et flétrir toutes ses amours. Il ne répondit aux questions de ses juges que par l'affirmative ou la négative esclavonne, et s'il faillit se trahir, ce fut seulement à la lecture du jugement capital, prononcé en français, et qui ne frappait en lui qu'un bandit vulgaire. La nuit s'avançait au point qu'on venait d'être obligé d'apporter des flambeaux. J'étais debout contre sa banquette ; je remarquai qu'il écoutait cette langue qu'il avait refusé de comprendre, et qu'un regard de joie illumina ses yeux, quand il put reconnaître au texte de la condamnation qu'elle avait écarté les faits relatifs à ses pseudonymies d'Allemagne et d'Italie. Ce regard radieux de bon-

heur, je l'interceptai peut-être, car il n'en fut pas question au parquet. Voilà pourquoi j'ai écrit une nouvelle intitulée *Jean Sbogar.*

La condamnation de Jean Sbogar était un fait légal auquel il ne manquait que la sanction matérielle d'une exécution de sang ; mais le cérémonial coquet de nos codes philanthropiques exigeait un appareil inconnu dans le pays. Il fallut donc que Jean Sbogar se résignât à implorer dans son cachot le jour de délivrance où un charpentier de la ville des Argonautes parviendrait à élever sur des tréteaux deux longs poteaux parallèles, et où le taillandier carniolan consentirait à y ajuster un couteau propre à couper une tête d'homme. Les essais furent si gauches et si malheureux, qu'ils forcèrent probablement les hommes d'État à désespérer de la civilisation de l'Illyrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous la quittâmes quelques mois après, avec peu de confiance dans la perfectibilité des nations conquises. Nous ne lui avions pas même laissé la guillotine.

Jean Sbogar, affranchi par un jugement en forme de la seule inquiétude qui eût troublé son sommeil, devint plus communicatif, et s'ouvrit sans difficulté aux hommes dans lesquels il croyait pouvoir placer quelque foi, surtout quand ils lui offrirent la garantie jusqu'alors inviolée des serments du carbonarisme. C'est alors que je le vis à deux ou trois reprises, fort supérieur au Jean Sbogar que j'ai tenté de peindre, et peut-être à tous les types du même caractère qu'offrent le roman et la poésie, depuis le capitaine Laroque de Cervantes, jusqu'au Charles Moor des *Voleurs*. Il parlait avec élégance, et souvent éloquemment, le français, l'italien, l'allemand, le grec moderne et la plupart des dialectes slaves. Quelques-unes des

phrases fort hétérodoxes en politique dont j'ai composé ses *Tablettes* sont tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité. J'ajouterai seulement quelques détails à son portrait pour les lecteurs qui veulent tout savoir, et qui ne pardonnent pas au *nouvellier* de s'éloigner de l'historien dans les moindres particularités ; mais on ne saurait contenter tous les goûts. N'ai-je pas eu quelques disputes avec les femmes pour lui avoir laissé des boucles d'oreilles ?

Jean Sbogar n'avait pas les cheveux de ce blond doré qui prête une beauté pittoresque de plus aux têtes gracieuses du Nord et de l'Occident. Il tirait à peu près sur le rouge cuivre, couleur fort estimée au nord de l'Italie, mais qui n'est pas de mise à Paris, et dont j'aurais d'autant plus de peine à faire comprendre le charme, que la seule comparaison qui me soit venue est un sacrifice aux conventions du langage. Elle n'exprime pas leur nuance qui variait aux jeux de la lumière de tous les reflets de dix métaux confondus dans la fournaise, depuis le moment où ils en débordent en flamboyant, jusqu'au moment où ils y noircissent refroidis. On pourrait cependant se faire une idée du caprice des couleurs de leurs touffes épaisses et flottantes quand on a vu l'éruption d'un volcan du commencement à la fin. Par une singulière bizarrerie de la nature, sa moustache et sa barbe, qu'il portait longue au cachot, étaient d'un noir d'acier bruni.

L'habitude du cheval avait arqué remarquablement les jambes de Jean Sbogar, mais son buste était si large, surtout aux épaules, qu'on ne s'étonnait pas que ses supports eussent fléchi sous le poids. Son cou paraissait au contraire extrêmement grêle vers le bas, peut-être à cause de sa longueur.

Il plaisantait avec une gaieté horrible sur cet avantage de sa conformation, et cet effrayant badinage était tel, que j'aime mieux le laisser deviner que de l'écrire.

Le signalement n'avait pas pu oublier la main blanche, délicate et féminine de Jean Sbogar, qui contrastait, à la vérité, d'une manière extraordinaire avec le reste de ses formes sveltes, mais robustes, et presque athlétiques. Je n'en ai point vu de plus jolie ; on aurait jugé à la regarder qu'elle était tout au plus capable de supporter les quatorze joyaux qui la paraient le jour de son arrestation, et qui furent estimés quatre-vingt mille francs, et qui, révérence gardée pour le bijoutier expert, en valaient probablement davantage. On ne se serait pas douté, si on l'avait vue sortir de la manche d'un domino de Venise, qu'elle fût capable de soutenir une épée, et bien moins encore de la manier avec dextérité à la tête d'un escadron ; elle aurait cependant émietté, si elle en avait pris la peine, des barreaux, des verrous, des grilles, des portes de fer.

Il manquerait quelque chose au portrait de Jean Sbogar si je n'en esquissais le grand trait moral : c'était une sorte de morgue royale qui se manifestait dans toute sa personne, dans son port, dans ses attitudes, dans son regard souverain, dans son dédaigneux sourire, dans sa parole haute, brusque et impérative, mais surtout dans le pli rude et menaçant qu'il roulait, creusait en sillons, brisait en angles aigus, croisait, pour ainsi dire, en éclairs entre ses sourcils, à la plus légère contradiction. Cette manifestation farouche d'une volonté despotique m'aurait fait horreur du haut d'un trône, mais je ne saurais exprimer combien je la trouvai sublime sur la paille du condamné, entre les gui-

chetiers soumis qui l'entouraient comme des chambellans, et qui recevaient comme des grâces les ordres de l'infortuné que la justice venait de donner au bourreau.

Une nuit, les portes de la prison furent ouvertes par un événement de force majeure, tout à fait étranger à Jean Sbogar et à sa troupe, et que je raconterai peut-être ailleurs si l'occasion s'en présente, ou si l'on ne s'ennuie de m'entendre conter. Tous les prisonniers s'enfuirent ; le concierge disparut ; ses employés se dispersèrent. Au lever du soleil, toutes les issues étaient libres. Jean Sbogar sortit le dernier, mit en sûreté une vieille femme que l'arrêt avait frappée avec lui, et que le système de l'accusation présentait comme sa mère, alla chercher son cheval à une auberge du faubourg de Cracaw où il l'avait laissé, lui fit donner de l'avoine, prit la route d'Istrie et coucha le soir à Adelsberg ; deux jours après, il fut enveloppé dans l'antique masure de Duino, et le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près, car je ne pensais pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénouement de Mantoue. Là mourut Jean Sbogar sur l'échafaud qui avait bu, dit-on, en six mois, le sang d'un millier de ses compagnons, chose difficile à croire et que je ne garantis pas. A Mantoue, jamais charpentiers ni taillandiers n'avaient failli à l'appel de l'autorité, quand il s'agissait des préparatifs d'un supplice. L'instrument officiel de l'assassinat juridique s'y était conservé par tradition, de temps immémorial, comme dans la plus grande partie de la péninsule italique, ce qui est

suffisamment prouvé aux amateurs des monuments et des humanités du moyen âge, par une des admirables estampes dont Bonasone enrichit à Bologne en 1555 les fastidieux emblèmes du noble Achille Bocchius, et que les bibliomanes recherchent peu dans les exemplaires retouchés en 1574 par Augustin Carrache. La perfectibilité aura beau dire et beau faire : la guillotine n'est pas de son invention.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer ne sont pas entièrement inconnus partout. M. Percival Gordon, qui a pris la peine de traduire *Jean Sbogar* en anglais, sur la première édition, déclare dans sa préface de 1820 que Jean Sbogar est un personnage historique, dont la renommée aventureuse remplit encore les États vénitiens. Ce n'est du moins pas en Angleterre qu'on m'a imputé l'imitation subreptice d'un poème anglais qui n'y manque pas de popularité, et cela me console.

Je n'ai plus qu'à parler de ce qui distinguera cette édition des précédentes, et c'est plutôt l'affaire du libraire que la mienne. Les corrections seront assez nombreuses ; elles seraient innombrables si j'avais le courage difficile de relire attentivement ce que j'ai écrit il y a vingt ans. On concevra sans peine qu'il y a beaucoup de fautes à laisser dans un livre qu'on n'est pas le maître de détruire tout d'une pièce. Le ciel m'est témoin que c'est là le seul avantage que me fassent regretter aujourd'hui les mauvaises chances de ma fortune, emportée dans un naufrage plus grand et plus mémorable que le mien. *Plectuntur Achivi.*

Les *Tablettes* sont augmentées de plusieurs pages que mes amis avaient supprimées sur le premier manuscrit, dans quelque accès de prudence

politique dont le motif m'échappe totalement, car je ne les trouve pas plus insensées et pas plus furieuses que les autres. On sait ce que j'en pense, et pourquoi je les donne.

Ce qui résultera de plus essentiel de ces longues et ennuyeuses élucubrations, c'est que *Jean Sbogar* n'est ni de Zchocke, ni de Byron, ni de Benjamin Constant, ni de Madame de Krudener ; c'est qu'il est de moi ; et cela était fort essentiel à dire pour l'honneur de Madame de Krudener, de Benjamin Constant, de Byron et de Zchocke.

JEAN SBOGAR

I

Hélas ! qu'est-ce que cette vie où ne manquent jamais les afflictions et les misères, où tout est plein de pièges et d'ennemis ! Car le calice de la douleur n'est pas plutôt épuisé qu'il se remplit de nouveau ; et un ennemi n'est pas plutôt vaincu qu'il s'en présente d'autres pour combattre à sa place.

IMITATION DE J.-C.

UN peu plus loin que le port de Trieste, en s'avançant sur les grèves de la mer, du côté de la baie verdoyante de Pirano, on trouve un petit ermitage, depuis longtemps abandonné, qui était autrefois sous l'invocation de saint André, et qui en a conservé le nom. Le rivage, qui va toujours en se rétrécissant vers cet endroit, où il semble se terminer entre le pied de la montagne et les flots de l'Adriatique, semble gagner en beauté à mesure qu'il perd en étendue ; un bosquet presque impénétrable de figuiers et de vignes sauvages, dont les fraîches vapeurs du golfe entretiennent le feuillage dans un état perpétuel de verdure et de jeunesse, entoure de toutes parts cette maison de recueillement et de mystère. Quand le crépuscule vient de s'éteindre, et que la face de la mer, légèrement ridée par le souffle serein de la nuit, commence à balancer l'image tremblante des étoiles, il est impossible d'exprimer tout ce qu'il y a d'enchantement dans le silence et le repos de cette solitude. A peine y distingue-t-on, à cause de sa continuité qui le rend semblable à

un soupir éternel, le bruit doux des eaux qui meurent sur le sable : rarement une torche qui parcourt l'horizon avec la nacelle invisible du pêcheur jette sur les flots un sillon de lumière qui s'étend ou diminue selon l'agitation de la mer ; elle disparaît bientôt derrière un banc de sable, et tout rentre dans l'obscurité. En ce beau lieu, les sens, tout à fait inoccupés, ne troublent d'aucune distraction les pensées de l'âme, elle y prend librement possession de l'espace et du temps, comme s'ils avaient déjà cessé de se renfermer pour elle dans les limites étroites de la vie ; et l'homme, dont le cœur plein d'orages ne s'ouvrait plus qu'à des sentiments tumultueux et violents, a compris quelquefois le bonheur d'un calme profond, que rien ne menace, que rien n'altère, en s'arrêtant à l'ermitage de Saint-André.

Près de là s'élevait, en 1807, un château d'une architecture simple, mais élégante, qui a disparu dans les dernières guerres. Les habitants l'appelaient *la casa Monteleone*, du nom italianisé d'un émigré français, qui y était mort depuis peu, laissant une fortune immense qu'il avait acquise dans le commerce. Ses deux filles l'habitaient encore. M. Alberti, simple négociant, son gendre et son associé, avait été enlevé par la peste, à Salonique. Peu de mois après, M. de Montlyon perdit sa femme, mère de sa seconde fille. Madame Alberti était d'un autre mariage. Naturellement porté à la tristesse, il s'y était abandonné sans réserve depuis ce dernier malheur. Une sombre mélancolie le consumait lentement entre ses deux enfants, dont les caresses même ne pouvaient le distraire. Ce qui lui restait de son bonheur ne faisait que lui rappeler amèrement ce qu'il en avait perdu. Le sourire ne parut renaître sur ses

lèvres qu'aux approches de la mort. Quand il sentit que son cœur allait se glacer, son front chargé d'ennuis s'éclaircit un moment ; il saisit les mains de ses filles, les porta sur ses lèvres, prononça le nom de Lucile et d'Antonia, et il expira.

Madame Alberti avait trente-deux ans. C'était une femme sensible, mais d'une sensibilité douce et un peu grave, qui n'était pas susceptible d'éclats et de transports. Elle avait beaucoup souffert, et aucune des impressions pénibles de sa vie n'était entièrement effacée de son âme ; mais elle conservait ses souvenirs, sans les nourrir à dessein. Elle ne se faisait point une occupation de sa douleur, et elle ne repoussait pas les sentiments qui rattachent par quelques liens ceux dont les liens les plus chers ont été brisés. Elle ne se piquait point du courage de la résignation ; elle en avait l'instinct. Une imagination d'ailleurs très mobile, et facile à s'égarer sur une foule d'objets divers, la rendait plus propre à recevoir des distractions, et même à en chercher. Longtemps fille unique et seul objet des soins de sa famille, elle avait eu une éducation brillante ; mais l'habitude de céder aux événements sans résistance ayant rendu le plus souvent inutile l'usage de son jugement, sa manière d'apprécier les choses tenait moins du raisonnement que de l'imagination. Personne n'était moins exalté, et cependant personne n'était plus romanesque, mais c'était à défaut de connaître le monde. Enfin, le passé avait été si sévère pour elle, qu'elle ne pouvait plus aspirer à un état très heureux ; mais son organisation la défendait également d'un malheur absolu. Quand elle eut perdu son père, elle regarda Antonia comme sa fille. Elle n'avait point d'en-

fants, et Antonia venait d'atteindre à sa dix-septième année. Madame Alberti se promit de veiller à son bonheur ; ce fut sa première pensée, et cette pensée adoucit l'amertume des autres. Madame Alberti n'aurait jamais pu comprendre le dégoût de la vie, tant qu'elle sentait la possibilité d'être utile et de se faire encore aimer.

La mère d'Antonia avait succombé à une maladie de poitrine : Antonia ne paraissait pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; mais elle semblait n'avoir puisé, dans un sein déjà habité par la mort, qu'une existence fragile et imparfaite. Elle était grande cependant, et aussi développée qu'on l'est ordinairement à son âge : seulement il y avait dans sa taille élancée et svelte un abandon qui annonçait la faiblesse ; sa tête, d'une expression gracieuse et pleine de charmes, un peu penchée sur son épaule ; ses cheveux, d'un blond clair, rattachés avec négligence ; son teint d'une blancheur éclatante, à peine animé d'une légère nuance de l'incarnat le plus doux ; son regard un peu voilé, qu'un défaut naturel de l'organe rendait timide et inquiet, et qui devenait d'un vague triste en cherchant les objets éloignés, tout en elle donnait l'idée d'un état habituel de langueur et de souffrance. Elle ne souffrait point ; elle vivait imparfaitement et comme avec une espèce d'effort. Accoutumée dès l'enfance aux plus vives émotions, cet apprentissage douloureux n'avait point émoussé sa sensibilité, et ne l'avait pas rendue moins accessible aux émotions moins profondes ; elle les subissait toutes, au contraire, avec la même force. Il semblait que son cœur n'avait qu'une manière de sentir, parce qu'il n'avait encore qu'un sentiment, et que tout ce qu'il éprouvait lui rappelait

les mêmes douleurs, la perte de sa mère et de son père : aussi la moindre circonstance réveillait en elle cette funeste faculté de s'associer aux peines des autres. Tout ce qui pouvait permettre à son imagination cette liaison d'idées lui arrachait des larmes, ou la frappait d'un frémissement subit. Ce tremblement était si fréquent, que les médecins l'avaient regardé comme une maladie. Antonia, qui savait qu'il cessait d'être avec sa cause, ne partageait pas leur inquiétude ; mais elle avait conclu de bonne heure, de cette circonstance et de quelques autres, qu'il y avait quelque chose de particulier dans son organisation. De conséquences en conséquences, elle vint à penser qu'elle était, jusqu'à un certain point, disgraciée de la nature. Cette persuasion augmenta sa timidité et surtout son penchant pour la solitude, au point d'alarmer Madame Alberti, qui s'alarmait aisément comme tous ceux qui aiment.

Leur promenade ordinaire était sur les bords du golfe, jusqu'aux premiers palais qui annoncent l'entrée de Trieste. De là les yeux s'étendent sur la mer, et, de distance en distance, sur quelques points plus ou moins rapprochés qui échappaient à la vue d'Antonia, mais que Madame Alberti lui avait rendus en quelque sorte présents à force de les lui décrire. Il n'y avait pas de jours qu'elle ne l'entretînt des grands souvenirs qui peuplent cette contrée poétique, des Argonautes qui l'avaient visitée, de Japix qui avait donné son nom à ses habitants, de Diomède et d'Anténor qui leur avaient donné des lois.

— En faisant le tour de l'horizon, et après avoir parcouru cette ligne lointaine d'un bleu foncé, qui se détache de l'azur plus clair du ciel, peux-tu distinguer, lui disait-elle, une tour dont

le sommet réfléchit les rayons du soleil ? C'est celle de la puissante Aquilée, une des anciennes reines du monde. Il en reste à peine quelques ruines. Non loin de là coule un fleuve que mon père m'a montré dans mon enfance, le Timave, qui a été chanté par Virgile. Cette chaîne de montagnes qui couronne Trieste s'élève presque à pic au-dessus de ses murailles, et se développe à notre droite, depuis le hameau d'Opschina, sur une étendue incalculable, sert d'asile à une foule de peuples célèbres dans l'histoire ou intéressants par leurs mœurs. Là, vivent ces braves Tyroliens dont tu aimas toujours le génie agreste, le courage et la loyauté ; ici, ces aimables paysans du Frioul, dont les danses pastorales et les chansons joyeuses sont devenues européennes. En revenant vers nous, tu dois remarquer un peu plus haut que les derniers mâts du port, au-dessus des toits du Lazaret, une partie de la montagne, qui est infiniment plus obscure que les autres, qui les domine de beaucoup, et dont l'aspect gigantesque et ténébreux inspire le respect et la terreur ; c'est le cap de Duino. Le château qui occupe le faîte, et dont je vois d'ici les créneaux, passe pour avoir été construit du temps d'une ancienne invasion des barbares : le peuple l'appelle encore le palais d'Attila. Pendant les guerres civiles d'Italie, Dante, proscrit de Florence, y chercha un asile. On prétend que ce séjour sinistre lui inspira le plan de son poème, et que c'est là qu'il entreprit de peindre l'enfer. Depuis, il a été habité tour à tour par des chefs de parti et par des voleurs. Dans ce siècle où tout se décolore, je crains qu'il ne soit tombé en partage à quelque châtelain paisible, qui aura dépeuplé de démons ses tours formidables pour y faire nicher des colombes.

Tel était le plus souvent le sujet des entretiens de Madame Alberti avec sa sœur, à qui elle cherchait à inspirer peu à peu le désir de voir des objets nouveaux, dans l'espérance de produire sur ses idées habituelles une diversion favorable ; mais le caractère d'Antonia n'avait pas assez de ténacité pour suivre longtemps l'impulsion d'un désir curieux. Elle était trop faible, et se défiait trop d'elle-même pour oser concevoir une volonté hors de son état, et comme son abattement lui paraissait naturel, elle ne pensait pas à en sortir. Il fallait autre chose qu'un simple motif de curiosité pour l'y déterminer. Le tombeau de ses parents était tout ce qu'elle connaissait du monde, et elle ne supposait pas qu'il y eût quelque chose à chercher au delà.

— Mais la Bretagne, lui disait Madame Alberti, la Bretagne est ta patrie.

— Ce n'est pas là qu'ils sont morts, répondait Antonia en l'embrassant, et leur souvenir n'y habite pas.

II

> Ce sont des hommes redoutables que le désir de voir du sang tient éveillés pendant les plus longues nuits d'hiver, et qui égorgeraient une jeune mariée pour avoir son collier de perles.
>
> CONDOLA.

L'ISTRIE, successivement occupée et abandonnée par des armées de différentes nations, jouissait d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple faible goûte entre deux conquêtes. Les lois n'avaient pas encore repris leur force, et la justice suspendue semblait respecter jusqu'à des crimes qu'une révolution pouvait rendre heureux. Dans les grandes anxiétés politiques, il y a une sorte de sécurité attachée à la bannière des scélérats ; elle peut devenir celle de l'État et du monde, et les hommes mêmes qui se croient vertueux la respectent par prudence. La multiplicité des troupes irrégulières, levées au nom de l'indépendance nationale et presque à l'insu des rois, avait familiarisé les citoyens avec ces bandes armées, qui descendaient à tout moment des montagnes, et qui se répandaient de là sur tous les bords du golfe. Presque toutes étaient animées des sentiments les plus généreux, conduites par le dévouement le plus pur ; mais par derrière elles se formait du rebut de ces hommes violents, pour qui les désordres de la politique ne sont qu'un prétexte, une ligue redoutable à tous les gouvernements et désavouée de tous. Ennemie décidée des forces sociales, elle tendait ouvertement à la destruction de toutes les institutions établies. Elle proclamait

la liberté et le bonheur, mais elle marchait accompagnée de l'incendie, du pillage et de l'assassinat. Dix villages fumants attestaient déjà les horribles progrès des *Frères du bien commun.* C'est ainsi que s'était nommée d'abord, avant de se mettre au-dessus de toutes les convenances et de violer toutes les lois, la troupe sanguinaire de Jean Sbogar.

Les brigands avaient paru à Santa-Croce, à Opschina, à Materia ; on assurait qu'ils occupaient même le château de Duino, et que c'était du pied de ce promontoire qu'ils se jetaient, à la faveur de la nuit, comme des loups affamés, sur tous les rivages du golfe, où ils portaient la désolation et la terreur. Les peuples épouvantés se précipitèrent bientôt sur Trieste. La *casa Monteleone* surtout était loin d'être un asile sûr. Un bruit s'était répandu qu'on avait vu Jean Sbogar lui-même errer, au milieu des ténèbres, sous les murailles du château. La renommée lui donnait des formes colossales et terribles. On prétendait que les bataillons effrayés avaient reculé à son seul aspect. Aussi, n'était-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnaient. Le vulgaire le faisait petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disaient qu'il descendait de Scanderbeg, le Pyrrhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui sont toujours amoureux des merveilles, ornaient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers ; mais on s'accordait à avouer qu'il était intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avait acquis le crédit d'une tradition des temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans

celles d'un âge avancé, on l'appelait le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avait passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement.

Madame Alberti, qu'une imagination facile à ébranler disposait à accueillir les idées extraordinaires, et qui s'était occupée de Jean Sbogar depuis le moment où le nom de cet homme avait frappé ses oreilles pour la première fois, ne tarda pas à sentir la nécessité de quitter la *casa Monteleone* pour Trieste ; mais elle cacha ses motifs à Antonia, dont elle redoutait la sensibilité. Celle-ci avait entendu parler aussi des *Frères du bien commun* et de leur capitaine ; elle avait pleuré sur les crimes dont ils se rendaient coupables, quand le récit lui en était parvenu ; mais cette impression laissait peu de traces dans son esprit, parce qu'elle comprenait mal les méchants ; il semblait qu'elle évitât de penser à eux pour n'être pas forcée de les haïr. Ce sentiment passait la mesure de ses forces.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique qui serrerait le cœur si l'imagination n'était pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride, embrassé par la mer ; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison ; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments,qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers,

de myrtes, de jasmins, qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent aux voyageurs qui traversent le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite n'ont prodigué, dans un espace de peu d'étendue, plus de beautés faites pour séduire. Le Bosquet joint souvent même à tous ces charmes celui de la solitude ; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un cap, et sa lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile éloignée, et depuis le *Farnedo*, on n'aperçoit pas la mer. Madame Alberti y conduisait souvent son Antonia, parce que là seulement, elle trouvait le tableau d'un monde étranger à celui où sa pupille avait vécu jusqu'alors, et capable d'exciter dans sa jeune imagination le désir des sensations nouvelles. Pour une âme vive, le *Farnedo* est à mille lieues des villes ; et Madame Alberti cherchait à développer en Antonia cet instinct de l'immensité qui atténue les impressions locales, et qui les rend moins durables et moins dangereuses. Elle avait déjà assez d'expérience de la vie pour savoir qu'être heureux ce n'est que se distraire.

La fête du Bosquet des chênes avait d'ailleurs le charme le plus piquant pour Madame Alberti.

Élevée comme un homme dont on veut faire un homme instruit, elle connaissait les poètes, et avait rêvé souvent ces danses d'Arcadie et de Sicile qui ont tant d'agréments dans leurs vers. Elle se les rappelait, au costume près, en voyant le berger istrien dans son habit flottant et léger, chargé de nœuds et de rubans, sous son large chapeau couronné de bouquets de fleurs, soulever en passant et remettre sur le gazon la jeune fille qui lui échappe, la tête voilée, sans avoir été reconnue, et qui se perd dans un autre groupe, au milieu de ses compagnes, semblables entre elles. Souvent une voix s'élève tout à coup parmi les danseurs, celle d'un aventurier des Apennins, qui chante quelques strophes de l'Arioste ou du Tasse : c'est la mort d'Isabelle ou celle de Sophronie ; et chez cette nation qui jouit de toutes ses émotions, et qui est fière de toutes ses erreurs, les illusions d'un poète sont des autorités qui demandent des larmes. Un jour, comme Antonia pénétrait à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connaissait point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenait régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archer grossier, et qui en tirait un son rauque et monotone, mais très bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantait, en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exilait de leur pays ; il improvisait des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Macarsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages ; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe ; de la belle Épidaure, toute couverte de lauriers-roses ; et de Salone, que Dioclétien préférait à l'em-

pire du monde. A sa voix, les spectateurs, d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressaient en sanglotant, car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles, et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussaient des cris aigus, d'autres ramenaient contre eux leurs femmes et leurs enfants ; il y en avait qui embrassaient le sable et qui le broyaient entre leurs dents, comme si on avait voulu les arracher aussi à leur patrie. Antonia, surprise, s'avançait lentement vers le vieillard, et, en le regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il était aveugle comme Homère. Elle chercha sa main pour y déposer une pièce d'argent percée, parce qu'elle savait que ce don était précieux aux pauvres Morlaques, qui en ornent la chevelure de leurs filles. Le vieux poète la saisit par le bras et sourit, parce qu'il s'aperçut que c'était une jeune femme. Alors, changeant sur-le-champ de mode et de sujet, il se mit à célébrer les douceurs de l'amour et les grâces de la jeunesse. Il ne s'accompagnait plus de la *guzla*, mais il accentuait ses vers avec bien plus de véhémence, et rassemblait tout ce qu'il avait de forces, comme un homme dont la raison est dérangée par l'ivresse ou par une passion violente ; il frappait la terre de ses pieds, en ramenant vivement vers lui Antonia, presque épouvantée :

— Fleuris, fleuris, s'écriait-il, dans les bosquets parfumés de Pirane, et parmi les raisins de Trieste qui sentent la rose ! Le jasmin lui-même, qui est l'ornement de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs, avant qu'elle se soit ouverte, quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sécherais si tu croissais, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar.

III

> Les collines entendent le son de cette voix terrible, leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Averti par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères et allume les signaux d'alarme.
>
> OSSIAN.

ANTONIA retourna lentement vers la ville, appuyée sur sa sœur, mais silencieuse et pensive. Le nom du brigand faisait naître pour la première fois dans son cœur un sentiment de crainte pour elle-même et une vague inquiétude de son avenir. Elle avait pensé au sort des malheureux qui tombaient dans ses mains, sans supposer jamais que cette destinée pût devenir la sienne, et le langage comme inspiré du vieil improvisateur morlaque l'avait frappée de terreur, en lui faisant comprendre la possibilité de cette épouvantable infortune parmi les divers accidents dont la vie est menacée. Cette idée était cependant si dénuée de raison, ce danger si éloigné de toute vraisemblance, qu'Antonia qui n'avait point de secrets pour Madame Alberti, n'osa lui confier le sujet de son trouble. Elle se rapprochait d'elle, se pressait contre elle avec un frisson que le progrès de la nuit, le silence de la solitude, le murmure plus effrayant encore qui sortait de temps en temps du fond des bois, ne faisaient qu'augmenter. Inutilement Madame Alberti cherchait à désoccuper sa pensée du sentiment qui paraissait la remplir ; comme elle ignorait ce qui pouvait l'exciter, le hasard lui fit choisir le motif de conversation le plus propre à l'entretenir.

— Quelle funeste renommée que celle de Jean

Sbogar ! dit-elle. Combien il est douloureux de fixer l'attention des hommes à ce prix !

— Et qui sait cependant, reprit Antonia, si ce n'est pas le désir insensé de fixer leur attention qui a produit tant d'égarements et tant de crimes ? Au reste, ajouta-t-elle, dans la secrète intention peut-être de se rassurer elle-même, il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que l'on en raconte. Je suis portée à croire que nous calomnions un peu ces gens qu'on appelle des scélérats, et l'idée que j'ai de la bonté de Dieu ne se concilie pas bien avec la possibilité d'une dépravation si horrible.

— La bienveillance de ton cœur t'abuse, répondit Madame Alberti. Il est vrai que le mal absolu répugne à la juste idée que nous nous faisons de l'extrême bonté du Créateur et de la perfection de ses ouvrages ; mais il l'a cru certainement nécessaire à leur harmonie, puisqu'il l'a placé dans tout ce qui est sorti de ses mains à côté du bon et du beau. Pourquoi n'aurait-il pas jeté dans la société des âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables, qui boivent le sang des animaux sans jamais s'en désaltérer ? Quoiqu'il fût le principe de tout bien, il a voulu permettre le mal dans l'ordre moral ; mais n'a-t-il pas donné des formes hideuses à certaines espèces dans l'ordre physique, quoiqu'il soit le principe de toute beauté, et qu'il ait revêtu ses ouvrages de tant d'attraits quand il l'a voulu ? N'as-tu pas remarqué qu'il se plaisait à attacher le sceau repoussant de la laideur la plus rebutante aux êtres malveillants et dangereux ? Tu te souviens de cette espèce de vautour blanc comme la neige qu'un des correspondants de mon père avait

apporté de Malte ? Sa forme n'a rien de désagréable ; il n'y a rien de plus pur et de plus élégant que son plumage ; quand on le voit par le dos sur une des pierres éparses des cimetières où il fait sa demeure, on désire de s'en approcher et de l'examiner en détail ; s'il se retourne en sautillant sur ses jambes grêles, et qu'il arrête sur vous son œil plein d'un feu sanglant entouré d'une large pellicule cadavéreuse, comme d'un masque de spectre, vous tressaillez d'horreur et de dégoût. Sous les apparences les plus flatteuses, je me persuade qu'il en est de même de tous les méchants, et qu'on trouve en eux, au premier regard, le signe distinct de réprobation que Dieu leur a attaché en les créant pour le crime.

— D'après cela, dit Antonia en affectant de sourire, ton imagination ne prête pas des charmes bien séduisants au chef des *Frères du bien commun ;* tu dois te faire une étrange idée de la beauté de Jean Sbogar.

Madame Alberti, qui se représentait avec une facilité extrême les objets dont sa pensée était frappée, et qui s'était composé sur-le-champ l'idéal du plus féroce des bandits, allait répondre à sa sœur, quand le bruit d'un pas précipité se fit entendre derrière elles, au détour du chemin.

La nuit était tout à fait tombée, et tous les promeneurs étaient rentrés dans les bastides dont l'amphithéâtre est semé d'espace en espace. Les deux sœurs s'arrêtèrent en tremblant, péniblement prévenues par les sombres images qui venaient de passer devant leurs yeux. Elles écoutaient, immobiles et la respiration suspendue. Une voix douce, mélodieuse, une de ces voix qui ont le privilège d'enchanter les soucis, de transporter l'âme dans une région plus calme, dans une vie plus

parfaite, fit succéder à leur trouble une agréable émotion.

C'était un jeune homme : on pouvait en juger à la délicatesse et à la fraîcheur de son organe. Il était enveloppé d'un manteau court à la vénitienne, coiffé d'un chapeau retroussé à panache flottant, et il passait au-dessus du sentier, ou plutôt il volait de rocher en rocher, comme un fantôme de nuit, en répétant le refrain du vieil aveugle :

« Si jamais tu croissais, jeune plante, dans les forêts soumises à la domination de Jean Sbogar, du cruel Jean Sbogar. »

Parvenu à un roc plus élevé, que sa blancheur détachait du contour obscur de la montagne, il resta debout et interrompit brusquement son refrain ; puis, après un moment de silence, il partit de l'endroit où il s'était arrêté un cri sauvage, si douloureux, si formidable et si plaintif tout à la fois, qu'il ne semblait pas procéder d'une voix humaine ; et au même instant ce gémissement farouche, semblable à celui d'une hyène qui a perdu ses petits, se répéta sur vingt points différents de la forêt ; ensuite l'inconnu disparut en reprenant sa romance.

Antonia ne fut entièrement rassurée qu'à l'entrée de la ville, et elle s'était souvent promis, en revenant, de ne plus quitter si tard le *Farnedo*. Cependant en y réfléchissant depuis, elle condamnait ses terreurs, et trouvait à tout ce qui l'avait émue des explications naturelles ; mais sa faiblesse et sa timidité ne tardaient pas à l'emporter encore sur les efforts de sa raison. Sa sensibilité, à défaut d'exercice extérieur, s'attachait de plus en plus à des chimères effrayantes ; elle se perdait dans un vague sans bornes, et il se composait en elle un sentiment inquiet du monde, que son isolement, sa

défiance, son éloignement pour toutes les sociétés nombreuses rendaient de jour en jour plus irritable ; quelquefois ce désordre d'idées que produit la peur allait jusqu'à une sorte d'égarement qui lui causait de la honte et de l'effroi. Madame Alberti l'avait remarqué avec une extrême douleur ; mais, fidèle à son système de distraction, elle se promettait toujours de fournir assez de diversion à son esprit, jusqu'à ce qu'une affection heureuse et légitime vînt en donner à son cœur. C'était la dernière, c'était aussi la plus agréable et la plus spécieuse de ses espérances. Il ne faut en effet désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste de la vie.

IV

Lors apparoissent figures estranges, improuvues et portenteuses : et ne sçauriez dire que ce fust hommes ou démons, ny que telle phrénésie fust effet de veille dormante ou de sommeil esveillé.

DE LANCRE.

LES promenades du *Farnedo* n'avaient pas discontinué ; seulement Madame Alberti avait soin de les commencer le bonne heure, et de rentrer dans Trieste avant de déclin du jour. La saison était ardente, et l'ombrage des chênes entretenait à peine assez de fraîcheur pour tempérer les ardeurs du soleil, quand le vent d'Afrique soufflait sur le golfe. Des nuages énormes d'un jaune terne, et cependant éblouissant, s'amassent dans une partie du ciel, roulent et tombent de leurs sommets gigantesques, comme des avalanches de feu, s'étendent, s'aplanissent et se fixent. Un bruit sourd les accompagne, et cesse quand ils s'arrêtent : alors la nature entière reste enchaînée de terreur, comme un animal menacé de sa destruction, qui prend l'aspect de la mort pour lui échapper. Il n'y a pas une feuille qui frémisse, pas un insecte qui bruisse sous l'herbe immobile. Si l'on tourne les yeux vers l'endroit où doit être le soleil, on voit flotter dans une colonne oblique d'atomes lumineux la poussière impalpable que le sirocco a enlevée au désert, et dont on reconnaît l'origine à sa nuance d'un rouge de brique. Nul mouvement d'ailleurs qui se fasse apercevoir, si ce n'est celui du milan qui décrit, au haut du firmament, son vol circulaire, en marquant de loin, dans le sable, sa proie accablée

sous le poids de cette atmosphère redoutable. Nulle voix qui se fasse entendre, si ce n'est le cri aigu et plaintif des animaux carnassiers, qui, remplis d'un instinct féroce, et se croyant au dernier jour du monde, viennent réclamer les débris des êtres créés qui leur ont été promis. L'homme lui-même, malgré sa puissance morale, cède à cette puissance contre laquelle il n'a jamais essayé ses facultés. Son noble front se penche vers la terre, ses membres faiblissent et se dérobent sous lui ; sans courage et sans ressort, il tombe et attend dans une langueur invincible qu'un air plus doux le ranime, rende le mouvement à ses esprits, la chaleur à son sang et la vie à la nature.

Madame Alberti se reposait souvent avec Antonia sous un groupe d'arbres, dans un joli endroit d'où l'on découvre une partie de Trieste, jusqu'à l'église des Grecs, et où la terre est revêtue d'un gazon court et frais qui invite au sommeil. Antonia, dont les organes délicats ne résistaient pas à l'impression du sirocco, s'était endormie ; et sa sœur se promenait à quelques pas, en lui faisant une guirlande de petites véroniques bleues, à la manière des filles d'Istrie, qui les tressent avec beaucoup d'art. Comme il lui en manquait quelques-unes pour la compléter, elle avait marché en divers sens hors de l'enceinte où Antonia reposait, et quand elle s'était aperçue qu'elle en était sortie, les efforts qu'elle avait faits pour la retrouver l'en avaient éloignée davantage. D'abord elle s'était amusée de son erreur, comme d'un accident sans conséquence, puis elle s'était un peu inquiétée ; et son inquiétude, qui rendait sa démarche plus précipitée, la rendait aussi plus incertaine. Enfin l'inquiétude avait fait place à un sentiment plus pénible, mais qui devait céder à la réflexion. Il y avait

un moyen sûr de retrouver Antonia ; c'était de l'appeler avec force : mais un cri aurait troublé son repos, et non pas sans danger pour cette organisation vive et sensible, que la moindre émotion inattendue offensait toujours. Quoi de plus naturel que de penser, au contraire, qu'Antonia, réveillée, appellerait sa sœur, avant de s'être effrayée de son absence ! A cette idée, Madame Alberti, rassurée, s'assit et continua sa guirlande.

Pendant ce temps-là, Antonia s'était réveillée en effet. Un bruit léger qui se faisait entendre en face d'elle, dans le feuillage, avait interrompu son sommeil, et sa paupière s'était soulevée à demi sous celui de ses bras qui enveloppait sa tête. A travers les boucles de ses cheveux, qui couvraient une partie de son visage, elle avait aperçu, mais d'une manière que la faiblesse de sa vue rendait plus vague et plus alarmante, deux hommes qui la regardaient attentivement. L'un d'eux, comme voilé d'un large panache qui retombait sur sa figure, s'appuyait sur l'autre, qui était agenouillé à ses pieds, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude des Ragusains en repos. Antonia, saisie de crainte, referma les yeux, et retint sa respiration, pour ne pas laisser reconnaître l'agitation qu'elle éprouvait, au mouvement de son sein.

— La voilà, dit un de ces inconnus, voilà la fille de la *casa Monteleone*, qui a fixé le sort de ma vie.

— Maître, lui répondit l'autre, vous en disiez autant de la fille du bey des montagnes, à qui nous avons tué tant de monde, et de l'esclave favorite de ce chien de Turc qui nous a fait payer si cher la forteresse de Czetim. Par saint Nicolas, si nous avions voulu en faire autant pour réduire la Valachie, vous seriez maintenant hospodar, et nous n'aurions pas besoin...

— Tais-toi, Ziska, reprit celui qui avait parlé le premier, tes ridicules exclamations la tireront de son sommeil, et je serai privé du bonheur de la voir, dont je ne jouirai peut-être plus. Prends garde d'agiter l'air qui circule autour d'elle, car je te punirais jusque sur ton vieux père, qui pleure si amèrement de t'avoir enfanté. Tu ris, Ziska... Conviens cependant que mon Antonia est belle...

— Pas mal, dit Ziska, mais pas assez pour efféminer un cœur d'homme, et pour arrêter une troupe de braves dans une forêt de plaisance, où il n'y a pas de l'eau à boire. Maître, continua-t-il en se relevant, où voulez-vous que je porte cette enfant?

Antonia trembla, et, malgré elle, son bras retomba sur son sein.

— Misérable ! reprit d'une voix sourde le maître de Ziska, qui t'a demandé tes exécrables services? Sais-tu que cette fille est mon épouse devant Dieu, et que j'ai juré que jamais une main mortelle ne détacherait un seul fleuron de sa couronne de vierge, pas même la mienne, Ziska? Non, je n'aurai jamais un lit commun avec elle sur la terre... Que dis-je? Ah ! si je savais que mes lèvres profanassent un jour ces lèvres innocentes, qui ne se sont entr'ouvertes qu'aux chastes baisers d'un père, je les brûlerais avec un fer ardent. Notre jeunesse a été bercée dans des idées violentes et farouches ; mais cette jeune fille est sacrée pour mon amour, et je veille à la conservation du moindre de ses cheveux... Mon âme s'attache à elle, plane sur elle, vois-tu, et la suit à travers cette courte vie, au milieu de toutes les embûches des hommes et de la destinée, sans qu'elle m'aperçoive un moment. C'est ma conquête de l'éternité ; et puisque j'ai perdu mon existence, puisqu'il m'est défendu de la faire partager à une créature douce et noble comme celle-ci,

je m'en empare pour tout l'avenir. Je jure, par le sommeil qu'elle goûte maintenant, que son dernier sommeil nous réunira, et qu'elle dormira près de moi jusqu'à ce que la terre se renouvelle.

Le trouble d'Antonia n'avait cessé de s'augmenter, mais il commençait à se mêler de curiosité et d'intérêt. Elle voulut regarder, sa vue trop faible la servit mal ; elle souleva doucement sa tête, les inconnus s'éloignèrent. Elle se leva tout à fait, et fixa ses yeux sur l'endroit où elle les avait entendus ; il n'en restait qu'un seul qui se glissait courbé sous les buissons ; il était hideux.

Les inconnus avaient à peine disparu, que Madame Alberti, avertie par quelque bruit, arriva au pied du chêne sous lequel Antonia s'était endormie. Elle écouta son récit sans y croire. Antonia lui avait donné trop de preuves de la faiblesse de sa raison, pour qu'elle soupçonnât autre chose qu'une vision ou l'illusion d'un songe dans ce qu'elle racontait ; mais comme cette idée même lui inspirait un attendrissement remarquable, sa sœur se trompa sur la nature de son émotion ; elle attribua à la compassion qu'excite un grand péril, la pitié que fait naître un grand égarement d'esprit. Elle se livra avec abandon aux idées qu'elle avait conçues, et cette préoccupation habituelle prit, autant qu'elle pouvait le prendre, le caractère d'une manie.

— Eh quoi ! pauvre infortunée, s'écria enfin Madame Alberti, de qui te persuades-tu que tu sois aimée ? D'un des lieutenants de Jean Sbogar, Dieu me pardonne ?

— De Jean Sbogar, reprit Antonia en reculant, comme si elle avait marché sur une vipère. Cela est probable !

Il était impossible, d'après cela, de retourner au *Farnedo*. Antonia ne sortait presque point de la

maison ; seulement quand son esprit plus calme n'avait pas été troublé par quelques-unes de ces terreurs dont l'objet passait pour imaginaire, elle allait, seule, respirer sur le port la brise fraîche du soir. Quelquefois elle s'arrêtait sous les murs du palais Saint-Charles, et elle cherchait à découvrir de là ce château de Duino, dont son père et sa sœur lui avaient parlé si souvent. Arrivée au môle qui s'en rapproche, elle s'avançait machinalement le long de la chaussée, jusqu'à l'endroit où elle se termine par un petit ouvrage élevé, revêtu, du côté de la mer, d'un banc étroit, qui ne peut recevoir commodément qu'une seule personne. Cette solitude, placée entre une ville habitée et la mer déserte, plaisait à son imagination et ne l'effrayait pas. Elle aimait à voir, après une journée nébuleuse, le flux sensible du golfe, quand sa face ardoisée se rompt tout à coup d'espace en espace, que les bancs écumeux se précipitent l'un sur l'autre vers le rivage, que la vague monte, blanchit et retombe sous la vague qui la suit, qui l'enveloppe et l'entraîne dans une vague plus éloignée ; tandis que les goélands s'élèvent à perte de vue, redescendent en roulant sur eux-mêmes, comme le fuseau d'une bergère échappé à sa main, effleurent l'eau, la soulèvent de l'aile, ou semblent courir à sa surface. Un soir qu'elle y avait demeuré plus longtemps que de coutume, retenue par le charme de la nuit, qui n'avait jamais été d'une sérénité plus pure et qu'éclairait une lune resplendissante, elle prenait plaisir à voir la lumière de cet astre paisible s'étendre du haut des montagnes en nappes argentées, lavées d'une légère teinte bleuâtre, et marier la terre, la mer et le ciel, inondés de sa clarté immobile. Le silence de la côte, interrompu seulement d'heure en heure par les signaux des gardes-marine,

laissait entendre le frémissement de l'eau qui venait mourir devant Antonia, et le battement d'une petite barque attachée à l'extrémité du môle, que le flot repoussait, à intervalles égaux, contre le pied de la chaussée. Sa pensée, plongée dans un vague infini, comme l'élément qui s'offrait à ses yeux, avait perdu de vue le monde, quand une subite impression d'effroi la rendit à toutes ses alarmes. Cette sensation, rapide comme l'éclair, déterminée par une liaison inexplicable d'idées, c'était le souvenir de ce qui lui était arrivé dans sa dernière promenade au *Farnedo,* de l'incompréhensible apparition de cet homme qui s'était arrogé un pouvoir absolu sur sa vie. Tel est l'empire de l'imagination, qu'elle se représenta sur-le-champ cette scène, et qu'au bout d'un moment tous ses sens, également trompés, se livrèrent à l'illusion la plus complète. Elle crut encore voir et entendre. Une vive lumière, partie de Duino, et suivie d'une explosion sourde, détruisit le prestige, mais l'impression subsistait. Le cœur d'Antonia battait avec violence ; une sueur froide coulait sur son front, son regard inquiet cherchait à droite et à gauche un objet qu'elle craignait de voir ; son oreille écoutait dans le silence, et s'impatientait de sa continuité désolante. Elle aurait voulu être distraite de cette terreur sans objet par une cause raisonnable de crainte. A force d'attention, elle crut remarquer qu'on parlait à demi-voix auprès d'elle : elle se leva et se rassit ; ses jambes tremblaient. Les voix prirent un peu plus de force ; mais elles s'approchaient davantage. Elle crut reconnaître la voix de ce Ragusain qui avait proposé de l'enlever de la forêt : *Où voulez-vous que je porte cette enfant ?* et au même instant il lui sembla qu'on prononçait à peu près les mêmes paroles. Elle avait

peine à se persuader elle-même que ses sens ne fussent pas trompés par un songe : elle se pencha pour entendre mieux ; ces mots n'étaient pas achevés, ou bien on les répétait. Ils frappèrent distinctement son oreille.

— Plutôt mourir ! répondit une voix plus élevée, qui était d'ailleurs plus rapprochée d'elle.

Elle jugea qu'elle n'était séparée de l'homme qui parlait que par l'angle étroit que la muraille projetait sur la chaussée : un peu plus elle aurait senti l'air agité par son souffle. Elle se reporta rapidement à l'autre extrémité du banc ; et, pendant ce mouvement, elle vit deux hommes qui s'élançaient dans la petite barque, et qui s'éloignaient à force de rames. La lune était cachée derrière des nuages d'un gris de perle, qui se déchiraient peu à peu en épais flocons. Un de ces rayons tomba sur la nacelle, et éclaira une plume blanche abandonnée aux vents, qui ombrageait le chapeau d'un des voyageurs. Antonia ne distinguait presque plus rien. Empressée de regagner la ville, elle parcourut en deux ou trois minutes la longueur de la chaussée, et passa comme une ombre à côté du factionnaire, qui se reposait sur son escopette.

— Dieu vous garde, signora, lui dit-il. Il se fait tard pour les jeunes filles.

— Je croyais être seule sur le môle, répondit-elle.

— Aussi y étiez-vous seule, reprit le soldat ; et depuis une heure âme qui vive ne s'en est approchée, à moins que ce ne soit le démon ou Jean Sbogar.

— Le ciel nous préserve de Jean Sbogar ! s'écria Antonia.

— Dieu vous écoute ! dit le soldat en se signant.

Au même instant le canon retentit pour la seconde fois du côté de Duino.

Ce nouveau récit d'Antonia ne fut pas accueilli avec plus de confiance que le premier. Il était trop visible que l'attention compatissante et douloureuse qu'on feignait de lui accorder n'avait rien de commun avec l'intérêt de la conviction. Frappée de cette idée, elle insista avec un calme noble qui étonna Madame Alberti, mais qui ne la persuada pas. Antonia, restée seule, couvrit ses yeux de ses mains, et réfléchit sur sa situation avec une profonde amertune. L'opinion qu'elle s'était faite, dès l'enfance, de la singularité de son organisation et de l'état de disgrâce dans lequel la nature l'avait fait naître, confirmée par le sentiment qu'elle excitait autour d'elle, se fixa dedans son esprit, et développa au plus haut degré cette disposition extrême à la méfiance et à la crainte qui faisait le fond de son caractère. Sa faiblesse était une espèce de maladie morale, qui n'est pas difficile à guérir avec les soins et les ménagements dont Madame Alberti était capable : mais celle-ci y voyait autre chose, et sa prévention s'était augmentée à cet égard de tous les efforts qu'elle avait faits pour la vaincre. Antonia était son unique pensée, l'espérance, l'amour et le but de sa vie. Perdre cette fille chérie par la mort, ou la voir ravie aux projets qu'elle avait fondés sur elle par un égarement incurable d'esprit, c'était à peu près la même chose ; et quand elle avait eu lieu de redouter ce dernier malheur, elle avait tout fait pour se persuader qu'il était impossible. Dans la funeste erreur de sa tendresse, elle repoussait bien le soupçon qui l'obsédait, parce qu'il l'aurait tuée ; mais il y avait trop de danger à le considérer en face, à le discuter froidement, à s'en rendre compte enfin, pour qu'elle osât l'entreprendre. Elle était parvenue à s'en distraire, et non pas à le chasser. Son imagination vive

et absolue d'ailleurs dans toutes les idées qu'elle se faisait des choses, et qui s'attachait, par une préférence involontaire et invincible, à celles qui étaient les plus pénibles à croire, ne modifiait presque jamais l'aspect sous lequel elle les avait vues une fois. Les deux sœurs se regardaient donc avec un attendrissement mutuel, provenant dans l'une d'un excès de timidité, dans l'autre d'un excès de sollicitude qui les rendaient également malheureuses.

V

O mon Dieu ! vous ne confondrez pas dans les rigueurs de votre justice l'innocent avec le coupable ! Frappez, frappez cette tête depuis longtemps condamnée ! elle se dévoue à vos jugements ; mais épargnez cette femme et cet enfant que voilà seuls au milieu des voies difficiles et périlleuses du monde ! N'est-il point parmi ces pures intelligences, premier ouvrage de vos mains, quelque ange bienveillant, favorable à l'innocence et à la faiblesse, qui daigne s'attacher à leurs pas, sous la forme du pèlerin, pour les préserver des tempêtes de la mer, et détourner de leur cœur le fer acéré des brigands ?

Prière du voyageur.

A cette époque, des affaires très importantes, que leur père avait laissées à régler à Venise, y demandèrent la présence de Madame Alberti. Elle regarda cette circonstance comme la plus heureuse qui pût arriver dans l'état d'Antonia, et se persuada de nouveau que les impressions fâcheuses qui avaient altéré son jugement, et qui paraissaient dépendre de l'influence des lieux et des souvenirs, céderaient enfin à un changement total d'habitudes et de genre de vie. La grande fortune dont elles jouissaient leur permettait de se procurer, dans cette ville opulente et magnifique, tous les plaisirs que le luxe et les arts y réunissent de tous les points du monde ; et cette nouvelle espèce d'émotion, qui s'adresse plus à l'imagination qu'à la sensibilité, offrait infiniment moins de danger pour une âme irritable que celles qui résultent de la contemplation des beautés naturelles de l'univers, dont la grandeur imposante accable la pensée. Le voyage de Venise fut donc résolu, et jamais Antonia n'avait reçu aucune nouvelle avec plus de joie. Trieste était

devenu pour elle un palais magnifique où, sans cesse observée par des espions invisibles, elle vivait à la merci d'un tyran inconnu, maître absolu de sa liberté et de sa vie, qui, plusieurs fois, avait balancé à l'enlever du milieu des siens, pour la transporter dans un monde nouveau, dont elle ne se faisait pas d'idée sans frémir, et qui était peut-être à la veille d'accomplir cette funeste résolution, si la Providence ne la dérobait à ses yeux. L'espérance de se voir délivrée de ce sujet de terreur agit promptement sur elle, et lui rendit en peu de jours cette fraîcheur et cette grâce de jeunesse que l'inquiétude avait longtemps flétries. Le sourire reparut sur ses lèvres, la sérénité sur son front ; une confiance plus expansive, un abandon plus doux régna dans ses discours, et Madame Alberti, enchantée que la seule approche du départ produisît des effets si propres à justifier ses conjectures, ne négligea rien pour le hâter encore davantage. Le défaut de sûreté des chemins publics exigeait cependant qu'il fût remis à un jour fixe où se réunissaient tous les voyageurs qui se dirigeaient vers un même point, pour se servir réciproquement d'escorte. La voiture de Madame Alberti se trouva la neuvième au rendez-vous, sur la plate-forme sablonneuse d'Opschina, d'où l'œil embrasse au loin le golfe et les dunes inégales dont son long circuit est hérissé. Antonia et sa sœur étaient accompagnées d'un aumônier, d'un homme d'affaires, d'un vieux domestique de confiance et de deux femmes. Il restait une place vacante dans l'intérieur. La journée était déjà avancée parce que la *bora*, qui avait soufflé le matin, avait fait craindre un de ces ouragans qu'on ne brave jamais impunément sur les côtes élevées de l'Istrie, d'où ils enlèvent les charges les plus pesantes, qu'ils roulent jus-

qu'au fond des abîmes. Cette caravane était d'ailleurs assez nombreuse pour qu'il n'y eût pas de crainte raisonnable à concevoir des brigands, même quand on se trouverait surpris par la nuit la plus obscure, et on ne devait coucher qu'à Montefalcone, qui est à quelques lieues de là, sur les bords poétiques du Timave. La soirée s'était tout à coup embellie, l'air était frais et pur, le ciel sans nuages. Les équipages se suivaient lentement dans les pentes roides et raboteuses du revers des montagnes de Trieste, à travers de vastes halliers semés de rochers qui lèvent çà et là leurs crêtes aiguës et sourcilleuses dans une mousse courte et aride. La seule verdure qu'on y remarque est celle de la feuille lustrée du houx, et de quelques ronces qui traînent leurs bras épineux sur le sable. Au pied de la côte on aperçoit un groupe de maisons de l'aspect le plus triste, dont les toits, chargés de pierres énormes, attestent les ravages de la *bora*, par les obstacles souvent inutiles qu'on multiplie contre elle, dans tous les lieux où elle a coutume de se déchaîner. C'était le hameau de Sestiana, peuplé de mariniers et de pêcheurs.

Pendant que les chevaux se délassaient du long effort qu'ils avaient opposé au poids qui se précipitait sur eux, dans un chemin glissant et rapide, le vieil hôte de Sestiana s'appuya à la portière de la voiture de Madame Alberti, et la pria, au nom de la charité chrétienne, de recevoir jusqu'à Montefalcone un pauvre voyageur accablé de fatigue, qui ne pouvait continuer sa route. C'était un jeune moine du couvent arménien des Lagunes de Venise, qui revenait de la mission, et dont la figure douce et honnête lui avait inspiré le plus vif intérêt. Cette prière était de celles que Madame Alberti et sa sœur n'auraient jamais repoussées, quelque raison qu'elles eussent pour le faire. La portière s'ouvrit,

et l'Arménien, soutenu par le bon vieillard qui l'avait présenté, mit le pied sur les marches du carrosse, après avoir balbutié quelques mots de remercîment, et se souleva péniblement vers la place qui lui était destinée. Sa main, blanche et douce comme celle d'une jeune fille, s'appuya par mégarde sur la main de Madame Alberti, mais il la retira précipitamment ; et, reconnaissant que la voiture était presque entièrement occupée par des femmes, il rabattit sur son visage les ailes démesurées de son feutre rond, avant d'avoir été aperçu. Bientôt après on se remit en marche. La nuit était alors tout à fait tombée.

L'intervalle de Sestiana à Duino est rempli par une grève légère d'un sable fin et mobile, qui fuit de toutes parts sous les roues, et dans lequel la voiture, se relevant et s'enfonçant tour à tour, semble agitée par un mouvement d'ondulation pareil à celui des flots. Une circonstance qui augmente ce prestige dans la lumière fausse et trompeuse des astres du soir, c'est la couleur brillante de l'arène argentée, et l'étendue vague de l'horizon, qui, moins circonscrit que pendant le jour, se prolonge de toute l'incertitude de ces ténèbres, et présente aux yeux quelque image de la vaste mer. Il semble alors que les chevaux sont descendus dans un gué et parcourent un espace inondé par les eaux des montagnes. Antonia, qui occupait un des angles de la voiture, avait levé la glace de son côté, et jouissait, en respirant l'air froid mais énergique de la nuit, de cette espèce d'illusion. La difficulté de la marche des chevaux sur le sol fugitif et profond qui se dérobait à tout moment sous leurs pas les avait extrêmement ralentis, et la moindre agitation extérieure se faisait remarquer. Plusieurs fois Antonia, qui n'était que trop disposée à

saisir tous les sujets d'inquiétude, avait cru voir des ombres d'une forme singulière se glisser dans l'espace indécis qui s'étendait devant elle ; et, troublée, elle avait retenu sa respiration, pour savoir si ce mouvement n'était pas accompagné de quelque bruit, ce qui devait être indubitablement s'il résultait d'autre chose que d'une simple erreur de sa vue. Tout à coup le postillon, qui éprouvait peut-être quelque chose de semblable, ou qui craignait de céder au sommeil, se mit à entonner un *pismé* dalmate, sorte de romance qui n'est pas sans charme quand l'oreille y est accoutumée, mais qui l'étonne par son caractère extraordinaire et sauvage quand on l'entend pour la première fois, et dont les modulations sont d'un goût si bizarre que les seuls habitants du pays en possèdent le secret. Le chant en est extrêmement simple cependant, car il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, selon l'usage des peuples primitifs, et de deux ou trois sons, au plus, qui reviennent dans le même ordre ; ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est l'espèce même de ces sons, qui ne paraissent pas procéder de la voix d'un homme, et dont un artifice analogue à celui de ces jongleurs de France qu'on appelle ventriloques, mais qui est naturel au chanteur illyrien, change à tout moment l'expression, le volume, le lieu d'origine sensible. C'est une imitation successive et rapide des bruits les plus graves, des cris les plus aigus, et surtout, de ceux que l'habitant des lieux déserts recueille au milieu des nuits dans la rumeur des vents, dans les sifflements des tempêtes, dans les hurlements des animaux épouvantés, dans ce concert de plaintes qui sort des forêts solitaires au commencement d'un ouragan, lorsque tout prend dans la nature une voix pour gémir, jusqu'à la branche que le vent a

rompue, sans la détacher entièrement de l'arbre auquel elle appartient, et qui se balance en criant suspendue à un reste d'écorce. Tantôt la voix pleine et sonore retentit sans obstacle autour des auditeurs ; tantôt on croirait qu'elle résonne sous une voûte, et quelquefois que l'air l'enlève au delà des nuages et l'égare dans les cieux, où elle l'empreint d'un charme qu'on n'a jamais goûté dans les mélodies humaines. Cependant une musique aérienne n'a pas la pureté si calme et si propre à reposer l'âme que nous attribuons à celle des anges, même quand elle s'en approche le plus ; elle est, au contraire, sévère au cœur de l'homme, parce que la pensée qu'elle éveille est pleine de souvenirs tumultueux, de sentiments passionnés, d'inquiétudes et de regrets ; mais elle attache, elle entraîne, elle subjugue l'attention, qui ne peut se délivrer de son empire. Elle rappelle ces accords redoutables et doux des divinités marines, qui liaient les voyageurs et qui attiraient leur navire dans des écueils inévitables. L'étranger doué d'une imagination vive, qui, assis sur les rivages de Dalmatie, a entendu une seule fois la jeune fille morlaque exhaler son chant du soir, et livrer aux vents ses accents qu'aucun art ne saurait enseigner, qu'aucun instrument n'imitera jamais, qu'aucune parole ne peut décrire, a pu comprendre la merveille des sirènes de l'*Odyssée*, et il a excusé, en souriant, la méprise d'Ulysse.

Antonia, par un penchant commun à toutes les âmes faibles qui s'élancent volontiers hors des bornes de la nature, parce qu'elles ont besoin d'être protégées et surtout d'être aimées (c'est peut-être pour elles la même chose), Antonia jouissait mieux que personne de ces effets mystérieux qui doublent l'aspect de la vie et qui donnent un

monde nouveau à l'intelligence. Elle ne croyait pas à l'existence de ces êtres intermédiaires qui jouent un si grand rôle dans les superstitions de son pays natal et de son pays adoptif ; de ces géants ténébreux qui règnent sur les hautes montagnes, où on les voit quelquefois assis dans une nue, les bras armés d'un pin énorme ; de ces sylphes plus légers que l'air, qui ont leur palais dans le calice d'une petite fleur, et que le zéphyr emporte en passant ; de ces esprits nocturnes qui gardent les trésors cachés sous un roc retourné sur sa pointe, ou qui errent à l'entour pour éloigner les voleurs, en laissant sur leur passage une flamme inconstante qui monte, descend, s'éteint pour renaître, disparaît et renaît encore : mais elle aimait ces illusions, et le chant morlaque, qu'elle avait souvent écouté avec plaisir, les renouvelait toutes à la fois. Elle écoutait donc avec un intérêt vif et sans mélange, quand un mouvement singulier de la voiture, qui s'arrêta subitement en se balançant sur elle-même, vint interrompre sa rêverie. Les chevaux avaient reculé d'un pas, et la chanson morlaque expirait dans la bouche du postillon.

— Les voitures qui nous précèdent ont pris l'avance, dit-il, pendant que le moine montait dans celle-ci ; et la route est, si je ne me trompe, coupée par des brigands.

— Que dit-il ? s'écria Madame Alberti en s'élançant à la portière.

— Que nous sommes arrêtés, reprit Antonia, qui venait de retomber dans l'angle de la voiture, et qui frissonnait de terreur.

— Arrêtés ! répétèrent Madame Alberti et les voyageurs.

— Arrêtés ! assassinés ! perdus ! continua le postillon : ce sont eux, c'est la troupe de Jean Sbogar :

et voilà cet exécrable château de Duino, qui sera notre tombeau à tous.

— Par saint Nicolas de Raguse ! dit le moine arménien, d'un accent profond et terrible, la terre s'écroulerait plutôt sous nos pieds !

Et en finissant ces paroles, il s'était élancé au milieu des brigands. Le cri féroce qui avait effrayé Antonia au *Farnedo* se fit entendre au même moment, et mille voix horribles rugirent en le répétant. La portière était retombée derrière le missionnaire ; les stores étaient baissés, les chevaux restaient immobiles, un silence de mort régnait dans la voiture, il n'arrivait plus du dehors qu'un bruit sourd qui s'éloignait de plus en plus, quand, au sifflement redoublé du fouet, les chevaux repartirent au grand galop, impatients, comme si cet avertissement avait produit sur eux l'action d'un sortilège. Ils ne s'arrêtèrent qu'en rejoignant les autres voyageurs.

— Et l'Arménien, s'écriait depuis longtemps Antonia, demi-penchée hors de la portière ; ce généreux, ce brave jeune homme qui s'est dévoué pour nous.... Mon Dieu ! mon Dieu ! l'aurions-nous abandonné aux assassins ! Ce serait une action horrible !

— Horrible ! répéta vivement Madame Alberti.

— Rassurez-vous, mes bonnes dames, répondit le postillon, qui était descendu de son siège, et qui avait repris toute sa sécurité. Ce moine n'a rien à craindre des assassins ; ils ne peuvent rien sur lui ; et, afin que vous le sachiez, c'est lui qui m'a ordonné de chasser mes chevaux quand je l'ai fait, et qui m'a rendu pour cela la force et la voix : aussi avec quelle impétuosité ils se sont élancés ; l'avez-vous remarqué ? Quant à lui, je l'ai vu de près, je vous jure, car les brigands me touchaient ;

et il s'est jeté entre eux et moi, si terrible, qu'il y en a qui sont tombés de frayeur, et que tous les autres ont pris la fuite, sans seulement retourner la tête. Une minute après, il était seul, et il était là, debout, la main levée, d'un air de commandement : Va-t'en, m'a-t-il crié d'une voix si imposante, que mon sang se serait figé dans mes veines s'il avait annoncé la colère ; mais c'était une voix protectrice, la voix dont il parle ordinairement aux matelots....

— Aux matelots? dit Madame Alberti... Tu connais donc cet Arménien ?

— Si je le connais ? reprit le postillon. Ne s'est-il pas nommé lui-même, quand il a crié : par saint Nicolas de Raguse ! Quel est le saint qui éprouve les voyageurs et les récompense ? Et quel autre qu'un saint disperse d'un mot, d'un geste, d'un regard, une armée de bandits, qui ont le glaive à la main, la rage dans le cœur, et qui cherchent du danger, de l'or et du sang ?... Je vous le demande.

Le postillon se tut en regardant le ciel, qui parut traversé d'une lueur subite. Le canon grondait à Duino.

VI

> Les uns l'appellent le *Grand-Mogol*, les autres le *Prophète Élie*. C'est un homme extraordinaire qui se trouve partout, qui n'est connu de personne, et à qui l'on ne veut pas de mal.
>
> LEVIS.

CETTE explication ne suffisait pas à tout le monde. Madame Alberti en concevait plusieurs autres, et les accueillait tour à tour. Antonia ne voyait rien de distinct dans cet événement, mais elle y trouvait tout ce qu'il fallait pour entretenir des idées sombres et rêveuses. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle poursuivit son voyage au milieu des campagnes enchantées qui lui restaient à parcourir. Elle vit le lendemain la riante Gorizia, riche de fleurs et de fruits, et dont l'aspect charme de loin les yeux du voyageur nouvellement sorti des sables inféconds de la côte d'Istrie. Les souvenirs antiques se réveillent si naturellement sur ce coteau chéri de la nature, ou s'y conservent avec tant de facilité qu'on croit y vivre encore sous l'empire poétique de la mythologie. Les belles s'y promènent sous des berceaux dédiés aux Grâces, les chasseurs s'y rassemblent dans le bosquet de Diane : c'est de là qu'ils descendent pour aller surprendre leur proie dans les champs qui bordent l'Isonzo, l'Isonzo, la plus élégante des rivières de l'Italie et de la Grèce, qui roule, profondément encaissée entre deux montagnes d'un sable d'argent, ses flots bleu de ciel, aussi purs que le firmament qu'ils réfléchissent, et dont ils n'ont pas besoin d'emprunter l'éclat ; lorsqu'il est voilé par des

nuages, l'habitant de Gorizia retrouve son azur à la surface limpide de l'Isonzo. Un jour plus tard, elle aperçut les délicieux canaux de la Brenta, bordés de riches palais, et le modeste village de Mestre, qui sert de point de communication entre une partie de l'Europe et une cité à laquelle l'Europe ne peut rien montrer d'égal, cette superbe Venise dont l'existence même est un phénomène. Le jour naissait à peine, quand la barque qui devait y conduire Madame Alberti, Antonia et les personnes qui les accompagnaient, entra de la Brenta dans l'eau marine. Le petit bâtiment glissait doucement sur l'onde immobile, le long des poteaux qui dirigent le nautonier. Madame Alberti aperçut à sa droite une maison blanche, d'une construction très simple, au milieu des îlots dont cette partie des Lagunes est semée. On lui apprit que c'était le couvent des catholiques arméniens, et Antonia frissonna, sans pouvoir s'expliquer son émotion. Enfin Venise commença à se dessiner sur l'horizon, comme une découpure d'une couleur sombre, avec ses dômes, ses édifices, et une forêt de mâts de vaisseaux ; puis elle s'éclaircit, se développa, et s'ouvrit devant le bateau, qui circula longtemps à travers des bâtiments de toute grandeur, avant d'entrer dans le canal particulier sur lequel était situé le palais Monteleone, dont Madame Alberti avait fait l'acquisition depuis peu. Une circonstance pénible différa leur arrivée. Ce canal était chargé de gondoles qui suivaient un convoi funèbre : c'était celui d'une jeune fille, car la gondole qui portait le cercueil était drapée en blanc, et parsemée de bouquets de roses de la même couleur. Deux flambeaux brûlaient à chacune de ses extrémités, et leur lumière, éclipsée par celle du soleil levant, ne semblait qu'une fumée bleuâtre.

Il n'y avait qu'un rameur. Un prêtre, debout sur le devant de la gondole, mais tourné du côté de la bière, et une croix d'argent dans les mains, murmurait à basse voix les prières des morts. En face de lui, un jeune homme vêtu de noir, agenouillé à la tête du cercueil, pleurait amèrement ; le bruit de ses sanglots étouffés avait quelque chose de déchirant : c'était probablement le frère de la trépassée. Sa douleur était si vive et si profondément sentie que, si elle avait été exaltée par un autre sentiment, elle aurait été mortelle. Un amant n'aurait pas pleuré.

Cette rencontre de mauvais augure émut aisément la sensibilité d'Antonia ; mais le premier objet remarquable lui fit oublier la pensée superstitieuse qu'elle lui avait suggérée. Elle était près de sa sœur, sans motifs raisonnables de crainte pour l'avenir, entourée, au contraire, de toutes les probabilités d'une vie douce, d'une tranquillité inaltérable, d'un bonheur tel, enfin, s'il en est pour les âmes tendres qui compatissent à toutes les souffrances de la société, que peu d'entre elles sont appelées à en goûter un pareil. Elle s'arrêta à cette perspective ; elle jouit pour la première fois du sentiment d'une sécurité pure ; elle jugea qu'elle était heureuse ; elle conçut la possibilité de l'être toujours, et, à la vérité, jamais elle ne l'avait été davantage.

Le peuple est, dans tous les pays, amoureux de l'extraordinaire, et sujet à se passionner pour les personnes et pour les choses ; mais nulle part il ne porte aussi loin qu'à Venise la faculté de se créer des dieux, objets passagers d'un enthousiasme dont les retours sont souvent funestes pour ceux qui l'ont excité. Il n'était question, dans ce temps-là, que d'un jeune étranger qui s'était concilié, sans

qu'on sût de quelle manière, car il n'en avait pas même laissé deviner la prétention, cette faveur si brillante et si fugitive. Le génie, le courage et la bonté de Lothario étaient le sujet de tous les entretiens ; son nom était dans toutes les bouches. Pendant le court trajet de Mestre à Venise, il avait été ramené vingt fois dans la conversation des mariniers. Après avoir parcouru sa nouvelle demeure en soutenant Antonia, à qui l'habitude d'une santé délicate rendait le secours de son bras nécessaire, même quand elle ne souffrait pas, Madame Alberti venait de la conduire dans une des principales pièces de l'appartement, et elles s'y étaient assises l'une à côté de l'autre. Le vieil intendant se présenta pour les saluer, et resta debout en attendant leurs ordres.

— Nous sommes contentes, lui dit Madame Alberti ; tout répond à ce que j'attendais de vos soins, honnête Matteo, et je puis juger à ces commencements que personne ne sera mieux servi à Venise.

— Non pas même le seigneur Lothario, répondit le vieillard en humiliant son front chauve et en tournant dans ses mains son *goura* de soie noire.

Pour cette fois, Antonia, éclatant de rire :

— Et quel est donc, grand Dieu ! le seigneur Lothario ? Depuis que nous sommes arrivées, je n'ai entendu nommer que lui.

— Il est vrai, dit Madame Alberti en récapitulant ses idées avec sa précipitation ordinaire. Quel est donc le seigneur Lothario ? Apprenez-nous, mon cher Matteo, ce qu'il faut penser de cet homme, dont la réputation est devenue proverbiale à Venise avant d'avoir passé le golfe ?

— Mesdames, répondit Matteo, je ne suis pas moi-même beaucoup plus instruit, quoique j'aie

cédé à l'usage en me servant de ce nom qui a un tel crédit dans ce pays que les brigands mêmes le respectent. Cela peut paraître exagéré, mais il n'y a rien de plus vrai ; et le seigneur Lothario inspire un respect si universel qu'il est arrivé quelquefois qu'on a fait tomber, en le nommant, le stylet des mains d'un assassin ; que le bruit, le seul bruit de son approche a calmé une révolte, dissipé un attroupement de furieux, rendu la tranquillité à Venise. Cependant c'est un jeune homme bien peu redoutable, je vous assure, car on s'accorde à dire qu'il a dans le monde la douceur et la timidité d'un enfant. Je ne l'ai vu qu'une fois et d'assez loin, mais j'éprouvai à contempler sa physionomie un saisissement qui me fit croire tout ce qu'on pense de lui. Depuis ce temps, j'ai inutilement cherché à le revoir. Il avait quitté la ville.

— Il n'est plus à Venise ! s'écria Antonia.

— Il en est absent depuis près d'un an contre son usage, reprit Matteo, car il passe très rarement plus de deux ou trois mois sans y revenir.

— Il n'y fait donc pas son habitation ordinaire ? dit Madame Alberti.

— Non, certainement, continua Matteo ; mais il y a longtemps, très longtemps qu'il y vient de mois en mois passer quelques jours, tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au délà d'une semaine ou deux. Cette fois-ci, son long éloignement aurait fait craindre qu'il eût tout à fait abandonné Venise, s'il n'y en avait pas d'autres exemples ; mais on se rappelle qu'il en a disparu déjà pendant plusieurs années.

— Plusieurs années ? dit Antonia ; vous n'y pensez pas, Matteo ; vous nous disiez tout à l'heure, si je vous ai bien entendu, que c'était un très jeune homme.

— Très jeune, en vérité, répondit Matteo... au moins à ce qu'il paraît : je n'ai pas dit le contraire, mais je parle d'après les idées singulières du peuple, qui ne méritent pas votre attention, mes illustres dames, et que je rougirais moi-même...

— Continuez, continuez, Matteo, dit Madame Alberti avec véhémence : ceci nous intéresse beaucoup, n'est-il pas vrai, Antonia? Asseyez-vous, Matteo, et n'oubliez rien, absolument rien de ce qui concerne Lothario.

Madame Alberti était en effet vivement intéressée, et son esprit, rapide à saisir tous les aspects des choses, avait devancé de beaucoup la narration de Matteo en conjectures romanesques et merveilleuses qu'elle brûlait de voir vérifiées. Antonia n'avait pas une sensibilité moins vive ; elle était, au contraire, plus irritable et plus avide d'émotions, mais elle les redoutait, parce que sa faiblesse l'exposait toujours à y céder. Quand Matteo eut commencé à exciter la curiosité de Madame Alberti par les circonstances vagues et bizarres de son récit, elle s'était pressée contre sa sœur avec un frisson d'inquiétude et d'effroi dont elle cherchait à couvrir l'impression par un sourire.

— Ce que je sais du seigneur Lothario, reprit gravement Matteo, qui s'était assis pour obéir à Madame Alberti, ne m'est connu, comme je vous l'ai dit, mes illustres dames, que par le bruit public. C'est un jeune homme de la plus belle figure, qui paraît de temps en temps à Venise avec le train d'un prince, et qui semble pourtant n'avoir cherché l'habitation d'une grande ville que pour trouver l'occasion de répandre des libéralités plus abondantes parmi les pauvres, car il fréquente peu la société, et on ne lui a presque point connu d'habitudes et d'amitiés familières ni en hommes ni en

femmes. Il visite quelquefois une famille malheureuse pour lui porter un secours ; passionné pour les arts, qu'il cultive avec succès, il recherche quelquefois la conversation et les conseils de ceux qui les exercent. Hors de ces rapports-là, qu'il borne avec un soin extraordinaire, il vit presque solitaire dans Venise. Il n'est pas entré dix fois dans une maison particulière, il ne correspond avec personne ; cela est au point que jamais homme n'a été assez avant dans son intimité pour savoir le nom de sa famille, ou pour connaître le lieu de sa naissance, ou pour former une conjecture fondée sur le mystère de sa vie. Il est vrai qu'il a beaucoup de domestiques, mais tous lui sont étrangers, parce qu'il en change chaque fois qu'il voyage, et qu'il se procure à Venise même ceux qui doivent le servir pendant qu'il y réside. Ses relations hors de sa maison ne donnent pas plus de lumières. Depuis qu'on le connaît, jamais la poste ne lui a apporté une lettre, les banquiers ne lui ont pas fourni un sequin. Les révolutions des États ne changent pas la moindre chose à sa position ; dans les temps orageux, il ne s'éloigne pas plus que d'ordinaire ; et quand les voyageurs sont soumis à des formalités de précaution, ses papiers se trouvent toujours signés de l'autorité qui gouverne, sous ce simple nom de Lothario, qu'une pareille circonstance rendrait suspect, si l'on ne savait que cette foule de bonnes actions qui s'y rattachent l'ont recommandé aux hommes puissants de toutes les époques et de tous les partis.

Il serait d'ailleurs difficile de l'inquiéter à Venise, où il est, pour une classe immense, un objet de reconnaissance, d'affection, et, pour ainsi dire, de culte. La proscription de Lothario, si jamais il avait donné lieu d'y penser, serait peut-être le

signal d'une révolution ; mais il n'a pas l'air de le croire, car il oblige la classe malheureuse sans la caresser. Son esprit sévère et un peu hautain, à ce qu'on assure, le sépare d'elle par un obstacle qu'il est seul maître de lever, et qu'il ne lèverait point sans bouleverser les États vénitiens, s'il l'avait résolu. Cette forte distance qu'il a laissée entre lui et le peuple ne révolte personne, parce qu'on sent que la nature même en a marqué les limites, et qu'elle le sépare d'ailleurs bien plus sensiblement des hommes qui paraissent se rapprocher de sa condition. En effet, ce sont ceux-là pour lesquels il montre le plus d'éloignement ; et si l'on voit le seigneur Lothario descendre en faveur de quelqu'un des hauteurs de son caractère, ce n'est jamais pour un seigneur ; c'est pour un infirme qui a besoin de son appui, pour un enfant égaré, pour un épileptique dont la vue repousse les passants. Cela ne l'empêche pas de fréquenter les réunions publiques et les grandes sociétés où les hommes peuvent paraître et même briller sans communiquer immédiatement avec personne. Il s'y est fait aisément remarquer, puisque Venise n'a point d'artiste et de virtuose qui lui soit, dit-on, comparable ; mais loin d'user de ces avantages, on prétend qu'il redoute de les faire valoir, qu'il ne les laisse apercevoir qu'à regret, et que c'est au moment où ils pourraient lui procurer des connaissances agréables, ou de grands établissements, qu'il s'enfuit de Venise, comme pour éviter l'éclat d'une vie publique et répandue, qui le déroberait à lui-même et au secret dont il veut s'envelopper. L'ambition ne peut rien sur lui ; l'amour même ne l'a jamais arrêté, quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femmes plus séduisantes qu'à Venise. Une seule fois, il parut s'occuper beaucoup d'une jeune fille noble, qui, de son côté,

avait témoigné une vive passion pour lui ; mais un malheur bien extraordinaire mit fin aux rapports que le public supposait entre eux. C'était au moment du départ de Lothario, qui, cette fois, avait résidé à Venise un peu plus que de coutume, et que ce sentiment, s'il a existé, ne put cependant y retenir. Deux ou trois jours après son départ, elle disparut, et on ne retrouva son corps que longtemps après, contre ce banc de sable où s'est établi depuis le couvent des Arméniens.

— Voilà qui est incompréhensible, dit Antonia d'un air profondément concentré.

— Non, mademoiselle, répondit Matteo, en suivant sa pensée, qui n'était peut-être pas la même que celle d'Antonia. Le mouvement des eaux refoulées par la mer porte de ce côté la plupart des débris qui flottent sur nos canaux. Comme cette dame avait la tête vive, et que des particularités que j'ai oubliées annonçaient que sa mort avait été violente, on l'attribua au désespoir plutôt qu'à un accident : je crois même qu'une lettre de sa main, qui fut trouvée ensuite, et dans laquelle elle expliquait son dessein, justifia cette supposition.

— Prenez garde, Matteo, dit Madame Alberti. Vous avez commencé par nous dire que Lothario était jeune.

— Vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus, répondit Matteo ; mais il est très blond et délicat à le voir, quoique plus adroit et plus robuste que les hommes les plus fortement constitués, et il serait possible...

— Il ne serait pas possible, continua-t-elle avec force, qu'il eût été absent pendant plusieurs années depuis qu'il s'est fait connaître à Venise : c'est ce que vous ne nous avez pas éclairci. Pensez d'ailleurs que l'histoire de la jeune fille trouvée morte à

l'île des Arméniens doit être antérieure, suivant vos termes, à l'époque où les Arméniens sont venus s'y établir, et qu'alors...

— Je n'en sais pas davantage, reprit Matteo avec une sorte de confusion ; et je n'ai dit à ces dames que ce que j'ai entendu dire aux Vénitiens d'un âge avancé, qui soutiennent qu'ils ont vu autrefois le seigneur Lothario tel qu'il est aujourd'hui, mais qui supposent qu'il n'a pas été absent moins de cinquante ans ; et vous sentez l'extravagance de cette idée. Au reste, il est trop naturel de croire, d'après le genre de vie du seigneur Lothario, qu'il a un grand intérêt à cacher ce qu'il est réellement, pour ne pas comprendre les soins qu'il a mis sans doute à favoriser et même à faire naître les bruits qui devaient redoubler sur son compte l'incertitude de l'opinion. Aussi faut-il avouer qu'il n'y en a point de si étranges et de si ridicules qui n'aient eu au moins le crédit de se faire répéter, pendant quelque temps, par des personnes qui ont la réputation d'être sensées. Vous en jugerez par le plus vraisemblable de tous : c'est que ce mystérieux étranger a le secret de la pierre philosophale ; et, à la vérité, on ne voit pas comment expliquer autrement l'existence magnifique et les dépenses de roi d'un inconnu auquel on ne sait pas le moindre genre de commerce ou d'industrie, la plus petite propriété, la plus légère relation d'affaires de quelque espèce que ce soit. Il y a près de trois ans, c'est l'époque de son premier voyage, depuis la longue absence dont parlent ces gens-ci, que des jaloux, irrités de ses prodigieux succès, et d'autant plus peut-être qu'il y attachait lui-même moins d'importance, et que la marque d'attention la plus ordinaire qu'on puisse obtenir de lui ressemble singulièrement au dédain,

s'avisèrent de faire courir sur lui la fable la plus outrageante ; j'ose à peine la répéter, et je ne le ferais pas sans danger ailleurs qu'ici. On alla jusqu'à dire qu'il était l'agent d'une troupe de faux monnayeurs cachés dans les grottes du Tyrol, ou dans quelque forêt de la Croatie. Cette erreur ne dura pas longtemps, car le seigneur Lothario répand l'or avec tant de profusion, qu'il est aisé d'en vérifier le titre et la fabrique. On se convainquit bien qu'il n'y en avait point de meilleur dans tous les États de Venise ; et, depuis ce moment, si on inventa des fables sur son compte, elles cessèrent du moins d'être injurieuses et atroces. Ce qu'il est réellement, c'est ce que je ne sais point, dit Matteo en se levant de son siège ; mais je puis répéter qu'il dépend à peu près de lui d'être tout ce qu'il voudra être à Venise, s'il y revient.

— Il y reviendra, dit Madame Alberti en embrassant cette idée avec cette susceptibilité romanesque qu'elle prenait trop souvent pour de la pénétration : c'était son seul défaut.

VII

Tu me reverras encore une fois sous cette forme, et ce jour sera le dernier.

SHAKESPEARE.

CETTE conversation n'avait pas laissé de traces bien profondes dans l'esprit d'Antonia. Comme le nom de Lothario revenait souvent dans les cercles où sa sœur l'avait introduite, il ne frappait guère ses oreilles sans lui rappeler vaguement les idées bizarres et singulières dont Matteo les avait entretenues ; mais ce n'était qu'une sensation passagère, à laquelle elle aurait rougi de se livrer. En cherchant à se rendre compte au premier moment de l'impression que ce récit lui avait faite, elle s'affligea de ne pouvoir fixer sur Lothario un jugement assuré ; mais il n'était pas dans son caractère de s'égarer longtemps dans des conjectures inutiles sur des choses qui la touchaient si légèrement. La faiblesse de sa constitution, l'abattement habituel de ses organes, la forçaient à circonscrire beaucoup ses sentiments ; et plus ils étaient puissants autour d'elle, moins elle était capable de les étendre aux objets inconnus. Un jour cependant le bruit courut dans Venise que Lothario était arrivé, et ce bruit, bientôt confirmé par la folle joie d'une populace enthousiaste, parvint rapidement à Antonia. Ce jour-là même elle devait se trouver, avec Madame Alberti, dans une société composée en grande partie de seigneurs étrangers, attirés à Venise par les plaisirs du carnaval, et qui se réunissaient de temps en temps pour faire de la musique.

A peine étaient-elles entrées qu'un laquais annonça le seigneur Lothario. Un frémissement subit d'étonnement et de plaisir parcourut l'assemblée, et saisit surtout Madame Alberti, que toutes les idées extraordinaires préoccupaient facilement. Elle prit ce mouvement pour un pressentiment heureux, et comme toutes ses pensées se rapportaient à Antonia, elle lui serra brusquement la main, sans savoir bien au juste ce que cette démonstration pouvait signifier. Antonia fut autrement affectée ; son cœur se serra d'une sorte d'effroi, parce qu'elle rassembla autour du nom de Lothario quelques-unes de ces circonstances inquiétantes et terribles qui l'avaient frappée dans le discours du vieil intendant. Elle tarda même quelque temps à lever les yeux sur lui ; mais elle le vit alors distinctement, parce qu'il n'était pas loin d'elle, et qu'il paraissait la regarder quand elle l'aperçut. Au même instant il avait détourné sa vue, sans la fixer toutefois sur aucun autre objet. Appuyé sur le rebord d'un vase de marbre antique chargé de fleurs, il avait l'air de prendre part à un entretien de peu d'importance, pour se dispenser de porter ailleurs son attention. Antonia fut saisie à son aspect d'une émotion qu'elle n'avait jamais éprouvée, et qui ne ressemblait point à un sentiment connu. Ce n'était plus de l'effroi ; ce n'était pas davantage l'idée qu'elle se faisait des premiers troubles de l'amour ; c'était quelque chose de vague, d'indécis, d'obscur, qui tenait d'une réminiscence, d'un rêve ou d'un accès de fièvre. Son sein palpitait violemment, ses membres perdaient leur souplesse, ses yeux se troublaient, une langueur indéfinissable enchaînait ses organes fascinés. Elle essayait inutilement de rompre ce prestige ; il s'augmentait de ses efforts. Elle avait entendu parler de l'en-

gourdissement invincible du voyageur égaré que le boa glace d'un regard dans les forêts de l'Amérique ; du vertige qui surprend un berger parvenu à la poursuite de ses chèvres à l'extrémité d'une des crêtes gigantesques des Alpes, et qui, ébloui tout à coup par le mouvement circulaire que son imagination prête, comme un miroir magique, aux abîmes dont il est entouré, se précipite de lui-même dans leurs profondeurs horribles, incapable de résister à cette puissance qui le révolte et qui l'entraîne. Elle sentait quelque chose de semblable et d'aussi difficile à expliquer, je ne sais quoi de tendre et d'odieux, qui étonnait, qui repoussait, qui appelait, qui accablait son cœur ; elle trembla. Ce tremblement qui lui était assez ordinaire n'effraya pas Madame Alberti ; elle pressa cependant Antonia de sortir, et Antonia le désirait. Elle fit un effort pour se lever, défaillit, se rassit et sourit à Madame Alberti, qui regarda ce sourire comme un consentement à rester. Lothario n'avait pas changé de place.

Il était habillé à la française avec une simplicité élégante. Rien n'annonçait la moindre recherche dans son costume et dans sa parure, si ce n'est deux petites émeraudes qui pendaient à ses oreilles, et qui, sous les épaisses boucles de cheveux blonds dont son visage était ombragé, lui donnaient un aspect singulier et sauvage. Cet ornement avait cessé depuis longtemps d'être à la mode dans les États vénitiens, comme dans presque toute l'Europe civilisée. Lothario n'était pas régulièrement beau, mais sa figure avait un charme extraordinaire. Sa bouche grande, ses lèvres étroites et pâles, qui laissaient voir ses dents d'une blancheur éblouissante, l'habitude dédaigneuse et quelquefois farouche de sa physionomie, repous-

saient au premier regard ; mais son œil plein de tendresse et de puissance, de force et de bonté, imposait le respect et l'amour, surtout quand on voyait s'en échapper une certaine lumière douce, qui embellissait tous ses traits. Son front très élevé et très pur avait quelque chose d'étrange, un pli fortement ondé, que l'âge n'avait pas produit, et qui marquait la trace d'une pensée soucieuse et fréquente. Sa physionomie était en général sérieuse et sombre ; mais personne n'avait plus de facilité à effacer une prévention désagréable. Il lui suffisait pour cela de soulever sa paupière, et d'en laisser descendre ce feu céleste dont ses yeux étaient animés. Pour les observateurs, ce regard avait quelque chose d'indicible, qui tenait d'une organisation supérieure à celle de l'homme. Pour le vulgaire, il était, selon l'occasion, ou caressant ou impérieux : on sentait qu'il pouvait être terrible.

Antonia était d'une certaine force sur le piano ; mais sa timidité l'empêchait presque toujours de développer son savoir devant une société nombreuse. Il y a un genre de modestie, et c'était le sien, qui consiste à dissimuler continuellement ses facultés pour ne pas blesser les personnes médiocres, qu'on trouve en majorité partout, et peut-être aussi pour ne pas déplaire à la minorité, qui juge, par une apparence de prétention. Elle n'avait jamais consenti à exécuter un morceau de musique en public que par condescendance pour des invitations qu'elle attribuait à une simple politesse, et auxquelles elle était bien sûre de satisfaire, sans intéresser à ce faible effort de bienséance réciproque toutes les ressources de son talent ; elle avait elle-même remarqué que les témoignages de satisfaction obligée que recueillait sa complaisance n'étaient pas moindres quand elle avait

rendu un passage simplement et suivant les seules règles de l'exécution mécanique, que lorsqu'elle s'était trouvée dirigée par une inspiration subite et heureuse, qui la satisfaisait intérieurement. Elle s'assit donc au piano avec assez de calme, lorsqu'elle y fut appelée, et elle laissait courir ses doigts sur le clavier avec son indifférence ordinaire, quand ses yeux, distraits par le reflet d'une glace en face de laquelle elle était placée, furent frappés d'une illusion étrange et terrible. Lothario s'était approché de son siège, et comme ce siège était monté sur l'estrade où était placé l'instrument, sa tête pâle et immobile s'élevait seule au-dessus du cachemire rouge d'Antonia. Les cheveux en désordre de ce jeune homme mystérieux, la fixité morne de son œil triste et sévère, la contemplation pénible dans laquelle il paraissait plongé, le mouvement convulsif de ce pli bizarre et tortueux que le malheur sans doute avait gravé sur son front, tout concourait à donner à cet aspect quelque chose d'effrayant. Antonia, surprise, interdite, épouvantée, reportant successivement ses regards du pupitre à la glace et de la glace au pupitre, perdit bientôt de vue les notes confuses et jusqu'à l'auditoire qui l'entourait. Substituant involontairement le sentiment dont elle était saisie à celui qu'elle avait à peindre, elle improvisa par une transition extraordinaire, mais qui devait passer pour un jeu singulier de son imagination plutôt que pour ce qu'elle était réellement, une expression de terreur si vraie que tout le monde frémit : et elle se jeta dans les bras de Madame Alberti, qui la reconduisit à sa place au milieu d'une rumeur d'applaudissements, mêlée de surprise et d'inquiétude. Après l'avoir suivie de l'œil jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtait, Lothario s'approcha d'une harpe, et

un mouvement universel de curiosité et de plaisir succéda à celui qui venait de troubler l'assemblée. Antonia elle-même, rassurée et distraite par une impression nouvelle, exprima la plus vive impatience d'entendre Lothario, et comme il paraissait craindre que son état ne fût pas devenu assez tranquille pour qu'elle pût prendre part au reste des plaisirs de la soirée, elle se crut obligée de lui témoigner par un regard que son indisposition avait cessé. Cette marque d'intérêt de Lothario l'avait vivement touchée ; mais on aurait dit que Lothario, plus sensible encore à la légère démonstration qu'il venait d'en recevoir, avait changé d'existence pendant qu'Antonia le regardait. Son front s'était éclairci, ses yeux brillaient d'une lumière bizarre ; un sourire où se faisaient remarquer un reste d'attendrissement et un commencement de joie embellissait sa bouche sévère. Passant sa main gauche à travers les larges ondes de ses cheveux pour chercher un motif ou un souvenir, et saisissant de l'autre avec légèreté les cordes de la harpe, de manière à leur imprimer seulement une vibration vague, il entraînait en préludant ces sons fugitifs, mais enchantés, qui tiennent des concerts des esprits, et il semblait les jeter sans effort et les abandonner aux airs.

« Malheur à toi, murmura-t-il, malheur à toi, si jamais tu croissais dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar ! »

— C'est, continua-t-il, la fameuse romance de l'anémone, si connue à Zara, et la production la plus nouvelle de la poésie morlaque.

Antonia, vivement émue par le choix de cet air et par le son de la voix de Lothario, se rapprocha de Madame Alberti, qui était très préoccupée de son côté. Elle se rappelait aussi cette voix harmonieuse

et le lieu où elle l'avait entendue ; mais ce pouvait être l'effet d'une ressemblance fortuite. Le chant dalmate est trop simple, trop uniforme, trop dépouillée d'ornements, pour qu'il ne soit pas aisé de se méprendre entre deux voix analogues. Enfin, après un moment de réflexion, Lothario reprit sa romance tout entière, en continuant à s'accompagner de ces accords aériens que la harpe rendait sous ses doigts, et dont la mélodie religieuse se mariait avec son chant de la manière la plus imposante. Parvenu au refrain du vieux Morlaque, il y mit l'accent d'une pitié si douloureuse que tous les cœurs en furent attendris, mais surtout celui d'Antonia, qui attachait à cette idée un souvenir d'inquiétude et d'effroi. La romance de Lothario était achevée depuis longtemps, que ses dernières paroles et le redoutable nom de Jean Sbogar retentissaient encore dans sa pensée.

VIII

Rêvez, innocentes créatures, et reposez dans le doux sommeil qui tient vos sens assoupis ; vous aurez bientôt, hélas ! de tristes veilles et de cruelles insomnies.

MILTON.

Au nombre des suppositions qui se succédèrent dans l'esprit de Madame Alberti à la suite de cette soirée, il y en avait une qui offrait assez de vraisemblance pour frapper les imaginations vulgaires, et qui ne manquait pas cependant de cet aspect romanesque qu'elle cherchait ordinairement dans ses combinaisons. Le reste de ses conjectures était si mal fondé qu'elle ne tarda pas à s'en tenir à celle-ci, qui lui convenait d'autant mieux qu'elle flattait le plus agréable et le plus dominant de ses sentiments, son amour pour Antonia. L'établissement de cette sœur chérie l'occupait sans cesse ; elle était décidée à ne rien négliger pour qu'il assurât son bonheur, et à subordonner à ce seul intérêt toutes les autres convenances. L'immense héritage d'Antonia, celui que Madame Alberti devait lui laisser un jour, étaient faits pour exciter la cupidité d'une foule de prétendants, et Madame Alberti ne voulait pas que la vie de sa sœur dépendît de l'homme vil dont l'amour serait une spéculation et l'alliance un marché. C'était d'après les sentiments qu'elle se promettait de voir éclore en elle qu'elle avait résolu de disposer de sa main, presque sûre que le cœur d'Antonia, dirigé par le jugement et l'expérience d'une seconde mère, ne pouvait pas se tromper. Déjà plusieurs jeunes gens

d'une grande fortune ou d'une naissance distinguée s'étaient mis inutilement sur les rangs. Aucun d'eux n'était parvenu à fixer l'attention de sa sœur, et Madame Alberti, attentive à épier les moindres sensations de cette âme ingénue et sans détours, ne lui avait jamais surpris un secret ; le premier aspect de Lothario semblait, au contraire, avoir produit sur elle une impression profonde, qui pouvait seule expliquer la scène singulière du piano. Lothario lui-même n'avait pas paru moins ému, moins troublé, moins pénétré d'une affection puissante, et l'idée qu'un tel homme, si renommé par l'éclat de son esprit, par la variété de ses talents, par la tendresse et la générosité de son caractère, par la grandeur de ses manières et la pureté de ses mœurs, pourrait devenir l'époux d'Antonia, était pour Madame Alberti la plus douce des illusions. Qu'était cependant ce Lothario, et comment lier des relations aussi sérieuses avec un inconnu qui s'obstinait, de l'aveu de tout le monde, à s'entourer du mystère le plus suspect ? Ce problème n'inquiéta qu'un moment Madame Alberti. En peu de temps elle eut trouvé des explications à tout, et elle eut l'art ou le bonheur de les rattacher toutes à sa première pensée, avec assez d'apparence de vérité pour qu'Antonia même, qui ne voyait pas toujours les choses des mêmes yeux, demeurât sans objection et sans réponse. Il est vrai que son cœur commençait à s'intéresser à cette hypothèse et à souhaiter qu'elle fût la réalité, non qu'elle ressentît pour Lothario ce mouvement de sympathie douce qui indique le besoin d'aimer, cet attrait indéfinissable qui fait qu'on cesse d'être soi pour vivre de l'existence d'un autre : ce qu'elle éprouvait n'avait pas encore ce caractère ; c'était plutôt l'entraînement d'une âme soumise, la

résignation de la faiblesse qui ne demande qu'à être protégée, la dépendance volontaire d'une créature timide et sensible envers celle qui lui impose de la confiance et du respect. Tel lui avait paru Lothario, et le premier regard de ce jeune homme s'était arrêté sur elle avec tant d'empire, qu'il lui semblait qu'à compter de cet instant il eût pris des droits sur sa destinée.

Je n'ai pas dit jusqu'ici quelle était la supposition de Madame Alberti. Elle pensait, avec assez de raison, qu'en retranchant de l'histoire de Lothario ce que les bruits populaires y avaient ajouté de ridicule et d'absurde, il restait probable que sa condition et sa fortune étaient tout ce qu'annonçaient son éducation et sa magnificence ; que s'il avait des raisons pour cacher son nom et son rang, elles ne pouvaient être que momentanées ; que ce déguisement n'avait rien d'alarmant pour l'amour d'Antonia, qui n'était au-dessous d'aucune alliance ; que le désir de frapper son attention, de se rapprocher d'elle et d'intéresser son cœur par des considérations indépendantes de celles qui déterminent la plupart des mariages, était probablement au contraire le principal objet de ces apparences mystérieuses dont Lothario avait voulu s'envelopper ; que les plus extraordinaires, les plus inexplicables des faits qui se rapportaient à lui n'étaient sans doute que des mensonges habilement insinués aux gens d'Antonia par des personnes apostées, dans l'intention d'augmenter l'incertitude où l'on voulait la retenir ; et cette dernière conjecture n'était pas elle-même dénuée de preuves, car il était impossible de se dissimuler que Lothario eût pris une grande part aux derniers événements de la vie d'Antonia. C'était, tout bien considéré, le jeune homme

qui avait passé près d'elle au retour du *Farnedo*, en chantant le refrain du Morlaque, et ce jeune homme n'était pas sans dessein à Trieste. Les apparitions qui alarmaient si souvent Antonia, et qui avaient inspiré tant d'inquiétude à Madame Alberti, lorsqu'elle les regardait comme les illusions d'un esprit malade, pouvaient aussi procéder de la même cause. Si elle en avait exagéré ou changé quelques circonstances, c'est le propre des âmes faibles qui ont tout à redouter, et des âmes tendres qui croient n'intéresser jamais assez. Enfin l'événement du Duino n'était pas expliqué. Comment les brigands, animés au pillage et à l'assassinat, auraient-ils cédé au seul aspect d'un jeune moine arménien, si cet homme redoutable par sa valeur et peut-être par sa renommée ne leur avait pas imposé une terreur invincible, en s'élançant de la voiture où Madame Alberti lui avait accordé une place ? Nul doute qu'il n'en ait renversé plusieurs autour de lui avant de les disperser, et qu'ensuite indécis au milieu de la nuit, sur une route qu'il n'avait jamais parcourue, il ne se soit trouvé dans l'impossibilité de rejoindre ses compagnons de voyage. Quel serait ce moine armé contre les statuts de son ordre, et qui se dévoue avec tant de courage et d'oubli de lui-même pour quelques étrangers, sinon un amant déguisé qui veut sauver Antonia ou qui veut mourir pour elle ? Si la vision pieuse du postillon était, comme il n'y avait pas à en douter, l'erreur d'un homme du peuple tout à fait privé de lumières, quelle explication pouvait-on substituer à celle de Madame Alberti ? Il restait des choses douteuses et incompréhensibles ; mais il serait étonnant qu'il n'y en eût point dans la vie d'un homme qui cherche à multiplier autour de

lui les incertitudes et les mystères, et qui a toute l'habileté nécessaire pour préparer, combiner, faire valoir les moyens qu'il emploie dans ce dessein. Lothario aimait, il adorait Antonia, et toutes ses actions annonçaient d'ailleurs un homme si judicieux et si éclairé, qu'il était impossible d'attribuer la bizarrerie apparente de quelques-unes de ses démarches à un travers d'esprit. Il avait ses raisons ; et pourquoi les chercher avant le temps ? Ce qu'il y avait d'important pour Madame Alberti, c'était de connaître mieux Lothario, de s'assurer par une fréquentation plus habituelle de cette perfection de caractère que l'opinion générale lui attribuait, et de voir se déclarer sous ses yeux les sentiments qu'elle n'avait fait que soupçonner jusqu'alors. Lothario ne fuyait pas ces réunions générales où chacun est tributaire de son talent. Il évitait les sociétés particulières, où il faut porter de la confiance ou des affections, et il était bien rare, comme l'avait observé Matteo, qu'il consentît à y paraître plus d'une fois. Cependant il saisit avec empressement, quand elle lui fut présentée, l'occasion de voir chez elles Madame Alberti et sa sœur ; et cette singularité, promptement remarquée de tout le monde, débarrassa Antonia de beaucoup de prétentions ennuyeuses. Une visite de Lothario avait l'air d'une démarche, et une démarche de Lothario excluait jusqu'aux hommes qui pouvaient rivaliser avec lui, quant à de certains avantages, parce qu'il conservait sur eux des avantages qui ne sont jamais méconnus par le vulgaire et par l'imagination même des femmes les plus éprises de l'éclat et du bruit, une âme sérieuse, un caractère imposant et une vie cachée.

On a vu que l'impression qu'avait ressentie

Antonia à la vue de Lothario ne ressemblait point à celles qui annoncent la naissance du premier amour dans les cœurs ordinaires. Une circonstance bien indifférente en elle-même, et dont l'effet n'était cependant pas entièrement détruit, cette singulière illusion de la glace où Lothario lui apparut, y avait mêlé une sorte de trouble et de terreur indéfinissable. L'intérêt qu'elle prenait à Lothario, le penchant qui l'entraînait vers lui, n'avaient toutefois pas moins de puissance pour avoir moins de douceur. Il portait une empreinte de fatalité qui surprenait, qui épouvantait quelquefois Antonia, mais dont elle n'essayait pas de se défendre, puisque Madame Alberti approuvait ce sentiment, et trouvait même un certain plaisir à le nourrir. Elle s'étonnait pourtant que l'amour fût si différent de l'idée qu'elle s'en était faite, sur les peintures tendres et passionnées des romanciers et des poètes. Elle n'y voyait encore qu'une chaîne austère et menaçante qui l'enveloppait de liens inflexibles, et dont elle se serait inutilement efforcée de secouer le poids. Seulement, quand Lothario, distrait pour elle de ses sombres rêveries, daignait se livrer un moment avec un naturel plein de grâce aux simples entretiens de l'amitié familière ; quand cette fierté sourcilleuse, quand cette tension douloureuse de l'esprit qui donnait à sa physionomie une dignité si majestueuse et si triste à la fois, faisait place à un doux abandon ; quand un sourire venait à éclore sur cette bouche qui en avait depuis si longtemps perdu l'habitude, et rendait à ses traits sévères une sérénité franche et pure, Antonia, transportée d'une joie qu'elle n'avait jamais connue, comprenait quelque chose du bonheur d'aimer un être semblable à soi, et d'en être aimée sans partage :

c'était encore Lothario qui la faisait naître, mais c'était Lothario dépouillé de ce je ne sais quoi d'étrange et de redoutable qui alarmait sa tendresse. Il est vrai que ces instants étaient rares, et qu'ils passaient rapidement ; mais Antonia en jouissait avec tant d'ivresse, qu'elle était parvenue à ne plus désirer d'autre félicité ; et elle était si peu maîtresse alors de dissimuler ce qu'elle éprouvait, que Lothario ne put longtemps s'y méprendre. Dès la première fois qu'il en fit l'observation, on s'aperçut qu'elle n'était pas pour lui sans amertume ; son front se rembrunit, son sein se gonfla, il appuya fortement sa main sur ses yeux et il sortit. Dès lors, il sourit plus rarement encore ; et, quand cela lui arrivait, il se hâtait de tourner sur Antonia un œil soucieux et chagrin.

Son amour pour elle n'était plus un secret. On sentait que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se rapportaient à elle, et qu'elle était l'idée unique et le seul but de sa vie. Madame Alberti n'en doutait point, et Antonia se le disait quelquefois à elle-même dans un mouvement d'orgueil qu'elle avait peine à réprimer : mais l'amour de Lothario, marqué d'un sceau particulier, comme l'existence entière de cet homme inconcevable, n'avait rien de commun avec le sentiment qui porte le même nom dans la société : c'était une affection grave et réfléchie, avare de démonstrations et de transports, qui se satisfaisait de peu, et qui se recueillait en elle-même avec une réserve excessive aussitôt qu'elle pouvait craindre d'être trop bien entendue. Le feu de ses regards le trahissait souvent : mais, à l'expression ineffable du sentiment chaste et doux qui remplaçait bientôt l'accès de cette fièvre passagère, Lothario ne paraissait plus un amant. On aurait

dit un père à qui il ne reste plus qu'une fille, qu'une seule fille, et qui a concentré en elle toutes les affections qu'il lui avait été permis un jour de partager entre d'autres enfants. Il se révélait alors dans sa passion pour Antonia quelque chose de plus puissant, de plus grand que l'amour, une volonté dominante de protection si bienveillante et si tutélaire, qu'on ne peindrait pas autrement celle de l'ange de lumière qui veille à la garde de la vertu, et qui l'escorte depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'était aussi l'espèce d'ascendant qu'il exerçait sur cette jeune fille, et qu'on ne pouvait comparer à rien dans l'ordre des relations purement humaines. L'imagination tendre et un peu superstitieuse d'Antonia n'avait pas oublié cette idée dans la foule des hypothèses que l'existence incompréhensible de Lothario lui faisait concevoir et rejeter tour à tour : mais elle s'en jouait avec elle-même et avec Madame Alberti, comme d'une illusion sans conséquence. Lothario s'appelait, dans leur intimité, l'Ange d'Antonia.

IX

> Hélas ! la plus douce perspective qui puisse flatter mon cœur, c'est l'anéantissement. Oh ! ne va pas me tromper, unique espoir qui me reste ! Il me semble que j'oserais maintenant supplier mon juge de m'anéantir. Il me semble que je le trouverais maintenant disposé à m'exaucer. Alors, ô ravissante pensée, alors je ne serais plus ! Je retomberais dans le calme inviolable du néant, effacé, retranché du nombre des êtres, oublié de toutes les créatures, des anges et de Dieu même ! Dieu tout-puissant, me voici : daigne me rendre au chaos d'où tu m'as tiré !
>
> Klopstock.

Un jour, au déclin du soleil, Antonia était entrée dans l'église de Saint-Marc pour prier. Les derniers rayons du crépuscule expiraient à travers les vitraux sous les grands cintres du dôme, et s'éteignaient tout à fait dans les recoins des chapelles éloignées. On voyait à peine briller de quelques reflets mourants les parties les plus apparentes des mosaïques de la voûte et des murailles. De là les ombres croissantes descendaient toujours plus épaisses le long des fortes colonnes de la nef, et finissaient par inonder d'une obscurité profonde et immobile la surface inégale de ses pavés, sillonnés comme la mer qui les entoure, et qui vient souvent jusque dans le lieu saint reconquérir son empire sur les usurpations de l'homme. Elle aperçut, à quelques pas d'elle, un homme à genoux, dont l'attitude annonçait une âme fortement préoccupée. Au même instant un des clercs de l'église vint déposer une lampe devant une image miraculeuse, suspendue en cet endroit, et la flamme agitée par le mouvement de sa marche

répandit autour de lui une clarté faible et passagère, mais qui suffit à Antonia pour reconnaître Lothario. Il se levait avec précipitation et il allait disparaître, lorsque Antonia se trouva au-devant de ses pas sur le parvis. Elle saisit son bras, et marcha quelque temps sans lui parler ; puis, avec une effusion pleine de tendresse :

— Eh quoi ! Lothario, lui dit-elle, quelle inquiétude vous tourmente ? Rougiriez-vous d'être chrétien, et cette croyance est-elle si indigne d'une âme forte, qu'on n'ose l'avouer devant ses amis ? Quant à moi, le plus grand de mes chagrins, je puis vous l'assurer, était de douter de votre foi, et je me sens soulagée d'une peine mortelle depuis que je suis sûre que nous reconnaissons le même Dieu, et que nous attendons le même avenir.

— Hélas ! que dites-vous, chère Antonia ? répondit Lothario. Pourquoi faut-il que ma mauvaise destinée ait amené cette explication ! Cependant je ne l'éviterai pas : il est trop affreux d'abuser une âme comme la vôtre. L'homme, mal organisé peut-être, qui ne croit pas à la religion dans laquelle il est né ; qui, plus malheureux encore, ne comprend ni la grande intelligence qui gouverne le monde, ni la vie immortelle de l'âme, est plus digne de pitié que d'horreur ; mais s'il cachait son incrédulité sous des pratiques pieuses, s'il n'adorait que pour tromper le monde tout ce que le monde adore, si sa raison superbe désavouait l'hommage qu'il rend au culte public à l'instant même où il se prosterne avec les fidèles, cet homme serait un monstre d'hypocrisie, la plus perfide et la plus odieuse des créatures. Voyez plutôt mon cœur dans toute son infirmité et dans toute sa misère. Balancé depuis l'enfance entre le besoin

et l'impossibilité de croire; dévoré de la soif d'une autre vie et de l'impatience de m'y élever, mais poursuivi de la conviction du néant comme d'une furie attachée à mon existence, j'ai longtemps, souvent, partout cherché ce dieu que mon désespoir implore, dans les églises, dans les temples, dans les mosquées, dans les écoles des philosophes et des prêtres, dans la nature entière, qui me le montre et qui me le refuse! Quand la nuit déjà avancée me permet de pénétrer sous ces voûtes, et de m'humilier sans être vu sur les degrés de ce sanctuaire, j'y viens supplier Dieu de se communiquer à moi. Ma voix le prie, mon cœur l'appelle, et rien ne me répond. Plus fréquemment, parce qu'alors je suis plus sûr de ne pas tromper un témoin par des démonstrations mal interprétées, c'est au milieu des bois, c'est sur le sable des rivages, c'est couché sur une barque abandonnée à la mer, que j'invoque cette lumière du ciel, dont la douce influence me guérirait de tous mes maux! Combien de fois et avec quelle ferveur, ô ciel, je me suis prosterné devant cette création immense en lui demandant son auteur! Combien j'ai versé de larmes de rage, lorsqu'en redescendant dans mon cœur je n'y ai trouvé que le doute, l'ignorance et la mort! Antonia, vous tremblez de m'entendre! Pardonnez-moi, plaignez-moi, et rassurez-vous! L'aveuglement d'un malheureux, désavoué du ciel, ne prouve rien contre la foi d'une âme simple. Croyez, Antonia! Votre Dieu existe, votre âme est immortelle, votre religion est vraie. Mais ce Dieu a réparti ses grâces et ses châtiments, avec l'ordre merveilleux, avec l'intelligence prévoyante qui règnent dans tous ses ouvrages. Il a donné la prescience de l'immortalité aux âmes pures, pour qui l'immor-

talité est faite. Aux âmes qu'il a dévouées d'avance au néant, il n'a montré que le néant.

— Le néant ! s'écria Antonia. Lothario, y pensez-vous ? Ah ! mon ami, votre âme n'est pas dévouée au néant ! Vous croirez, ne fût-ce qu'un moment, un seul moment ; mais il arrivera l'instant où l'immortalité se fera sentir à la raison de Lothario, comme à son cœur ! L'âme de Lothario serait mortelle, Dieu tout-puissant ! Et à quoi servirait la création tout entière, si l'âme de Lothario devait finir ? Oh ! pour moi, continua-t-elle, avec plus de calme, je sens bien que je vivrai. que je ne finirai plus, que je posséderai tout ce qui m'a été si cher, dans un avenir sans vicissitude, mon père, ma mère, ma bonne sœur... et je sais que toutes les douleurs de la vie la plus pénible, toutes les épreuves auxquelles la Providence peut soumettre une faible créature dans ce court passage de la naissance à la mort, ne me réduiront jamais à un désespoir absolu, parce que l'éternité me reste pour aimer et pour être aimée.

— Pour aimer ! Antonia, dit Lothario. Quel homme est digne d'être aimé de vous ?

Il achevait ces paroles en entrant dans le salon de Madame Alberti, qui lui sourit d'un air significatif. Lothario sourit aussi, mais ce n'était pas de ce sourire enchanteur qu'une distraction heureuse lui enlevait quelquefois ; c'était d'un sourire amer et douloureux qui paraissait étranger à son visage.

Antonia commençait à trouver une explication à la profonde tristesse de Lothario. Elle concevait comment cet infortuné, déshérité de la plus douce faveur de la Providence, du bonheur de connaître Dieu et de l'aimer, et jeté sur la terre comme un voyageur sans but, devait fournir

avec impatience cette carrière inutile et aspirer au moment d'en sortir pour jamais. Il paraissait d'ailleurs qu'il était seul au monde, car il ne parlait jamais de ses parents. S'il s'était connu autrefois une mère, il l'aurait nommée sans doute. Pour un homme qui n'était lié par aucun sentiment, ce vide immense où son âme était plongée ne pouvait manquer d'être effrayant et terrible, et Antonia, qui n'avait jamais supposé qu'une créature pût tomber dans cet excès de misère et de solitude, ne le contemplait pas sans épouvante. Elle réfléchissait surtout avec un serrement de cœur extrême à cette idée de Lothario, qu'il y avait pour certains êtres réprouvés de Dieu une prédestination du néant qui faisait leur malheur en ce monde de la conviction de ne point revivre dans un autre. Elle pensait pour la première fois à ce néant effroyable, à la profonde, à l'incommensurable horreur de cette séparation éternelle; elle se mettait à la place du malheureux qui ne voyait dans la vie qu'une succession de morts partielles qui aboutissent à une mort complète, et dans les affections les plus délicieuses, que l'illusion fugitive de deux cœurs de cendre; elle imaginait la terreur de l'époux qui presse dans ses bras son épouse bien-aimée, quand il vient à songer qu'au bout de quelques années, de quelques jours peut-être, tous les siècles seront entre eux, et que chaque moment de ce présent qui s'écoule est un acompte donné à l'avenir sans fin; et dans cette méditation douloureuse, elle éprouvait le même sentiment qu'un pauvre et faible enfant, égaré dans les bois, qui, d'erreurs en erreurs et de détours en détours, serait arrivé, sans moyen de reconnaître sa trace et de retourner sur ses pas, au penchant rapide d'un précipice.

Absorbée dans ces réflexions, comme par un rêve pénible, elle s'était levée de son siège, pendant que Madame Alberti et Lothario la regardaient en silence, et elle avait gagné sa chambre. A peine y fut-elle arrivée que son cœur, affranchi de toute contrainte extérieure, se soumit sans résistance à l'oppression qui l'accablait, et goûta la liberté de souffrir avec une sorte de volupté. Jusque-là les passions avaient exercé un peu d'empire sur elle, et l'amour même que Madame Alberti aimait à voir développer en elle pour Lothario ne s'y était pas manifesté par ces orages qui accompagnent les sentiments exaltés, qui augmentent l'action de la vie, et qui font parvenir toutes les facultés à leur plus haut degré de puissance. Elle avait conçu qu'elle aimait Lothario, et cette persuasion pleine de douceur et d'abandon n'avait rien coûté à son bonheur. Mais cette pensée d'anéantissement ou de damnation, la damnation, l'anéantissement de Lothario, soulevait dans son cœur les idées les plus tumultueuses et le remplissait de confusion et de terreur.

— Quoi ! disait-elle, au delà de cette vie si rapidement écoulée... rien, plus rien pour lui ! Et c'est lui qui le pense ! et c'est lui qui le dit ! et c'est lui qui nous menace de ne le revoir jamais dans l'endroit où l'on se reverra pour ne plus se quitter ! Le néant ! Qu'est-ce donc que le néant ? Et qu'est-ce que l'éternité si Lothario n'y est point ?

Pendant qu'elle cherchait à se rendre compte de cette pensée, elle s'était, sans le savoir, rapprochée de son christ, et sa main s'appuyait sur un des bois de la croix. Elle releva les yeux, et tomba à genoux :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous à qui l'espace et l'éternité appartiennent, vous qui

pouvez tout et qui aimez tant, n'avez-vous rien fait pour Lothario ?

En prononçant ces mots, Antonia se sentit défaillir ; mais elle fut rappelée à elle par l'impression d'une main qui la soutenait, celle de Madame Alberti, qui avait quitté Lothario pour la suivre, dans la crainte qu'elle ne fût malade...

— Tranquillise-toi, pauvre Antonia, lui dit Madame Alberti ; tes aïeux ont donné des princes à l'Orient, et ta fortune se compte par millions. Tu seras l'épouse de Lothario, quand il serait fils de roi.

— Qu'importe, répondit Antonia d'un air égaré, qu'importe s'il ne ressuscite point ?

Madame Alberti, qui ne pouvait pas saisir le sens de ces paroles, secoua la tête avec douleur, comme une personne qui se confirme malgré elle dans une conviction désolante qu'elle a longtemps et inutilement repoussée...

— Malheureuse enfant ! dit-elle en la pressant dans ses bras et en l'arrosant de ses larmes, que tu fais de mal à ta sœur ! Ah ! si le ciel te réserve à cette infortune, puissé-je du moins mourir avant d'en être témoin.

X

> On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plus ou moins vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout.
>
> CHATEAUBRIAND.

L'INTIMITÉ de Lothario était devenue un besoin pour Antonia, que l'espérance de ramener son cœur à la foi enflammait d'un zèle plein de tendresse, et qui l'aimait déjà vivement avant de s'être avoué qu'elle l'aimait. Elle n'était pas moins précieuse à Madame Alberti, qui, de plus en plus inquiète sur le sort d'une jeune fille sans appui, qui entrait dans le monde avec une organisation débile, une santé chancelante, et une disposition extrême à subir douloureusement toutes les impressions fortes, ne concevait la possibilité de lui assurer quelque bonheur qu'en lui faisant trouver, dans une affection puissamment sentie, une protection de plus contre les froissements de la vie. Elle voyait un grand avantage à aider de bonne heure l'attachement presque maternel qu'elle avait pour sa sœur, du secours d'un sentiment plus tendre encore et plus prévoyant, tel qu'Antonia l'avait sans doute inspiré à Lothario, quoique, par une singularité difficile à définir, il évitât de rapporter ce qu'il éprouvait si évidemment à aucun être particulier. On aurait cru qu'il s'était formé dans un monde plus élevé quelque type admirable de perfection dont la figure et le

caractère d'Antonia ne faisaient que lui retracer le souvenir, et que s'il arrêtait sur elle ses regards avec une attention si vive et si tendre, c'est que ses traits réveillaient une réminiscence dont l'objet n'était pas sur la terre. Cette circonstance avait entretenu dans leurs rapports une sorte de mystère pénible, qui était à charge à tous, mais que le temps seul pouvait éclaircir. Antonia se trouvait assez heureuse d'ailleurs de l'amitié d'un homme tel que Lothario ; et son âme timide et défiante, qui comprenait bien un autre bonheur, n'eût pas osé le désirer. Sa vie s'embellissait de l'idée qu'elle occupait la vie de Lothario, et qu'elle avait pris dans les pensées de cet homme extraordinaire une place que personne, peut-être, ne partageait avec elle. Quant à Lothario, sa mélancolie augmentait tous les jours, et s'augmentait surtout de ce qui semblait propre à la dissiper. Souvent, en serrant la main de Madame Alberti, en reposant ses yeux sur le doux sourire d'Antonia, il avait parlé de son départ avec un soupir étouffé, et ses paupières s'étaient mouillées de larmes.

Cette disposition mélancolique de l'esprit qui leur était commune les éloignait des lieux publics et des plaisirs bruyants auxquels les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passait ordinairement en promenades sur les Lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la Terre-Ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimaient à se retrouver, il n'en était aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitants de Venise appellent le *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les Lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur

limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence ; le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessous de ces dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'État, et quand on essaye de compter à part soi les innombrables victimes d'une tyrannie inquiète et jalouse que ces cachots ont dévorées.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croirait, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir ; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monuments. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de

l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant ; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout à coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace ; la végétation disparaît enfin tout à fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupaient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

Ce genre d'idées était d'une nature bien sérieuse pour l'âme timide d'Antonia, mais elle s'était peu à peu familiarisée avec les scènes et les images les plus sombres, parce qu'elle savait que Lothario y prenait plaisir, et qu'il ne goûtait avec douceur, avec plénitude, le charme d'une conversation recueillie que dans les solitudes les plus agrestes. Ennemi des formes du monde qui contraignaient, qui réprimaient l'expansion de son ardente sensibilité, il n'était véritablement lui que lorsque le cercle de la société était franchi, et que, seul avec la nature et l'amitié, il pouvait donner carrière à l'impétuosité de ses pensées souvent bizarres, toujours énergiques et franches, quelquefois grandes et sauvages comme le désert qui l'inspirait. C'est alors surtout que Lothario paraissait quelque chose de plus qu'un homme. C'est quand, libre des convenances qui rapetissent l'homme, il semblait prendre possession d'une création à part, et respirer du poids des institutions sociales dans un endroit où elles n'avaient point pénétré. Appuyé contre un arbre sans culture, sur un sol que les pas du voyageur n'ont jamais foulé, il rappelait quelque chose de la beauté d'Adam après sa faute. Plusieurs fois, Antonia l'avait considéré dans cette situation à cette partie supérieure du Lido où se trouve le cimetière des Israélites. De là, pendant qu'il portait alternativement ses regards sur Venise et sur la mer, sa physionomie si mobile, si animée, si expressive, peignait ce qui se passait en lui avec autant de netteté, autant de précision que la parole. On lisait dans ses regards le rapprochement pénible que faisait son esprit de ces tombeaux intermédiaires entre un monde tumultueux et la monotonie éternelle des mers avec le terme de la vie de l'homme, qui est aussi placé, peut-être, entre

une agitation sans but et une inaction sans fin. Sa vue s'arrêtait douloureusement aux dernières limites de l'horizon du côté du golfe, comme si elle eût cherché à les reculer encore, et à trouver au delà quelque preuve contre le néant. Un jour Antonia, pénétrée de cette idée comme s'il la lui avait communiquée, s'élança jusqu'à lui du tertre où elle était assise, et, saisissant sa main de toute la force dont elle était capable :

— Dieu, Dieu ! s'écria-t-elle en lui indiquant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêlait au premier nuage... il est là !

Lothario, moins surpris que touché d'avoir été compris, la pressa contre son sein.

— Dieu manquerait dans toute la nature, répondit-il, qu'on le trouverait dans le cœur d'Antonia.

Madame Alberti, témoin de tous leurs entretiens, prenait moins d'intérêt à ceux qui se tournaient vers ces grands objets de méditation, parce qu'elle croyait sans effort, avec une foi naïve, et qu'elle n'avait jamais supposé qu'on pût mettre en doute les seules idées sur lesquelles reposent le bonheur et les espérances de l'homme. Quelques circonstances lui avaient donné lieu de croire que les opinions religieuses de Lothario n'étaient pas d'accord en tout avec celles d'Antonia; mais elle était loin de penser que cela s'étendît jusqu'aux principes fondamentaux de sa croyance, et ce petit défaut d'harmonie entre des cœurs qu'elle voulait unir l'inquiétait bien légèrement. Quelque parfait que fût Lothario, elle sentait qu'il pouvait se tromper, mais elle était sûre qu'un homme aussi parfait que Lothario ne pouvait pas se tromper toujours.

XI

> Je grince les dents quand je vois les injustices qui se commettent, et comment on persécute de pauvres misérables au nom de la justice et des lois.
>
> Gœthe.

Un jour que leur promenade s'achevait plus tard que de coutume, à une heure où l'obscurité qui commençait à s'étendre sur la mer ne laissait plus distinguer Venise qu'aux lumières éparses de ses bâtiments ; dans le silence où reposait toute la nature, et où l'oreille saisissait facilement les moindres bruits, celle d'Antonia fut tout à coup frappée d'un cri extraordinaire qui n'était cependant pas nouveau pour elle et qui la fit tressaillir. Elle se souvenait de l'avoir entendu au *Farnedo*, le jour où elle y avait rencontré un vieux poète morlaque, et, depuis, aux environs du château de Duino, quand le moine arménien s'était élancé au milieu des brigands et les avait dispersés devant lui. Elle se rapprocha de sa sœur par un mouvement involontaire, et chercha de l'œil Lothario, qui était debout à la proue de la gondole. Peu après, ce bruit se renouvela, mais il partait d'un point beaucoup plus voisin, et au même instant la gondole éprouva une secousse violente, comme si elle avait été touchée par une autre. Lothario n'y était plus. Antonia poussa un cri et se leva précipitamment en l'appelant. La gondole restait immobile. Un grand bruit qui se faisait à côté fixa son attention, et changea son épouvante en curiosité. Elle distinguait très bien, dans cette rumeur

confuse, la voix de Lothario qui parlait avec autorité au milieu d'une poignée d'hommes assemblées sur un bateau découvert. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre que ces hommes étaient des sbires déguisés qui conduisaient un prisonnier à Venise, et qui se plaignaient qu'on leur eût fait perdre leur proie. Indigné en effet de la violence qu'on faisait à ce misérable, et ne voyant, dans les traitements rigoureux qu'il éprouvait, qu'un abus odieux de la force, Lothario s'était élancé sur le bâtiment, et avait délivré l'inconnu en le précipitant dans la mer, d'où il pouvait gagner un bord voisin à la nage. Les sbires éclatèrent d'abord en reproches et en menaces, car ce prisonnier était fort important ; on avait même des raisons de penser que c'était un émissaire de Jean Sbogar, et ils attendaient un grand prix de leur capture ; mais ils rentrèrent dans un respectueux silence en reconnaissant Lothario, dont l'influence mystérieuse servait de frein, dans ces temps de crise, à tous les excès du pouvoir. Après leur avoir adressé quelques mots de mépris, il laissa tomber au milieu d'eux une poignée de sequins, et remonta paisiblement sur la gondole, où son retour mit un terme aux inquiétudes d'Antonia. A l'instant où ils entraient dans le canal, le cri singulier qui avait averti quelque temps auparavant l'attention de Lcthario se fit entendre de nouveau à la pointe de la Judecque. Antonia présuma que l'homme que Lothario venait de tirer des mains des sbires était abordé en cet endroit, et qu'il en donnait connaissance à son libérateur, pour lui apprendre qu'il n'avait pas reçu de lui un bienfait inutile. Lothario parut éprouver un vif transport de joie, et ce sentiment se communiqua au cœur d'Antonia, qui, à travers la crainte vague qui l'occupait encore, jouis-

sait vivement de la perfection de l'âme de Lothario, qu'elle avait vu toujours prêt à se révolter contre l'injustice et à se dévouer pour le malheur. Elle concevait que cette impétuosité invincible de sentiments l'exposait à tomber quelquefois dans des excès dangereux, mais elle ne supposait pas qu'on pût blâmer jamais des fautes aussi nobles dans leur motif.

Madame Alberti recevait rarement du monde, parce qu'elle avait remarqué que ce genre de distraction, qui consiste le plus souvent dans un échange de bienséances réciproquement importunes, convenait peu à Antonia, dont les goûts la dirigeaient en toutes choses. Cependant ce jour-là même, contre l'ordinaire, elle attendait une société assez nombreuse, qui arriva presque en même temps qu'elle. Déjà le bruit du singulier incident qui venait de se passer s'était répandu dans les groupes de la place Saint-Marc, et l'opinion populaire, toujours favorable à Lothario, avait présenté sa conduite sous le jour le plus brillant. Le peuple vénitien, qui est en apparence le plus souple de tous et le plus facile à asservir, ce peuple si soumis, si humble, si caressant pour ses maîtres, est peut-être de tous les peuples le plus jaloux de sa liberté ; et, dans ces moments de tourmente publique où le pouvoir indécis passait de main en main à la merci du hasard, il se rattachait avec enthousiasme à tout ce qui paraissait garantir son indépendance ou la défendre dans l'absence des institutions. La moindre atteinte à la sûreté des individus inquiétait, révoltait son irritabilité ombrageuse, et il était bien moins porté à voir, dans les actes les plus légitimes de l'autorité, ce qu'elle faisait pour maintenir sa sécurité, que ce qu'elle pouvait faire un jour pour la détruire. Le nom de Jean Sbogar était

parvenu à Venise comme celui d'un homme dangereux et redoutable ; mais il n'y avait jamais donné d'alarmes, parce que sa troupe, trop peu nombreuse pour tenter un coup de main sur une grande ville, ne portait guère les ravages que la renommée lui reprochait que dans quelques villages de la Terre-Ferme auxquels les habitants des Lagunes étaient aussi étrangers que s'ils en avaient été séparés par des mers immenses. Un émissaire de Jean Sbogar n'était donc pas un ennemi pour Venise, et l'on ne voyait généralement dans l'action de Lothario qu'un de ces mouvements de générosité énergique qui paraissaient si naturels à son caractère, et qui lui avaient déjà gagné l'affection des classes inférieures et l'estime de tout le monde. La conversation se tourna naturellement sur cet objet dans le cercle de Madame Alberti, malgré l'embarras visible de Lothario, dont la modestie ne supportait pas les moindres éloges sans impatience, et rien n'annonçait que cette thèse inépuisable dans le style de la politesse vénitienne dût se terminer enfin à la grande satisfaction de l'homme qui en était l'objet, lorsque Antonia, tourmentée du malaise que manifestait sa physionomie, s'empressa de saisir un aspect moins favorable de cet événement pour soulager Lothario du poids d'une admiration importune.

— Si cependant, dit-elle, en souriant, le seigneur Lothario s'était trompé sur l'objet de son généreux dévouement, si la mauvaise opinion qu'il a des sbires s'était trouvée cette fois en défaut, s'il avait joint au malheur d'entraver l'action des lois et de leur opposer une résistance qui est toujours répréhensible, celui de dérober au châtiment qui lui est dû un de ces coupables qu'aucune classe de la société ne réclame, de faire rentrer dans le monde effrayé

quelques-uns de ces monstres qui ne marquent leurs jours que par des scélératesses; s'il avait délivré un des compagnons de Jean Sbogar... et, je frémis d'y penser, Jean Sbogar lui-même?...

— Jean Sbogar! interrompit Lothario avec l'accent de l'inquiétude et de la surprise. Mais qui pourrait penser, continua-t-il, que Jean Sbogar, ou même un des siens, eût osé se jeter au milieu de Venise, sans but, sans intérêt connu, car ce n'est point dans une grande ville que ces bandits peuvent exercer ouvertement le brigandage et l'assassinat. Cet artifice des sbires est trop grossier!...

— Il est absurde, s'écria Madame Alberti. On conçoit qu'un proscrit d'un ordre élevé, que le chef d'un parti généreux s'introduise dans une ville où son jugement est porté, où il est dévoué à la mort et attendu par l'échafaud. Quand cette tentative serait inutile à sa cause, combien de sentiments peuvent l'y déterminer! Mais quel sentiment, quelle passion déterminerait un misérable chef de voleurs, dont le cœur n'a jamais palpité que de l'espoir du butin, à exécuter une entreprise aussi téméraire? Ce n'est pas l'amour, sans doute! Heureux ou malheureux dans ses desseins, toujours sûr d'inspirer le même mépris, de quelle femme obtiendrait-il les regards, sinon de celles pour qui l'on serait honteux de rien entreprendre? Est-il quelqu'un qui comprenne l'amante de Jean Sbogar?

— En effet, dit Lothario, ce serait singulier.

— Au reste, continua Madame Alberti, qui sait même si cet homme existe; si son nom n'est pas le mot d'ordre d'une bande aussi méprisable que les autres, mais assez adroite pour chercher à relever sa bassesse par l'éclat de quelque renommée?

— Sur ce point, madame, dit un homme d'un

âge avancé, qui avait écouté attentivement Madame Alberti pendant qu'elle parlait, et qui faisait remarquer depuis quelque temps l'intention de lui répondre, vos doutes sont mal fondés. Jean Sbogar existe très réellement, et ne m'est pas tout à fait inconnu.

Le cercle se resserra, à l'exception de Lothario, qui continuait de prêter à la conversation une attention assez froide, selon son usage, celle tout au plus qu'exige la politesse dans un entretien dont l'objet est également indifférent à tout le monde.

— Je suis Dalmate, continua l'étranger, et né à Spalatro.

— A Spalatro ? dit Lothario en se rapprochant. Je connais beaucoup ce pays.

— C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le vieillard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus, car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche, mais il passa presque enfant au service des Turcs, et de là dans la révolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événements n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il paraît, de passions sombres et violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolution permanent. S'il s'était trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mènent à tout, il se serait acquis peut-

être une réputation honorable. A défaut des périls qui donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre !

— Vous l'avez vu, vous avez vu Jean Sbogar ? dit Antonia.

— Je l'ai souvent pressé dans mes bras quand il était enfant, répondit le vieillard. C'était alors une âme douce et tendre, et une figure si noble et si belle !

— Il était beau ? s'écria Madame Alberti.

— Pourquoi pas ? murmura Lothario. Une belle physionomie est l'expression d'une belle âme ; et que de belles âmes ont été altérées, aigries, quelquefois dégradées par l'infortune ! Que d'enfants étaient l'orgueil de leurs mères, qui sont devenus le rebut ou la terreur du monde ! Satan, la veille de sa chute, était le plus beau des anges. Mais, continua-t-il en élevant la voix, l'avez-vous connu plus âgé ?

— Jusqu'à dix ou douze ans, dit le vieux Dalmate, et depuis quelque temps il était devenu rêveur et solitaire. J'ai toujours pensé depuis que je le reconnaîtrais si je le rencontrais jamais.

— Dieu vous préserve, reprit Lothario, de le reconnaître sur le banc des assassins ! Ce moment serait également affreux pour vous et pour lui... pour lui à qui il rappellerait les souvenirs d'une jeunesse dont il a démenti les promesses, et qui fait peut-être maintenant son plus grand supplice !

— En vérité, Lothario, dit Antonia, vous êtes trop disposé à pressentir de semblables impressions dans les autres. Vous ne pensez pas que, dans Jean Sbogar, elles se sont nécessairement aliénées par le seul effet de ses habitudes, et que son âme basse et flétrie ne les comprendrait plus quand il

serait vrai, comme on le dit, qu'elle eût jamais pu les comprendre !

Lothario sourit avec douceur à Antonia ; puis, se retournant vers les autres personnes qui composaient la société, et s'adressant plus particulièrement au vieillard qui venait de parler :

— Que le coupable est malheureux sur la terre, dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour se justifier ou pour attendrir la rigueur de leur jugement ! Il ne leur paraît qu'un monstre placé tout à fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain. Il n'a été jeté au rang des vivants que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parents. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu ! qu'une pareille supposition troublerait pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine ! Ah ! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce qui la froissait, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes pour se faire connaître à son passage et pour en laisser une marque.

— J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario, et en appuyant sa main sur son épaule.

— La pensée d'Antonia, continua-t-il, est toujours une révélation du ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvaient navrer une âme

énergique ; je conçois les ravages que la passion du bien même produirait quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est des hommes turbulents par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié ; mais tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné.

Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit.

— L'homme a appartenu à deux états bien différents, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier ; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce sentiment peut être affreux par ses résultats ; il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quelques moments entre des institutions également précaires qui n'ont plus que le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de la noblesse, et de devenir le partage des derniers misérables.

Eh quoi ! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point ; lorsque, arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain

de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des jongleurs hypocrites qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles ; lorsque la société, si près de sa ruine, ne repose presque plus parmi les méchants que sur des intérêts, parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est capable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière,... il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre le progrès de la mort ! Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires. Les sociétés ordinaires le repousseraient, car il leur parlerait un langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les États se sera retirée tout à fait. Alors ces méprisables brigands, l'objet du dégoût et l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels.

Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple de tous les siècles. Qui ne verrait un effet très naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation, et qui la tue pour la rajeunir ? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens ! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves

fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu ; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer ! Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez ! Qu'étaient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé ; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les faibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressait qu'aux rois et aux dieux ? Les prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicide. J'ai vu, dans mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat.

Pendant que Lothario parlait, Antonia s'était assise, et le regardait avec un sentiment indéfinissable. Madame Alberti prenait une part moins vive à ses discours, mais elle en jouissait comme d'une idée singulière et nouvelle ; et tel était sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisait souvent oublier combien elles étaient en opposition avec les sentiments qu'elle avait reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avait inspirés.

Le caractère de Lothario, connu d'ailleurs par une indépendance un peu farouche, et par un penchant prononcé pour les opinions qui ne portaient pas le sceau du pouvoir, et l'approbation plus honteuse encore de la multitude, prêtait à ses expressions un intérêt piquant et singulier ; sa position dans le monde était telle, qu'on ne pouvait voir

dans ses idées les plus bizarres et les plus hasardées qu'un caprice de son imagination. Cette impression était si générale quand il avait parlé, qu'il était rare qu'on essayât de le contredire. On lui savait gré de l'effusion de son cœur, de l'abandon de ses mouvements. On ne lui en demandait pas compte. Cette conversation était finie depuis longtemps, et Lothario, absorbé, ne prenait plus part à l'entretien indifférent, à l'échange froid des phrases insignifiantes qui y avait succédé. La tête appuyée sur sa main, il attachait un œil sombre sur Antonia, qui avait changé de place sans s'en apercevoir pour se rapprocher de lui, et qui paraissait frappée d'une pensée douloureuse.

— Lothario, lui dit-elle à demi-voix en lui tendant la main, votre amour pour les faibles et les malheureux vous entraîne quelquefois à dire des choses que vous n'approuveriez plus après avoir réfléchi. Défiez-vous d'un enthousiasme que de certaines circonstances pourraient rendre funeste à votre bonheur, au bonheur de ceux qui vous aiment.

— De ceux qui m'aiment ! s'écria Lothario... Ah ! si j'avais été aimé ! si j'avais pu l'être ! si le monde m'avait été connu, si le regard d'une femme digne de mon cœur était tombé sur mon cœur avant que le malheur l'eût flétri !... Quelle étrange supposition !...

Antonia s'était encore rapprochée pour isoler Lothario, ou pour mieux l'entendre. Sa main était croisée dans la sienne.

— Oui, reprit Lothario, si une femme qui m'aurait été destinée avait permis à ma misérable vie un sentiment qui ressemblât à de l'amour ; si un être qui eût approché d'Antonia, qui en eût approché de loin comme l'ombre de la réalité, m'avait

pris alors sous la protection de sa pitié ;... si j'avais pu respirer sans profanation l'air agité par les plis de sa robe ou les ondes de ses cheveux ; si mes lèvres avaient osé te dire : Antonia, je t'aime !...

La société s'écoulait. Antonia, tremblante, avait cessé de comprendre sa position. Elle restait immobile, et Madame Alberti était rentrée ; mais Lothario n'avait rien changé à son langage. Il répêtait sa dernière phrase avec une expression plus sombre, et entraînait Madame Alberti vers sa sœur avec un cri douloureux.

— Que faites-vous, dit-il, que faites-vous de Lothario ? Connaissez-vous Lothario, ou plutôt cet inconnu, cet homme du hasard qui n'a point de nom ? Et vous, la sœur de cet enfant, savez-vous que je l'aime, et que mon amour donne la mort ?

Antonia souriait amèrement.

Cette liaison d'idées ne se faisait pas sentir à son esprit ; mais elle y voyait un présage pénible.

Madame Alberti ne s'étonnait point. Ces expressions n'étaient pour elle que celles d'un amour exalté, comme Lothario devait le sentir, et comme elle s'en était souvent fait l'image. Elle pressa la main de Lothario, en le regardant d'une manière affectueuse, pour lui témoigner qu'il dépendait de lui d'être heureux, et qu'il ne trouverait point d'obstacle à ses vœux dans la seule personne qui pût encore exercer quelque empire sur les résolutions de sa sœur. Les sentiments d'Antonia, encouragés par cet aveu, se manifestaient avec plus d'abandon. Elle les peignit d'un regard, le premier regard de ses yeux que l'amour eût animé.

— Malheur à moi ! dit Lothario d'une voix étouffée, et il disparut.

Le bruit d'une rame qui frappait le canal troubla le morne silence qui avait suivi son départ. Antonia

s'élança vers la fenêtre. La lune éclairait d'un de ses rayons le panache flottant de Lothario, qui était ce jour-là vêtu à la vénitienne. L'aspect du ciel, le mouvement de l'air, l'heure, l'instant, quelque autre circonstance peut-être, rappelèrent à Antonia l'apparition de ce brigand inconnu qu'elle avait vu partir du môle de Saint-Charles. Son cœur ne céda qu'un moment à ce souvenir d'effroi. Quel que fût le motif secret du trouble de Lothario, il lui avait dit qu'il l'aimait ; et sa tendresse devait le protéger contre tous les périls.

XII

> Ah ! contrée délicieuse ! s'il se trouvait quelque séjour propre à calmer un peu les peines d'un cœur désolé, à panser les blessures profondes faites par les traits du chagrin, et à rappeler les premières illusions de la vie, ce serait toi sans doute qui l'offrirais ! Ton aspect enchanteur, tes bois solitaires, ton air pur et balsamique ont le pouvoir de calmer toute sorte de tristesse... hors le désespoir.
>
> CHARLOTTE SMITH.

MADAME ALBERTI passa la nuit et une partie du jour suivant à chercher des interprétations aux discours mystérieux de Lothario. Elle n'en trouva point qui changeassent la moindre chose à ses dispositions. Une naissance peut-être obscure, une fortune peut-être dérangée par des prodigalités excessives, de grands malheurs politiques ou privés qui le tenaient pour jamais éloigné de sa patrie, telles furent les diverses suppositions sur lesquelles son imagination s'arrêta, et aucune d'elles ne lui faisait naître l'idée d'un obstacle fondé au bonheur d'Antonia. La résistance même de Lothario s'expliquait alors par des sentiments si délicats et si honorables, qu'elle n'hésita pas sur les moyens d'en triompher.

Après quelques moments d'entretien avec Antonia, elle l'autorisa à disposer de sa main en faveur de Lothario, et à lui en donner la nouvelle elle-même, persuadée que ses généreux scrupules ne résisteraient pas à l'amour. Antonia, plus craintive, et menacée par des sentiments sombres dont elle avait conservé l'habitude depuis l'enfance de ne jamais goûter la félicité dont on lui présentait les

images, attendait avec une impatience plus inquiète que ce jour fût écoulé. Il lui semblait que Lothario ne reviendrait point, qu'elle l'avait vu pour la dernière fois.

Il revint cependant.

Sa physionomie triste et fatiguée annonçait des méditations pénibles. Son teint était plombé. Son œil avait perdu la douceur ordinaire de son expression ; il peignait le vague inquiet et orageux d'une imagination malade. Il s'assit près d'Antonia et la regarda fixement ; Madame Alberti était occupée à quelque distance et se dérobait à dessein de leur conversation. Cette situation avait quelque chose de difficile pour l'organisation timide et faible d'Antonia. Elle essayait de sourire, et une larme roulait dans ses yeux. Son cœur battait avec une grande violence. Quelquefois elle se détournait de Lothario, et puis elle s'étonnait, en revenant à lui, de le retrouver dans cette contemplation immobile et sinistre où elle l'avait laissé. Elle voulait articuler quelques paroles, mais elle balbutiait à peine des sons confus, et Lothario ne s'informait point de ce qu'elle avait voulu dire. L'attention avec laquelle il la couvrait de son regard avait quelque chose d'un prestige et d'une vision nocturne. Enfin elle parvint à rompre une partie de ce charme, en lui disant :

— Vous êtes donc malheureux, Lothario ?...

Cette question se liait, par un rapport imperceptible, à leur dernier entretien, mais elle était plutôt l'expression d'un sentiment douloureux qui résultait de ce qu'elle avait promis de dire.

Lothario ne répondit point.

— Cependant, continua-t-elle, vous seriez trop cruel envers ceux qui vous aiment...

— Ceux qui m'aiment ! dit Lothario en couvrant

sa tête de ses mains. Toujours ceux qui m'aiment ! Mon mauvais ange vous a enseigné là une phrase magique qui me navre l'âme !

— J'y revenais à dessein, répondit Antonia, car je ne sais point de malheur absolu pour l'homme qui est aimé ; et si tel est votre destin, Lothario, que beaucoup d'affections aient trompé votre tendresse, que beaucoup de félicités aient échappé à vos espérances, ce ne fut jamais à ce point, mon ami, que vous n'ayez plus trouvé auprès de vous cette compensation si précieuse qui dédommage un cœur sensible de toutes les douleurs ; vous le savez, Lothario, vous êtes aimé.

Lothario se remit à regarder Antonia, mais le caractère de sa physionomie était tout à fait changé. On ne remarquait en lui qu'un mélange de joie inquiète, d'étonnement et de terreur qui n'appartenait pas à ses traits.

— Lothario, poursuivit-elle, je ne connais ni votre famille, ni votre rang, ni votre fortune, et il m'importe peu de connaître tout cela ; mais on m'a dit que la main de cette Antonia dont vous désirez d'occuper le cœur n'était à dédaigner pour personne, sous aucun de ces rapports ; et Antonia, libre de son choix, ne l'arrêterait que sur vous.

— Sur moi ! s'écria Lothario avec une sorte de fureur.

Madame Alberti s'approcha.

— Sur moi ! et c'est vous, c'est Antonia qui m'accable d'une dérision si amère !

— Lothario, reprit Antonia, d'un ton de dignité froide, vous méprisez Antonia, ou vous ne l'avez pas comprise.

— Mépriser Antonia ! Que signifie ce langage ? De quoi m'a-t-on parlé ? D'un mariage, si je ne me trompe, et c'est vous...

Antonia s'appuya sur sa sœur. Elle pleurait.

— Ma fille, dit Madame Alberti, respecte ses secrets. Il ne te repousserait point si un obstacle invincible, un autre lien peut-être...

Lothario l'interrompit.

— Ah ! gardez-vous de le croire. Né pour aimer Antonia, et pour n'aimer qu'elle, je n'ai engagé ma liberté dans aucune autre affection... Et si sa main pouvait être le prix de l'amour — ou du courage, c'est à moi, je le jure, qu'elle appartiendrait ; mais de quel droit et à quelles conditions ? A quelles conditions, grand Dieu ! et quel homme oserait les proposer ? Vengeances du ciel, que vous êtes redoutables ! Écoutez-moi, n'avez-vous pas entendu dire, — ne vous a-t-on pas parlé — il y a peu de temps encore d'un homme qui s'appelle — Lothario — ce doit être son nom ! et l'épouse de Lothario, dans quel palais, le savez-vous, dans quels domaines il la présenterait à ses vassaux !

Antonia s'assit. Un frisson mortel glaçait ses membres. Des lueurs horribles apparaissaient à son esprit qui se révoltait contre elles. Elle cherchait à pénétrer cet impénétrable mystère : et tout ce qu'elle pouvait distinguer, c'est qu'il était profond et affreux. Lothario s'éloignait, se rapprochait d'elle tour à tour. Quelquefois ses traits portaient l'empreinte du délire, quelquefois ils paraissaient se détendre et se décomposer sous une force irrésistible. Depuis quelque temps il était pensif et abattu. Tout à coup son front s'éclaircit, ses yeux s'animèrent, une idée subite qui le réconciliait avec l'espérance éclata sur sa physionomie. Il tomba aux genoux d'Antonia ; et pressant avec transport ses mains et celles de Madame Alberti en les baignant de larmes :

— Si cependant, dit-il, j'avais été le monde pour elle et pour vous ?

— Le monde ! répondit Antonia.

— Elle et vous, continua Madame Alberti. Toute ma vie était dans cette pensée.

— Il serait vrai ? s'écria Lothario, comme accablé sous le poids d'un bonheur qu'il n'avait jamais prévu ; il serait vrai, et je pourrais commencer avec vous une existence nouvelle, emporter mon nom et ma destinée au milieu des hommes, — je le pourrais ! Mais faut-il... comment oserais-je soumettre ce que j'aime... Ainsi le veut ma fatale étoile ! C'est loin d'ici, loin des villes, dans un pays où vous jouiriez inutilement de l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune, mais où désormais je consacrerais ma vie entière... Ah ! laissez-moi me reposer un moment sous les sentiments qui m'oppressent !

Lothario garda le silence pendant quelques minutes, puis il se leva ; et, reprenant son discours avec plus de calme, il s'exprima ainsi :

— Bien jeune encore, je sentais déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochait hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyais les villes et les hommes qui les habitent ; car je les haïssais, sans savoir combien un jour je devais les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'était étendu, et, reculant toujours devant ses progrès qui indignaient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirais plus qu'à m'y sous-

traire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténègre est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avait donné lieu de croire qu'il ne participait ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres peuples n'a point corrompues. Je savais la langue des Monténégrins. Je m'étais entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand les besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature, en avaient amené par hasard dans nos villes. Je me faisais une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui, depuis tant de siècles, ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civilisés. En effet, leur situation est telle, que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils y ont trouvé la mort qu'ils allaient y porter ; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre qui jouit de la pureté de ses sentiments naturels. Il était donc difficile d'y pénétrer ; j'y parvins cependant, à la faveur de vêtements semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'était point d'ailleurs des hommes que j'allais chercher, c'était une terre indépendante où n'avait jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres droits que la paternité. J'avais mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se

suffire toujours, parce que, dans quelque moment d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu l'a fait seul de son espèce. Il ne fallait à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai longtemps sur la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme, dans lequel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement me faisait voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevais de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à une population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissais à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance d'une famille de laboureurs affamés et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentiments qui se succédèrent en moi ? le soleil se couchait dans la plus belle saison de l'année, il se couchait à l'extrémité d'une vallée immense qu'ombrageaient de toutes parts des bocages de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses, et que couvraient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais entourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenait, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avait

flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avait rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole ; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en était qu'à ce point, ou de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtait la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devaient être terribles, et que l'étranger qui en souillait le territoire ne pouvait attendre que la mort. Mon sang bouillonnait d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se serait glacé de terreur. — Ah ! malheur au profane, m'écriai-je, qui apporterait ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avais une mère, une sœur ou une maîtresse ! Il payerait cher l'injure qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle.

Un Monténégrin m'avait entendu, car je m'étais exprimé dans sa langue.

— Telles sont aussi nos lois, me dit-il en me prenant la main, et ceux mêmes qui comme toi descendent vers nos vallons des hauteurs du Monténègre, dont les barrières extérieures sont presque insurmontables aux étrangers, ne sont pas toujours admis à vivre parmi les bergers mérédites. La différence de nos mœurs nous sépare d'ailleurs assez, puisque vous êtes chasseurs et guerriers, et que vous consentiriez difficilement à partager les douces habitudes et la vie tranquille de nos pasteurs ; seulement, pour ne point gêner la liberté naturelle des hommes, en abusant du pouvoir que nous exerçons sur nos enfants, nous permettons

quelquefois l'échange de ceux que leur inclination appelle à défendre nos montagnes contre ceux d'entre vous à qui des goûts plus simples font ambitionner les paisibles travaux de nos champs ; et ce commerce libre d'hommes et de sentiments entretient nos rapports avec nos voisins, malgré la différence de nos mœurs. Ainsi, depuis des siècles, les Monténégrins guerriers enveloppent nos montagnes d'une ceinture d'hommes formidables, et protègent ces champs, qui les nourrissent à leur tour, quand la nature refuse de pourvoir à leurs besoins, ce qui arrive rarement. Vous êtes probablement un des enfants de nos frères, et tout ce grand espace, poursuivit-il en m'indiquant un recoin isolé de la vallée, délicieux par son aspect, et déjà couvert des espérances d'une riche moisson, tout cela vous appartient, qui que vous soyez. Si vous choisissez une épouse parmi nos filles ; si elle vous donne des enfants, et que votre domaine ne vous suffise plus, nous l'agrandirons en raison de vos besoins, sauf à rendre proportionnellement à la nature ce dont vous pourrez vous priver quand votre famille se sera étendue dans nos montagnes ; car chez les autres peuples on juge de la prospérité des familles et des villages à l'étendue des cultures, et chez nous on la mesure sur l'étendue des terres qui restent en friche, et dont les besoins précoces, indices d'une population trop nombreuse, n'ont pas rendu l'exploitation nécessaire. A compter de ce moment, vous êtes pasteur mérédite ; vous êtes libre, et il n'existe entre vous et nous d'autre lien obligé que celui des secours mutuels et de l'hospitalité, dans les rares occasions où quelque événement inopiné peut les rendre nécessaires. Si vous n'avez pas de besoins actuels, allez prendre possession de votre domaine ; autrement, recourez à

nous, et rien ne vous manquera de ce que la nature accorde aux désirs d'un homme simple.

En achevant ces paroles, il se disposait à me quitter, mais une idée insupportable corrompait mon bonheur et me rendait incapable d'en jouir. Il y allait de ma vie de me faire connaître, mais quelque chose de plus impérieux que l'intérêt de ma vie me défendait de recevoir de la bonté hospitalière de ces montagnards un bienfait qui ne m'était pas destiné.

— Mon frère, lui dis-je, vous êtes abusé par les apparences. Je suis né hors des montagnes Clémentines ; j'y ai cherché la liberté. Tout me prouve que j'y aurais trouvé les seuls biens que je désire sur la terre, la libre jouissance de l'air, du ciel et de mon cœur ; mais ce paradis que vous m'offrez appartient à un homme plus heureux que moi. Je ne suis dans ce bocage qu'un étranger que vous avez le droit de punir.

Le Morlaque me regardait.

— Jeune homme, dit-il après un moment de silence, on ne sait pas tromper à ton âge, mais à ton âge est-on bien sûr de ne pas se tromper soi-même ? Puisses-tu être désabusé du monde que tu quittes et l'être pour toujours ! Rassure-toi, d'ailleurs. Jeune comme toi, et alors étranger comme toi au Monténègre, j'y vins chercher un asile, et la même bienveillance m'accueillit parmi ces pasteurs dont je craignais aussi d'être repoussé. Va, continua-t-il avec une sorte d'autorité, prends possession des terres que je t'ai montrées. Elles n'appartenaient à aucun homme en particulier, mais au premier venu, et nous n'en sommes pas au point d'être obligés de réprimer l'excès d'une population embarrassante. Cent familles occupent ici un territoire qui suffirait à un peuple. Les enfants

de tes enfants y croîtront sans être à charge à leurs voisins et sans souffrir de l'aspect de la misère. Adieu, me dit-il. Travaille, prie, et jouis de la paix de ton cœur.

Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté et maître d'un sol fertile qui demandait à peine quelques travaux que leur facilité et leur succès changeaient toujours en plaisir. Mon domaine sauvage était arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de temps en temps grossi par les orages, tombait en cascade du sommet de mes rochers et allait baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiraient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissais avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons ; heureux quand je ravissais l'abeille même, l'abeille saisie tout à coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportais, réchauffée par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle avait coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne. J'en avais dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste avait développé mes forces de manière à m'étonner moi-même.

J'étais heureux, je le répète, heureux parce que j'étais libre, parce que j'étais sûr de l'être, et je ne connais rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantait, comme tout me mettait hors de moi dans la contemplation de la nature ! souvent cependant j'étais tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne vien-

drait dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvais alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablais le monde qui possédait ce trésor inconnu de toute la haine que j'aurais portée à un rival heureux. Je rêvais avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avaient laissé tomber sur moi un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentais avec une sorte de rage qu'il serait doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie... Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions.

Je cherchais à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui était la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettais que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se réfugier, frémissantes de terreur, sous la protection de mon bras, car je les voyais partout. Je ne fréquentais point d'ailleurs les autres bergers mérédites, qui ne se fréquentaient presque pas entre eux ; mais j'en étais connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avait fait quelquefois essayer sous leurs yeux.

La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu dans lequel je vivais, et dont aucune circonstance ne m'avait fait sortir, ce qu'on rapportait surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avaient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme les hommes civilisés.

Un jour les montagnes Clémentines furent in-

vesties par des troupes étrangères. Quelques détachements aventureux vinrent y mourir. Ils étaient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau inférieur où j'habitais est à peu près inaccessible. Qu'y viendrait chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins ? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étaient morts ; nous nous levâmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avais tout fait pour mourir, car la vie me lassait ; mais je perdis la connaissance avec le sang, et on m'entraîna au loin. Ce serait fort long et fort inutile à raconter.

Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein ? Combien de fois j'aurais tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un sentiment invincible ne m'avait pas retenu !

— Depuis longtemps ? dit Antonia.

— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario ; et si mon cœur, moins téméraire dans ses sentiments, s'était attaché à quelque femme isolée comme moi au milieu du monde, qui eût pu comprendre et envier le bonheur de mes bocages ? C'était le rêve de la jeunesse !

— Il me semble, Lothario, reprit Madame Alberti, que vous créez des chimères pour les combattre. Je n'ai point examiné, je n'ai pas même entrepris d'approfondir le secret étrange qui vous fait renoncer de si bonne heure à tous les avantages que vos heureuses qualités vous donnaient lieu

d'espérer dans le monde : mais mon existence est liée sans condition à l'existence de ma sœur, et je sais déjà qu'elle est prête à se soumettre aux caprices sauvages de votre philosophie, jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir à un genre de vie plus digne d'elle et de vous. Elle seule a le droit de me désavouer.

— Allons aux montagnes Clémentines, dit Antonia, en se jetant dans les bras de sa sœur.

— Aux montagnes Clémentines ! s'écria Lothario, Antonia y serait venue ! elle m'y aurait suivi, et la privation d'un tel bonheur ne suffirait pas à mon châtiment éternel ?

La porte s'ouvrit aux visites ordinaires.

Un poids de glace tomba sur le cœur d'Antonia. Lothario s'approcha d'elle doucement ; et couvrant ses transports d'une apparence froide et polie :

— Aux montagnes Clémentines ! répéta-t-il à voix basse. Antonia y serait venue ?

Antonia chercha les yeux de sa sœur.

— Partout, dit-elle en la montrant, partout avec elle — et avec Lothario.

— Laissez-moi rêver, reprit-il, au bonheur qui m'est réservé ou à celui que j'ai perdu. Je ne suis pas assez calme pour voir distinctement mon avenir. Demain ou jamais !

Lothario était sorti dans le plus grand trouble ; le cœur d'Antonia n'était pas plus tranquille. Son inquiétude était devenue une affreuse perplexité. Deux heures après, Matteo entra, et présenta une lettre à Antonia, qui la remit à Madame Alberti. Elles étaient seules. Ce billet était conçu en ces termes :

« Jamais, Antonia, jamais ! Ne m'accusez pas ; oubliez-moi... après m'avoir pleuré un moment.

Je renonce à tout, au seul bonheur que mon misérable cœur ait jamais compris. Je vais chercher la mort qui m'a trop longtemps épargné. O mon Antonia ! si ce monde auquel tu crois peut s'ouvrir un jour à la voix du repentir ; si, parmi les enfants de Dieu, il n'y en a point qui soit déshérité d'avance, je te reverrai. — Te revoir ! hélas ! jamais, Antonia, jamais ! « LOTHARIO. »

Madame Alberti avait lu ces lignes d'une voix tremblante, et sans oser lever les yeux sur sa sœur. Quand elle regarda Antonia, elle fut effrayée de sa pâleur et de son immobilité. Un coup terrible venait d'être porté à ce faible cœur, et Madame Alberti conçut que ce coup était irréparable.

Le départ de Lothario fut le jour même connu dans Venise ; et, suivant l'usage, il y fit naître une foule de conjectures diverses, plus étranges les unes que les autres. Lorsque Antonia fut en état d'y réfléchir, elle n'y vit qu'une énigme affreuse, dont elle ne pouvait chercher le mot sans sentir son cœur défaillir et sa raison s'égarer. Une seule fois, elle crut un moment pouvoir en saisir le mystère. Depuis le jour où Lothario avait dit à Antonia son dernier adieu, *demain ou jamais*, on avait évité de la laisser entrer dans cet appartement, qui ne lui rappelait que des pensées cruelles et de mortels regrets. Comme elle était parvenue à s'y introduire sans témoins, et qu'elle regardait, pensive, la place où il l'avait quittée, elle aperçut, au pied du siège sur lequel elle était assise, de petites tablettes de cuir de Russie, garnies d'une agrafe d'acier dont le ressort était brisé. Elle s'en saisit : et pensant qu'elles pouvaient contenir l'explication dont elle avait besoin, que peut-être même Lothario ne les avait pas abandonnées sans dessein dans cet

endroit, elle les ouvrit avec empressement, et y promena rapidement ses regards. Elles ne renfermaient qu'une douzaine de pages éparses, tracées tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, suivant les circonstances où les idées s'étaient présentées à l'imagination de Lothario.

Deux ou trois de ces lignes étaient écrites avec du sang.

Elles offraient peu de liaison entre elles ; mais presque toutes étaient inspirées par ce fatal esprit de paradoxe, par cette misanthropie sauvage et exaltée qui dominait dans ses discours.

Trop préoccupée par les sentiments qui remplissaient son cœur pour s'attacher à leur sens, et pour y voir autre chose que ce qu'elles offraient en effet de plus remarquable, des images singulières, des pensées rêveuses, des traits d'une énergie sombre, mais rien qui pût dissiper ses doutes ou les fixer, Antonia referma les tablettes de Lothario et les cacha dans son sein, sans les communiquer à Madame Alberti.

XIII

Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur. Le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.

HERVEY.

TABLETTES DE LOTHARIO

— Le mont Taurus élevait son front par-dessus toutes les collines ; une d'elles lui dit : Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan.

— La SOCIÉTÉ, c'est-à-dire une poignée de patriciens, de publicains et d'augures, et de l'autre côté, le genre humain tout entier dans ses langes et dans ses lisières...

— Les législateurs du dix-huitième siècle ressemblent aux architectes de Lycérus, qui emportaient dans les airs les matériaux d'un palais, et qui ne s'occupaient pas des fondements.

— Les peuples usés demandent à être gouvernés. Les peuples dépravés ont besoin d'être soumis. La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence.

— Quand la politique est devenue une science de mots, tout est perdu. Il y a quelque chose de plus vil au monde que l'esclave d'un tyran : c'est la dupe d'un sophisme.

— Il est inconcevable que les hommes s'égorgent pour leurs droits, et que ces prétendus droits de l'homme ne soient que des mots mystiques interprétés par des avocats. Pourquoi ne parle-t-on jamais à l'homme du premier des droits de l'homme, de son droit à une part de terre déterminée dans la proportion de l'individu au territoire ?

— Quelle est cette loi qui porte les emblèmes et le nom de l'égalité à son frontispice ? Est-ce la loi agraire ? — Non, c'est le contrat de vente d'une nation livrée aux riches par des intrigants et des factieux qui veulent devenir riches.

— Un homme flatte le peuple. Il lui promet de le servir. Il est arrivé au pouvoir. On croit qu'il va demander le partage des biens. Ce n'est pas cela. Il acquiert des biens et il s'associe avec les tyrans pour le partage du peuple.

— Le mot sacré des Hébreux, c'est l'OR. Il y a une manière de le prononcer à l'oreille des juges de la terre qui fait tomber votre ennemi roide mort.

— Lycurgue pensa une chose étrange : c'est que le vol était la seule institution qui pût maintenir l'équilibre social.

— N'es-tu pas las, jeune homme, de moissonner les jardins de Tantale ? Ouvre les yeux sur les maux de l'humanité ; regarde. Le gouffre de Curtius est encore ouvert, et il faut que beaucoup s'y précipitent pour le salut du monde.

— L'aumône est une restitution partielle, faite à l'amiable. Le mendiant transige ; plaidons.

— Tirez un homme du fond des bois, et montrez-lui la société ; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous, mais il ne comprendra jamais l'aréopage impassible qui envoie froidement un mendiant à la potence pour avoir décimé le banquet d'un millionnaire.

— C'est une question difficile à décider que de savoir ce qu'il y a de plus hideux dans la vie sociale du délit ou de la loi, ce qu'il y a de plus cruel du coupable ou du juge, du crime ou du châtiment. Les opinions sont fort partagées.

— Tuer un homme dans le paroxysme d'une passion, cela se comprend.

Le faire tuer par un autre en place publique, dans le calme d'une méditation sérieuse et sous le prétexte d'un ministère honorable, cela ne se comprend pas.

— Une chose effrayante à penser, c'est que l'égalité, qui est l'objet de tous nos vœux et de toutes nos révolutions, ne se trouve réellement que dans deux états de l'homme, l'esclavage et la mort.

— De voir les peuples se débattre autour d'une idée comme des fourmis pour un brin de paille, il y a de quoi mourir de confusion. Un brin de paille, au moins, c'est quelque chose, et une idée, ce n'est rien.

— Le vol du pauvre sur le riche, si on remontait à l'origine des choses, ne serait, en dernière analyse, qu'une réparation, c'est-à-dire le déplacement juste et réciproque d'une pièce de monnaie ou d'un morceau de pain qui retourne des mains du voleur dans les mains du volé.

— La plus haute portée de liberté à laquelle puisse parvenir une nation qui s'avise de sa souveraineté, c'est le droit de choisir un esclavage à son goût.

— Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes, ce sont les villes.

— Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage ; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires.

— La méchanceté est une maladie sociale. L'homme naturel n'est pas plus malfaisant qu'une autre brute. L'homme civilisé fait horreur ou pitié. Comptez les étages d'une maison, et rappelez-vous la parabole de Babel.

— Si j'avais le pacte social à ma disposition, je n'y changerais rien ; je le déchirerais.

— Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort.

— Il y a deux instincts très opposés dans l'homme simple : l'instinct de conservation pour lui et pour ce qui procède de lui ; l'instinct de destruction pour tout ce qui lui est appris et commandé. La société est donc fausse.

— Toutes les œuvres de Dieu sont accomplies dans leur destination et dans leur fin. Si la société était entrée dans le but de la création, l'alouette

ne conduirait jamais ses petits dans un champ de blé mûr et prêt pour la moisson.

— Il y a peu d'hommes dont le cœur ne tressaille d'indignation et de douleur à l'aspect d'un fier lion garrotté dans une cage de fer, et léchant avec humilité la main sanglante du boucher qui le nourrit. Que doit penser l'homme qui regarde l'homme ?

— Pour rendre l'inégalité politique moins outrageante, presque tous les peuples qui ne l'ont pas fait reposer sur des avantages moraux en ont du moins rattaché l'origine à des souvenirs généreux ou à des traditions sacrées. Il ne s'est pas trouvé encore de législation assez dépravée pour avouer dans ses institutions l'aristocratie de l'argent. Quand nous en serons là il fera beau vivre, car tout finira.

— Il est bien humiliant pour l'espèce que les esclaves ne soient en minorité nulle part dans une société humaine. Que faut-il donc pour changer une mauvaise place contre une bonne, quand on a la force et le nombre ?

— Rien de plus facile que de persuader à l'homme qu'il dépend de l'homme en vertu d'un droit mystérieux fondé sur un titre inconnu. Mais comment lui faire comprendre ce qui est vrai, que sa dépendance résulte purement et simplement de l'inégalité d'un ancien partage du sol, qui n'a changé ni de forme ni d'étendue, et qui peut tous les jours être remis en litige ?

— La ruche de l'abeille n'appartient pas au frelon, mais les fleurs des champs appartiennent

à tous les insectes de l'air. La seule propriété inviolable de l'individu, c'est son industrie.

— Est-il vrai que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre ? Soit.

— Instituer des monarchies aujourd'hui, c'est une grande pitié.

Je n'ai pas été surpris de trouver la cellule d'un ermite à demi cachée dans la cendre du cratère ; mais qu'un roi pense à bâtir son trône au fond, je ne le lui conseille pas !

— Tendre pour la dernière fois l'arc de Nemrod, ce n'est pas une rare merveille, Napoléon : dix autres l'ont fait avant vous. — Passe encore pour le briser.

— Nos feux d'artifice de Venise finissent par une gerbe de feu qui éclipserait le soleil dans son midi.

La nuit n'en est que plus profonde après cela, la nuit qui appartient aux voleurs.

Le lendemain d'une GRANDE NATION, c'est la nuit d'un feu d'artifice.

— « Si vous réussissiez dans vos projets, disent-ils, ce serait à recommencer demain. »

Le grand mal que de recommencer demain ! Nous sommes si bien aujourd'hui !

— Quand on a cessé de vivre en premier dans le cœur d'un autre, on est très réellement mort. Il n'y manque plus que la façon.

— Une société qui tue un homme est bien convaincue qu'elle fait justice. — Immense et sublime

justice rétributive que celle d'un homme qui tuerait la société.

— Deux crimes pour lesquels je suis sans pitié : faire du mal à qui ne peut se défendre, et voler qui a besoin.

Supplices et malédictions sur l'infâme qui a dérobé le chien d'un aveugle !

— Le sauvage de la mer du Sud qui donne une femme pour une hache ne fait pas un mauvais marché. Quel est le pays où l'on n'aurait pas une femme avec une hache ?

— Il y a au fond du cœur de l'homme trois erreurs ou trois mystères qui le décident à vivre : Dieu, l'amour et la liberté. — Et il y a bientôt deux mille ans que la société n'existerait plus, si quelques mendiants de Galilée ne s'étaient avisés de faire une religion avec cela.

Combien connaissez-vous de spéculateurs qui placeraient sur la durée probable de cette dernière institution du monde politique un sequin en viager ?

— Je voudrais bien qu'on me montrât dans l'histoire une monarchie qui n'ait pas été fondée par un voleur.

— Quand les nations arrivent à leur dernier période, il n'y a plus entre elles qu'un cri de ralliement : TOUT EST A TOUS.

Et le jour où l'étendard qui portera cette devise sera mouillé des pleurs d'un enfant, je l'arracherai pour m'en faire un linceul.

— L'histoire des peuples anciens n'est pas difficile à raconter ; l'histoire des peuples à venir n'est pas difficile à prévoir. — Les pères, les vieillards, les sages, les prêtres, les soldats, les rois. — Et puis après... les peuples peut-être ?...

— Il n'y a que trois manières de lier sa mémoire à celle du temple de Delphes. Il faut le bâtir, le consacrer ou y mettre le feu.

— Donnez-moi une force qui ose prendre le nom de loi, et je vous montrerai un vol qui prendra le nom de propriété.

— La liberté n'est pas un trésor si rare : elle est dans la main de tous les forts et dans la bourse de tous les riches.

— Tu es maître de mon argent, et je le suis de ta vie. Cela ne nous appartient, ni à toi, ni à moi. Rends, et je laisse.

— Mille fortunes pour une pensée ! mille pensées pour un sentiment ! mille sentiments pour une action ! mille actions sublimes pour un cheveu ! — et le monde, et l'avenir, et l'éternité avec tout cela !

— Le fondateur d'une secte nouvelle, pauvre homme ! l'enlumineur d'une vieille morale, pauvre homme ! un législateur, pauvre homme ! — Un conquérant, quelle misère !

— S'il y a une bonne société au monde, c'est celle où l'on partage tout, en donnant une prime au plus fort. — Quand la ruse et la trahison s'en mêlent, il arrive une législation.

— Je ne sais plus qu'un métier à décréditer, celui de DIEU.

— On m'a demandé quelquefois si j'aimais les enfants. Je le crois bien. Ils ne sont pas encore hommes.

— Toutes les voix de la terre annoncèrent une fois que le grand Pan était mort. Ce fut l'émancipation des esclaves. Quand vous les entendrez une seconde fois, ce sera l'émancipation des pauvres, et alors l'usurpation du monde recommencera.

— De tous les gouvernements, celui qui révolte le moins mon cœur, celui qui dégrade le moins l'humanité, c'est le despotisme de l'Orient, où l'abaissement des peuples est au moins expliqué par des superstitions. Je conçois un tyran qui descend des prophètes et qui est allié des astres. Au Thibet, il est invisible, immortel, sacré. Cela est bien, cela ne devrait jamais être différemment. La tyrannie et l'esclavage sont deux états qui impliquent deux espèces. Les plus avilis des hommes, ce sont les esclaves qui reconnaissent des tyrans faits à leur image.

— On a bien des grâces à rendre à son étoile quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi.

— Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connaît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris.

— Les fléaux sont dans l'ordre de la nature, et les lois n'y sont pas.

— C'était une idée moins appropriée à la Divinité, telle que je la conçois, mais qui avait quelque chose de consolant pour l'homme, que de donner des infirmités aux dieux. J'aime qu'Apollon soit banni, que Cérès souffre de la faim chez la mère de Stellion, que Vénus soit blessée par Diomède, que le berceau d'Hercule soit entouré de serpents comme celui du génie, et qu'il meure lui-même dévoré par cette robe de Nessus qu'il a léguée à ses successeurs.

— Si mon cœur pouvait se donner la foi,... si j'avais un dieu à *inventer*, je voudrais qu'il fût né sur la paille d'une étable ; qu'il n'eût échappé aux assassins que dans les bras d'un pauvre artisan qui aurait passé pour son père ; que son enfance se fût écoulée dans la misère et dans l'exil ; qu'il eût été proscrit toute sa vie, méprisé des grands, inconnu des rois, persécuté par les prêtres, renié par ses amis, vendu par un de ses disciples, abandonné par le plus intègre de ses juges, dévoué au supplice de préférence au dernier des scélérats, fouetté de verges, couronné d'épines, outragé par les bourreaux, et qu'il eût péri entre deux voleurs, dont l'un le suivît dans le ciel.

— Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi !

XIV

> C'est moi qui conduis au séjour des gémissements, c'est moi qui conduis dans l'éternelle douleur, c'est moi qui conduis au milieu du peuple réprouvé des rebelles. Laissez toute espérance, vous qui entrez. DANTE.

DEPUIS le départ de Lothario, la mélancolie d'Antonia avait fait de rapides progrès. Elle était tombée dans un abattement d'autant plus effrayant qu'elle semblait en ignorer elle-même ou en avoir oublié la cause. Sa tristesse n'avait rien de déterminé ; c'était un malaise vague duquel on la tirait avec une distraction vive, mais où elle rentrait plus vite qu'elle n'en était sortie. Il lui arrivait souvent de sourire, et quelquefois même sans motif ; alors sa gaieté faisait peine à voir, parce que l'expression de sa physionomie paraissait ne pas bien s'accorder avec l'état de son cœur. Jamais elle n'avait cherché avec plus de soin les promenades solitaires. Presque tous les lieux qu'elle fréquentait lui rappelaient Lothario, mais elle ne le nommait jamais. Elle évitait les conversations où son souvenir pouvait se mêler ; on aurait cru qu'elle cherchait à se persuader qu'il n'avait pas existé pour elle, et qu'il n'était dans sa vie que l'illusion d'un rêve ou d'un accès de délire. Elle s'occupait souvent au contraire de son père et de sa mère, qu'elle n'avait pas nommés depuis longtemps, et elle en parlait, contre son usage, sans répandre des larmes, comme si elle n'en avait été séparée que par un court espace de chemin, et qu'elle dût bientôt les rejoindre.

Madame Alberti regarda cette circonstance

comme quelque chose d'heureux dans la situation d'Antonia. Elle pensa que ses souvenirs se détruiraient plus facilement les uns par les autres, et qu'il lui serait plus aisé d'oublier les contrariétés d'un sentiment dont elle était encore loin de connaître toute la puissance, auprès du tombeau de ses parents. Elle résolut donc de reconduire Antonia à Trieste, et Antonia reçut cette proposition avec un témoignage de satisfaction froide, le seul que ses traits mornes et ses yeux fixes pussent imparfaitement manifester. Au reste, Madame Alberti n'avait pas renoncé pour elle à toute espérance. Elle était bien persuadée, au contraire, et il n'y avait à la vérité rien de plus probable, que l'étrange procédé de Lothario n'était qu'un nouvel effet de la bizarrerie de son caractère ou de l'embarras de sa position, et qu'il ne tarderait pas à revenir aux pieds d'Antonia réclamer les droits qu'elle lui avait donnés à un bonheur qui semblait passer toutes ses espérances.

Il était possible que les raisons qui rendaient nécessaire ce mystère singulier dont il enveloppait ses actions l'empêchassent alors de former un nœud qui, en fixant tout à fait son existence, le soumettrait de trop près et par trop de points à la curiosité des hommes, et le soustrairait à ce vague de conjectures dont l'incertitude ne lui était sans doute pas utile.

Dans l'état de l'Europe, combien d'hommes éminents étaient forcés, comme Lothario, à cacher leur nom à travers vingt pays différents, et à se dérober comme lui aux affections les plus profondes, aux devoirs les plus doux de la nature, pour conserver leur sécurité, et surtout pour ne pas compromettre celle des personnes qui leur étaient chères !

Telle était évidemment la situation de Lothario, et il fallait bien qu'elle changeât un jour. Il aurait été absurde de chercher à sa conduite une autre explication. On pouvait même penser que s'il avait redouté, avec de justes motifs, de trop prolonger son séjour dans une grande capitale où il est déjà très connu, il ne manquerait pas de se diriger du côté de Trieste, quand il aurait appris qu'Antonia y était de retour.

Ces suppositions avaient beaucoup de vraisemblance, et Antonia ne les repoussait point ; seulement elle ne répondait rien, et regardait sa sœur d'un œil défiant quand il en était question ; puis elle se jetait dans ses bras.

Les affaires qui les avaient appelées à Venise ne les retenant plus, elles partirent sur un bateau qui se rendait à Trieste par les lagunes. Cette manière de voyager leur avait paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisait éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar, et surtout le passage dangereux où elles avaient failli devenir ses prisonnières.

Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désertes et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour, et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux de rivage, rien ne varie, rien n'anime leur triste monotonie. Ils ne présentent partout aux regards que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le héron surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers.

Antonia, pensive, n'avait encore été distraite par aucune circonstance digne de l'occuper, quand la nuit tomba et vint prêter à tous les objets un

caractère plus simple et plus doux. Le ciel était parsemé d'étoiles brillantes, mais la lune lui refusait sa lumière. On ne distingait plus rien hors de la barque, et le balancement alternatif des rameurs s'y faisait à peine apercevoir. On n'entendait que la chute cadencée de leurs rames et le mouvement de l'eau divisée par la proue. Tout à coup l'homme placé au gouvernail rompit le silence de la nature en chantant, d'une voix qui n'était pas sans agrément, quelques strophes du Tasse où sont peintes en vers harmonieux les délices de la solitude entre deux amants également épris. Ses accents, que rien ne réfléchissait dans l'immensité de l'air et du ciel, et qui s'étendaient sans obstacle sur la surface unie de la mer, faisaient participer l'âme à la jouissance de cet infini dans lequel ils allaient mourir. Antonia les écoutait avec un sentiment dont la douceur l'étonna, et qu'un moment auparavant elle n'aurait pas cru pouvoir goûter encore. Elle ne savait à quoi attribuer la confiance qui remplissait son cœur, et qui en calmait tous les orages. Ce n'était pas l'illusion vive et tumultueuse des premières espérances, c'était la jouissance reposée d'un avenir pur. Il lui semblait que ces intelligences tutélaires qui veillent sur les derniers moments de l'innocence, et qui viennent lui ouvrir le séjour de l'éternel repos, devaient manifester ainsi leur présence.

Madame Alberti éprouvait la même émotion. Sa main s'était unie à celle d'Antonia, elles s'étaient penchées l'une contre l'autre, et leurs cœurs battaient d'un mouvement régulier et doux. Plongées dans une langueur que l'extrême tranquillité de l'air et l'ondulation presque insensible des eaux contribuaient à entretenir, elles s'endormirent en s'embrassant.

Il y avait peu de temps que leur repos durait quand un coup de fusil, tiré à peu de distance, troubla le sommeil d'Antonia. Madame Alberti était encore appuyée contre elle, mais elle ne parla point. Antonia crut d'abord qu'elle avait rêvé; mais l'immobilité du bateau, le silence des rames, et quelques mots étrangers qu'elle entendit dans l'entretien confus des mariniers épouvantés, la détrompèrent. Elle essaya de réveiller sa sœur sans pouvoir y parvenir. Elle voulut se lever, et se sentit saisir le bras par une main froide et nerveuse.

— C'est encore une femme, dit une voix : Jean ne sera pas content.

A ces paroles, ses cheveux se dressèrent sur son front, une sueur froide inonda ses membres, et elle perdit connaissance. Elle ne revint à elle qu'au bruit des roues d'une voiture qui la conduisait, et sous laquelle tremblaient, en grondant sourdement, les ais retentissants d'un pont-levis.

Elle était seule.

Antonia, revenue de ce premier accès d'étonnement qui donne aux malheurs inattendus l'apparence d'un songe, ne tarda pas à comprendre celuici. Il était hors de doute que c'étaient des bandits apostés sur le bord de la mer qui avaient arrêté le bateau, et ces bandits ne pouvaient appartenir qu'à la troupe de Jean Sbogar. Descendue de la voiture, et soutenue par deux hommes dont le vêtement bizarre et la physionomie féroce la remplissaient d'effroi toutes les fois que les lumières éparses sous les voûtes venaient à les éclairer, elle parcourait les vastes galeries, les escaliers immenses, les salles gothiques du château, en se confirmant de plus en plus dans l'horrible idée qu'elle était prisonnière à Duino.

Arrivée à une chambre qui paraissait lui être

destinée, et où son affreuse escorte la laissa libre un moment, elle s'élança vers une croisée ouverte, et ne vit devant elle que la mer. Une lueur lointaine, qui lui parut être celle du phare d'Aquilée, brillait seule au milieu des astres nocturnes. Elle ne douta plus de son sort, et tomba navrée de douleur sur un fauteuil.

— A Duino ! s'écria-t-elle. Jean Sbogar ! Mais qu'a-t-on fait de ma sœur ?

Les voûtes sonores répondirent seules à ses cris.

Le dernier mot qu'elle avait prononcé expira dans leurs profondeurs, comme une voix faible qui s'éteint. Antonia se leva épouvantée en répétant : « Ma sœur !... » du ton d'une personne affligée d'un songe pénible, et qui cherche à se réveiller.

L'illusion de l'écho se renouvela plus sinistre encore. Elle ressemblait au dernier gémissement d'une mort violente. La malheureuse Antonia, presque incapable de se soutenir, s'appuya contre un des grands pilastres de la porte d'entrée, sous un réverbère qui répandait sur elle toute sa clarté. Elle embrassa en tremblant la colonne froide, y colla son visage à demi recouvert de ses cheveux flottants, et se sentit fléchir sous le poids de sa terreur. Quelques hommes groupés dans le corridor paraissaient la regarder de loin ; mais la faiblesse de sa vue ne lui laissait rien distinguer, dans l'ombre où ils étaient cachés, que le mouvement de leurs panaches, et elle n'était pas bien sûre de ne pas s'abuser, quand un cri terrible frappa son oreille.

Un de ces hommes s'était enfui en la nommant.

La nuit était fort avancée, lorsque Antonia céda pour la seconde fois à ces cruelles émotions. Ce ne fut que bien des heures après qu'on put la rendre entièrement à elle-même. Elle s'étonna, en regardant autour d'elle, de la délicatesse des soins dont

elle était l'objet. On l'avait transportée dans une chambre plus commode et plus ornée. Il n'y avait pas de femmes dans le château, mais elle était servie par des enfants d'une figure agréable.

Un seul des brigands sollicita, vers la fin du jour, la permission d'être introduit près d'elle pour s'acquitter des ordres dont son capitaine l'avait chargé. C'était un très jeune homme, dont la physionomie triste, mais douce et modeste, aurait inspiré dans tout autre lieu la confiance et l'intérêt. Il venait apprendre à Antonia que son bateau n'avait été attaqué que par la méprise la plus funeste ; que rien de ce qu'elle possédait ne lui serait enlevé ; qu'elle-même était libre à Duino, qu'elle n'avait pas cessé de l'être ; que tout était disposé pour son voyage, et qu'il dépendait d'elle seule de le hâter ou de le retarder, suivant que sa santé l'exigerait ; qu'en attendant, enfin, elle pouvait commander en souveraine à tout ce qui habitait dans le château.

— Mais ma sœur ! s'écria Antonia.

— Votre sœur, madame, répondit le jeune homme en baissant les yeux, ne peut vous être rendue. C'est la seule réserve que nous soyons obligés de mettre à notre obéissance, et cette condition même n'est pas imposée par une force qui dépende de nous.

— Et qui a pu l'imposer ? reprit vivement Antonia. Qui empêcherait que je me réunisse à ma sœur, qui a été arrêtée, enlevée, conduite ici avec moi ? Ah ! je ne veux aucun des avantages, aucune des réparations que vous m'offrez, si je ne les partage avec elle.

— Madame, dit le jeune homme en s'inclinant, je n'ai pas reçu d'autres instructions.

Et il se retira sans attendre de nouvelles instances.

Le nom de Madame Alberti errait encore sur les lèvres d'Antonia interdite ; il ne fut pas entendu.

La perplexité dans laquelle elle resta plongée est plus facile à comprendre qu'à décrire. Elle commençait à espérer que cet événement n'aurait pas les suites affreuses qu'il lui avait fait craindre ; mais elle ne devinait pas les motifs qu'on pouvait avoir de la tenir éloignée de sa sœur, et ce nouveau mystère était un abîme où son esprit s'égarait. Tout lui persuadait d'ailleurs qu'on ne l'avait pas trompée par de fausses promesses. Le soleil était couché depuis plusieurs heures, et ses portes restaient ouvertes. Les gens employés à la servir s'étaient retirés d'eux-mêmes pour lui laisser une liberté entière, en lui indiquant la partie de son appartement qu'ils allaient occuper et où ils attendaient ses ordres. Enfin il ne paraissait pas un soldat dans la vaste étendue des corridors qu'on avait éclairés comme pour lui offrir un passage, à quelque moment qu'elle prît la résolution de sortir.

Rassurée par tout ce qu'elle remarquait, elle n'hésita pas à s'engager dans la galerie qui aboutissait à sa chambre et à suivre ses détours jusqu'au grand escalier du château. Elle descendit sans obstacle, parcourut avec la même facilité le vestibule et les cours, et parvint au pont-levis sans rencontrer personne. Il se baissa à son approche, comme si une puissance magique avait interprété le vœu d'Antonia, et s'était empressée d'y obéir. A peine l'eut-elle laissé derrière elle, qu'elle aperçut une voiture de voyage prête à partir, et gardée par des domestiques. Elle crut même reconnaître qu'elle était chargée des bagages qui avaient été pris avec elle sur le bateau, et l'empressement du postillon à son approche lui donna

lieu de croire qu'elle était attendue. Elle s'informa cependant de la destination de cette voiture.

— Apparemment pour Trieste, répondit un des domestiques ; mais pour tel lieu qu'il plaira à la signora Antonia de Monteleone.

— C'est moi, reprit Antonia.

— Nous n'en doutions pas, dit le postillon ; il n'y a pas d'autre femme dans ce château, et nous sommes prêts à vous obéir.

— Il y a une autre femme dans ce château, s'écria Antonia... Ma sœur est dans ce château... Ne vous a-t-on pas prévenus que je serais accompagnée de ma sœur ?

— On n'a parlé que de la signora, dit-il en secouant tristement la tête, et il n'y a pas d'apparence que sa sœur puisse sortir du château, si ce n'est pas l'intention du propriétaire. Mais madame ne connaît peut-être pas le propriétaire du château de Duino. Captive depuis si peu de temps...

— Pardonnez-moi, répondit Antonia, je sais où je suis. Il est cependant incompréhensible que ma sœur ne soit pas ici.

Le pont-levis était encore baissé. Le château n'était gardé que par les vigies de ses tours. Antonia jeta les yeux dans l'intérieur et pensa que sa sœur y était prisonnière.

— Je resterai, dit-elle d'une voix forte, je ne partirai pas sans elle, et sa destinée sera la mienne.

En prononçant ces paroles, elle avait rapidement parcouru une partie de l'espace qui la séparait du grand escalier. Elle se retourna pour voir si elle n'était pas suivie. Le pont-levis se relevait. A cet aspect son courage faiblit ; il lui sembla que tout finissait, et qu'elle venait d'élever entre elle et le monde une barrière qu'elle ne franchirait plus. Elle aurait voulu se voir transportée tout à

coup au milieu d'une forêt sauvage, à la merci des animaux les plus féroces, pendant une des nuits les plus âpres de l'hiver, mais encore libre et maîtresse d'elle-même ; les murs du château pesaient sur elle, sur l'air qu'elle respirait, et son cœur comprimé était près d'éclater dans son sein. Elle s'approcha de la balustrade pour s'appuyer et pour reprendre haleine. Ses yeux étaient tournés vers un soupirail d'où sortait une faible lumière qui venait trembler à ses pieds. Au bout de quelques instants d'attention vague et involontaire, elle crut saisir des bruits singuliers qui sortaient aussi des souterrains du château et rappelaient à son esprit la solennité de certains chants religieux. Elle jugea d'abord que ce devait être le mugissement de la mer qui se brise au pied de la montagne ; mais ces bruits n'arrivaient à elle que par intervalles, quelquefois même ils paraissaient tout à fait arrêtés, et Antonia se rapprochait à pas mesurés du soupirail avec une curiosité inquiète. Ils la frappèrent enfin plus directement, au point qu'elle s'imaginait y discerner des sons articulés et le nom même de sa sœur. Persuadée que la préoccupation de son esprit pouvait avoir produit cette illusion, elle s'agenouilla sur le bord du soupirail ; et, retenant sa respiration pour ne pas perdre le moindre bruit qui agitait l'air, elle l'entendit encore.

— Ma sœur est là, dit-elle à haute voix, incapable de modérer le sentiment qui absorbait toutes ses idées, qui pénétrait tous ses sens d'un mélange inconcevable de joie et de terreur.

Elle se leva précipitamment, et s'élança dans une rampe mal éclairée qui devait la conduire aux souterrains du château. Après d'innombrables détours qu'indiquaient d'espace en espace des lampes pâles cachées dans les creux de la muraille,

elle ralentit sa marche, parce que le bruit qui l'avait attirée s'était rapproché de manière à ne pas lui laisser perdre un mot, mais elle n'entendit plus le nom de Madame Alberti. C'était seulement, comme elle l'avait présumé, un chant semblable aux chants de l'Église, qui était entonné par une seule voix et répété en chœur. Bientôt elle arriva au lieu même de la cérémonie ; et, transie de frayeur, elle se glissa comme un spectre entre les hautes colonnes qui soutenaient la voûte à une hauteur prodigieuse, cachée dans les ombres que projetaient au loin leurs bases énormes. Toutes ces colonnes chargées de faisceaux de lances, de cimeterres et d'armes à feu, formaient une espèce de forêt à travers laquelle on ne pouvait distinguer que confusément ce qui se passait au centre de cette salle souterraine.

Antonia, exaltée par son attachement pour sa sœur, s'armait de plus en plus d'une résolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Chaque fois que les voix réunies remplissaient les échos d'un bruit prolongé qui pouvait couvrir le bruit de ses pas, elle volait d'une colonne à l'autre, et attendait, pour oser tourner ses yeux sur l'enceinte, que le silence universel qui y succédait de temps à autre, et que son aspect aurait sans doute troublé, lui prouvât qu'elle n'avait pas été aperçue.

Cependant la délicatesse de sa vue ne lui permettait de distinguer les objets que comme s'ils avaient été interceptés par un nuage, et le vague que son imagination prêtait à leurs formes incertaines augmentait la terreur de cette scène nocturne.

Du côté opposé à l'entrée du terrain, s'élevait une longue suite d'arcades anguleuses dont les pointes se perdaient dans l'obscurité de la voûte et qui n'étaient séparées entre elles que par d'autres

groupes de colonnes minces, noircies et usées par le temps. Des tentures de deuil coupaient ces arcades à une certaine élévation, et les brigands disséminés sur le fond de cette décoration funèbre ajoutaient à sa mystérieuse horreur : les uns, immobiles et recueillis, assis au fond des stalles creusées dans le massif des colonnes, et qu'on aurait pris pour des figures sinistres disposées par un sculpteur atrabilaire ; ceux-ci, debout autour des candélabres de fer, et attisant de leurs poignards la flamme des torches et des brasiers ; ceux-là qui se perdaient dans la nuit des portiques éloignés, et qui, à travers les ténèbres mobiles dont s'obscurcissaient et se dégageaient tour à tour leurs têtes sourcilleuses et leurs barbes touffues, ressemblaient à autant de fantômes. Parmi eux, il en était un surtout dont la singulière attitude excitait d'autant plus vivement l'attention d'Antonia, qu'elle jugea bientôt qu'il était malheureux et sensible. Son visage était enveloppé d'un crêpe qui le cachait entièrement. Agenouillé sur les premières marches d'une estrade dont le reste se dérobait à la vue d'Antonia, il était appuyé sur la poignée de son sabre et pleurait amèrement. Le bruit de ses sanglots interrompait seul la voix ferme et soutenue du prêtre qui présidait au sacrifice. Antonia, hors d'elle-même et pressée d'une curiosité invincible, fit un mouvement pour voir l'autel. C'était un lit funèbre, et sur ce lit une femme couchée, la tête soulevée sur un coussin de velours noir, et à peine défigurée par les traces récentes de la mort.

— Ma sœur ! s'écria Antonia, et elle tomba.

C'était elle, en effet, car le coup de fusil tiré sur le bateau l'avait tuée, et la troupe de Jean Sbogar lui rendait les derniers honneurs.

XV

> Pourquoi hérisses-tu ainsi, en me regardant, ta chevelure sanglante ? Pourquoi tournes-tu sur moi ces yeux dont la prunelle desséchée a disparu de son orbite ? Ce n'est pas moi qui t'ai tué.
>
> SHAKESPEARE.

> Vous retrouverai-je partout, ombres des assassinés, avec vos larges plaies livides ? Et vous, mères éplorées, qui me montrez ces flammes allumées par mes mains, ces flammes dont les langues horribles dévorent le berceau de vos premiers nés ?
>
> SCHILLER.

ANTONIA resta longtemps ensevelie dans un état qui ressemblait au sommeil. Elle ne paraissait éprouver aucune agitation, et ce calme était si profond, il devait faire place, selon toute apparence, à de si mortelles angoisses, qu'on tremblait de le voir cesser. Cependant elle revint à elle sans manifester de douleur. Tout au plus, elle semblait occupée d'une idée fâcheuse, d'un souvenir importun qu'elle essayait de chasser. Elle promenait ses regards autour d'elle avec incertitude, et passait sa main sur son front pour chercher à se rendre compte d'un doute inquiétant.

— Je sais bien, dit-elle enfin, je sais où elle est. Je la retrouverai ce soir.

Fitzer, le plus jeune des brigands, s'approcha d'elle pour s'informer de son état. Elle lui sourit comme à une personne connue, parce que c'était lui qui lui avait parlé la veille de la part de Jean Sbogar.

— Je vous attendais depuis longtemps, reprit-elle. Je voudrais savoir de quel supplice vous pu-

nissez les indiscrets qui pénètrent dans vos fêtes sans y avoir été priés. Je connais une jeune fille... Mais je vous recommande ce secret sur le salut de ce que vous aimez le mieux au monde... Promettez-moi de n'en parler jamais à personne.

Le jeune homme la regardait, les yeux mouillés de larmes, parce qu'il s'apercevait que sa raison était égarée.

— Attends, lui dit-elle du ton de la plus grande surprise, ce sont des larmes ! Je croyais qu'on ne pleurait plus. Ne me cache pas tes larmes. Quant à moi, je ne puis plus en montrer. Je me souviens d'avoir vu un autre homme, c'était dans un endroit où je n'étais pas attendue, un homme qui pleurait aussi. Je pense que ce pouvait être toi, car son visage était couvert d'un voile qui m'empêchait de le connaître.

— Ses traits me sont inconnus comme à vous, répondit Fitzer. Peu d'entre nous l'ont aperçu autrement qu'à travers ce voile ou la visière de son casque. Nos vieux guerriers seuls l'ont vu à découvert dans les combats ; mais il vient très rarement à Duino, et n'y paraît que masqué depuis que nous parcourons sans danger les provinces vénitiennes. C'est notre capitaine.

— Où est-il ? reprit froidement Antonia. Il ne sait donc pas que je suis ici ?

— Il le sait, mais il n'ose se présenter devant vous, de crainte que sa présence ne vous alarme, et que vous ne lui imputiez l'erreur qui vous a rendue captive.

— Captive ! dis-tu ! Antonia est plus libre que l'air ! Cette nuit encore, je me suis promenée bien loin d'ici dans des bosquets délicieux, où je respirais un air si pur ! Je n'ai jamais vu tant de fleurs ! Ma sœur y était avec moi ; elle a voulu y

rester. J'y allais plus souvent quand j'étais plus jeune ; mais je n'y suis jamais allée avec ma mère. Ma vie a bien changé depuis ce temps-là.

Antonia reposa sa tête sur sa main, et ses paupières s'abaissèrent. Son teint était animé de couleurs foncées, ses lèvres paraissaient desséchées par une fièvre brûlante. Elle riait et sanglotait.

Le destin d'Antonia était accompli. Il ne lui restait plus sur la terre d'autre protection que celle de ce redoutable amant qui lui avait si mystérieusement apparu au *Farnedo*, et qui était Jean Sbogar lui-même. L'amour de Jean Sbogar veilla sur elle avec une sollicitudeet avec une puretéqui l'auraient étonnée sans doute, si le trouble de sa raison lui avait permis de réfléchir sur son état. On fit venir des chaumières de Sestiana de jeunes femmes pour la servir et pour la garder ; des médecins célèbres furent appelés ou enlevés des villes voisines pour lui donner les soins que sa maladie exigeait. Un ecclésiastique, depuis longtemps prisonnier des brigands, celui qui venait de célébrer le service funèbre de Madame Alberti, dans un souterrain qu'ils avaient converti en chapelle pour cette cérémonie, épiait auprès de son lit de douleur les instants lucides que son mal lui laissait, pour lui porter les consolations du ciel. Ces hommes féroces, enfin, dont l'âme n'avait conçu jusque-là que des pensées de sang, purifiés par l'aspect de tant d'innocence et touchés de tant d'infortune, lui prodiguaient les marques de soumission les plus délicates et les plus tendres. Antonia s'accoutumait à les voir et à les entretenir des illusions bizarres qui se succédaient dans son imagination malade. Jean Sbogar, lui seul, n'osait se présenter auprès d'elle sous le voile ou le casque à visière qui dérobait ses traits, que lorsqu'elle était livrée au sommeil,

ou que le délire lui ôtait la connaissance de tous les objets, et qu'il pouvait nourrir ses regards de la douloureuse contemplation de l'objet aimé, sans s'exposer à lui inspirer de la crainte et de l'horreur. Un jour cependant prosterné à ses pieds et incapable de contenir les sentiments qui l'oppressaient :

— Antonia ! s'écria-t-il d'une voie étouffée par les sanglots, Antonia ! chère Antonia !

Elle se retourna de son côté, et le regarda avec douceur. Il s'empressait de s'éloigner. Elle le rappela d'un signe. Il demeura, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de l'obéissance et de l'attention.

— Antonia ! dit-elle après un moment de silence, je crois que c'est en effet mon nom, je le portais dans la maison où je suis née, et l'on me promettait alors d'être heureuse. Écoute, continua-t-elle en prenant la main du voleur, je veux te faire une confidence. Du temps de ma première jeunesse, quand je croyais qu'il était si aisé et si doux de vivre, quand mon sang ne brûlait pas mes veines, quand les pleurs ne brûlaient pas mes joues, quand je ne voyais pas des esprits qui courent dans les halliers, qui ouvrent la terre en la frappant de leur pied, qui y creusent des abîmes plus profonds que la mer, et qui en font jaillir des sources de feu ; quand les âmes des assassins qui n'ont point d'asile dans le tombeau ne venaient pas encore autour de moi bondir et s'élancer avec des rires cruels, et qu'à mon réveil je n'étais pas obligée de détacher la vipère enlacée à mes cheveux, la vipère dont la tête écumante d'un poison bleuâtre a reposé sur mon cou... dans ce temps-là, il y avait un ange qui voyageait sur la terre avec des traits qui auraient ému le cœur d'un parricide ; mais je n'ai fait que le voir, parce que Dieu le retira quand

sa félicité fut jalouse de la mienne, et je l'appelais Lothario, mon Lothario... Je me rappelle que nous avions un palais dans des montagnes bien éloignées. Jamais je n'ai pu en trouver le chemin.

Quoique le brigand n'eût pas quitté son voile, Antonia s'aperçut que ses pleurs avaient redoublé à ses derniers mots. Elle lui sourit alors avec une pitié tendre ; et reprenant sa main qu'elle avait laissé échapper et qui n'avait osé retenir la sienne :

— Je sais, lui dit-elle, que je te fais de la peine, et je t'en demande pardon. Je n'ignore pas que tu m'aimes et que je suis ta fiancée, la fiancée de Jean Sbogar. Tu vois que je te connais et que je parle raison aujourd'hui. Il y a longtemps que notre mariage est arrangé, mais je n'ai pas voulu avoir de secret pour toi. D'ailleurs ce Lothario pourrait bien ne pas exister. J'ai vu, depuis quelques jours, tant de personnes qui n'existent que dans mon imagination et qui m'échappent quand je reviens à moi !... Je suis sûre, par exemple, que tu ne m'as pas connu de sœur ? Non, reprit-elle après avoir réfléchi un instant. Si j'avais une sœur elle me tiendrait lieu de mère, et nous ne pourrions nous passer d'elle à la célébration de nos noces. Dis-moi si tu fais, pour ce jour-là, de brillants préparatifs ? Il le faut, car la mariée est une riche héritière. J'ai des agrafes d'or et des anneaux de diamants pour me parer ; mais je ne veux dans mes cheveux qu'une simple guirlande d'églantier.

Elle s'interrompit de nouveau. Son égarement redoublait. Un sourire affreux à voir s'arrêta sur sa bouche.

— Ce sera une belle fête ! continua-t-elle ; tout l'enfer y sera. Le flambeau des noces de Jean Sbogar doit faire pâlir le soleil dans son midi. Vois-tu d'ici les conviés ? Tu les connais tous. Je

n'ai invité personne. En voilà qui ont les membres à demi calcinés par le feu ; des vieillards, des enfants dont les lambeaux se réveillent vivants des incendies que tu as allumés, pour prendre part à tes plaisirs... En voilà d'autres qui se lèvent dans leur linceul, et qui se glissent à la table du festin en cachant des plaies sanglantes. O mon Dieu ! quels monstres ont tué cette jeune femme ? Pauvre Lucile ! Et de quel nom ils me saluent... Les as-tu bien entendus ?... SALUT, SALUT... Je n'oserai jamais le répéter ! SALUT, disent-ils ; et ils murmurent tous ensemble le mot de ralliement des maudits, le cri de joie que Satan aurait poussé s'il avait vaincu son créateur, la parole secrète que prononce une exécrable mère qui va égorger son enfant, pour se rendre sourde à ses gémissements. — SALUT A LA FIANCÉE DE JEAN SBOGAR.

En achevant ces mots, Antonia perdit connaissance. Cette crise fut longue et terrible : longtemps même on désespéra de sa vie. Pendant huit jours, le chef des voleurs, immobile au pied du lit sur lequel elle était couchée, attentif à tous ses mouvements, ne s'était occupé d'aucun autre soin que de la servir. Il veillait et pleurait.

Quand l'état d'Antonia fut amélioré, certain qu'elle s'était familiarisée avec son aspect et qu'elle le voyait sans effroi, il veillait encore.

Cette assiduité la frappa.

Les réminiscences qu'elle avait du passé étaient trop confuses pour que le nom de cet homme et les souvenirs qui y étaient attachés lui inspirassent un sentiment continu d'horreur. De temps en temps seulement, son âme se révoltait contre l'idée de dépendre de lui, et sa seule approche la glaçait d'épouvante ; mais, plus ordinairement, abandonnée comme un enfant, par l'absence de sa raison,

au seul instinct de ses besoins, elle ne voyait plus, dans le capitaine des bandits de Duino, qu'une créature sensible et compatissante qui s'efforçait d'adoucir l'amertume de ses souffrances, et qui prévenait avec empressement ses moindres besoins. Alors elle lui adressait des paroles douces et flatteuses, qui paraissaient redoubler la douleur secrète dont il était dévoré.

Un jour, entre autres, il était assis auprès d'elle, voilé suivant son usage, et attentif à protéger son sommeil contre tous les accidents qui pourraient le troubler. Elle se réveilla cependant tout à coup avec un mouvement brusque, en prononçant le nom de Lothario.

— Je le voyais, dit-elle en soupirant profondément ; il était assis à ta place. Je l'y vois souvent dans mon sommeil, et je me trouve bien heureuse ; mais comment se fait-il que je croie l'y voir aussi quelquefois quand je suis éveillée, et quand il me semble que je ne rêve point ? C'est là, sous ce rideau, qu'il a coutume de venir. Dans ces jours de douleur... et d'espérance, où je me sentais appelée à l'éternelle liberté, un ruisseau de flammes parcourait tous mes membres, ma bouche était ardente, mes ongles bleus et meurtris. Tout, ici, était plein de fantômes. On y voyait des aspics d'un vert éclatant, comme ceux qui se cachent dans le tronc des saules ; d'autres reptiles bien plus hideux, qui ont un visage humain ; des géants démesurés et sans formes ; des têtes nouvellement tombées, dont les yeux pleins de vie me pénétraient d'un affreux regard ; et toi, tu étais aussi debout au milieu d'eux, comme le magicien qui présidait à tous ces enchantements de la mort... Je criais de terreur, et j'appelais Lothario pour me protéger... Tout à coup, — ne ris point de ma chimère ! — je

vis ce voile tomber, et, à l'endroit où tu étais placé, j'aperçus Lothario tout en larmes, qui étendait vers moi ses bras tremblants, et qui me nommait d'une voix gémissante... Il est vrai que ce n'était pas lui tel que je l'ai connu, triste, soucieux et sévère, mais beau d'une céleste bonté ! Défait, livide, effaré, il tournait des yeux sanglants ; sa barbe était épaisse et hideuse ; un rire désespéré, comme celui des démons, errait sur ses lèvres pâles... Oh ! tu ne concevrais jamais ce qu'est devenu Lothario !...

Le voleur paraissait ne pas avoir entendu Antonia. Il était plongé dans un silence profond. Il se leva et marcha dans la chambre à pas précipités, puis il revint vers Antonia et la contempla longtemps. Ses dents se heurtaient violemment. Une méditation horrible semblait l'occuper tout entier, au point même de ne pas lui laisser discerner l'effroi toujours croissant qu'il inspirait à son infortunée prisonnière.

Enfin elle se souleva sur son lit, parvint à se soutenir sur ses genoux, et lui cria, les mains croisées en signe de prière :

— Grâce, grâce, pardonne-moi ! ne crains rien de Lothario ; il ne veut point d'Antonia. Je me donnais à lui, et il m'a refusée. Grâce encore pour cette fois, et je ne t'en parlerai jamais.

Ensuite, elle retomba, car ses forces étaient épuisées. Jean Sbogar vola à ses pieds, saisit l'extrémité de la couverture qui l'enveloppait et qui flottait jusqu'à terre, y imprima sa bouche avec fureur, et s'enfuit...

XVI

> Force du guerrier, qu'es-tu donc ? Tu roules aujourd'hui la bataille devant toi en nuages de poussière. Tes pas sont jonchés de morts comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'un spectre. Demain, le rêve momentané de la bravoure est fini ; ce qui épouvantait des milliers d'hommes a disparu. Le moucheron, porté sur ses ailes couleur de fumée, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et insulte à la gloire, qui n'est plus qu'un vain mot.
>
> Ossian.

Il y avait deux mois qu'Antonia vivait de cette manière parmi les brigands de Duino, sans que son état eût changé, sans qu'il eût donné d'espérance. Elle avait seulement repris quelque force, et elle aimait à venir respirer l'air du soir à sa fenêtre sur la mer.

Un jour, aucune des personnes qui la servaient n'avait paru auprès d'elle. C'était la première fois que cela arrivait ; mais elle s'en aperçut à peine. Le bruit du canon qui grondait aux environs de Duino l'occupa davantage, parce que l'émotion qu'il lui causait se répétait souvent. Désirant de voir ses compagnes, elle descendit le grand escalier, parcourut les salles et les vestibules, et trouva le château désert. Le canon se rapprochait, et chaque coup était suivi d'une rumeur semblable à celle de la tempête. Antonia remonta, ouvrit sa fenêtre et regarda la mer. Elle y remarqua un grand nombre de petits bâtiments ou de nacelles pareilles à celles des pêcheurs, qui semblaient cerner le pied de la forteresse.

Toutes ces impressions furent assez vives d'abord, mais elles s'effacèrent promptement. La nuit était tombée, l'air était serein, les flots tranquilles, le ciel peuplé de myriades d'étoiles resplendissantes, comme dans la nuit où le bateau d'Antonia avait été arrêté sur les côtes d'Istrie en sortant des lagunes. Elle prit quelque temps plaisir à le contempler.

Cependant le bruit qu'elle avait entendu s'augmentait derrière elle d'une manière menaçante. Elle crut distinguer un cliquetis d'épées, des imprécations, des gémissements, qui faisaient place, de moment en moment, à un silence de mort. Elle était trop malheureuse pour craindre, si elle avait eu l'usage de sa raison, car son sort ne paraissait pas susceptible de changer en mal ; mais elle ne vit dans la catastrophe qui s'annonçait que le danger de souffrir, et les plaintes qui frappaient son oreille lui donnaient une idée affreuse des douleurs auxquelles elle allait être exposée.

Les galeries du château n'avaient pas été éclairées, et l'obscurité était devenue profonde. Elle s'y engagea cependant, et se glissa le long des murailles ténébreuses, en les suivant de la main. Quand elle fut en haut de l'escalier, elle écouta. Les cours étaient remplies d'hommes d'armes qui parlaient confusément.

On ne se battait plus.

La crosse des fusils résonnait seule en tombant sur les dalles du pavé.

Tout à coup elle entendit un tumulte horrible, au milieu duquel s'élevait le nom de Sbogar. Un homme poursuivi s'élança dans l'escalier et passa auprès d'elle comme l'éclair. Quelques flambeaux commençaient à luire sur les premiers degrés. Les baïonnettes se choquaient. Les

marches de pierre retentissaient sous le pas des soldats. Antonia courut vers sa chambre ; et, en y entrant, il lui sembla qu'on la nommait d'une voix sourde.

— Qui m'appelle ? dit-elle en tremblant.

— C'est moi, répondit Jean Sbogar, ne t'effraye point. Adieu pour toujours !

Il s'était approché de la fenêtre, et déjà la troupe qui était à sa recherche remplissait l'extrémité opposée de la galerie.

Le voleur revint vers Antonia et la saisit.

— C'est moi, c'est moi, dit-il ; adieu pour toujours !

Antonia éprouvait un sentiment vague d'horreur et de tendresse qu'elle ne comprenait point.

Sbogar frémissait.

Il pressa l'un de ses bras contre son cœur.

— Antonia, chère Antonia ! s'écria-t-il, adieu pour toujours ! Oh ! pour la dernière fois, plus que cette minute dans tous les siècles ! Antonia, chère Antonia !

Son voile était tombé, mais Antonia ne voyait point son visage. Elle le touchait, elle avait senti le feu de son haleine. Au même instant, les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens d'Antonia une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui participait du ciel et de l'enfer.

— Profanation ou sacrilège ! dit Sbogar. Tu es ma maîtresse et ma femme, et que le monde périsse maintenant !

En prononçant ces mots, il la déposa sur le degré élevé qui montait à la fenêtre, et s'élança dans la mer.

Les soldats étaient arrivés avec leurs torches.

Ils s'étonnèrent de ne pas voir le voleur, et demandèrent à Antonia si elle l'avait aperçu.

— Paix, leur dit-elle, en appliquant son doigt sur sa bouche, il est allé le premier au lit nuptial ; — et voilà, continua-t-elle en montrant le crêpe qu'il avait laissé à ses pieds, voilà son présent de noces.

XVII

Celui que l'ange me fit voir alors était monté sur un cheval pâle, et traînait tous les vivants à sa suite. Il s'appelait LA MORT.

APOCALYPSE.

LES troupes françaises venaient d'entrer dans les provinces vénitiennes. Le premier soin des généraux fut de purger ce pays des brigands qui l'infestaient, et qui pouvaient devenir pour une armée opposée le plus redoutable auxiliaire. C'est ce motif qui avait déterminé l'attaque du château de Duino. Presque tous les bandits périrent les armes à la main. On ne put avoir de vivants qu'un petit nombre d'entre eux, que des blessures graves venaient de mettre hors de combat ou qui s'étaient précipités dans la mer, et qui devaient avoir été recueillis par ces nacelles qu'Antonia avait observées. On présumait que Jean Sbogar se trouverait parmi eux ; mais, comme ses traits n'étaient pas connus des brigands eux-mêmes, rien ne pouvait fixer sur ce point les doutes de leurs vainqueurs. Fitzer, Ziska et la plupart des principaux affidés du capitaine étaient morts à ses côtés avant qu'il rentrât dans le château.

Les prisonniers furent envoyés à Mantoue pour y être jugés. On préféra cette ville assez éloignée à toute autre, parce qu'elle les mettait hors de la portée et des tentatives de leurs complices, et que son heureuse position militaire la défendait d'un coup de main. Antonia y fut conduite dans une voiture séparée. Son état de démence étant bien manifeste, on la confia dans un hôpital aux soins

d'un médecin célèbre par les progrès qu'il avait fait faire à la connaissance et au traitement de cette triste maladie.

Ses efforts furent couronnés d'un funeste succès. Antonia guérit, et comprit toute l'étendue de son malheur.

Pendant le temps qu'elle avait passé dans cette maison, elle ne cessa d'être l'objet de ces pieuses sollicitudes dont la religion seule peut enseigner le secret à la charité. A mesure qu'elle s'y était fait connaître, et que son esprit dégagé des ténèbres qui l'obscurcissaient avait repris ce charme liant qui enchaîne le cœur, elle avait excité autour d'elle, et surtout parmi les saintes filles qui desservaient cet hospice, un sentiment plus doux que la pitié.

Elle était aimée.

Comme aucune affection ne la rappelait dans le monde, et que cet asile paisible était désormais tout pour elle, il lui fut aisé de s'accoutumer à l'idée d'y finir sa vie. Un peu plus tard, elle aurait été forcée de s'y résoudre.

Quelques démarches pour rentrer dans ses grands biens restèrent inutiles. Des collatéraux avides, arrivés à la suite de l'armée, avaient fait constater la mort de Madame Alberti, avaient supposé la sienne, et s'étaient emparés de son héritage. Ils étaient puissants. Cette spoliation les rendait riches. Les réclamations d'Antonia ne pouvaient être entendues. Elle n'était plus aux yeux des hommes qu'une orpheline sans nom et sans aveu. Ce fut la moindre de ses infortunes, et son cœur ne la ressentit qu'en pensant au bien qu'elle aurait pu faire dans son nouveau genre de vie si elle y avait apporté les ressources de l'opulence. Ses bijoux suffirent du moins à sa dot et à la distribution des aumônes qui devaient faire connaître aux

pauvres qu'il leur était venu à l'hôpital de Sainte-Marie une bienfaitrice de plus.

Le jour de sa profession, longtemps retardé à cause de son extrême faiblesse, était enfin arrivé quand deux sbires vinrent la mander au nom de la justice.

L'instruction du procès des brigands était achevée. Ils avaient été condamnés à la peine capitale au nombre de quarante ; mais rien ne prouvait que Jean Sbogar fût parmi eux, et la terreur de ce nom formidable planait encore sur les provinces vénitiennes, où il pouvait seul rallier de nouvelles bandes aussi dangereuses que la première.

Dans cette incertitude, on se rappela la jeune fille folle qui avait été trouvée au château de Duino, et que tous les témoignages s'accordaient à présenter comme le seul objet qui eût jamais attendri l'implacable férocité de Jean Sbogar. On pensa qu'elle le reconnaîtrait sans doute parmi ses complices s'il se trouvait avec eux, et que son premier mouvement l'indiquerait d'une manière certaine ; c'est pour cela qu'on avait jugé à propos de la faire placer dans la grande cour des prisons au moment où les condamnés y passeraient pour la dernière fois.

Antonia était revêtue de son habit de noviciat ; ses cheveux étaient déjà attachés sous le bandeau des vierges, dont son teint pâle effaçait la blancheur ; deux sœurs hospitalières l'accompagnaient. Presque incapable de se soutenir, elle s'appuyait sur le bras de l'une d'elles ; sa main était fixée sur l'épaule de l'autre, et sa tête retombait sur sa poitrine.

Bientôt un bruit étrange se fit entendre ; c'était l'exclamation d'une horrible impatience qui se voyait enfin satisfaite ; elle leva les yeux et crut

distinguer quelque chose d'extraordinaire ; mais sa vue la servait mal. Un officier de justice qui s'en aperçut la fit avancer de quelques pas : elle vit plus distinctement, sans comprendre ce qu'elle voyait ; c'étaient des hommes dont le costume hideux la navrait de terreur, et qui s'avançaient sur une seule ligne devant une haie de soldats. Leurs pas étaient mesurés, leurs stations fréquentes. A chacun d'eux elle sentait s'accroître son affreuse inquiétude ; enfin elle fut frappée d'une illusion effroyable, et crut retomber en proie au délire dont elle venait d'être sauvée.

C'était lui.

C'était ce tableau qui lui avait inspiré une terreur si profonde à Venise, quand la tête de Lothario apparut dans une glace au-dessus de son châle rouge.

Elle s'avança d'elle-même pour convaincre ou pour détromper ses yeux ; sa physionomie avait le même caractère. Il était enveloppé d'une robe ou d'un manteau de la même couleur.

C'était lui.

— Lothario ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante en se précipitant vers lui.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes, car elle concevait qu'il allait mourir.

— Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !

— Lothario ! Lothario !...

— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !... et son cœur se brisa.

Elle était par terre, immobile ; elle avait cessé de respirer.

Un des sbires souleva sa tête avec la pointe

de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.

— Cette jeune fille est morte, dit-il...

— Morte ! reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. — Marchons !

LÉGENDE DE SŒUR BÉATRIX

LÉGENDE DE SŒUR BÉATRIX

Maria, gratiâ plena.

IL était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, et dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare. Quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des collèges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve,

plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossements de sa grand'mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques, et s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus depuis bien des années à celle qui s'était nourrie, pendant tant de siècles, des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elle étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentiments que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était née avec lui, et cette poésie avait aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles

artisans de la parole qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité ? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi ? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux éléments essentiels : la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rythmes compassés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de longtemps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricaneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la vérité qui est in-

terdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion ; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'âme, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit ; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes mêmes de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles ; quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissements : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire ? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti ?

Ô vous ! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés ; vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer ; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu ; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure ! Demain peut-être il serait trop tard ! Le progrès vous a dit : « Je marche », et le monstre marche en effet. Comme la

mort physique dont parle le poète latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu ; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas ! des enfants de la nature seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius, qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je bien gardé d'y changer la moindre chose dans le fond ; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaises habitudes sauront à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques,

le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avait appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial, qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie ; mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas

produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre, dans son oratoire, à une image de la sainte Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'âme de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus longtemps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage ; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleur. Elle suspendit un instant ses pas à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisants, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légère-

ment, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche, qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer ; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors, et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel ; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'Église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent longtemps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf ; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie, pleine de grâces », dit enfin le chapelain prosterné ; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité, ces admirables litanies où la foi a parlé

sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée ; et, après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorants, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne, et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrâce au manoir de LA SAINTE ? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté ? Quel nouveau séjour avait-elle choisi ? On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitants du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

— Puissante reine des anges ! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite.

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornements que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs

dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grâce, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries.*

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de LA SAINTE, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur *custode* du saint tabernacle ; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'élégance toujours nouvelle de sa parure ; d'en chasser la poussière et les insectes malfaisants ; de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur ; d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de pourpre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocents tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison ; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès lors dérobé le secret à la nature, elle rep sait sur le sein de la belle ma-

done, en touffe épaisse nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze ans dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue ; mais ce besoin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvements secrets dont elle était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience ; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son âme ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à laquelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les moments était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude ; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports. On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecoupées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs ; et la Vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence, car la sainte Vierge aimait Béatrix et se plaisait à en être aimée. Elle

avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si longtemps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt ; et quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansements, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la Vierge miraculeuse ; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie, obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lumière et reconnut sa libératrice : il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve ? Vous que j'ai tant aimée dans mon enfance, et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait permis d'espérer pour épouse ! Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement ? Ah ! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté,

dans l'ignorance où vous étiez des sentiments naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les hommes. Vous avez trahi sans le savoir votre destinée d'amante, et d'épouse et de mère ! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennui, d'amertume et de dégoût, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse ! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce que l'on aime dans des objets que l'on aime ! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie ; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos moments par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire ; les caresses innocentes de ces jolis enfants, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant ! Voilà ce que vous avez perdu ! Voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée ! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras point les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais ! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire ! Tu seras l'épouse de ton Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien-aimée ! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes ! Ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes ! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter !...

Béatrix ne répondit point ; elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consola-

tion et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet ; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas ! que cette Vierge sainte dont elle appelait en vain le secours ; et ses pleurs, cette fois, étaient amers et brûlants. On la vit, plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries.* Elle passait le reste de ses heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière, voici Béatrix qui gagne le chœur à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler, et les paroles meurent sur ses lèvres, ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains ; elle essaie de se raffermir et de se calmer ; elle tente un dernier effort ; elle parvient à arracher de son cœur quelques accents confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

— Ô céleste bienfaitrice de ma jeunesse ! dit-elle, Ô vous que j'ai si longtemps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon âme, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre ! O Marie, divine Marie, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Pourquoi avez-vous

permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer ? Vous savez, hélas ! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore ! Aujourd'hui, c'en est fait, Marie, et c'en est fait pour jamais ! Je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher loin de vous l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant, ô Marie, que j'ose vous adorer encore ! Prenez en compassion les larmes que je répands, et qui prouvent du moins combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens ! Accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres ; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quittée !

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première fois de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet bénit du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent le beau chevalier blessé et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis fut presque tout entière dans l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissances. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens

de séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte ; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels ; sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre ; et cependant Marie n'était pas tout à fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber sur le bouquet flétri de la Vierge un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres, comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur ; et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée !

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion ; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentiments ; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait Raymond autant qu'elle pouvait aimer, mais un jour arriva où elle comprit que Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour, plus horrible encore, où elle serait tout à fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi. Béatrix se trouva sans appui sur la terre, hélas ! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances. Les

eurs du scapulaire s'étaient flétries comme celles u bonheur. La source des larmes et de la prière tait tarie. La destinée que s'était faite Béatrix enait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa amnation. Plus on tombe de haut dans le chemin e la vertu, plus la chute a d'ignominie, plus elle st irréparable, et c'est de haut que Béatrix était ombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, t puis elle finit par en contracter l'habitude, arce que le ressort de son âme s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi, et pendant uinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait lonné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui 'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh ! que ces années fugitives emportèrent de résors avec elles : l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne leurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres pertes ! Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paye au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolents du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfants pour les détourner du péché ! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette ; elle résolut d'aller demander les aliments de la journée ou

l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue ! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur ; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées !

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand sa figure pâle et muette implorait timidement les secours des passants, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre. Les plus indifférents s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : « O ma fille ! comment êtes-vous tombée ?... » Et son regard, à elle, ne répondait plus ; car il y avait longtemps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha longtemps, longtemps : son voyage semblait ne devoir aboutir qu'à la mort. Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et raboteux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude ; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées aux fentes des rochers ; sa chaussure en lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglants ; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annonçaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient ; mais, au signal d'une cloche argentine dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souve-

ir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine ; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber ; ses doigts débiles la trahirent ; ils glissèrent sous le poids de son corps : « O sainte Vierge ! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée !... » Et la malheureuse Béatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables ! De pareilles nuits expient toute une vie de désordre ! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à ranimer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout à fait revenue à elle-même.

— Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir ! C'est un événement d'heureux augure pour la glorieuse fête de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui ! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau ? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien !... ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée ! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue ; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous

êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules ; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine ? Oh ! vous serez bien tout à l'heure !

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans mes prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis.

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère dans ces solitudes à plus de cinq lieues à la ronde ?

— Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ! s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation ; Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein ; le Seigneur ait pitié de moi !

— Eh quoi ! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas ? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillements de femme qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitants du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez ouï parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais, et je l'ai servie, répondit

Béatrix ; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas ! ils fleurissent toujours !... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés !... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous ?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle ? — puisqu'elle est restée jusqu'aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera longtemps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté ; — puisque, après la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel ?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix en soupirant amèrement ; je parle d'une autre Béatrix qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie qui altèrent vos esprits ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte d'adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez, ma sœur, allez au pied du

tabernacle ; vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des grâces de sa jeunesse. Je vous retrouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête, puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochait d'elle en faisant sa revue ordinaire du saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocents de sa jeunesse. Était-ce une illusion produite par le remords ? Était-ce un châtiment miraculeux, anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste ? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses mains, et la reposa immobile contre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtements avaient effleuré les barreaux, Béatrix accablée n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la

douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a longtemps que je t'attendais ; mais, comme j'étais sûre de ton retour, je pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et tu revêtiras avec lui ta première innocence, dont il est l'emblème ; c'est une grâce peu commune que je devais à ton amour, et que j'ai obtenue pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie ! Aimez Marie comme elle vous a aimée !

C'était Marie, en effet ; et quand Béatrix éperdue releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitants, en lui jetant une action de grâces brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ses compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli, exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour.

Elle se précipita aux pieds de la sainte Vierge, qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans les rêves de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles des solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges, sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses, les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie. On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le paradis, comme dans le monastère des Épines-Fleuries ; et, par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une âme était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le matin sur le seuil du monastère. La tourière l'avait vue, elle l'avait imparfaitement soulagée ; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposer ses membres débiles, affaiblis par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucune trace, mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis ; rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein ; j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est devenue. Elle est bien, mes sœurs, elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes ; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du Seigneur, sans ennui, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout à fait, que celle de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'âme qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le temps de l'éternité. L'Église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints.

Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge, car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints ; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur : tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius.

INÈS DE LAS SIERRAS

INÈS DE LAS SIERRAS

I

— Et toi, dit Anastase, ne nous feras-tu pas aussi un conte de revenants ?...

— Il ne tiendrait qu'à moi, répondis-je ; car j'ai été témoin de la plus étrange apparition dont il ait jamais été parlé depuis Samuel ; mais ce n'est pas un conte, vraiment ! C'est une histoire véritable.

— Bon ! murmura le substitut en pinçant ses lèvres ; y a-t-il quelqu'un aujourd'hui qui croie aux apparitions ?

— Vous y auriez peut-être cru aussi fermement que moi, repris-je, si vous aviez été à ma place.

Eudoxie rapprocha son fauteuil du mien, et je commençai :

— C'était dans les derniers jours de 1812. J'étais alors capitaine de dragons en garnison à Gironne, département du Ter. Mon colonel trouva bon de m'envoyer en remonte à Barcelone, où se tenait, le lendemain de Noël, un marché de chevaux fort renommé dans toute la Catalogne, et de m'adjoindre pour cette opération deux lieutenants du régiment, nommés Sergy et Boutraix, qui étaient mes amis particuliers. Vous permettrez, s'il vous plaît, que je vous entretienne un moment de l'un et de l'autre, parce que les détails dans lesquels j'entrerai sur leur caractère ne sont pas entièrement inutiles au reste de mon récit.

Sergy était un de ces jeunes officiers que nous donnaient les écoles, et qui avaient à vaincre quelques préventions, et même quelques antipathies, pour être bien vus de leurs camarades. Il en avait triomphé en peu de temps. Sa figure était charmante, ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve. Il n'était point d'exercice dans lequel il n'excellât, point d'art dont il n'eût le goût et le sentiment, quoique son organisation délicate et nerveuse le rendît plus sensible au charme de la musique. Un instrument qui chantait sous des doigts habiles, et surtout une belle voix, le remplissaient d'un enthousiasme qui se manifestait quelquefois par des cris et par des larmes. Quand c'était une voix de femme, et que cette femme était jolie, ses transports allaient jusqu'au délire. Ils m'avaient souvent inquiété sur sa raison. Vous jugerez aisément que le cœur de Sergy devait être fort accessible à l'amour, et presque jamais, en effet, on ne l'aurait trouvé libre de l'une de ces passions violentes dont la vie d'un homme paraît dépendre ; mais l'heureuse exaltation de sa sensibilité le défendait elle-même contre ses excès. Ce qu'il fallait à cette âme ardente, c'était une âme ardente comme elle, avec laquelle elle pût s'associer et se confondre ; et bien qu'il crût la voir partout, il ne l'avait jusque-là rencontrée nulle part. Il résultait de là que l'idole de la veille, dépouillée du prestige qui l'avait divinisée, n'était plus qu'une femme le lendemain, et que le plus passionné des amants en était aussi le plus mobile. Pendant ces jours de désabusement, où il retombait de toute la hauteur de ses illusions dans l'humiliante conviction de la réalité, il avait coutume de dire que l'objet inconnu de ses vœux et de ses espérances n'habitait pas la terre ; mais il le cherchait encore,

sauf à se tromper encore comme il avait fait mille fois. La dernière erreur de Sergy avait été produite par une petite chanteuse assez médiocre, attachée à la troupe de Bascara qui venait de quitter Gironne. Deux jours entiers, la virtuose avait occupé les plus hautes régions de l'Olympe. Deux jours avaient suffi à l'en faire descendre au rang des plus simples mortelles. Sergy ne s'en souvenait plus.

Avec cette irritabilité de sentiment, il était impossible que Sergy n'eût pas beaucoup de penchant pour le merveilleux. Il n'y avait pas de région où ses idées s'égarassent plus volontiers. Spiritualiste par raisonnement ou par éducation, il l'était bien davantage par imagination ou par instinct. Sa foi dans la maîtresse imaginaire que le monde des esprits lui avait réservée n'était donc pas un simple jeu de la fantaisie : c'était le sujet favori de ses rêveries, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédommageait du fâcheux retour de ses essais inutiles. Loin de me révolter contre cette chimère, quand le hasard la ramenait dans la conversation, je m'en étais servi plus d'une fois avec succès pour combattre ses désespoirs amoureux, qui se renouvelaient tous les mois. En général, c'est une chose assez bien entendue pour le bonheur, que de se réfugier dans une vie idéale, quand on sait au juste ce que vaut celle-ci.

Boutraix faisait avec Sergy le contraste le plus parfait. C'était un grand et gros garçon, plein, comme lui, de loyauté, d'honneur, de bravoure, de dévouement à ses camarades ; mais sa figure était fort commune, et son esprit ressemblait à sa figure : il ne connaissait que par ouï-dire l'amour moral, cet amour de tête et de cœur qui trouble ou embellit la vie, et il le regardait comme une invention des

romanciers et des poètes qui n'a jamais existé que dans les livres. Quant à l'amour qu'il savait comprendre, il en faisait quelque usage dans l'occasion, mais sans lui donner plus de soins et de temps qu'il n'en mérite. Ses loisirs les plus doux étaient pour la table, où il était le premier assis, et qu'il quittait toujours le dernier, à moins que le vin ne manquât. Après un beau fait de guerre, le vin était la seule chose de ce monde qui lui inspirât quelque enthousiasme. Il en parlait avec une sorte d'éloquence, et il en buvait beaucoup sans en boire jusqu'à l'ivresse. Par une faveur particulière de son tempérament, il n'était jamais tombé dans cet état grossier qui rapproche l'homme de la brute ; mais il faut convenir qu'il s'endormait à propos.

La vie intellectuelle se réduisait, pour Boutraix, à un très petit nombre d'idées sur lesquelles il s'était fait des principes invariables, ou qu'il était parvenu à exprimer par des formules absolues, fort commodes pour le dispenser de discuter. La difficulté de prouver quelque chose par une suite de bons raisonnements l'avait déterminé à tout nier. A toutes les inductions tirées de la foi ou du sentiment, il répondait par deux mots sacramentels, accompagnés d'un haussement d'épaules : *fanatisme* et *préjugé*. Si on s'obstinait, il penchait sa tête sur le dos de sa chaise, et poussait un sifflement aigu dont la tenue durait autant que l'objection, et lui épargnait l'embarras de l'entendre. Quoiqu'il n'eût jamais lu deux pages de suite, il croyait avoir lu Voltaire, et même Piron, qu'il regardait comme un philosophe : ces deux beaux esprits étaient ses autorités suprêmes ; et l'*ultima ratio* de toutes les controverses auxquelles il daignait prendre part se résumait dans cette phrase triomphante : « Voyez d'ailleurs ce qu'ont dit Voltaire et Piron ! » L'alter-

cation finissait ordinairement là, et il en remportait l'honneur, ce qui lui avait valu dans son escadron la réputation d'un excellent logicien. Avec tout cela, Boutraix était un bon camarade, et l'homme de l'armée, sans contredit, qui se connaissait le mieux en chevaux.

Comme nous nous proposions de nous remonter nous-mêmes, nous étions convenus de nous servir, pour notre voyage à Barcelone, de la voie des *arrieros*, ou voituriers, qui abondent à Gironne ; et la facilité d'en trouver nous avait inspiré une confiance qui faillit être trompée. La solennité du 24 au soir, et le marché du surlendemain, attiraient, de tous les points de la Catalogne, une quantité innombrable de voyageurs, et nous avions précisément attendu à ce jour-là pour nous procurer le véhicule nécessaire. A onze heures du matin, nous cherchions encore un *arriero*, et il ne nous en restait exactement qu'un seul en espérance, quand nous le rencontrâmes à sa porte en disposition de partir.

— Malédiction sur ta carriole et sur tes mules ! s'écria Boutraix, excédé de colère, en s'asseyant sur une borne. Que tous les diables d'enfer, s'il y en a, se déchaînent sur ton passage, et que Lucifer lui-même te donne le couvert ! Nous ne partirons donc pas !...

L'*arriero* se signa et recula d'un pas.

— Dieu vous ait en sa sainte garde, maître Estevan, repris-je en souriant. Avez-vous des voyageurs ?

— Je ne peux pas dire positivement que j'aie des voyageurs, répondit le voiturier, puisque je n'en ai qu'un, le seigneur Bascara, régisseur et *gracioso* de la comédie, qui va rejoindre sa troupe à Barcelone, et qui était resté en arrière pour accompagner les bagages, c'est-à-dire cette malle bourrée

de nippes et de chiffons, qui ne ferait pas la charge d'un âne.

— Voilà qui est pour le mieux, maître Estevan ! Votre voiture est à quatre places, et le seigneur Bascara nous permettra volontiers de payer les trois quarts du voyage, qu'il sera libre d'ailleurs de porter tout entier en compte à son directeur. Nous lui garderons le secret. Prenez la peine de lui demander s'il veut bien nous autoriser à l'accompagner.

Bascara n'hésita qu'autant qu'il le fallait pour trouver moyen de donner à son consentement l'apparence d'un procédé obligeant. A midi nous étions partis de Gironne.

La matinée avait été aussi belle qu'on pût la désirer pour la saison ; mais à peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de la ville, que les blanches vapeurs qui flottaient depuis le lever du soleil, au sommet des collines, en draperies molles et légères, se développèrent avec une rapidité surprenante, embrassèrent tout l'horizon, et nous pressèrent de toutes parts comme une muraille. Bientôt elles se résolurent en pluie mêlée de neige, et d'une extrême finesse, mais si intense et si pressée, qu'on aurait cru que l'atmosphère était convertie en eau, ou que nos mules nous avaient entraînés dans les bas-fonds d'un fleuve heureusement perméable à la respiration. L'élément équivoque que nous parcourions avait perdu sa transparence, au point de nous dérober les lisières et les points les plus rapprochés du chemin ; notre conducteur lui-même ne s'assurait de le suivre qu'en le sondant à tout moment du regard et du pied, avant d'y engager son équipage, et ces essais, souvent répétés, retardaient de plus en plus notre marche. Les gués les plus commodes avaient d'ail-

leurs assez grossi en quelques heures pour devenir périlleux, et Bascara n'en traversait pas un sans se recommander à saint Nicolas, ou à saint Ignace, patrons des navigateurs.

— J'ai réellement peur, dit Sergy en souriant, que le ciel n'ait pris au mot la terrible imprécation dont Boutraix a ce matin accueilli le malheureux *arriero*. Tous les diables de l'enfer semblent s'être déchaînés sur notre passage, comme il l'avait souhaité, et il ne nous manque plus que de souper avec le démon en personne, pour voir son présage accompli. Il est fâcheux, vous en conviendrez, de subir les conséquences de cette colère impie.

— Bon, bon, répondait Boutraix en se réveillant à demi. Préjugé ! superstition ! fanatisme !

Et il se rendormait aussitôt.

La route devint un peu plus sûre quand nous fûmes parvenus aux grèves rocheuses et solides de la mer ; mais la pluie, ou plutôt le déluge au travers duquel nous nagions si péniblement, n'avait point diminué. Il ne sembla tarir que trois heures après le coucher du soleil, et nous étions encore fort loin de Barcelone. Nous arrivions à Mattaro, où nous résolûmes de coucher, dans l'impossibilité de faire mieux, car notre attelage était excédé de fatigue ; il eut cependant à peine tourné pour s'introduire dans la vaste allée de l'auberge, que l'*arriero* vint ouvrir notre portière, et nous annonça d'un air triste que la cour était déjà encombrée de voitures qu'on ne pouvait héberger.

— C'est une fatalité, ajouta-t-il, qui nous poursuit dans ce voyage de malheur ! Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

— Voyons, dis-je en m'élançant de la chaise, s'il faut nous résoudre à bivouaquer dans une des cités les plus hospitalières de l'Espagne, ce

serait une rude extrémité après un voyage aussi pénible.

— Seigneur officier, répondit un muletier qui fumait son *cigarro*, indolemment adossé contre le montant de la porte, vous ne manquerez pas de compagnons dans votre disgrâce, car il y a plus de deux heures qu'on refuse tout le monde dans les auberges et dans les maisons particulières, où les premiers venus ont trouvé à s'abriter. Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

Je connaissais depuis longtemps cette manière de parler, familière au peuple en pareille occasion ; mais jamais son retour fastidieux n'avait importuné plus désagréablement mon oreille.

Je me fis jour toutefois jusqu'auprès de l'hôtesse, à travers une tumultueuse cohue de voyageurs, d'*arrieros*, de mules et de palefreniers, et je parvins à tourner sur moi son attention, et frappant rudement je ne sais quel ustensile d'airain du pommeau de mon épée :

— Une écurie, une chambre, une table bien servie, m'écriai-je de ce ton impérieux qui nous réussissait d'ordinaire, et tout cela sur-le-champ ! C'est pour le service de l'empereur !

— Eh ! seigneur capitaine, répliqua-t-elle avec assurance, l'empereur lui-même ne trouverait pas dans toute mon hôtellerie une place où se tenir assis ! Des vivres et du vin, tant qu'il vous plaira, si vous êtes d'humeur à souper au grand air, car il n'est, grâce à Dieu, pas difficile de s'en pourvoir dans une ville telle que celle-ci ; mais il n'est pas en ma puissance d'élargir la maison pour vous recevoir. Sur ma foi de chrétienne, il n'y a de logement vacant qu'au château....

— La peste soit des proverbes et du pays de Sancho ! interrompis-je brusquement. Passe en-

core si ce château maudit existait réellement quelque part, car j'aimerais mieux y passer la nuit que dans la rue.

— N'est-ce que cela ? reprit-elle en me regardant fixement. C'est qu'en vérité vous m'y faites penser ! le château de Ghismondo n'est pas à plus de trois quarts de lieue d'ici, et on y trouve en effet des logements ouverts en tout temps. Il est vrai qu'on profite peu de cet avantage, mais vous n'êtes pas hommes, vous autres Français, à céder un bon gîte au démon. Voyez si cela vous convient, et votre voiture va être chargée de tout ce qui est nécessaire pour vous faire passer la nuit joyeusement, si vous ne recevez quelque fâcheuse visite.

— Nous sommes trop bien armés pour en redouter aucune, répondis-je ; et quant au démon lui-même, j'en ai entendu parler comme d'un convive assez agréable. Avisez donc à nos provisions, ma bonne mère ! Des rations pour cinq, dont chacun mange comme quatre, du fourrage pour nos mules, et un peu trop de vin, s'il vous plaît, car Boutraix est avec nous...

— Le lieutenant Boutraix ! s'écria-t-elle en rapprochant ses mains étendues, ce qui est, comme tout le monde le sait, une exclamation en gestes : *Mozo*, deux paniers de douze, et vrai *rancio !...*

Dix minutes après, l'intérieur du coche était transformé en office de bonne maison, et si plantureusement garni, qu'on n'y aurait pas introduit le plus exigu de nos voyageurs ; mais, ainsi que je l'ai dit, le temps, qui n'avait pas cessé d'être menaçant, paraissait du moins apaisé pour un moment. Nous n'hésitâmes pas à faire le chemin à pied.

— Où allons-nous, seigneur capitaine ? dit l'*arriero* surpris de ces préparatifs.

— Où irions-nous, mon pauvre Estevan, si ce

n'était à l'endroit que vous-même aviez indiqué? Au château de Ghismondo, probablement.

— Au château de Ghismondo! Que la bienheureuse Vierge ait pitié de nous! Mes mules elles-mêmes n'oseraient entreprendre ce voyage!

— Elles le feront cependant, repartis-je en lui glissant dans la main une pincée de piécettes, et elles seront dédommagées de cette dernière fatigue par une réfection copieuse. Pour vous, mon cher camarade, il y a là dedans trois bouteilles de vieux vin de Palamos dont vous me direz des nouvelles. Seulement, ne perdons point de temps, car nous sommes presque à jeun les uns et les autres, et d'ailleurs, le ciel commence furieusement à se brouiller.

— Au château de Ghismondo, répéta lamentablement Bascara. Savez-vous, mes seigneurs, ce que c'est que le château de Ghismondo? Personne n'y a jamais pénétré impunément, sans avoir fait un pacte préalable avec l'esprit de malice, et je n'y mettrais pas le pied pour la charge des galions. Non vraiment, je n'irai pas!...

— Vous irez, sur mon honneur, aimable Bascara, reprit Boutraix en le ceignant d'un bras vigoureux. Siérait-il à un généreux Castillan, qui exerce avec gloire une profession libérale, de reculer devant le plus inepte des préjugés populaires? Ah! si Voltaire et Piron avaient été traduits en espagnol comme ils devraient l'être dans toutes les langues du monde, je ne serais pas en peine de vous prouver que le diable dont on vous fait peur est un épouvantail de vieilles femmes, inventé au profit des moines par quelque méchant buveur d'eau de théologien; mais je vous ferai toucher cela au doigt quand nous aurons soupé, car j'ai l'estomac trop vide et la bouche trop sèche pour soutenir avec avantage, à l'heure

qu'il est, une discussion philosophique. Marchez donc, brave Bascara, et soyez assuré de trouver toujours le lieutenant Boutraix entre le diable et vous, s'il était assez téméraire pour vous menacer de la moindre offense. Mordieu ! il ferait beau voir !

Nous nous étions engagés, en parlant ainsi, dans le chemin raboteux et haché de la colline, au bruit des *hélas !* sanglotants de Bascara, qui marquait chacun de ses pas d'une des effusions des psaumes ou d'une des invocations des litanies. Je dois convenir que les mules elles-mêmes, ralenties par la fatigue et par la faim, ne se rapprochaient du but de notre équipée nocturne que d'une allure maussade et rechignée, s'arrêtant de temps en temps, comme si elles avaient attendu un contre-ordre salutaire, et retournant piteusement une tête abattue vers chaque toise de la route qu'elles achevaient de parcourir.

— Qu'est-ce donc, dit Sergy, que ce château de fatale renommée qui inspire à ces bonnes gens une terreur si sincère et si profonde ? Un rendez-vous de revenants, peut-être ?

— Et peut-être, lui répondis-je tout bas, un repaire de voleurs ; car le peuple n'a jamais conçu de superstition de ce genre qui ne fût fondée sur quelque motif légitime de crainte. Mais, à nous trois, nous avons trois épées, trois paires d'excellents pistolets, des munitions pour recharger ; et, outre son couteau de chasse, l'*arriero* est certainement muni, suivant l'usage, d'un bon ganivet de Valence.

— Qui ne sait ce que c'est que le château de Ghismondo ? murmura Estevan d'une voix déjà émue. Si ces illustres seigneurs sont curieux de l'apprendre, je suis en état de les satisfaire, car feu mon père y est entré. C'était un brave celui-là ! Dieu lui pardonne d'avoir un peu trop aimé à boire !

— Il n'y a pas de mal, interrompit Boutraix. Que diable vit donc ton père au château de Ghismondo ?

— Raconte-nous cette histoire, reprit Sergy, qui aurait donné la partie de plaisir la plus raffinée pour un conte fantastique.

— Aussi bien, après cela, répliqua le muletier, leurs seigneuries seront libres de retourner, si elles le jugent à propos.

Et il poursuivit :

— Ce malheureux Ghismondo, dit-il, — et, se reprenant aussitôt comme s'il craignait d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — malheureux en effet, continua-t-il, pour avoir attiré sur lui l'inexorable colère de Dieu, car je ne lui veux d'ailleurs aucun mal !... Ghismondo était à vingt-cinq ans le chef de l'illustre famille de Las Sierras, si renommée en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près ; mais l'année au juste est mentionnée dans les livres. C'était un beau et brave cavalier, libéral, gracieux, longtemps bien venu de tous, mais trop enclin à de méchantes compagnies, et qui ne sut pas se conserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit dans ses déportements, et qu'il se ruina presque entièrement par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu fort imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui était le seul débris de son riche patrimoine. Content d'échapper dans cette retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissaient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avaient porté le trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la fortifier, et il s'y confina pour le reste de ses jours,

avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'âme avait devancé les années : leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d'armes qui avaient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource était de s'associer à leur fortune. Une des premières expéditions de Ghismondo eut pour objet de se procurer une compagne, et, semblable à l'infâme oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa propre victime. Quelques-uns disent cependant qu'Inès de Las Sierras, c'était le nom de sa nièce, souscrivit en secret à son enlèvement. Qui pourra jamais expliquer les mystères du cœur des femmes ?

Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expéditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à ce rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auraient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avait suppléé par des impôts levés sur les passants, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de son château devinrent en peu de temps redoutables.

— N'est-ce que cela ? dit Boutraix. Ce que tu viens de dire est partout. C'était un des résultats nécessaires de la féodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage.

— Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, reprit l'*arriero*. La douce Inès, qui avait reçu une éducation chrétienne, fut tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grâce. A l'instant où l'heure de minuit vient rappeler aux fidèles la naissance du Sauveur, elle pénétra, contre son usage, dans la

salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissaient sur leùrs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étaient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtiments éternels qui en seraient la suite ; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguère encore avait battu pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentiments humains. C'était, mes seigneurs, une entreprise audessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compagnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein.

— Le monstre ! s'écria Sergy, aussi ému que s'il avait entendu le récit d'une histoire véritable.

— Cet incident horrible, continua Estevan, ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte ; et il était trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Ils emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, et le cadavre dans son linceul.

Mais la vengeance céleste, poursuivit Estevan après une pause assez solennelle, mais l'infaillible justice de Dieu n'avait pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obscurcissaient la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissante d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui allait tomber ; mais pâle, ensanglantée, traînant le long habit des morts, et déployant vers lui une main

flamboyante qu'elle vint imposer lourdement sur son cœur, à l'endroit même qu'elle avait inutilement pressé quelques heures auparavant. Lié par une puissance irrésistible, Ghismondo tenta en vain de se soustraire à l'effroyable apparition. Ses efforts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissements sourds et confus. L'implacable main restait clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûlait, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où disparut le fantôme. Ses complices reçurent la même visite et subirent le même supplice.

Le lendemain, et tous les lendemains qui le suivirent pendant une année presque éternelle, les trois maudits se trouvèrent au jour en s'interrogeant du regard sur le songe qu'ils avaient fait, car ils n'osaient se parler ; mais la communauté du péril et du gain les appelait bientôt à de nouveaux crimes ; la licence de la nuit les appelait à de nouvelles orgies qu'ils prolongeaient davantage ; et l'heure du sommeil leur était redoutable ; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûlait toujours.

Revint enfin l'anniversaire du 24 décembre — c'est aujourd'hui, mes seigneurs ! — et le repas du soir les réunissait comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnait à Mattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève dans la galerie du château : ME VOILA ! criait Inès. C'était elle. Ils la virent entrer, rejeter son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnement et de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivants ; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé ; mais tout à coup sa main flamboya comme dans les mystères de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, l'écuyer et le page.

Alors tout fut fini pour cette vie passagère, car leur cœur calciné avait fini de se réduire en cendres, et il ne renvoya plus de sang à leurs veines. Il était trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maîtres, pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du festin ; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendemain, personne ne se réveilla.

Sergy avait paru profondément préoccupé pendant tout le récit, parce que les idées qu'il faisait naître se rapportaient à la matière ordinaire de ses rêveries ; Boutraix poussait de temps à autre un soupir expressif, mais qui n'exprimait guère que l'impatience et l'ennui ; le comédien Bascara murmurait entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui semblaient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de l'*arriero*, et un mouvement souvent renouvelé de sa main me fit soupçonner qu'il défilait les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admirais ces lambeaux poétiques de la tradition qui venaient se coudre naturellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que l'imagination éclairée par le goût ne dédaignerait pas toujours.

— Ce n'est pas tout, reprit Estevan, et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre dangereux projet. Depuis la mort de Ghismondo et des siens, son détestable repaire, devenu odieux à tous les hommes, est resté en partage au démon. La route même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevoir. On sait seulement, à n'en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre à minuit — mes seigneurs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure — les croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer dans ces

terribles secrets savent qu'alors le chevalier, l'écuyer et le page reviennent du sein des morts prendre place à l'orgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès, dans son linceul qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée, Inès, qui boit et mange, qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant, à chaque fois, qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune fille leur montre sa blessure encore ouverte, les touche au cœur de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de l'enfer !

Ces derniers mots firent partir Boutraix d'un éclat de rire convulsif qui lui ôta un instant la respiration.

— Que le diable t'emporte ! s'écria-t-il en frappant l'*arriero* sur l'épaule d'un coup de poing rudement amical ; j'ai failli être ému de ces sornettes que tu racontes d'ailleurs assez bien ; et je me sentais troublé comme un sot, quand l'enfer et le purgatoire m'ont rendu à moi-même. Préjugés, mon Catalan ! Préjugés d'enfant qu'on épouvante avec des masques ! Vieilles fables de la superstition qui n'ont plus de crédit qu'en Espagne ! Tu verras, tantôt, si la peur du diable m'empêche de trouver le vin bon — et, par parenthèse, cela me rappelle que j'ai soif. Presse donc tes mules, s'il te plaît, car, pour voir le souper plus promptement servi, je porterais un toast à Satan lui-même.

— C'étaient les propres paroles de mon père dans une partie de débauche qu'il fit à Mattaro avec des soldats comme lui, dit l'*arriero*. Comme on demandait encore du vin au maître de la posada :

— Il n'y en a plus qu'au château de Ghismondo, répondit-il.

— J'en aurai donc, répliqua mon père, qui était alors impie comme un gavache ; et, par le saint corps de Dieu ! j'en aurai, quand Satan devrait le verser. J'irai. — Tu n'iras pas ! Oh ! que tu n'iras pas !... — J'irai, répliqua-t-il avec un blasphème plus exécrable encore ; et il s'obstina si bien qu'il y alla.

— A propos de ton père, dit Sergy, tu avais oublié la question de Boutraix. Que vit-il de si effrayant au château de Ghismondo ?

— Ce que je vous ai dit, mes nobles seigneurs. Après avoir parcouru une longue galerie de tableaux fort anciens, il s'arrêta au seuil de la salle des banquets ; et, comme la porte était ouverte, il y jeta un regard assez assuré. Les damnés étaient à table, et Inès leur montrait sa plaie sanglante. Ensuite elle dansa, et chacun de ses pas la rapprochait de l'endroit où il était placé. Son cœur se brisa tout à coup à l'idée qu'elle venait le prendre. Il tomba de son haut comme un corps mort, et ne revint à lui que le lendemain sur le seuil de l'église paroissiale.

— Où il s'était endormi la veille, reprit Boutraix, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin. Rêve d'ivrogne, mon pauvre Estevan ! Que la terre lui soit aussi légère qu'il l'a trouvée souvent mobile et chancelante sous ses pas ! Mais cet infernal château, n'y arriverons-nous jamais ?

— Nous y sommes, répondit l'*arriero* en arrêtant ses mules.

— Il était temps, dit Sergy ; voilà la tourmente qui commence, et — chose étrange dans cette saison ! — j'ai entendu gronder le tonnerre deux ou trois fois.

— On l'entend toujours à pareille époque,

auprès du château de Ghismondo, répliqua l'*arriero*.

Il n'avait pas fini de parler qu'un éclair éblouissant déchira le ciel, et nous montra les blanches murailles du vieux castel, avec ses tourelles groupées comme un troupeau de spectres, sur une immense plate-forme d'un roc uni et glissant.

La porte principale paraissait avoir été fermée longtemps ; mais les gonds supérieurs avaient fini par céder à l'action de l'air et des années, avec les pierres qui les soutenaient ; et ses deux battants, retombés l'un sur l'autre, tout rongés par l'humidité et tout mutilés par le vent, surplombaient, prêts à crouler, au-dessus du parvis. Nous n'eûmes pas de peine à les abattre. Dans l'intervalle qu'ils avaient laissé en se séparant vers leur base, et où le corps d'un homme aurait eu peine à s'introduire, s'étaient amassés quelques débris du cintre et de la voûte qu'il fallut écarter devant nous. Les feuilles robustes d'aloès qui s'étaient fait jour dans leurs interstices tombèrent ensuite sous nos épées, et la voiture entra dans la vaste allée dont les dalles n'avaient pas gémi sous le passage d'une roue depuis le règne de Ferdinand le Catholique. Nous nous hâtâmes alors d'allumer quelques-unes des torches dont nous nous étions munis à Mattaro, et dont la flamme, nourrie par un courant impétueux, résista heureusement aux battements d'ailes des oiseaux nocturnes qui s'enfuyaient de toutes les fentes du vieux bâtiment en poussant des cris lamentables. Cette scène, qui avait, en vérité, quelque chose d'extraordinaire et de sinistre, me rappela involontairement la descente de don Quichotte dans la caverne de Montésinos ; et l'observation que j'en fis en riant aurait peut-être arraché un sourire à l'*arriero* et à Bascara

lui-même, s'ils avaient pu sourire encore ; mais leur consternation augmentait à chaque pas.

La grande cour s'ouvrit enfin devant nous. Sur sa gauche s'étendait un large auvent qui servait de toit à une espèce de hangar, destiné autrefois à protéger, contre l'intempérie des saisons, les chevaux du châtelain, comme l'attestaient des anneaux de fer placés, de distance en distance, à la muraille. Nous nous réjouîmes à l'idée d'y remiser commodément notre équipage ; et cette pensée parut égayer jusqu'au souci d'Estevan, qui s'occupait, avant toutes choses, du bien-être et du repos de ses mules. Deux torches, fortement fixées à des crampons qui paraissaient préparés pour elles, jetèrent sur cet abri une lumière réjouissante ; et le fourrage, dont nous avions chargé le derrière de la voiture, splendidement étalé devant l'attelage harassé de jeûne et de travail, lui rendit un air de gaieté qui faisait plaisir à voir.

— C'est au mieux, mes seigneurs, dit Estevan un peu rassuré ; je comprends que mes mules puissent passer ici la nuit ; et il y a un proverbe qui dit « que le muletier est bien partout où peuvent loger ses mules ». S'il vous plaît de me laisser quelques vivres pour souper à côté d'elles, je crois pouvoir vous en répondre jusqu'à demain ; car je crains moins les démons de l'écurie que ceux du salon. Ce sont d'assez bons diables que l'accoutumance nous a rendus familiers, à nous autres *arrieros*, et dont la malignité se borne à mêler les crins des chevaux, ou à les étriller à rebrousse-poil. Quant à nous, pauvres gens que nous sommes, ils se contentent de nous pincer assez serré pour que la marque en reste pendant une semaine, sous la forme d'une tache jaune que toute l'eau du Ter ne laverait pas ; de nous donner des crampes qui

retournent le mollet sur l'os de la jambe, ou de se coucher pesamment sur notre estomac en riant comme des fous. Je me sens homme à braver tout cela, moyennant la grâce de Dieu et les trois bouteilles de vin de Palamos que le seigneur capitaine m'a promises.

— Les voilà, lui dis-je en l'aidant à détacher la voiture, et, de plus, deux pains et un quartier de brebis rôtie. Maintenant que la cavalerie et le train sont logés, allons pourvoir là-haut à l'étape des fantassins.

Nous enflammâmes quatre torches, et nous nous engageâmes dans le grand escalier, à travers les débris dont il était obstrué partout, Bascara entre Sergy et Boutraix, qui l'encourageaient de leur parole et de leur exemple, et faisant céder la peur à la vanité, si puissante sur une âme espagnole. J'avouerai que cette incursion sans périls avait cependant quelque chose d'aventureux et de fantastique dont mon imagination était secrètement flattée, et je puis ajouter qu'elle présentait des difficultés propres à exciter notre ardeur. Une partie des murailles avait croulé çà et là, et dressé devant nous en vingt endroits différents autant de barricades accidentelles qu'il fallait tourner ou franchir. Des planches, des solives, des poutres tout entières, tombées des parties supérieures de la charpente, se croisaient et s'impliquaient en tous sens sur les degrés rompus dont les éclats anguleux se hérissaient sous nos pieds. Les vieilles croisées qui avaient donné du jour au vestibule et aux degrés étaient depuis longtemps tombées, arrachées par les orages, et nous n'en reconnaissions les vestiges qu'au bruit des vitres déjà brisées que la semelle de nos bottes faisait craquer. Un vent impétueux, chargé de neige, s'introduisait

avec d'horribles sifflements à travers l'espace qu'elles avaient abandonné en s'abattant d'une pièce, un ou deux siècles auparavant ; et la végétation sauvage dont la tempête y avait jeté les semences ajoutait encore aux embarras de ce passage et à l'horreur de cet aspect. Je pensai, sans le dire, que le cœur d'un soldat serait porté d'un élan plus facile et plus naturel à l'attaque d'une redoute ou à l'assaut d'une forteresse. Nous arrivâmes enfin au palier du premier étage, et nous reprîmes haleine un moment.

A notre gauche s'ouvrait un corridor long, étroit et obscure, dont nos torches, pressées à l'entrée, ne purent éclaircir les ténèbres. Devant nous était la porte des appartements, ou plutôt elle n'y était plus. Cette nouvelle invasion ne nous donna que la peine d'entrer, la torche au poing, dans une salle carrée qui avait dû recevoir les hommes d'armes. Nous en jugeâmes du moins ainsi à deux rangs de banquettes délabrées qui la garnissaient sur toutes ses faces, et à quelques trophées d'armes communes, à demi rongées par la rouille, qui pendaient encore à ses parois. Nous la traversâmes en faisant rouler sous nos pieds quatre ou cinq tronçons de lance et autant de canons d'escopette. Elle aboutissait en retour d'équerre à une galerie beaucoup plus étendue en longueur, mais d'une largeur médiocre, dont le côté droit était percé de croisées vides comme celles de l'escalier, et auxquelles battaient à peine encore les restes d'un chambranle pourri. Le plancher de cette partie du bâtiment avait été tellement dégradé par les influences de l'atmosphère et par la chute de la pluie, qu'il abandonnait toutes ses mortaises, et qu'il ne prolongeait plus vers le mur extérieur qu'une frange mince et déchirée. De

cette direction, on le sentait fléchir et se relever avec une élasticité suspecte, et le pied s'y engageait comme dans une poussière compacte qui ne demande qu'à céder. D'espace en espace, les parties les moins solides commençaient à s'écailler en compartiments bizarres et béants, que la marche d'un curieux plus téméraire que moi n'aurait pas sondés impunément. J'entraînai brusquement mes camarades vers la muraille de gauche, où le passage paraissait moins hasardeux. Elle était garnie de tableaux.

— Aussi vrai qu'il n'y a pas de Dieu, ce sont des tableaux, dit Boutraix. L'ivrogne qui a engendré ce malotru d'*arriero* serait-il venu jusqu'ici ?

— Eh non ! lui répondit Sergy avec un rire un peu amer. Il s'endormit sur le parvis de l'église de Mattaro, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin.

— Je ne te demande pas ton avis, reprit Boutraix en braquant son lorgnon sur les cadres disloqués et poudreux qui tapissaient le mur en lignes inégales sous une multitude d'angles capricieux, mais sans qu'il s'en trouvât un seul qui ne s'éloignât pas plus ou moins de la perpendiculaire. Ce sont des tableaux en effet, et des portraits, si je ne me trompe. Toute la famille de Las Sierras a posé dans ce coupe-gorge.

De pareils vestiges de l'art des siècles reculés auraient pu fixer notre attention dans une autre circonstance ; mais nous étions trop pressés d'assurer à notre petite caravane un gîte sûr et commode pour employer beaucoup de temps à l'examen de ces toiles frustes qui avaient presque disparu sous l'enduit humide et noir des années. Cependant, parvenu aux derniers portraits, Sergy

en rapprocha son flambeau avec émotion, et, me saisissant vivement par le bras :

— Regarde, regarde, s'écria-t-il, ce chevalier au sombre regard, dont le front est ombragé par un panache rouge : ce doit être Ghismondo lui-même ! Vois comme le peintre a merveilleusement exprimé dans ces traits jeunes encore les lassitudes de la volupté et les soucis du crime. C'est une chose triste à voir !...

— Le portrait suivant t'en dédommagera, répondis-je en souriant à son hypothèse. C'est celui d'une femme, et s'il était mieux conservé ou plus rapproché de nos yeux, tu t'extasierais à la vue des charmes d'Inès de Las Sierras, car on pourrait supposer aussi que c'est elle. Ce qu'on en distingue est déjà de nature à produire une vive impression. Que d'élégance dans cette taille élancée ! Quel attrait piquant dans cette attitude ! Que ce bras et cette main, si parfaitement modelés, promettent de beautés dans l'ensemble qui nous échappe ! C'est ainsi que devait être Inès !

— Et c'est ainsi qu'elle était, reprit Sergy en m'entraînant vers lui, car, sous ce point de vue, je viens de rencontrer ses yeux. Oh ! jamais une expression plus passionnée n'a parlé à l'âme ! Jamais la vie n'est descendue plus vivante du pinceau ! Et si tu veux suivre cette indication sous les écailles de la toile jusqu'au doux contour où la joue s'arrondit autour de cette bouche charmante, si tu saisis comme moi le mouvement de cette lèvre un peu dédaigneuse, mais où l'on sent respirer toute l'ivresse de l'amour...

— Je me ferai une idée imparfaite, continuai-je froidement, de ce que pouvait être une jolie femme de la cour de Charles-Quint.

— De la cour de Charles-Quint, dit Sergy en baissant la tête. Cela est vrai.

— Attendez, attendez, dit Boutraix, à qui sa haute taille permettait d'atteindre de la main jusqu'au cartouche gothique dont la baguette inférieure du cadre était décorée, et qui venait d'y passer son mouchoir à plusieurs reprises. Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreu, si ce n'est en syriaque ou en bas-breton ; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerais autant expliquer l'Alcoran.

Sergy poussa un cri d'enthousiasme.

— Inès de Las Sierras ! Inès de Las Sierras ! répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. Lis plutôt !

— Inès de Las Sierras ! répliquai-je : c'est cela ; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or devaient être les armoiries parlantes de sa famille. Il paraît que cette infortunée a réellement existé et qu'elle habitait ce château. Mais il est bientôt temps d'y chercher un asile pour nous-mêmes. N'êtes-vous pas disposés à pénétrer plus avant ?

— A moi ! messieurs, à moi ! cria Boutraix, qui nous avait précédés de quelques pas. Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les rues humides de Mattaro ; un logement digne d'un prince ou d'un intendant militaire ! Le seigneur Ghismondo aimait ses aises, et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. Oh ! le superbe corps de caserne !

Cette pièce immense était en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevait la lumière de deux croisées très étroites, que la faveur de leur disposition avait préservées des dégradations communes à tout le bâtiment. Ses tentures en cuir imprimé et ses grands fauteuils à

l'antique avaient je ne sais quel air de magnificence que leur vieillesse rendait encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvrait ses vastes flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géants, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraîcheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujetties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

— Je ne doute pas, dis-je en m'occupant avec mes compagnons des préparatifs du repas, que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitants de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière que ces croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Estevan.

— Ajoute à cela, dit Boutraix, que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'*arriero* ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. Voilà un habit de chevalier qui semble taillé pour le capitaine ; je rappellerai trait pour trait, avec celui-ci, l'intrépide écuyer du damné qui était, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine ; et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages. Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit d'une gaieté folle !

Pendant que Boutraix parlait, il s'était travesti de pied en cap, et nous l'avions imité en riant, car il n'y a rien de plus contagieux qu'une extravagance entre de jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastaient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étaient descendus subi-

tement de leurs toiles gothiques, ne se seraient pas trouvés très dépaysés dans leur castel héréditaire.

— Et la belle Inès ! s'écria Boutraix. Vous n'y avez pas pensé ? Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Grâces seraient jalouses, voudrait-il bien se charger de ce rôle pour cette fois seulement, à la demande générale du public ?

— Messieurs, répondit Bascara, je me prête volontiers aux plaisanteries qui n'intéressent pas le salut de mon âme, et c'est ma profession ; mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y prendre part. Vous verrez peut-être, à votre grand dommage, qu'on ne brave pas impunément les puissances de l'enfer. Réjouissez-vous comme bon vous semblera, puisque la grâce ne vous a pas touchés ; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Seigneur. Accordez-moi seulement, comme à votre frère en Jésus-Christ, dont le nom soit toujours loué, la permission de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier.

— Tiens, lui dit Boutraix, cette magnifique oraison jaculatoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siège, mon ami ; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou ! D'ailleurs, ajouta-t-il en se rasseyant et en remplissant son verre, Inès ne vient qu'au dessert, — et j'espère bien qu'elle viendra.

— Dieu nous en préserve ! dit Bascara.

Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gauche le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante. Je promenai un regard

autour de la table, et, soit préoccupation, soit faiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avait quelque chose de sérieux qui me serrait le cœur. Sergy, plus avide que moi d'impressions romanesques, paraissait plus ému encore. Boutraix buvait.

— D'où vient, dit Sergy, que ces idées solennelles dont la philosophie se fait un jeu ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés ? La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour entrer en possession de quelque privilège qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence ?

— Sur mon honneur, répondit Boutraix, je ne croirais pas à cette supposition, quand même tu l'aurais énoncée en termes assez clairs pour me la faire comprendre. L'effet dont tu parles résulte tout bonnement d'une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enfance, et c'est ce qui est admirablement expliqué par Voltaire dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bonhomme qui grommelle depuis un quart d'heure le *Benedicite* sur sa ration, avant d'oser se hasarder à y mettre la dent.

Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied à pied, en se retranchant, comme à l'ordinaire, derrière ses arguments irrésistibles, *préjugé, superstition* et *fanatisme*. Je ne l'avais jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique ; mais la conversation ne se maintint pas longtemps à la hauteur de ces sublimes régions de l'intelligence,

car le vin était capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'ont rien de mieux à faire. Il était minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, quand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de joie, comme si cette conviction nous avait affranchis d'une inquiétude cachée :

— Minuit ! messieurs, minuit ! et Inès de Las Sierras n'est pas venue !

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un éclat de rire.

— Tête et mort ! dit Boutraix en se soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon ; quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rouge bord à la santé de notre demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance !

— A Inès de Las Sierras ! cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras ! répétai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres déja pleins.

— Me voilà ! cria une voix qui partait de la galerie de tableaux.

— Hein ? dit Boutraix en se rasseyant. La plaisanterie n'est pas mauvaise ; mais qui l'a faite ?

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

— Ce faquin de voiturier, répondis-je, que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà ! me voilà ! reprit la voix. Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo !

— C'est une voix de femme, et de jeune femme, dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout la main sur la garde de nos épées, et s'assit à la place d'Inès.

— Me voilà ! dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

— C'est une femme, en effet, repris-je à demi-voix ; et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera ce mystère, s'il peut s'expliquer.

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous avait oubliés tout à fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais pas été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle ; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une minute auparavant

sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe ; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans ; mais les passions, le malheur — ou la mort — avaient imprimé à ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restait rien dans cette physionomie qui appartînt à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce temps-là contre les folles surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoir au gré de son imagination. Si vous parvenez à vous figurer quelque chose qui approche de la réalité, vous irez mille fois plus loin que tous les artifices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un trait oblique, extrêmement léger, qui vient mourir à un pouce au-dessus du sourcil ; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent l'ineffable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si vous le pouvez, quelque chose de vague et d'indécis, comme le

trouble d'un doute inquiet qui cherche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues.

Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c'était le vêtement de notre mystérieuse étrangère. Je ne doutais pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai à me rappeler que c'était dans le portrait d'Inès. Il paraissait emprunté, comme le nôtre, au magasin d'un costumier assez habile en mise en scène, mais il avait moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert encore riche, mais molle et hâlée, que rattachaient çà et là des rubans flétris, devait avoir appartenu à la garde-robe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouverait peut-être la froide humidité de la tombe ; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étais parfaitement rendu au libre exercice de mes facultés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silence :

— Eh quoi ! nobles chevaliers, dit-elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée? Vous ne pensiez, à mon arrivée, qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agréments, alarme-t-elle la gaieté ? Le monde aurait-il changé à ce point depuis que j'en suis sortie ?

— Pardonnez, madame, répondit Sergy ; tant

d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, repris-je aussitôt. Les sentiments que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter en nous un étonnement passager dont nous avons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne pouvait nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis si longtemps perdu leurs habitants, et ce lieu sauvage, cette heure avancée de la nuit, ce désordre inaccoutumé des éléments ne nous permettaient pas de l'espérer. Vous serez sans doute bienvenue, madame, partout où vous daignerez paraître ; mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, qu'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de parler.

— Mon nom ? reprit-elle vivement ; ne le savez-vous pas ? Dieu m'est témoin que je ne suis venue qu'à votre appel !...

— A notre appel ! dit Boutraix en balbutiant et couvrant son visage de ses mains.

— En vérité, continua-t-elle en souriant, et je connais trop les bienséances pour en agir autrement. Je suis Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras ! cria Boutraix, plus consterné que s'il avait vu la foudre tomber auprès de lui. Ô justice éternelle !

Je la regardai fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahît la feinte et le mensonge.

— Madame, lui dis-je en affectant un peu plus de calme que je n'en avais réellement, les déguisements sous lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peut-être assez malséants pour ce saint

jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hospitalité discrète et respectueuse; nous nous prêterons même volontiers à reconnaître en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d'esprit, autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d'éclat qu'elle n'en eut jamais ; c'est le plus sûr de tous les prestiges ; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie, n'aurait pu être arraché à notre crédulité.

— Je suis loin de lui demander un pareil effort, répondit Inès avec dignité ; mais qui pourrait me contester le titre que je prends dans la propre maison de mes pères ? Oh ! continua-t-elle en s'animant par degrés, j'ai payé assez cher ma première faute pour croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expiation ; mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourments qui me dévorent, si le nom d'Inès de Las Sierras n'est pas mon nom ! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès ! Quel intérêt aurais-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher, et de quel droit repousseriez-vous l'aveu, assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié ?...

Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours croissante, pendant que Boutraix, qui avait depuis quelque temps la tête appuyée sur ses bras accoudés, la laissait lourdement tomber sur la table.

— Tenez, seigneur ! dit-elle en arrachant de son

bras un carcan d'or à demi rongé par les années, et en le jetant dédaigneusement devant moi, voilà le dernier présent de ma mère, et le seul joyau de son héritage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobre de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissements de la populace.

Les trois montagnes de sinople y étaient incrustées en fines émeraudes, et le nom de *Las Sierras*, gravé en vieilles lettres, s'y lisait distinctement encore sous la rouille du temps.

Je relevai le bracelet avec respect, et je le lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d'exaltation où était parvenu son esprit, elle ne me remarqua point.

— S'il vous fallait d'autres preuves, reprit-elle avec une sorte de délire, le bruit de mes malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous ? Voyez ! ajouta-t-elle en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. C'est là que le poignard m'a frappée !

— Malheur ! malheur ! cria Boutraix en soulevant sa tête, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil.

— Les hommes ! les hommes ! dit Inès du ton d'un mépris amer, ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur !...

Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pour rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émotion était à son comble, et je comprenais trop bien son ivresse pour la condamner.

Un nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu, plus triste que le premier. Abandonnés,

chacun de notre côté, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une terreur irréfléchie qui était devenue incapable de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisait les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation de ces hauts mystères sur lesquels je craignais de m'être formé, par le passé, des opinions téméraires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux que la mort a saisies au milieu de la vie, et dont les traits réfléchissent pour toujours l'expression du sentiment passager dans lequel elle les a surprises. La physionomie d'Inès paraissait beaucoup plus animée ; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchaînement inexplicable d'idées lui faisait prendre tour à tour, comme sous l'empire d'un songe, il aurait été impossible de déterminer celle qui la dominait, quand elle prit la parole en riant :

— Je ne me rappelle pas, dit-elle, ce que je vous priais de m'expliquer tout à l'heure, mais vous savez bien que ma pensée ne peut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aimais, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la faiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnez-moi d'avoir oublié trop longtemps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, ajouta-t-elle en se levant avec une grâce infinie et en nous présentant son verre, Inès de Las Sierras vous salue à son tour. A vous, noble chevalier, le ciel vous soit favorable dans vos entreprises ! A vous, écuyer mélancolique, dont quelque peine secrète altère la gaieté naturelle, puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange ! A vous, beau

page, dont la tendre langueur annonce une âme occupée de soucis plus doux, puisse l'heureuse femme qui a fixé votre amour y répondre par un amour digne de vous ; et si vous n'aimez pas encore, puissiez-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime ! A vous, mes seigneurs !...

— Oh ! j'aime, et j'aime pour toujours ! s'écria Sergy. Qui pourrait vous avoir vue et ne pas vous aimer ? A Inès de Las Sierras ! A la belle Inès !...

— A Inès de Las Sierras ! répétai-je en me levant de mon fauteuil.

— A Inès de Las Sierras ! murmura Boutraix sans changer de place ; et, pour la première fois de sa vie, il porta une santé solennelle sans boire.

— A vous tous ! reprit Inès en rapprochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser.

Sergy s'en saisit, et y plongea une lèvre ardente ; je ne sais pourquoi j'aurais voulu le retenir, comme si j'avais pensé qu'il y bût la mort.

Quant à Boutraix, il était retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorbait toute son âme.

— Voilà qui est bien, dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Sergy, et en posant de temps à autre sur son cœur une main aussi incendiaire que celle dont nous avait parlé la légende d'Estevan. Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux ! Ne pensez-vous pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique ?...

— Oh ! dit Boutraix, qui ne pouvait presque plus articuler autre chose, chanterait-elle ?...

— Chantez, chantez ! répondit Sergy en passant des doigts frémissants dans les cheveux d'Inès : c'est votre Sergy qui vous en prie.

— Je le veux bien, reprit Inès ; mais l'humidité de ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvait autrefois belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une *tertulia* bachique, où devraient ne résonner que des airs joyeux. Attendez, continua-t-elle en élevant ses yeux célestes vers la voûte et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance de la *Niña Matada*, qui sera nouvelle pour vous comme pour moi, car je la composerai en chantant.

Il n'est personne qui n'ait pu reconnaître combien le mouvement animé de l'improvisation prêtait de séductions à une voix inspirée. Malheur à l'homme qui écrit froidement sa pensée, élaborée, discutée, éprouvée par la réflexion et par le temps ! Il n'ira jamais émouvoir une âme jusque dans ses sympathies les plus secrètes. Assister à l'enfantement d'une grande conception, la voir s'élancer du génie de l'artiste, comme Minerve de la tête de Jupiter, se sentir emporté dans son essor à travers les régions inconnues de l'imagination, sur les ailes de l'éloquence, de la poésie, de la musique, c'est la plus vive des jouissances qui aient été données à notre nature imparfaite ; c'est la seule qui la rapproche sur la terre de la Divinité dont elle a tiré son origine.

Ce que je viens de vous dire, c'est ce que j'éprouvais aux premiers accents d'Inès. Ce que j'éprouvai un peu plus tard, il n'y a point de termes dans les langues qui puissent l'exprimer. Les deux essences de mon être se séparaient distinctement dans ma pensée : l'une, inerte et grossière, que son poids matériel retenait fixée sur un des fauteuils de Ghismondo ; l'autre, déjà transformée, qui s'élevait au ciel avec les paroles d'Inès, et qui en recevait, à leur gré, toutes les impressions d'une vie nouvelle,

inépuisable en voluptés. Soyez bien convaincus que si quelque génie malheureux a douté de l'existence de ce principe éternel, dont la vie impérissable est enchaînée quelques jours dans les liens de notre vie passagère, et qu'on appelle l'âme, c'est qu'il n'avait pas entendu chanter Inès, ou une femme qui chantât comme elle.

Mes organes, vous le savez, ne se refusent pas à ce genre d'émotion ; mais je suis loin de les croire assez délicats pour le subir dans toute sa puissance. Il en était autrement de Sergy, dont l'organisation entière était celle d'une âme à peine captive, et qui ne touchait à l'humanité que par quelque lien fragile, toujours prêt à le laisser libre quand il voulait s'en affranchir. Sergy criait, Sergy pleurait, Sergy n'était plus en lui-même, et quand Inès, transportée, allait se perdre dans des inspirations plus sublimes encore que tout ce que nous avions entendu, elle semblait l'appeler à elle d'un sourire. Boutraix s'était un peu réveillé de son morne abattement, et fixait sur Inès deux gros yeux attentifs, où l'expression d'un plaisir étonné avait un moment remplacé celle de la frayeur. Bascara n'avait pas changé de position, mais les douces sensations du virtuose commençaient à triompher des craintes de l'homme du peuple. Il relevait de temps à autre un front où l'admiration le disputait à l'épouvante, et soupirait d'extase ou d'envie.

Un cri d'enthousiasme succéda au chant d'Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but. Je remplis de nouveau les verres, et je saluai Inès.

— Hélas ! dit-elle, je ne sais plus chanter, ou bien cette salle a trahi ma voix. Autrefois il n'y

avait pas un atome de l'air qui ne me répondît, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces harmonies toutes-puissantes que j'interrogeais, que j'écoutais, qui se mariaient à mes paroles, quand j'étais heureuse et aimée. Ô Sergy ! continua-t-elle en le regardant avec tendresse, il faut être aimée pour chanter !...

— Aimée ! cria Sergy en couvrant sa main de baisers, adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse ! S'il ne faut que le sacrifice sans réserve d'un cœur, d'une âme, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chante, Inès, chante encore, chante toujours !

— Je dansais aussi, reprit-elle en appuyant languissamment sa tête sur l'épaule de Sergy ; mais comment danser sans instrument ? Merveille ! ajouta-t-elle tout à coup. Quelque démon favorable a glissé des castagnettes dans ma ceinture...

Et elle les dégagea en riant.

— Jour irrévocable de la damnation, dit Boutraix, vous voilà donc venu ! Le mystère des mystères est accompli ! Le jugement dernier s'approche ! Elle dansera !...

Pendant que Boutraix achevait de parler, Inès s'était levée, et débutait par des pas graves et lentement mesurés, où se déployaient avec une grâce imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeait de place et qu'elle se montrait sous des aspects nouveaux, notre imagination s'étonnait, comme si une belle femme de plus avait apparu à nos regards, tant elle savait enchérir sur elle-même dans l'inépuisable variété de ses poses et de ses mouvements. Ainsi, par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles langueurs de la volupté, puis au

délire de la joie, puis je ne sais à quelle extase plus délirante encore et qui n'a point de nom ; puis elle disparaissait alors dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'affaiblissait en proportion de son éloignement, et diminuait, diminuait toujours, jusqu'à ce qu'on eût cessé de l'entendre en cessant de la voir ; puis il revenait de loin, s'augmentait par degrés, éclatait tout à fait quand elle reparaissait subitement sous des torrents de lumière à l'endroit où elle était le moins attendue ; et alors elle se rapprochait de nous au point de nous effleurer de sa robe, en faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées, qui babillaient comme des cigales, et en jetant çà et là, au travers de leur fracas monotone, quelques cris perçants, mais tendres, qui pénétraient l'âme. Ensuite, elle s'éloignait encore, s'enfonçait à demi dans l'ombre, paraissant et disparaissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos yeux, et cherchant à se laisser voir ; et ensuite on ne la voyait plus, on ne l'entendait plus, on n'entendait plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt ; et nous restions éperdus, palpitants d'admiration et de crainte, en attendant le moment où son voile, emporté par le mouvement de la danse, viendrait flotter et s'éclairer à la lumière des flambeaux, où sa voix nous avertirait du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisait vibrer en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenait, elle tournait sur elle-même, comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle s'élançait de la terre, comme s'il avait dépendu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendait, comme s'il avait dépendu d'elle de n'y pas toucher ; elle ne bondis-

sait pas sur le sol ; vous auriez cru qu'elle ne faisait qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avait défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête, penchée avec l'expression d'une caressante impatience, et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paraissaient nous implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allais y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens.

— Reste, lui dit-il, ou je meurs !...

— Je pars, répondit-elle, et je meurs si tu ne viens !... Âme d'Inès, ne viendras-tu pas ?

Elle tomba demi assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avait décidément cessé de nous voir.

— Écoute, Sergy, continua Inès. En sortant de cet appartement, tu verras à ta droite un corridor long, étroit, obscur. (Je l'avais remarqué en entrant.) Tu le suivras longtemps, avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche, marche toujours ! Tu ne te rebuteras pas des détours infinis qu'il doit présenter à ta vue ; il n'y a pas moyen de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage, vers les souterrains. Il en manque quelques-uns ; mais l'amour franchit aisément ces obstacles qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une faible femme. Marche, marche toujours ! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux, encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont, depuis longtemps, mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j'habite, je les renverrai aux créneaux avec tous leurs petits. Marche, marche toujours ! Mais viens, et ne tarde pas... Viendras-tu ?

— Si j'irai ! s'écria Sergy Oh ! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout !...

— Qui m'aime me suive ! répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant.

Au même instant, elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus ; l'obscurité des parties éloignées de la salle nous l'avait cachée déjà pour toujours.

Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, était venu me seconder. Bascara lui-même se leva.

— Monsieur, dis-je à Sergy, comme votre aîné, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas ! Ne vois-tu pas, malheureux, que tu es ici responsable de notre vie à tous ? Ne vois-tu pas que cette femme, trop séduisante hélas ! n'est que le magique instrument dont se sert une troupe de bandits cachée dans cet affreux repaire, pour nous séparer et pour nous perdre ? Oh ! si tu étais seul et libre de disposer de toi-même, je comprendrais ton funeste égarement, et je ne pourrais que te plaindre ; Inès a tout ce qu'il faut pour justifier un pareil sacrifice. Mais songe qu'on n'espère nous réduire qu'en nous isolant, et que si nous devons mourir ici nous devons mourir autrement que dans une embûche grossière, en vendant cher notre vie aux assassins. Sergy tu nous appartiens avant tout : tu ne nous quitteras pas !

Sergy, dont la raison paraissait combattue par une foule de sentiments contraires, me regarda fixement, et tomba sans force sur son fauteuil.

— A nous, maintenant, messieurs continuai-je en tournant péniblement la porte sur ses gonds rouillés. Amassons ces vieux meubles en barricades

pour nous en faire un rempart. Pendant qu'il s'ébranlera sous une attaque presque infaillible, nous aurons le temps de nous mettre sur nos gardes, et de tenir nos armes prêtes. Nous sommes en état de résister à vingt brigands, et je doute qu'ils soient ici.

— J'en doute aussi, dit Boutraix, quand ces précautions furent prises, et que nous nous retrouvâmes autour de la table près de laquelle s'était enfin assis Bascara, un peu rassuré par notre air de résolution. Les mesures dont le capitaine vient de s'aviser sont conseillées par la prudence, et le guerrier le plus intrépide ne fait rien d'indigne de sa bravoure en se mettant à l'abri des surprises ; mais l'idée qu'il se forme de ce château me paraît dénuée de toute vraisemblance ; une bande de scélérats n'occuperait pas impunément, au temps où nous vivons, sous la terreur de nos armes, et au milieu de l'activité infatigable de notre police, les ruines d'un vieux bâtiment à demi-lieue d'une grande ville. C'est une chose plus impossible que toutes celles dont nous avons nié tantôt la possibilité.

— En vérité, lui dis-je en raillant, pensez-vous, Boutraix, que Voltaire et Piron seraient de cet avis ?

— Capitaine, répliqua-t-il avec une froide dignité dont je ne l'aurais jamais cru capable, et que lui inspirait sans doute la nature des idées nouvelles auxquelles son esprit commençait à s'ouvrir, l'ignorance et la présomption de mes jugements méritaient cette ironie, et je ne m'en offenserai point. J'imagine que Voltaire et Piron n'expliqueraient guère mieux que moi ce qui s'est passé tout à l'heure sous nos yeux ; mais, quoi qu'il en soit de cet événement et de tout ce qui peut le

suivre, vous me permettrez de penser que les ennemis auxquels nous avons affaire maintenant n'ont pas besoin de trouver des portes ouvertes.

— Ajoutez à cela, dit Bascara, qu'un semblable expédient est indigne des voleurs les plus maladroits. Vous envoyer cette Inès si bien apprise, que vous regardez comme leur complice, c'était éveiller votre attention et non pas la distraire. Leur supposerez-vous la pensée qu'il ait pu se trouver un homme assez fou — j'en demande bien pardon au seigneur Sergy — pour suivre un fantôme dans une tombe ; et s'il est impossible de compter sur un pareil résultat, à quoi bon les frais de cette prodigieuse apparition, qui n'aurait servi qu'à vous avertir ? N'était-il pas plus naturel de vous laisser passer la première partie de la nuit dans l'aveuglement d'une folle confiance, et d'attendre le moment où, surpris par le sommeil et par le vin, vous ne leur donneriez plus que la peine de vous égorger sans péril, si vos dépouilles, assez légères et plus propres à les déceler qu'à les enrichir, eussent offert un appât bien tentant à leur cupidité ? Je ne vois, quant à moi, dans cette explication, que l'effet d'un esprit incrédule qui s'obstine contre l'évidence et qui aime mieux croire aux calculs de sa fausse prudence qu'aux miracles de Dieu.

— Fort bien, repris-je, seigneur Bascara, on ne saurait mieux raisonner, et je reviens à votre avis. Mais si cette explication n'est pas bonne, êtes-vous sûr que je ne vous en tiens pas une autre en réserve ? Vos sens paraissent assez reposés maintenant pour l'entendre, et le calme parfait qui a succédé à vos terreurs, si promptement dissipées, me fournira, au besoin, une preuve de plus. Vous êtes comédien, seigneur Bascara, et très bon comédien, je vous en réponds ; vous l'avez mieux prouvé cette nuit que

vous ne le fîtes jamais à Gironne. Cette merveilleuse cantatrice, cette danseuse incomparable, que vous tenez probablement en réserve pour l'ouverture du théâtre de Barcelone, ne la connaissez-vous pas ? N'aurait-il pas été piquant d'en faire l'essai, dans une scène admirablement conduite, sur la sensibilité irritable de trois amateurs passionnés, dont l'enthousiasme peut servir de garantie à vos succès à venir ? Votre vanité espagnole ne se serait-elle pas amusée en même temps, avec trop de complaisance, à l'espoir d'inspirer quelque mouvement d'inquiétude et de crainte à trois officiers français ? Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Ah ! ah ! dit Boutraix souriant et achevant de vider son verre, car il ne cherchait encore qu'un prétexte à redevenir un grand philosophe comme autrefois, qu'en dites-vous, mauvais plaisant ?...

Sergy, qui n'était pas sorti jusqu'alors de son abattement rêveur, releva vers nous un œil moins triste et moins égaré. L'idée de retrouver Inès sur la terre des vivants avait apporté quelque adoucissement à sa douleur ; il entrevoyait l'espérance de la rappeler parmi nous et de la revoir encore. Il écouta.

Bascara haussa les épaules.

— Permettez, continuai-je en lui prenant la main, cette plaisanterie n'est pas d'assez mauvais goût pour nous irriter, et nous y avons pris trop de plaisir pour vous en faire un crime. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par mes camarades, que chacun de nous payera volontiers sa place à la répétition ; mais, maintenant, la comédie est jouée, et vous nous en devez le secret comme à d'honnêtes gens qu'on ne mystifie pas impunément, et dans lesquels un homme tel que vous est heureux de trouver des amis. Expliquez-vous avec fran-

chise, détruisons ces barricades ridicules, et faites rentrer Inès ! Je vous préviens que toute réticence prolongée au delà des bornes que notre politesse a bien voulu y mettre deviendrait une injure sanglante, et que vous payeriez chèrement ! Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Parce qu'il est inutile de répondre, dit Bascara. Un seul moment de réflexion vous aurait épargné la peine de m'interroger. Je m'en rapporte à vous-même.

— Réellement, monsieur ! Mais encore ! Il me semble que j'ai été assez précis.

— De la précision, soit, répliqua Bascara. Mais la vraisemblance, où est-elle ? Écoutez plutôt. N'est-il pas vrai que vous m'avez rencontré ce matin dans la voiture d'Estevan ? N'est-il pas vrai que vous y avez pris place à côté de moi ? N'est-il pas vrai que je ne pouvais vous y attendre ? N'est-il pas vrai que je ne vous ai pas quittés un moment depuis ?

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Continuons, dit Bascara. La tempête inopinée qui nous a surpris en sortant de Gironne, avais-je pu la prévoir ? Avais-je pu prévoir que nous n'arriverions pas aujourd'hui à Barcelone ? Avais-je prévu que l'auberge de Mattaro serait pleine ? Avais-je prévu que vous formeriez le projet téméraire de coucher dans ce château de Ghismondo dont le seul aspect fait dresser les cheveux à la tête des voyageurs ? N'ai-je pas combattu cette résolution de toutes mes forces, et suis-je venu ici autrement qu'en cédant presque à la force ?

— Cela est vrai, dit Boutraix.

— Cela est vrai, dit Sergy.

— Attendez, continua Bascara. Dans quel des-

sein aurais-je organisé cette prodigieuse intrigue? Dans le dessein d'essayer sur trois officiers de la garnison de Gironne les débuts d'une cantatrice, d'une danseuse comme celle que vous venez de voir. (Il vous plaît de l'appeler ainsi, et je ne m'y oppose pas.) Vraiment, mes seigneurs, vous faites trop d'honneur à la munificence d'un pauvre régisseur de province, en supposant qu'il donne de pareilles représentations *gratis*. Oh ! si j'avais une actrice comme Inès — la miséricorde du Seigneur puisse-t-elle descendre sur elle ! — je me garderais bien de l'exposer à gagner un rhume mortel sous les voûtes humides de ce château de malédiction, ou une entorse dans leurs ruines. Je me garderais bien de la conduire à Barcelone où il n'y a pas d'eau à boire depuis la guerre, quand elle ferait ma fortune dans une saison à la Scala de Milan, ou à l'Opéra de Paris. Et que dis-je, dans une saison ! dans une seule soirée, dans un seul air, dans un pas ! La Pedrina de Madrid, dont on a tant parlé, quoiqu'elle n'ait paru qu'une fois, et qui se réveilla, dit-on, le lendemain avec les trésors de la couronne, la Pedrina elle-même pouvait-elle en approcher ? Une chanteuse, vous l'avez entendue ! Une danseuse qui n'a pas touché un instant le parquet de ses pieds !...

— Cela est vrai, dirent ensemble Sergy et Boutraix.

— Encore un mot, ajouta Bascara. Mon calme subit vous a surpris, et pourquoi pas, puisqu'il m'a étonné moi-même ? Je le comprends maintenant. L'impatience avec laquelle Inès s'est retirée annonçait que le moment de l apparition était fini, et cette idée a soulagé mon esprit. Quant à la raison pour laquelle les trois damnés n'ont pas paru comme à l'ordinaire, c'est une question plus difficile,

mais à laquelle je ne prends d'autre intérêt que celui de la charité chrétienne. Elle concerne plus particulièrement, selon toute apparence, ceux qui les ont représentés.

— Alors, dit Boutraix, que Dieu veuille prendre pitié de nous !

— Étrange mystère, m'écriai-je en frappant la table du poing, car je m'étais rendu à ces raisons. Qu'est-ce donc, je vous le demande, que nous avons vu tout à l'heure ?...

— Ce que les hommes voient très rarement dans cette vie, répondit Bascara, son rosaire à la main, et ce qu'un très grand nombre d'hommes ne verront pas dans l'autre, — une âme du purgatoire.

— Messieurs, repris-je avec assez de fermeté. il y a ici un secret qu'aucune intelligence humaine ne peut pénétrer. Il est caché sans doute dans quelque fait naturel dont l'explication nous arracherait un sourire, mais qui échappe à la portée de notre raison. Quoi qu'il en soit, il nous importe à tous de ne pas prêter l'autorité de notre témoignage à des superstitions indignes du christianisme comme de la philosophie. Il nous importe surtout de ne pas compromettre l'honneur de trois officiers français dans le récit d'une scène fort extraordinaire. j'en conviens, mais dont l'énigme développée tôt ou tard risquerait fort de nous livrer, un jour, à la dérision publique. Je jure ici sur l'honneur, et j'attends de vous le même serment, de ne jamais parler en toute ma vie de ce qui s'est passé cette nuit, tant que les causes de ce bizarre événement ne me seront pas clairement connues.

— Nous le jurons aussi, dirent Sergy et Boutraix.

— Je prends le divin Jésus à témoin, dit Bas-

cara, par la foi que j'ai en sa sainte Nativité dont on célèbre à l'heure qu'il est la glorieuse commémoration, de n'en jamais parler qu'à mon directeur, sous le sceau du sacrement de pénitence ; et que le nom du Seigneur soit célébré dans tous les siècles !

— *Amen*, reprit Boutraix en l'embrassant avec une effusion sincère. Je vous prie, mon cher frère, de ne pas m'oublier dans vos prières, car je ne sais malheureusement plus les miennes...

La nuit s'avançait. Un sommeil inquiet vint nous surprendre tour à tour. Je n'ai pas besoin de vous dire de quels rêves il fut agité. Le soleil se leva enfin dans un ciel plus pur que nous n'aurions pu l'espérer la veille, et sans nous dire un seul mot, nous gagnâmes Barcelone où nous fûmes arrivés de bonne heure.

— Et puis après ? dit Anastase.

— Après ? Qu'entends-tu par là, je te prie ? Le conte n'est-il pas fini ?

— Je ne sais pourquoi il me semble qu'il y manque quelque chose encore, dit Eudoxie.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Deux jours après, nous étions de retour à Gironne, où nous attendait un ordre de départ pour le régiment. Les revers de la grande armée forçaient l'empereur à réunir l'élite de ses troupes dans le Nord. Je m'y retrouvai avec Boutraix, qui était devenu dévot depuis qu'il avait parlé en propre personne à une âme du purgatoire, et avec Sergy, qui n'avait plus changé d'amour depuis qu'il était tombé amoureux d'un fantôme. Au premier feu de la bataille de Lutzen, Sergy était à côté de moi. Il fléchit tout à coup et laissa reposer sa tête, frappée d'un plomb mortel, sur le cou de mon cheval.

— Inès, murmura-t-il, je vais te rejoindre ; — et il rendit le dernier soupir.

Quelques mois plus tard l'armée rentra en France, où d'inutiles prodiges de valeur retardèrent, sans l'empêcher, la chute inévitable de l'empire. La paix se fit alors et un grand nombre d'officiers déposèrent pour jamais les armes. Boutraix s'enferma dans un cloître où je pense qu'il est encore ; je me retirai dans l'héritage de mes pères, que je n'ai pas envie de quitter. Voilà tout.

— Ce n'est pas là, dit Anastase d'un air boudeur, toute l'histoire d'Inès. Tu dois en savoir davantage.

— Cette histoire est très complète dans son genre, répondis-je. Vous m'avez demandé une histoire de revenant, et c'est une histoire de revenant que je vous ai racontée, ou bien il n'en fut jamais. Tout autre dénouement serait vicieux dans mon récit, car il en changerait la nature.

— Mauvaise défaite, dit le substitut. Vous cherchez à vous sauver d'une explication par une subtilité. Raisonnons un peu, s'il vous plaît, car la logique est de mise partout, même dans les contes de revenant. Vous avez pris avec vos camarades l'engagement solennel de garder un silence absolu sur l'événement de la nuit de Noël tant que le fait de l'apparition ne vous serait pas clairement expliqué ; vous vous êtes même soumis à cette obligation par serment, et je m'en souviens bien, car je n'ai dormi qu'au commencement de la narration, qui, par parenthèse, traînait quelque peu en longueur. Or, vous n'avez pu être dégagé de cette espèce de contrat synallagmatique — c'est ainsi qu'on l'appelle en droit — que par l'éclaircissement conditionnel sur lequel il était fondé ; à moins qu'il ne vous plaise de supposer que vous en avez été affranchi par la mort de l'un des contractants et par l'entrée en profession de l'autre, laquelle peut

être considérée, à la vérité, comme une espèce de mort ; mais je vous préviens que ce déclinatoire ne peut être admis dans l'espèce, ce que je vous prouverai à loisir si vous persistez dans vos conclusions. Donc vous êtes dans le cas flagrant d'infraction à l'engagement contracté, si la condition qui le résout n'a pas été accomplie.

— Je vous prie, monsieur le substitut, répliquai-je, de m'épargner ce procès, à moi qui n'en eus de ma vie. Je suis parfaitement en règle sur les termes de mon contrat, que j'aurais pu me dispenser d'alléguer, si je n'avais voulu tout dire. Mais l'histoire qu'on réclame, c'est une autre histoire ; la pendule marque minuit et davantage ; voulez-vous me permettre de laisser le mot du logogriphe suspendu pendant un mois, comme celui du vieux *Mercure de France ?*

— J'estime, reprit le substitut, qu'il peut y avoir lieu à ajourner, si cela convient à ces dames.

— D'ici là, continuai-je, votre imagination peut s'évertuer à chercher l'explication que je lui promets. Je vous avertis toutefois que c'est ici une histoire véritable, du commencement à la fin, et qu'il n'y a dans tout ce que je vous ai raconté ni supercherie, ni mystification, ni voleurs...

— Ni revenant ? dit Eudoxie.

— Ni revenant, repartis-je en me levant et en prenant mon chapeau.

— Ma foi, tant pis ! dit Anastase.

II

— Mais, si ce n'était pas une véritable apparition, dit Anastase aussitôt que je fus assis, apprends-nous ce que c'était. Il y a un mois que j'y réfléchis, sans trouver d'explication raisonnable à ton histoire.

— Ni moi non plus, dit Eudoxie.

— Je n'ai pas eu le temps d'y penser, dit le substitut, mais autant que je m'en souviens, cela tirait furieusement au fantastique.

— Il n'y a cependant rien de plus naturel, répondis-je, et tout le monde a entendu raconter ou vu de ses propres yeux des choses bien plus extraordinaires que celles qui me restent à vous apprendre, si vous êtes disposés à m'écouter encore une fois.

Le cercle se resserra un peu, car dans les longues veillées d'une petite ville, on n'a rien de mieux à faire que de prêter l'oreille à des contes bleus pour attendre le sommeil. J'entrai en matière.

— Je vous ai dit que la paix était faite, que Sergy était mort, que Boutraix était moine, et que je n'étais plus rien qu'un petit propriétaire à son aise. Les arrérages de mes revenus m'avaient presque rendu opulent, et un héritage qui arriva sur le tout m'enrichit d'un superflu ridicule. Je résolus de le dépenser en voyages d'instruction et de plaisirs, et j'hésitai un moment sur le choix du pays que j'irais visiter ; mais ce ne fut qu'une feinte de ma raison qui luttait contre mon cœur. Mon cœur me rappelait à Barcelone, et ce roman formerait, si c'était ici sa place, un accessoire beaucoup plus long que le principal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une

lettre de Pablo de Clauza, le plus cher des amis que j'eusse laissés en Catalogne, acheva de me décider. Pablo épousait Léonore, Léonore était la sœur d'Estelle, et cette Estelle dont je vous parlerai peu était l'héroïne du roman dont je ne vous parlerai pas.

J'arrivai trop tard pour la noce ; elle était faite depuis trois jours, mais elle se continuait, suivant l'usage, en fêtes qui se prolongent quelquefois au delà des douceurs de la lune de miel. Il n'en devait pas être ainsi dans la famille de Pablo, qui était digne d'être aimé d'une femme parfaitement aimable, et qui est heureux aujourd'hui comme il espérait l'être alors. Cela s'est vu de temps en temps, mais il ne faut pas s'y fier. Estelle m'accueillit comme un ami regretté qu'on désirait de revoir, et mes rapports avec elle ne m'avaient pas donné lieu d'en attendre davantage, surtout après deux ans d'absence, car ceci se passait en 1814, dans l'intervalle de cette courte paix européenne qui sépara la première restauration du 20 mars.

— Nous avons dîné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dit Pablo en rentrant dans le salon où j'avais ramené sa femme : le souper nous dédommagera ; mais il fallait laisser une heure aux soins de la toilette, et il n'y a personne ici qui ne veuille assister, dans les loges que j'ai retenues, à la représentation peut-être unique de la Pedrina. Cette virtuose est si fantasque ! Dieu sait si elle ne nous échappera pas demain !

— La Pedrina ? dis-je par réflexion. Ce nom m'a déjà frappé une fois, et dans une circonstance assez mémorable pour que je n'en perde jamais le souvenir. N'est-ce pas cette chanteuse extraordinaire, cette danseuse plus extraordinaire encore, qui disparut de Madrid après une journée de triomphes, et

dont on n'a jamais retrouvé les traces? Elle justifie sans doute la curiosité dont elle est l'objet par des talents qui ne souffrent aucune comparaison sur aucun théâtre; mais je t'avoue qu'un événement singulier de ma vie m'a tout à fait blasé sur ce genre d'émotions, et que je ne suis nullement curieux d'entendre ou de voir la Pedrina elle-même. Permets-moi d'attendre sur la Rambla l'heure de nous réunir.

— A ton aise, répliqua Pablo. Je croyais cependant qu'Estelle comptait sur toi pour l'accompagner?

Estelle revint en effet, et s'approcha de moi au moment de partir. J'oubliai que je m'étais promis de ne jamais revoir une danseuse, de ne jamais entendre une cantatrice, après Inès de Las Sierras, mais je me croyais sûr, ce jour-là, de ne voir et de n'entendre qu'Estelle.

Je tins longtemps parole, et je serais fort embarrassé de dire ce qu'on joua d'abord. Le bruit même qui avait annoncé l'entrée de la Pedrina n'était pas parvenu à m'émouvoir; je restais calme et les yeux à demi voilés de ma main, quand le silence profond qui avait remplacé cette émotion passagère fut rompu tout à coup par une voix qu'il ne m'était pas possible de méconnaître. La voix d'Inès n'avait jamais cessé de résonner à mon oreille; elle me poursuivait dans mes méditations, elle me berçait dans mes songes; et la voix que j'entendais, c'était la voix d'Inès!

Je tressaillis, je poussai un cri, je m'élançai sur le devant de la loge, les regards arrêtés sur le théâtre. C'était Inès, Inès elle-même!

Mon premier mouvement fut de chercher, de recueillir autour de moi toutes les circonstances, tous les faits qui pouvaient me confirmer dans

l'idée que j'étais à Barcelone, que j'étais à la comédie, que je n'étais pas comme tous les jours, depuis deux ans, la dupe de mon imagination, qu'un de mes rêves habituels ne m'avait pas surpris. Je m'efforçai de me ressaisir à quelque chose qui pût me convaincre de la réalité de ma sensation. Je trouvai la main d'Estelle et je la pressai avec force.

— Eh bien ! dit-elle en souriant, vous étiez si sûr d'être prémuni contre les séductions d'une voix de femme ! La Pedrina prélude à peine, et vous voilà hors de vous !...

— Êtes-vous certaine, Estelle, répliquai-je, que ce soit ici la Pedrina ? Savez-vous précisément si c'est une femme, une comédienne, ou si c'est une apparition ?

— En vérité, reprit-elle, c'est une femme, une comédienne extraordinaire, une chanteuse comme on n'en a jamais entendu, peut-être, mais je n'imagine pas que ce soit rien de plus. Votre enthousiasme, prenez-y garde, ajouta-t-elle froidement, a quelque chose d'inquiétant pour ceux qui vous aiment. Vous n'êtes pas le premier, dit-on, que sa vue aurait rendu fou, et cette faiblesse de cœur ne flatterait probablement ni votre femme ni votre maîtresse.

En achevant ces paroles, elle retira tout à fait sa main, et je la laissai échapper ; la Pedrina chantait toujours.

Ensuite elle dansa, et ma pensée, emportée avec elle, se livra sans défense à toutes les impressions qu'elle voulait lui donner. L'ivresse universelle cachait la mienne, mais elle l'augmentait encore ; tout le temps qui s'était écoulé entre nos deux rencontres avait disparu à nos yeux, parce qu'aucune sensation du même genre et de la même

puissance n'était venue me rappeler celle-là ; il me semblait que j'étais encore au château de Ghismondo, mais au château de Ghismondo agrandi, décoré, peuplé d'une foule immense, et les acclamations, qui s'élevaient de toutes parts, bruissaient dans mes oreilles comme des joies de démons. Et la Pedrina, possédée d'une frénésie sublime que l'enfer seul peut inspirer et entretenir, continuait à dévorer le parquet de ses pas, à fuir, à revenir, à voler, chassée ou ramenée par des impulsions invincibles, jusqu'à ce que, haletante, épuisée, anéantie, elle tombât entre les bras des comparses, en proférant avec une expression déchirante un nom que je crus entendre et qui retentit douloureusement dans mon cœur...

— Sergy est mort ! m'écriai-je en pleurant à chaudes larmes, les bras étendus vers le théâtre !...

— Vous êtes décidément fou, dit Estelle en me retenant à ma place, mais calmez-vous enfin ! elle n'y est plus.

— Fou ! repris-je à part moi... Cela serait-il vrai ? Aurais-je cru voir ce que je n'ai pas vu ? Ce que j'ai cru entendre, ne l'entendais-je pas en effet ?... Fou, grand Dieu ! séparé du genre humain et d'Estelle par une infirmité qui me rendra la fable publique ! Château fatal de Ghismondo, est-ce là le châtiment que tu réserves aux téméraires qui osent violer tes secrets ? Heureux mille fois Sergy d'être mort dans les champs de Lutzen !

Je m'abîmais dans ces idées quand je sentis le bras d'Estelle se lier au mien pour sortir du spectacle.

— Hélas ! lui dis-je en tremblant, car je commençais à revenir à moi, je dois vous faire pitié, mais je vous ferais plus de pitié encore si vous connaissiez une histoire qu'il ne m'est pas permis

de raconter ! Ce qui vient de se passer n'est pour moi que la prolongation d'une illusion terrible dont ma raison ne s'est jamais totalement affranchie. Permettez-moi de rester seul avec mes pensées et d'y remettre, autant que j'en suis capable, un peu d'ordre et de suite. Les plaisirs d'une douce conversation me sont interdits aujourd'hui ; je serai plus calme demain.

— Tu seras demain comme il te plaira, dit Pablo, qui venait de saisir ces dernières paroles en passant auprès de nous, mais tu ne nous quitteras certainement pas ce soir. Au reste, ajouta-t-il, je compte plus, pour t'y décider, sur les instances d'Estelle que sur les miennes.

— Serait-il vrai, reprit-elle, et consentiriez-vous à nous donner le temps que vous destinez sans doute à vous occuper de la Pedrina ?

— Au nom de Dieu ! m'écriai-je, ne prononcez plus ce nom, chère Estelle, car le sentiment que j'éprouve ne ressemble à aucun des sentiments que vous pourriez soupçonner, si ce n'est peut-être à la terreur. Pourquoi faut-il que je ne puisse pas m'expliquer davantage ?

Il avait fallu céder. Je m'étais assis au souper sans y prendre part, et, comme je m'y attendais, on n'avait parlé que de la Pedrina.

— L'intérêt que cette femme extraordinaire vous inspire, dit tout à coup Pablo, a quelque chose de si exalté, que l'on comprendrait à peine la possibilité de l'augmenter encore. Que serait-ce donc pourtant, si vous connaissiez ses aventures, dont une partie s'est, à la vérité, passée à Barcelone, mais dans un temps où la plupart d'entre nous n'y étaient pas établis ? Vous seriez obligés de convenir que les malheurs de la Pedrina ne sont pas moins surprenants que ses talents.

Personne ne répondit, car on écoutait, et Pablo, qui s'en aperçut, continua ainsi :

— La Pedrina n'appartient point à la classe d'où sont ordinairement sortis ses pareils, et dans laquelle se recrutent ces troupes nomades que leur destinée dévoue aux plaisirs de la multitude. Son nom véritable a été porté, dans des temps reculés, par une des familles les plus illustres de la vieille Espagne. Elle s'appelle Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras ! m'écriai-je en me levant de ma place dans un état d'exaltation difficile à décrire, Inès de Las Sierras ! Il est donc vrai ! Mais, sais-tu, Pablo, ce que c'est qu'Inès de Las Sierras? Sais-tu d'où elle vient, et par quel effrayant privilège elle se fait entendre sur un théâtre ?

— Je sais, dit Pablo en souriant, que c'est une rare et infortunée créature, dont la vie mérite au moins autant de pitié que d'admiration. Quant à l'émotion que te cause son nom, elle ne saurait m'étonner, car il est probable qu'il t'a frappé plus d'une fois dans les lamentables complaintes de nos *Romanceros*. L'histoire qu'il retrace à la mémoire de notre ami, poursuivit-il en s'adressant au reste des assistants, est une de ces traditions populaires du moyen âge, qui furent probablement fondées sur quelques faits réels, ou sur quelques apparences spécieuses, et qui se sont maintenues de génération en génération dans le souvenir des hommes, jusqu'au point d'acquérir une espèce d'autorité historique. Celle-ci, quoi qu'il en soit, jouissait déjà d'un grand crédit au seizième siècle, puisqu'elle força la puissante famille de Las Sierras à s'expatrier avec tous ses biens, et à profiter des nouvelles découvertes de la navigation, pour transporter son domicile dans le Mexique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatalité tragique dont

elle était poursuivie ne se relâcha pas de sa rigueur dans d'autres climats. J'ai entendu assurer souvent que depuis trois cents ans tous ses chefs sont morts par l'épée.

Au commencement du siècle dont nous parcourons la quatorzième année, le dernier des nobles seigneurs de Las Sierras vivait encore à Mexico. La mort venait de lui enlever sa femme, et il ne lui restait qu'une fille, âgée de six ou sept ans, qu'il avait nommée Inès. Jamais des facultés plus brillantes ne s'étaient annoncées dans un âge plus tendre, et le marquis de Las Sierras n'épargna rien pour la culture de ces dons précieux qui promettaient tant de gloire et tant de bonheur à sa vieillesse. Trop heureux, en effet, si l'éducation de sa fille unique avait pu absorber tous ses soins et toutes ses affections ; mais il sentit bientôt le funeste besoin de remplir d'un autre sentiment encore le vide profond de son cœur. Il aima, il crut être aimé, il s'enorgueillit de son choix ; il fit plus : il se félicita de donner une autre mère à sa belle Inès, et il lui donna une implacable ennemie. La vive intelligence d'Inès ne tarda pas à saisir toutes les difficultés de sa nouvelle position. Elle comprit bientôt que les arts, qui n'avaient été jusque-là pour elle qu'un objet de distraction et de plaisirs, pouvaient devenir un jour sa seule ressource. Elle s'y livra dès lors avec une ardeur qui fut couronnée par des succès sans exemple, et au bout d'un petit nombre d'années elle ne trouva plus de maîtres. Le plus habile et le plus présomptueux des siens se serait honoré d'en recevoir des leçons ; mais elle paya cher ce glorieux avantage, s'il est vrai que, dès cette époque, sa raison, si pure et si brillante, vaincue par des fatigues obstinées, parut s'altérer graduellement, et que

des égarements momentanés aient commencé à trahir le désordre de son intelligence, au moment où elle semblait n'avoir plus rien à acquérir.

Un jour, le corps inanimé du marquis de Las Sierras fut rapporté dans son hôtel. Il avait été trouvé, percé de coups, dans un endroit écarté, où il ne s'était présenté d'ailleurs aucune circonstance qui fût propre à jeter quelque lumière sur le motif et l'auteur de ce cruel assassinat. La voix publique ne tarda cependant pas à désigner un coupable. Le père d'Inès n'avait point d'ennemi connu, mais avant son second mariage il avait eu un rival, signalé dans Mexico par l'ardeur de ses passions et la violence de son caractère. Tout le monde le nomma dans l'intimité de sa pensée; mais ce soupçon universel ne put être converti en accusation, parce qu'il n'était justifié par aucun commencement de preuve. Toutefois les conjectures de la multitude acquirent une nouvelle force, quand on vit la veuve de la victime passer, au bout de quelques mois, dans les bras de l'assassin, et si rien ne les a éclairées depuis, rien du moins n'en a diminué l'impression. Inès resta donc solitaire dans la maison de ses aïeux, entre deux personnes qui lui étaient également étrangères, qu'un instinct secret lui rendait également odieuses, et auxquelles la loi avait aveuglément confié l'autorité par laquelle elle supplée à celle de la famille. Les atteintes qui avaient quelquefois menacé sa raison se multiplièrent alors d'une manière effrayante, et personne n'en fut surpris, quoiqu'on ignorât généralement la moitié de ses malheurs.

Il y avait à Mexico un jeune Sicilien qui se faisait nommer Gaëtano Filippi, et dont la vie antérieure semblait cacher quelque mystère sus-

pect. Une légère teinture des arts, un babil séduisant, mais frivole, des manières élégantes qui trahissaient l'étude et l'affectation, ce vernis de politesse que les honnêtes gens doivent à leur éducation, et les intrigants au commerce du monde, lui avaient ouvert l'accès de la haute société que la dépravation de ses mœurs aurait dû lui interdire. Inès, à peine âgée de seize ans, était trop ingénue et trop exaltée à la fois pour pénétrer au-dessous de cette écorce trompeuse. Elle prit le trouble de ses sens pour la révélation d'un premier amour.

Gaëtano n'était pas embarrassé par la difficulté de se faire connaître sous des titres avantageux ; il savait l'art de se procurer ceux dont il avait besoin, et de leur donner toute l'apparence d'authenticité nécessaire pour fasciner les yeux les plus habiles et les plus expérimentés. Ce fut en vain, cependant, qu'il demanda la main d'Inès. La marâtre de cette infortunée avait formé le projet de s'assurer sa fortune ; et il est probable qu'elle n'aurait pas été scrupuleuse sur le choix des moyens. Son mari la seconda de son côté avec un zèle dont il lui déroba sans doute le mobile secret. Le misérable était amoureux de sa pupille ; il avait osé le lui déclarer quelques semaines auparavant, et il se promettait de la séduire. C'était là le chagrin profond qui aggravait si cruellement, depuis quelque temps, les mortels chagrins d'Inès.

Il en était de l'organisation d'Inès comme de toutes celles que le génie favorise à un degré supérieur. Elle joignait à l'élévation d'un talent sublime la faiblesse d'un caractère qui ne demande qu'à se laisser conduire. Dans la vie de l'intelligence et de l'art, c'était un ange. Dans la vie commune et pratique, c'était un enfant. La simple apparence d'un sentiment bienveillant

captivait son cœur, et quand son cœur était soumis, il ne restait point d'objections à sa raison. Cette disposition de l'esprit n'a rien de funeste, quand il se trouve placé dans d'heureuses circonstances et sous une sage direction ; mais le seul être dont Inès pût reconnaître l'empire, dans le triste isolement où la mort de son père l'avait laissée, n'agissait sur elle que pour la perdre ; et c'est là un de ces horribles secrets que l'innocence ne soupçonne point ! Gaëtano la décida, presque sans efforts, à un enlèvement dont il faisait dépendre le salut de sa maîtresse. Il n'eut guère plus de peine à convaincre Inès que tout lui appartenait, d'un droit légitime et sacré, dans l'héritage de ses ancêtres ; ils disparurent ; et, au bout de quelques mois, abondamment munis d'or, de bijoux, de diamants, ils étaient tous deux à Cadix.

Ici le voile se souleva ; mais les yeux d'Inès, encore éblouis par les fausses lueurs de l'amour et du plaisir, se refusèrent longtemps à voir la vérité tout entière. Cependant, le monde au milieu duquel Gaëtano l'avait jetée l'effrayait quelquefois par la licence de ses principes ; elle s'étonnait que le passage d'un hémisphère à l'autre pût produire de si étranges différences dans le langage et dans les mœurs ; elle cherchait, en tremblant, une pensée qui répondît à la sienne dans cette foule de bateleurs, de libertins et de courtisanes qui composaient sa société habituelle, et elle ne la trouvait pas. Les ressources passagères qu'elle devait à une action sur laquelle sa conscience n'était pas tout à fait rassurée, commençaient d'ailleurs à lui échapper, et la tendresse hypocrite de Gaëtano semblait diminuer avec elles. Un jour, elle le demanda inutilement à son réveil, elle l'attendit inutilement la nuit suivante ; le lende-

main, elle passa de l'inquiétude à la crainte, et de la crainte au désespoir ; l'affreuse réalité vint enfin mettre le comble à ses misères. Il était parti, après l'avoir dépouillée de tout, parti avec une autre femme ; il l'avait abandonnée, pauvre, déshonorée, et, pour dernier malheur, livrée à son propre mépris. Ce ressort de noble fierté qui réagit contre l'infortune dans une âme sans reproche finit de se rompre dans celle d'Inès. Elle avait pris le nom de Pedrina pour se soustraire aux recherches de ses indignes parents. « Pedrina, soit ! dit-elle avec une résolution amère ; honte et ignominie sur moi, puisque ainsi l'a voulu ma destinée ! » Et elle ne fut plus que la Pedrina.

Vous comprendrez facilement que je cesse de la suivre dans tous les détails de sa vie ; elle ne les a pas donnés. Nous ne la retrouverons qu'à ce mémorable début de Madrid, qui la plaça si promptement au premier rang des virtuoses les plus célèbres. L'enthousiasme fut si véhément et si passionné, que la ville entière retentit des applaudissements du théâtre, et que la foule qui l'avait accompagnée jusque chez elle de ses acclamations et de ses couronnes ne consentit à se dissiper qu'après l'avoir revue une fois encore à une des croisées de son appartement. Mais ce n'était pas le seul sentiment qu'elle eût excité. Sa beauté, qui n'était, en effet, pas moins remarquable que ses talents, avait produit une impression profonde sur un personnage illustre, qui tenait alors entre ses mains une partie des destinées de l'Espagne, et que vous me permettrez de ne pas désigner autrement, soit parce que cette anecdote de la vie privée n'est pas suffisamment éclaircie par ma conscience d'historien, soit parce qu'il me répugne d'ajouter une faiblesse, d'ailleurs

assez excusable, aux torts vrais ou faux dont la mobile opinion du peuple accuse toujours les rois déchus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne reparut plus sur la scène, et que toutes les faveurs de la fortune s'accumulèrent, en peu de jours, sur cette aventurière obscure, dont les provinces voisines avaient vu, pendant un an, la honte et la misère. On ne parla plus que de la variété de ses toilettes, que de la richesse de ses bijoux, que du luxe de ses équipages ; et, contre l'ordinaire, on lui pardonna cependant assez facilement cette opulence soudaine, parce qu'il y avait très peu d'hommes parmi ses juges qui ne se fussent trouvés heureux de lui donner cent fois davantage. Il faut ajouter, à l'honneur de la Pedrina, que les trésors qu'elle devait à l'amour ne s'épuisèrent pas en fantaisies stériles. Naturellement compatissante et généreuse, elle chercha le malheur pour le réparer ; elle alla porter des secours et des consolations dans le triste réduit du pauvre et au chevet du malade ; elle soulagea toutes les infortunes avec une grâce qui ajoutait encore à ses bienfaits ; et, quoique favorite, elle se fit aimer du peuple. Cela est si aisé quand on est riche !

Le nom de la Pedrina faisait trop de bruit pour ne pas parvenir jusqu'aux oreilles de Gaëtano, dans l'endroit obscur où il cachait sa honteuse vie. Le produit du vol et de la trahison, qui l'avait soutenu jusque-là, venait de manquer à ses besoins. Il regretta d'avoir méconnu les ressources qu'il pouvait tirer de l'avilissement de sa maîtresse. Il osa concevoir le projet de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, et même au prix d'un crime nouveau. C'était ce qui lui coûtait le moins. Il comptait sur une habileté trop souvent exercée pour lui inspirer quelque défiance. Il connaissait

le cœur d'Inès, et le malheureux n'hésita pas à se présenter devant elle.

La justification de Gaëtano paraissait impossible au premier abord, mais il n'y a rien d'impossible pour un esprit artificieux, surtout quand il est secondé par l'aveugle crédulité de l'amour ; et Gaëtano n'était pas seulement le premier homme qui eût fait palpiter le cœur d'Inès ; il était le seul qu'elle eût aimé. Tous les égarements auxquels ses sens s'étaient abandonnés depuis avaient laissé son âme vide et indifférente ; et par un privilège fort rare, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, elle s'était perdue sans se corrompre. Le roman de Gaëtano, tout absurde qu'il fût, n'eut pas de peine à obtenir le crédit de la vérité. Inès avait besoin d'y croire pour retrouver quelque apparence de son bonheur évanoui, et cette disposition d'esprit se contente des moindres vraisemblances. Il est probable qu'elle n'osa pas même hasarder les objections qui se présentaient en foule à sa pensée, dans la crainte d'en rencontrer une qui resterait sans réponse. Il est si doux d'être trompé sur ce qu'on aime, quand on ne peut pas cesser d'aimer !

Le perfide n'avait d'ailleurs négligé aucun de ses avantages. Il arrivait de Sicile où il était allé disposer sa famille à permettre son mariage. Il y avait réussi. Sa mère elle-même avait daigné l'accompagner en Espagne, pour hâter le moment de voir une fille chérie dont elle s'était formé l'idée la plus flatteuse. Quelle horrible nouvelle l'attendait à Barcelone ! Le bruit des succès de la Pedrina lui était parvenu avec celui de son crime et de son ignominie. Était-ce là le prix qu'elle avait réservé à tant d'amour et à tant de sacrifices ? La première idée, le premier sentiment dont il se fût trouvé

capable, était la résolution de mourir, mais sa tendresse l'avait encore emporté sur son désespoir. Il avait caché à sa mère son triste secret ; il avait volé à Madrid pour parler à Inès, pour lui faire entendre, s'il en était temps encore, le cri de l'honneur et de la vertu ; il était venu pour pardonner, et il pardonnait ! Que vous dirai-je ? Inès, noyée de larmes ; Inès, égarée, palpitante, éperdue de remords, de reconnaissance et de joie, tomba aux pieds de l'imposteur ; et l'hypocrisie triompha presque sans efforts d'un cœur trop sensible et trop confiant pour la deviner. Ce changement subit de rôle et de position, qui donnait au coupable tous les droits de l'innocence, a peut-être de quoi étonner. Mais demandez plutôt aux femmes ! Il n'y a rien de plus commun.

Les soupçons d'Inès durent cependant se réveiller, quand elle vit Gaëtano plus empressé à charger sur la voiture préparée pour leur départ des trésors dont elle ne pouvait, sans rougir, se rappeler l'origine, qu'à l'enlever elle-même à ses criminelles amours. Inutilement elle insista pour tout abandonner. Elle ne fut pas entendue.

Quatre jours après, une voiture de voyage s'arrêtait à Barcelone, devant l'hôtel de l'Italie. On en vit sortir un jeune homme élégamment vêtu, et une dame qui paraissait se dérober avec soin aux regards des voyageurs et des passants. C'étaient Gaëtano et la Pedrina. Un quart d'heure après, le jeune homme sortit et se dirigea vers le port.

L'absence de la mère de Gaëtano ne confirmait que trop les craintes qu'Inès avait commencé à concevoir. Il paraît qu'elle prit assez d'empire sur sa timidité pour les exprimer sans détours, quand il fut rentré dans son appartement. Il est

du moins certain qu'une discussion violente s'éleva entre eux dès le soir et se renouvela plusieurs fois dans la nuit. Au point du jour, Gaëtano, pâle, défait, agité, fit transporter plusieurs caisses par les domestiques à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile dans la matinée, et s'y rendit lui-même avec une cassette plus petite qu'il avait enveloppée dans les plis de son manteau. Arrivé au bâtiment, il congédia les gens qui l'avaient suivi, sous prétexte de quelques arrangements qui le retenaient encore, les paya largement de leurs peines et leur recommanda de la manière la plus expresse de ne pas troubler le sommeil de madame avant son retour. Cependant, une grande partie de la journée s'écoula sans que l'étranger eût reparu. On apprit que le navire faisait route, et un des hommes qui avaient accompagné Gaëtano, troublé d'un sombre pressentiment, fut tenté de s'en assurer. Il vit disparaître les voiles à l'horizon.

Le silence qui continuait à régner dans la chambre d'Inès, au milieu des bruits de la maison, devenait inquiétant. On s'assura que sa porte n'avait pas été fermée à l'intérieur, mais en dehors, et la clef n'était pas restée à la serrure. L'hôte ne balança point à l'ouvrir d'une double clef, et un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La dame inconnue était couchée sur son lit dans l'attitude d'une personne qui dort, et on aurait pu s'y tromper, si elle n'avait été baignée dans le sang. Elle avait eu le sein percé d'un coup de poignard pendant son sommeil, et l'arme de l'assassin était encore dans la blessure.

Vous me pardonnerez facilement de n'avoir pas insisté sur ces épouvantables détails. Ils furent connus dans le temps de la ville tout entière. Ce qui est encore ignoré des personnes mêmes que le

sort de cette infortunée toucha le plus, car il y a peu de jours qu'elle est en état de recueillir et de mettre en ordre les souvenirs confus de son histoire, c'est que la malheureuse victime de ce forfait, c'est la sublime Pedrina dont Madrid ne perdra jamais la mémoire, et que la Pedrina, c'est Inès de Las Sierras.

Je reviens à mon récit, continua Pablo. Les témoins accourus à cette scène d'horreur, et les médecins qu'on y avait appelés sur-le-champ, ne tardèrent point à reconnaître que la dame étrangère n'était pas morte. Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu'on parvint à réveiller en elle le sentiment et la vie. Quelques jours cependant se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance qui excitèrent vivement la sympathie publique. Un mois après, le rétablissement d'Inès paraissait tout à fait affermi, mais le délire qui s'était manifesté dès le moment où elle avait recouvré la parole, et qu'on attribuait alors à l'action d'une fièvre ardente, ne céda ni aux remèdes ni au temps. La pauvre créature venait d'être ressuscitée pour la vie physique, mais elle restait morte à la vie intelligente. Elle était folle.

Une communauté de saintes femmes l'accueillit et lui continua les sollicitudes attentives dont son état avait besoin. Objet de tous les égards d'une charité presque providentielle, on dit qu'elle les justifiait par une douceur à toute épreuve, car son aliénation n'avait rien de la fougue et de la violence qui caractérisent ordinairement cette affreuse maladie. Elle était d'ailleurs fréquemment interrompue par des intervalles lucides qui se prolongeaient plus ou moins et qui donnaient de jour en jour un espoir plus fondé de sa guérison ; ils devin-

rent assez fréquents pour qu'on se relâchât beaucoup de l'attention qu'on avait portée d'abord à ses moindres actions et à ses moindres démarches ; on s'accoutuma peu à peu à la laisser abandonnée à elle-même pendant les longues heures de l'office, et elle mit cette négligence à profit pour s'évader ; l'inquiétude fut grande, et les recherches furent actives ; leur résultat parut d'abord assez heureux pour promettre un succès prochain. Inès avait été remarquée dès les premiers jours de son voyage vagabond par l'incomparable beauté de ses traits, par la noblesse naturelle de ses manières, et aussi par le désordre intermittent de ses idées et de son langage. Elle l'avait été surtout par la singulière physionomie de son accoutrement, composé au hasard des restes élégants, mais flétris, de sa toilette de théâtre, lambeaux de quelque éclat et de peu de valeur que le Sicilien avait dédaigné de s'approprier, et dont l'assortiment bizarre, emprunté à l'appareil du luxe, faisait un contraste singulier avec le sac de toile grossière duquel Inès avait chargé son épaule pour y recevoir les charités du peuple. On suivit ainsi ses traces jusqu'à une petite distance de Mattaro, mais à cet endroit de la route elles s'effacèrent totalement, et sur quelque point qu'on se dirigeât dans les alentours, il fut impossible de les retrouver. Inès avait disparu à tous les yeux deux jours avant Noël, et quand on se rappela la profonde mélancolie où son esprit paraissait plongé toutes les fois qu'il était parvenu à se dégager de ses ténèbres habituelles, on n'hésita pas à penser qu'elle avait mis fin elle-même à ses jours en se précipitant dans la mer. Cette explication se présentait si naturellement à l'esprit qu'on fut à peine tenté d'en chercher une autre. L'inconnue était morte, et l'impression de cette nou-

velle se fit sentir pendant deux jours. Le troisième jour, elle s'affaiblit comme toutes les impressions, et le lendemain on n'en parla plus.

Il arriva dans ce temps-là quelque chose de fort extraordinaire qui contribua beaucoup à distraire les esprits de la disparition d'Inès et du dénouement tragique de ses aventures. Il existe aux environs de la ville où l'on avait perdu ses derniers vestiges un vieux manoir en ruines connu sous le nom de château de Ghismondo, dont le démon a, dit-on, pris possession depuis plusieurs siècles, et dans lequel la tradition lui fait tenir tous les ans un cénacle pendant la nuit de Noël. La génération actuelle n'avait rien vu qui fût capable de prêter quelque autorité à cette superstition ridicule, et on ne s'en inquiétait plus ; mais des circonstances, qui ne se sont jamais expliquées, lui rendirent ses droits en 1812. Il n'y eut pas lieu de douter cette fois que le château maudit fût habité par des hôtes d'exception qui s'y livraient sans mystère à la joie des banquets. Une illumination splendide éclata dès minuit dans ses appartements si longtemps déserts, et porta dans les hameaux voisins l'inquiétude et l'effroi. Quelques voyageurs attardés, que le hasard conduisit sous ses murailles, entendirent des bruits de voix étranges et confuses auxquelles se mêlaient par moments des chants d'une douceur infinie. Les phénomènes d'une nuit orageuse, et telle que la Catalogne ne s'en rappelait point de pareille dans une saison aussi avancée, ajoutaient encore à la solennité de cette scène bizarre, dont la peur et la crédulité ne manquèrent pas d'exagérer les détails. Il ne fut bruit le lendemain et les jours suivants, à plusieurs lieues à la ronde, que du retour des esprits dans la maison de Ghismondo, et le concours de tant de témoi-

gnages, qui s'accordaient sur les principales circonstances de l'événement, finit par inspirer à la police des alarmes assez fondées. En effet, les troupes françaises venaient d'être rappelées de leurs garnisons pour aller fortifier au loin les débris de l'armée d'Allemagne, et l'instant pouvait paraître favorable au renouvellement des tentatives du vieux parti espagnol, qui commençait d'ailleurs à fermenter d'une manière très sensible dans nos départements mal soumis. L'administration, peu disposée à partager les croyances de la populace, ne vit donc, dans ce prétendu conciliabule de démons fidèles à leur rendez-vous anniversaire, qu'une assemblée de conspirateurs tout prêts à déployer de nouveau le drapeau de la guerre civile. Elle ordonna une visite exacte du manoir mystérieux, et cette perquisition confirma, par des preuves évidentes, la vérité des bruits qui l'avaient rendue nécessaire. On retrouva tous les vestiges de l'illumination et du festin, et on put conjecturer, au nombre des bouteilles vides qui garnissaient encore la table, que les convives avaient été assez nombreux.

A ce passage du récit de Pablo, qui me remettait en mémoire la soif inextinguible et les libations immodérées de Boutraix, je ne pus contenir un éclat de rire convulsif qui l'interrompit longtemps et qui contrastait d'une manière trop bizarre avec les dispositions où il m'avait vu au commencement de l'histoire, pour ne pas lui occasionner une vive surprise. Il me regarda donc fixement, en attendant que je fusse parvenu à réprimer l'essor de ma gaieté indiscrète, et, me voyant plus calme, il continua :

— L'assemblée tenue par un certain nombre d'hommes, probablement armés, et certainement montés, car il était resté aussi des fourrages, était devenue une chose démontrée pour tout le monde ;

mais aucun des conjurés ne fut trouvé au château, et on se mit inutilement sur leurs traces. Jamais le moindre éclaircissement n'est arrivé à l'autorité sur ce fait singulier, depuis l'époque même où il a cessé d'être répréhensible, et où il y aurait autant d'avantage à l'avouer qu'il y avait alors de nécessité à le taire. La troupe qui avait été chargée de cette petite expédition se disposait à partir, quand un soldat découvrit dans un des souterrains une jeune fille étrangement vêtue, qui paraissait privée de la raison, et qui, loin de l'éviter, s'empressa de courir à lui, en prononçant un nom qu'il n'a pas retenu : « Est-ce toi ? lui cria-t-elle. Combien tu t'es fait attendre !... » Amenée au grand jour et reconnaissant son erreur, elle se prit à fondre en larmes.

Cette jeune fille, vous savez déjà que c'était la Pedrina. Son signalement, adressé quelques jours auparavant à toutes les autorités du littoral, leur était parfaitement présent. On s'empressa donc de la renvoyer à Barcelone, après lui avoir fait subir, dans un de ses moments lucides, un interrogatoire particulier sur l'événement inexplicable de la nuit de Noël ; mais il n'avait laissé dans son esprit que des traces extrêmement confuses, et ses témoignages, dont on ne pouvait suspecter la sincérité, ne firent qu'augmenter les embarras déjà fort compliqués de l'information. Il parut seulement démontré qu'une préoccupation étrange de son imagination malade lui avait fait chercher dans le manoir des seigneurs de Las Sierras un asile garanti par les droits de sa naissance ; qu'elle s'y était introduite avec difficulté, en profitant de l'étroit passage que ses portes délabrées laissaient entre elles, et qu'elle y avait d'abord vécu de ses provisions, et, les jours suivants, de celles que les

étrangers y avaient abandonnées. Quant à ceux-ci, elle paraissait ne point les connaître ; et la description qu'elle faisait de leurs habillements, qui ne sont propres à aucune population vivante, s'éloignait tellement de toutes les vraisemblances, qu'on l'attribua sans hésiter aux réminiscences d'un songe dont son esprit confondait les traits avec ceux de la réalité. Ce qui semblait plus évident, c'est qu'un des aventuriers ou des conjurés avait fait une vive impression sur son cœur, et que le seul espoir de le retrouver lui inspirait le courage de vivre encore. Mais elle avait compris qu'il était poursuivi, qu'il était menacé dans sa liberté, dans son existence peut-être, et les efforts les plus assidus, les plus obstinés, ne purent lui arracher le secret de son nom.

Ce dernier endroit de la narration de Pablo venait de me rappeler sous un aspect tout à fait nouveau le souvenir d'un ami dont j'avais reçu le dernier soupir. Mon sein se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes, et j'y portai brusquement la main pour cacher mon émotion aux personnes qui m'entouraient. Pablo s'arrêta comme la première fois et attacha sur moi ses regards avec une attention encore plus marquée. Je pénétrai facilement le sentiment qui l'occupait, et j'essayai de le rassurer par un sourire.

— Tranquillise ton cœur d'ami, lui dis-je avec expansion, sur les alternatives d'attendrissement et de gaieté que me fait éprouver ta singulière histoire. Elles n'ont rien que de naturel dans ma position, et tu en conviendras toi-même quand j'aurai pu les expliquer. Continue cependant, et pardonne-moi de t'avoir interrompu, car les aventures de la Pedrina ne sont pas finies.

— Il s'en faut de peu de chose, reprit Pablo.

Elle fut ramenée dans son couvent, et placée sous une surveillance plus étroite. Un vieux médecin, très versé dans l'étude des maladies de l'esprit, que d'heureuses circonstances ont, depuis quelques années, conduit à Barcelone, entreprit sa guérison. Il s'aperçut d'abord qu'elle offrait de grandes difficultés, car les désordres d'une imagination blessée ne sont jamais plus graves, et, pour ainsi dire, plus incurables, que lorsqu'ils résultent d'une peine profonde de l'âme. Toutefois il insista, parce qu'il comptait sur un auxiliaire qui se montre toujours habile à soulager la douleur, le temps, qui efface tout, et qui est seul éternel au milieu de nos plaisirs et de nos chagrins passagers. Il voulut y joindre la distraction et l'étude ; il appela les arts au secours de sa malade, les arts qu'elle avait oubliés, mais dont l'impression ne tarda pas de se réveiller plus puissante que jamais dans cette admirable organisation. Apprendre, dit un philosophe, est peut-être se souvenir. Pour elle, c'était inventer. Sa première leçon fit passer les auditeurs de l'étonnement à l'admiration, à l'enthousiasme, au fanatisme. Ses succès s'étendirent avec rapidité ; l'ivresse qu'elle faisait naître la gagna elle-même. Il y a des natures privilégiées que la gloire dédommage du bonheur, et cette compensation leur a été merveilleusement ménagée par la Providence, car le bonheur et la gloire se trouvent rarement ensemble. Enfin elle guérit, et fut en état de se faire connaître de son bienfaiteur dont je tiens ce récit. Mais le retour de sa raison n'aurait été pour elle qu'un malheur nouveau, si elle n'eût retrouvé en même temps les ressources de son talent. Vous imaginez bien que les offres ne lui manquèrent pas, dès qu'on eut appris qu'elle était décidée à se consacrer au théâtre. Déjà dix villes différentes menaçaient

de nous l'enlever, quand Bascara est parvenu à la voir hier et à l'engager dans sa troupe.

— Dans la troupe de Bascara ! m'écriai-je en riant. Sois sûr qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur les redoutables conspirateurs du château de Ghismondo.

— C'est ce que tu vas nous faire comprendre, répondit Pablo, car tu parais fort au fait de ces mystères. Parle donc, je t'en prie.

— Il ne saurait, dit Estelle d'un ton piqué. C'est un secret qu'il ne peut révéler à personne.

— Cela était vrai il n'y a qu'un moment, repartis-je ; mais ce moment a opéré un grand changement dans mes idées et dans mes résolutions. Je viens d'être dégagé de mon serment.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je racontai alors ce que je vous racontais il y a un mois, et ce que vous me dispenserez sans peine de vous raconter aujourd'hui, même quand vous n'auriez pas un souvenir bien présent de ma première histoire. Je ne suis pas capable de lui prêter assez d'attrait pour la faire écouter deux fois.

— Vous êtes du moins assez bon logicien, dit le substitut, pour en tirer quelque induction morale, et je vous déclare que je ne donnerais pas un fétu de la nouvelle la plus piquante, s'il n'en résultait aucun enseignement pour l'esprit. Le bon Perrault, votre maître, savait faire sortir de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités.

— Hélas ! répris-je en levant les mains au ciel, de qui me parlez-vous là ? D'un des génies les plus transcendants qui aient éclairé l'humanité depuis Homère ! Oh ! les romanciers de mon temps, et les faiseurs de contes eux-mêmes, n'ont pas la prétention de lui ressembler. Je vous dirai même entre nous qu'ils se tiendraient fort humiliés

de la comparaison. Ce qu'il leur faut, mon cher, surtout, c'est la renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent, et l'argent qu'on parvient toujours à gagner, bien ou mal, quand on a de la renommée. La morale, suivant vous si requise, est le moindre de leurs soucis. Cependant, puisque vous le voulez, je vais finir par un adage que je crois de ma façon, mais qu'on trouverait peut-être ailleurs en cherchant bien, car il n'y a rien qui n'ait été dit :

> Tout croire est d'un imbécile,
> Tout nier est d'un sot.

Et, si celui-là ne vous convient pas, il me coûte peu d'en emprunter un autre aux Espagnols, pendant que je suis sur leur terrain :

> De las cosas más seguras,
> La más segura es dudar.

Cela veut dire, chère Eudoxie, que, de toutes les choses sûres, la plus sûre est de douter.

— Douter, douter ! dit tristement Anastase. Beau plaisir que de douter ! Il n'y a donc point d'apparitions ?...

— Tu vas trop loin, répondis-je ; car mon adage t'enseigne qu'il y en a peut-être. Je n'ai pas eu le bonheur d'en voir ; mais pourquoi cela ne serait-il pas réservé à une organisation plus complète et plus favorisée que la mienne ?

— A une organisation plus complète et plus favorisée ! s'écria le substitut. A un idiot ! à un fou !

— Pourquoi pas, monsieur le substitut ? Qui m'a donné la mesure de l'intelligence humaine ? Quel est l'habile Popilius qui lui a dit : « Tu ne sortiras pas de ce cercle ! » Si les apparitions sont un

mensonge, il faut convenir qu'il n'y a point de vérité plus accréditée que cette erreur. Tous les siècles, toutes les nations, toutes les histoires en rendent témoignage ; et sur quoi faites-vous reposer la notion de ce qu'on appelle la vérité, si ce n'est sur le témoignage des histoires, des nations, des siècles ? J'ai, d'ailleurs, sur ce sujet une manière de penser qui m'est tout à fait propre, et que vous trouverez probablement fort étrange, mais dont je ne peux me départir : c'est que l'homme est incapable de rien inventer, ou, pour m'exprimer autrement, c'est que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels. Que fait aujourd'hui la science ? A chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse girafe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné. Quant à ce phénomène des apparitions dont nous parlions tout à l'heure, et auquel je reviens volontiers...

J'allais y revenir en effet, et avec de longs développements, car c'est une matière sur laquelle il y a beaucoup à parler, quand je m'avisai que le substitut s'était endormi.

TRILBY

OU

LE LUTIN D'ARGAIL

PRÉFACE

Le sujet de cette nouvelle est tiré d'une préface ou d'une note des romans de sir Walter Scott, je ne sais pas lequel. Comme toutes les traditions populaires, celle-ci a fait le tour du monde et se trouve partout. C'est le *Diable amoureux* de toutes les mythologies. Cependant le plaisir de parler d'un pays que j'aime, et de peindre des sentiments que je n'ai pas oubliés ; le charme d'une superstition qui est, peut-être, la plus jolie fantaisie de l'imagination des modernes ; je ne sais quel mélange de mélancolie douce et de gaieté naïve que présente la fable originale, et qui n'a pas pu passer entièrement dans cette imitation : tout cela m'a séduit au point de ne me laisser ni le temps ni la faculté de réfléchir sur le fond trop vulgaire d'une espèce de composition dans laquelle il est naturel de chercher avant tout l'attrait de la nouveauté. J'écrivais, au reste, en sûreté de conscience, puisque je n'ai lu aucune des nombreuses histoires dont celle de mon lutin a pu donner l'idée, et je me promettais d'ailleurs que mon récit, qui diffère nécessairement des contes du même genre, par tous les détails de mœurs et de localités, aurait encore, en cela, un peu de cet intérêt qui s'attache aux choses nouvelles. Je l'abandonne, quoi qu'il en soit, aux lecteurs accoutumés des écrits frivoles, avec cette déclaration faite dans l'intérêt de ma conscience, beaucoup plus que dans celui de mes succès. Il n'est pas de la destinée de mes ouvrages d'être jamais l'objet d'une controverse littéraire.

Quand j'ai logé le lutin d'Argail dans les pierres

du foyer, et que je l'ai fait converser avec une fileuse qui s'endort, je connaissais depuis longtemps une jolie composition de M. de Latouche, où cette charmante tradition était racontée en vers enchanteurs ; et comme ce poète est, selon moi, dans notre littérature, l'Hésiode des esprits et des fées, je me suis enchaîné à ses inventions avec le respect qu'un homme qui s'est fait auteur doit aux classiques de son école. Je serai bien fier s'il résulte pour quelqu'un de cette petite explication que j'étais l'ami de M. de Latouche, car j'ai aussi des prétentions à ma part de gloire et d'immortalité.

C'est ici que cet avertissement devait finir, et il pourrait même paraître long, si l'on n'avait égard qu'à l'importance du sujet ; mais j'éprouve la nécessité de répondre à quelques objections qui se sont élevées d'avance contre la forme de mon faible ouvrage, pendant que je m'amusais à l'écrire, et que j'aurais mauvaise grâce de braver ouvertement. Quand il y a déjà tant de chances probables contre un bien modeste succès, il est au moins prudent de ne pas laisser prendre à la critique des avantages trop injustes, ou des droits trop rigoureux. Ainsi, c'est avec raison, peut-être, qu'on s'élève contre la monotonie d'un choix de localité que la multiplicité des excellents romans de sir Walter Scott a rendu populaire jusqu'à la trivialité, et j'avouerai volontiers que ce n'est maintenant ni un grand effort d'imagination, ni un grand ressort de nouveauté, que de placer en Écosse la scène d'un poème ou d'un roman. Cependant, quoique sir Walter Scott ait produit, je crois, dix ou douze volumes depuis que j'ai tracé les premières lignes de celui-ci, distraction rare et souvent négligée de différents travaux plus sérieux, je ne choisirais pas autrement le lieu et les accessoires de la scène, si j'avais à recommen-

cer. Ce n'est toutefois pas la manie à la mode qui m'a assujetti, comme tant d'autres, à cette cosmographie un peu barbare, dont la nomenclature inharmonique épouvante l'oreille et tourmente la prononciation de nos dames. C'est l'affection particulière d'un voyageur pour une contrée qui a rendu à son cœur, dans une suite charmante d'impressions vives et nouvelles, quelques-unes des illusions du jeune âge ; c'est le besoin si naturel à tous les hommes de se *rebercer*, comme dit Schiller, *dans les rêves de leur printemps*. Il y a une époque de la vie où la pensée recherche avec un amour exclusif les souvenirs et les images du berceau. Je n'y suis pas encore parvenu. Il y a une époque de la vie où l'âme déjà fatiguée se rajeunit encore dans d'agréables conquêtes sur l'espace et sur le temps. C'est celle-là dont j'ai voulu fixer en courant les sensations prêtes à s'effacer. Que signifierait, au reste, dans l'état de nos mœurs et au milieu de l'éblouissante profusion de nos lumières, l'histoire crédule des rêveries d'un peuple enfant, appropriée à notre siècle et à notre pays ? Nous sommes trop perfectionnés pour jouir de ces mensonges délicieux, et nos hameaux sont trop savants pour qu'il soit possible d'y placer avec vraisemblance aujourd'hui les traditions d'une superstition intéressante. Il faut courir au bout de l'Europe, affronter les mers du Nord et les glaces du pôle, et découvrir dans quelques huttes à demi sauvages une tribu tout à fait isolée du reste des hommes, pour pouvoir s'attendrir sur de touchantes erreurs, seul reste des âges d'ignorance et de sensibilité.

Une autre objection dont j'avais à parler, et qui est beaucoup moins naturelle, mais qui vient de plus haut, et qui offrait des consolations trop douces à la médiocrité didactique et à l'impuissance

ambitieuse pour n'en être pas accueillie avec empressement, est celle qui s'est nouvellement développée dans des considérations d'ailleurs fort spirituelles *sur les usurpations réciproques de la poésie et de la peinture,* et dont le genre qu'on appelle *romantique* a été le prétexte. Personne n'est plus disposé que moi à convenir que le genre *romantique* est un fort mauvais genre, surtout tant qu'il ne sera pas défini, et que tout ce qui est essentiellement détestable appartiendra, comme par une nécessité invincible, au genre romantique; mais c'est pousser la proscription un peu loin que de l'étendre au style descriptif ; et je tremble de penser que si on enlève ces dernières ressources, empruntées d'une nature physique invariable, aux nations avancées chez lesquelles les plus précieuses ressources de l'inspiration morale n'existent plus, il faudra bientôt renoncer aux arts et à la poésie. Il est généralement vrai que la poésie descriptive est la dernière qui vienne à briller chez les peuples ; mais c'est que chez les peuples vieillis il n'y a plus rien à décrire que la nature, qui ne vieillit jamais. C'est de là que résulte à la fin de toutes les sociétés le triomphe inévitable des talents d'imitation sur les arts d'imagination, sur l'invention et le génie. La démonstration rigoureuse de ce principe serait, du reste, fort déplacée ici.

Je conviens d'ailleurs que cette question ne vient pas jusqu'à moi, dont les essais n'appartiennent à aucun genre avoué. Et que m'importe ce qu'on en pensera dans mon intérêt ? C'est pour un autre Chateaubriand, pour un Bernardin de Saint-Pierre à venir, qu'il faut décider si le style descriptif est une usurpation ambitieuse sur l'art de peindre la pensée, comme certains tableaux de David, de Gérard et de Girodet sur l'art de l'écrire ;

et si l'inspiration circonscrite dans un cercle qu'il ne lui est plus permis de franchir n'aura jamais le droit de s'égarer sous le *frigus opacum* et à travers les *gelidæ fontium perennitates* des poètes paysagistes, qui ont trouvé ces heureuses expressions sans la permission de l'Académie.

N. B. — L'orthographe propre des sites écossais, qui doit être inviolable dans un ouvrage de relation, me paraissant fort indifférente dans un ouvrage d'imagination qui n'est pas plus destiné à fournir des autorités en cosmographie qu'en littérature, je me suis permis de l'altérer en quelques endroits, pour éviter de ridicules équivoques de prononciation, ou des consonnances désagréables. Ainsi, j'ai écrit *Argail* pour *Argyle*, et *Balva* pour *Balvaïg*, exemples qui seraient au moins justifiés, le premier par celui de l'Arioste et de ses traducteurs, le second par celui de Macpherson et de ses copistes, mais qui peuvent heureusement se passer de leur appui aux yeux du public sagement économe de son temps qui ne lit pas les préfaces.

TRILBY

OU, LE LUTIN D'ARGAIL

NOUVELLE ÉCOSSAISE

IL n'y a personne parmi vous, mes chers amis, qui n'ait entendu parler des *drows* de Thulé et des *elfs* ou lutins familiers de l'Écosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes. C'est d'ailleurs un démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, souvent doux et serviable, qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement la demeure des grands et les fermes opulentes qui réunissent un grand nombre de serviteurs ; une destination plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillants parasites de la fortune, il se joue à contrarier les vieilles femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à troubler de rêves incompréhensibles, mais gracieux, le sommeil des jeunes filles. Il se plaît particulièrement dans les étables, et il aime à traire pendant la nuit les vaches et les chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du jour, et ne peuvent comprendre par quelle merveille les jattes rangées avec ordre regorgent

de si bonne heure d'un lait écumeux et appétissant ; ou bien il caracole sur les chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les longs anneaux de leurs crins flottants, lustre leur croupe polie, ou lave d'une eau pure comme le cristal leurs jambes fines et nerveuses. Pendant l'hiver il préfère à tout les environs de l'âtre domestique et les pans couverts de suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les fentes de la muraille, à côté de la cellule harmonieuse du grillon. Combien de fois n'a-t-on pas vu Trilby, le joli lutin de la chaumière de Dougal, sautiller sur le rebord des pierres calcinées avec son petit *tartan* de feu et son *plaid* ondoyant couleur de fumée, en essayant de saisir au passage les étincelles qui jaillissaient des tisons et qui montaient en gerbe brillante au-dessus du foyer ! Trilby était le plus jeune, le plus galant, le plus mignon des follets. Vous auriez parcouru l'Écosse entière, depuis l'embouchure du Solway jusqu'au détroit de Pentland, sans en trouver un seul qui pût lui disputer l'avantage de l'esprit et de la gentillesse. On ne racontait de lui que des choses aimables et des caprices ingénieux. Les châtelaines d'Argail et de Lennox en étaient si éprises que plusieurs d'entre elles se mouraient du regret de ne pas posséder dans leurs palais le lutin qui avait enchanté leurs songes, et le vieux laird de Lutha aurait sacrifié, pour pouvoir l'offrir à sa noble épouse, jusqu'à la claymore rouillée d'Archibald, ornement gothique de sa salle d'armes ; mais Trilby se souciait peu de la claymore d'Archibald, et des palais et de châtelaines. Il n'eût pas abandonné la chaumière de Dougal pour l'empire du monde, car il était amoureux de la brune Jeannie, l'agaçante batelière du lac Beau, et il profitait de temps en temps de l'absence du pêcheur pour raconter à

Jeannie les sentiments qu'elle lui avait inspirés. Quand Jeannie, de retour du lac, avait vu s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse profonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir dans les brumes de l'eau et du ciel la lumière errante du bateau voyageur qui portait son mari et les espérances d'une pêche heureuse, elle regardait encore du seuil de la maison, puis rentrait en soupirant, attisait les charbons à demi blanchis par la cendre, et faisait pirouetter son fuseau de cytise en fredonnant le cantique de saint Dunstan, ou la ballade du revenant d'Aberfoïl, et dès que ses paupières, appesanties par le sommeil, commençaient à voiler ses yeux fatigués, Trilby, qu'enhardissait l'assoupissement de sa bien-aimée, sautait légèrement de son trou, bondissait avec une joie d'enfant dans les flammes, en faisant sauter autour de lui un nuage de paillettes de feu, se rapprochait plus timide de la fileuse endormie, et quelquefois, rassuré par le souffle égal qui s'exhalait de ses lèvres à intervalles mesurés, s'avançait, reculait, revenait encore, s'élançait jusqu'à ses genoux en les effleurant comme un papillon de nuit du battement muet de ses ailes invisibles, allait caresser sa joue, se rouler dans les boucles de ses cheveux, se suspendre, sans y peser, aux anneaux d'or de ses oreilles ; ou se reposer sur son sein en murmurant d'une voix plus douce que le soupir de l'air à peine ému, quand il meurt sur une feuille de tremble : « Jeannie, ma belle Jeannie, écoute un moment l'amant qui t'aime et qui pleure de t'aimer, parce que tu ne réponds pas à sa tendresse. Prends pitié de Trilby, du pauvre Trilby. Je suis le follet de la chaumière. C'est moi, Jeannie, ma belle Jeannie, qui soigne le mouton que tu chéris, et qui donne à sa laine un poli qui le dispute à la soie et à l'argent. C'est moi qui supporte le poids

de tes rames pour l'épargner à tes bras, et qui repousse au loin l'onde qu'elles ont à peine touchée. C'est moi qui soutiens ta barque lorsqu'elle se penche sous l'effort du vent, et qui la fais cingler contre la marée comme sur une pente facile. Les poissons bleus du lac Long et du lac Beau, ceux qui font jouer aux rayons du soleil sous les eaux basses de la rade les saphirs de leurs dos éblouissants, c'est moi qui les ai apportés des mers lointaines du Japon, pour réjouir les yeux de la première fille que tu mettras au monde, et que tu verras s'élancer à demi de tes bras en suivant leurs mouvements agiles et les reflets variés de leurs écailles brillantes. Les fleurs que tu t'étonnes de trouver le matin sur ton passage dans la plus triste saison de l'année, c'est moi qui vais les dérober pour toi à des campagnes enchantées dont tu ne soupçonnes pas l'existence, et où j'habiterais, si je l'avais voulu, de riantes demeures, sur des lits de mousse veloutée que la neige ne couvre jamais, ou dans le calice embaumé d'une rose qui ne se flétrit que pour faire place à des roses plus belles. Quand tu respires une touffe de thym enlevée au rocher, et que tu sens tout à coup tes lèvres surprises d'un mouvement subit, comme l'essor d'une abeille qui s'envole, c'est un baiser que je te ravis en passant. Les songes qui te plaisent le mieux, ceux dans lesquels tu vois un enfant qui te caresse avec tant d'amour, moi seul, je te les envoie, et je suis l'enfant dont tes lèvres pressent les lèvres enflammées dans ces doux prestiges de la nuit. Oh ! réalise le bonheur de nos rêves ! Jeannie, ma belle Jeannie, enchantement délicieux de mes pensées, objet de souci et d'espérance, de trouble et de ravissement, prends pitié du pauvre Trilby, aime un peu le follet de la chaumière ! »

Jeannie aimait les jeux du follet, et ses flatteries caressantes, et les rêves innocemment voluptueux qu'il lui apportait dans le sommeil. Longtemps elle avait pris plaisir à cette illusion sans en faire confidence à Dougal, et cependant la physionomie si douce et la voix si plaintive de l'esprit du foyer se retraçaient souvent à sa pensée, dans cet espace indécis entre le repos et le réveil où le cœur se rappelle malgré lui les impressions qu'il s'est efforcé d'éviter pendant le jour. Il lui semblait voir Trilby se glisser dans les replis de ses rideaux, ou l'entendre gémir et pleurer sur son oreiller. Quelquefois même, elle avait cru sentir le pressement d'une main agitée, l'ardeur d'une bouche brûlante. Elle se plaignit enfin à Dougal de l'opiniâtreté du démon qui l'aimait et qui n'était pas inconnu au pêcheur lui-même, car ce rusé rival avait cent fois enchaîné son hameçon ou lié les mailles de son filet aux herbes insidieuses du lac. Dougal l'avait vu au-devant de son bateau, sous l'apparence d'un poisson énorme, séduire d'une indolence trompeuse l'attente de sa pêche nocturne, et puis plonger, disparaître, effleurer le lac sous la forme d'une mouche ou d'une phalène, et se perdre sur le rivage avec l'*hop-clover* dans les moissons profondes de la luzerne. C'est ainsi que Trilby égarait Dougal, et prolongeait longtemps son absence.

Pendant que Jeannie, assise à l'angle du foyer, racontait à son mari les séductions du follet malicieux, qu'on se représente la colère de Trilby, et son inquiétude, et ses terreurs ! Les tisons lançaient des flammes blanches qui dansaient sur eux sans les toucher ; les charbons étincelaient de petites aigrettes pétillantes, le farfadet se roulait dans une cendre enflammée et la faisait voler autour

de lui en tourbillons ardents. — Voilà qui est bien, dit le pêcheur. J'ai passé ce soir le vieux Ronald, le moine centenaire de Balva, qui lit couramment dans les livres d'église, et qui n'a pas pardonné aux lutins d'Argail les dégâts qu'ils ont faits l'an dernier dans son presbytère. Il n'y a que lui qui puisse nous débarrasser de cet ensorcelé de Trilby, et le reléguer jusque dans les rochers d'Inisfaïl, d'où nous viennent ces méchants esprits.

Le jour n'était pas arrivé que l'ermite fut appelé à la chaumière de Dougal. Il passa tout le temps que le soleil éclaira l'horizon en méditations et en prières, baisant les reliques des saints, et feuilletant le Rituel et la Clavicule. Puis, quand les heures de la nuit furent tout à fait descendues, et que les follets égarés dans l'espace rentrèrent en possession de leur demeure solitaire, il vint se mettre à genoux devant l'âtre embrasé, y jeta quelques frondes de houx bénit, qui brûlèrent en craquetant, épia d'une oreille attentive le chant mélancolique du grillon qui pressentait la perte de son ami, et reconnut Trilby à ses soupirs. Jeannie venait d'entrer.

Alors le vieux moine se releva, et prononçant trois fois le nom de Trilby d'une voix redoutable :

— Je t'adjure, lui dit-il, par le pouvoir que j'ai reçu des sacrements, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, quand j'aurai chanté pour la troisième fois les saintes litanies de la Vierge. Comme tu n'avais jamais donné lieu, Trilby, à une plainte sérieuse, et que tu étais même connu en Argail pour un esprit sans méchanceté ; comme je sais d'ailleurs par les livres secrets de Salomon, dont l'intelligence est en particulier réservée à notre monastère de Balva, que tu appartiens à une race mystérieuse dont la destinée à venir n'est pas irré-

parablement fixée, et que le secret de ton salut ou de ta damnation est encore caché dans la pensée du Seigneur, je m'abstiens de prononcer sur toi une peine plus sévère. Mais qu'il te souvienne, Trilby, que je t'adjure, au nom du pouvoir que les sacrements m'ont donné, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, quand j'aurai chanté pour la troisième fois les saintes litanies de la Vierge !

Et le vieux moine chanta pour la première fois, accompagné des répons de Dougal et de Jeannie dont le cœur commençait à palpiter d'une émotion pénible. Elle n'était pas sans regret d'avoir révélé à son mari les timides amours du lutin, et l'exil de l'hôte accoutumé du foyer lui faisait comprendre qu'elle lui était plus attachée qu'elle ne l'avait cru jusqu'alors.

Le vieux moine prononçant de nouveau par trois fois le nom de Trilby : — Je t'adjure, lui dit-il, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, et afin que tu ne te flattes pas de pouvoir éluder le sens de mes paroles, car ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais votre malice, je te signifie que cette sentence est irrévocable à jamais...

— Hélas ! dit tout bas Jeannie.

— A moins, continua le vieux moine, que Jeannie ne te permette d'y revenir.

Jeannie redoubla d'attention.

— Et que Dougal lui-même ne t'y envoie.

— Hélas ! répéta Jeannie.

— Et qu'il te souvienne, Trilby, que je t'adjure, au nom du pouvoir que les sacrements m'ont donné, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, quand j'aurai chanté deux fois encore les saintes litanies de la Vierge.

Et le vieux moine chanta pour la seconde fois,

accompagné des répons de Dougal et de Jeannie qui ne prononçait plus qu'à demi-voix, et la tête à demi enveloppée de sa noire chevelure, parce que son cœur était gonflé de sanglots qu'elle cherchait à contenir, et ses yeux mouillés de larmes qu'elle cherchait à cacher. Trilby, se disait-elle, n'est pas d'une race maudite ; ce moine vient lui-même de l'avouer ; il m'aimait avec la même innocence que mon mouton ; il ne pouvait se passer de moi. Que deviendra-t-il sur la terre quand il sera privé du seul bonheur de ses veillées ? Était-ce un si grand mal, pauvre Trilby, qu'il se jouât le soir avec mon fuseau, quand, presque endormie, je le laissais échapper de ma main, ou qu'il se roulât en le couvrant de baisers dans le fil que j'avais touché ?

Mais le vieux moine répétant encore par trois fois le nom de Trilby, et recommençant ses paroles dans le même ordre : — Je t'adjure, lui dit-il, au nom du pouvoir que les sacrements m'ont donné, de sortir de la chaumière de Dougal le pêcheur, et je te défends d'y rentrer jamais, sinon aux conditions que je viens de te prescrire, quand j'aurai chanté une fois encore les saintes litanies de la Vierge.

Jeannie porta sa main sur ses yeux.

— Et crois que je punirai ta rébellion d'une manière qui épouvantera tous tes pareils ! Je te lierai pour mille ans, esprit désobéissant et malin, dans le tronc du bouleau le plus noueux et le plus robuste du cimetière.

— Malheureux Trilby ! dit Jeannie.

— Je le jure sur mon grand Dieu, continua le moine, et cela sera fait ainsi.

Et il chanta pour la troisième fois, accompagné des répons de Dougal. Jeannie ne répondit pas.

Elle s'était laissée tomber sur la pierre saillante qui borde le foyer, et le moine et Dougal attribuaient son émotion au trouble naturel que doit faire naître une cérémonie imposante. Le dernier répons expira ; la flamme des tisons pâlit ; une lumière bleue courut sur la braise éteinte et s'évanouit. Un long cri retentit dans la cheminée rustique. Le follet n'y était plus.

— Où est Trilby ? dit Jeannie en revenant à elle. — Parti, dit le moine avec orgueil. — Parti ! s'écria-t-elle, d'un accent qu'il prit pour celui de l'admiration et de la joie. Les livres sacrés de Salomon ne lui avaient pas appris ces mystères.

A peine le follet avait quitté le seuil de la chaumière de Dougal, Jeannie sentit amèrement que l'absence du pauvre Trilby en avait fait une profonde solitude. Ses chansons de la veillée n'étaient plus entendues de personne, et certaine de ne confier leurs refrains qu'à des murailles insensibles, elle ne chantait que par distraction ou dans les rares moments où il lui arrivait de penser que Trilby, plus puissant que la Clavicule et le Rituel, avait peut-être déjoué les exorcismes du vieux moine et les sévères arrêts de Salomon. Alors, l'œil fixé sur l'âtre, elle cherchait à discerner, dans les figures bizarres que la cendre dessine en sombres compartiments sur la fournaise éblouissante, quelques-uns des traits que son imagination avait prêtés à Trilby ; elle n'apercevait qu'une ombre sans forme et sans vie qui rompait çà et là l'uniformité du rouge enflammé du foyer, et se dissipait à la moindre agitation de la touffe de bruyères sèches qu'elle faisait siffler devant le feu pour le ranimer. Elle laissait tomber son fuseau, elle abandonnait son fil, mais Trilby ne chassait plus devant lui le fuseau roulant comme pour le dérober à sa

maîtresse, heureux alors de le ramener jusqu'à elle et de se servir du fil à peine ressaisi, pour s'élever à la main de Jeannie et y déposer un baiser rapide, après lequel il était si prompt à retomber, à s'enfuir et à disparaître, qu'elle n'avait jamais eu le temps de s'alarmer et de se plaindre. Dieu ! que les temps étaient changés ! que les soirées étaient longues, et que le cœur de Jeannie était triste !

Les nuits de Jeannie avaient perdu leur charme comme sa vie, et s'attristaient encore de la secrète pensée que Trilby, mieux accueilli chez les châtelaines d'Argail, y vivait paisible et caressé, sans crainte de leurs fiers époux. Quelle comparaison humiliante pour la chaumière du lac Beau ne devait pas se renouveler pour lui à tous les moments de ses délicieuses soirées, sous les cheminées somptueuses où les noires colonnes de Staffa s'élançaient des marbres d'argent de Firkin, et aboutissaient à des voûtes resplendissantes de cristaux de mille couleurs ! Il y avait loin de ce magnifique appareil à la simplicité du triste foyer de Dougal. Que cette comparaison était plus pénible encore pour Jeannie, quand elle se représentait ses nobles rivales, assemblées autour d'un brasier dont l'ardeur était entretenue par des bois précieux et odorants qui remplissaient d'un nuage de parfums le palais favorisé du lutin ! quand elle détaillait dans sa pensée les richesses de leur toilette, les couleurs brillantes de leurs robes à quadrilles, l'agrément et le choix de leurs plumes de *ptarmigan* et de héron, la grâce apprêtée de leurs cheveux, et qu'elle croyait saisir dans l'air les concerts de leurs voix mariées avec une ravissante harmonie ! — Infortunée Jeannie, disait-elle, tu croyais donc savoir chanter ! Et quand tu aurais une voix plus

douce que celle de la jeune fille de la mer que les pêcheurs ont quelquefois entendue le matin, qu'as-tu fait, Jeannie, pour qu'il s'en souvînt ? Tu chantais comme s'il n'était pas là, comme si l'écho seul t'avait écoutée, tandis que toutes ces coquettes ne chantent que pour lui ; elles ont d'ailleurs tant d'avantages sur toi : la fortune, la noblesse, peut-être même la beauté ! Tu es brune, Jeannie, parce que ton front découvert à la surface resplendissante des eaux brave le ciel brûlant de l'été. Regarde tes bras : ils sont souples et nerveux, mais ils n'ont ni délicatesse ni fraîcheur. Tes cheveux manquent peut-être de grâce, quoique noirs, longs, bouclés et superbes, lorsque, flottant sur tes épaules, tu les abandonnes aux fraîches brises du lac ; mais il m'a vue si rarement sur le lac, et n'a-t-il pas oublié déjà qu'il m'a vue ?

Préoccupée de ces idées, Jeannie se livrait au sommeil bien plus tard que d'habitude, et ne goûtait pas le sommeil même, sans passer de l'agitation d'une veille inquiète à des inquiétudes nouvelles. Trilby ne se présentait plus dans ses rêves sous la forme fantastique du nain gracieux du foyer. A cet enfant capricieux avait succédé un adolescent aux cheveux blonds, dont la taille svelte et pleine d'élégance le disputait en souplesse aux joncs élancés des rivages ; c'étaient les traits fins et doux du follet, mais développés dans les formes imposantes du chef du clan des Mac-Farlane, quand il gravit le Cobler en brandissant l'arc redoutable du chasseur, ou quand il s'égare dans les boulingrins d'Argail, en faisant retentir d'espace en espace les cordes de la harpe écossaise ; et tel devait être le dernier de ces illustres seigneurs, lorsqu'il disparut tout à coup de son château après avoir subi l'anathème des saints religieux de Balva, pour s'être

refusé au payement d'un ancien tribut envers le monastère. Seulement les regards de Trilby n'avaient plus l'expression franche, la confiance ingénue du bonheur. Le sourire d'une candeur étourdie ne volait plus sur ses lèvres. Il considérait Jeannie d'un œil attristé, soupirait amèrement, et ramenait sur son front les boucles de ses cheveux, ou l'enveloppait des longs replis de son manteau, puis se perdait dans les vagues ombres de la nuit. Le cœur de Jeannie était pur, mais elle souffrait de l'idée qu'elle était la seule cause des malheurs d'une créature charmante qui ne l'avait jamais offensée, et dont elle avait trop vite redouté la naïve tendresse. Elle s'imaginait, dans l'erreur involontaire des songes, qu'elle criait au follet de revenir, et que, pénétré de reconnaissance, il s'élançait à ses pieds et les couvrait de baisers et de larmes. Puis, en le regardant sous sa nouvelle forme, elle comprenait qu'elle ne pouvait plus prendre à lui qu'un intérêt coupable, et déplorait son exil sans oser désirer son retour.

Ainsi se passaient les nuits de Jeannie, depuis le départ du lutin ; et son cœur, aigri par un juste repentir ou par un penchant involontaire, toujours repoussé, toujours vainqueur, ne s'entretenait que de mornes soucis qui troublaient le repos de la chaumière. Dougal, lui-même, était devenu inquiet et rêveur. Il y a des privilèges attachés aux maisons qu'habitent les follets ! Elles sont préservées des accidents de l'orage et des ravages de l'incendie, car le lutin attentif n'oublie jamais, quand tout le monde est livré au repos, de faire sa ronde nocturne autour du domaine hospitalier qui lui donne un asile contre le froid des hivers. Il resserre les chaumes du toit à mesure qu'un vent obstiné les divise, ou bien il fait rentrer dans ses gonds ébranlés

une porte agitée par la tempête. Obligé à nourrir pour lui la chaleur agréable du foyer, il détourne de temps en temps la cendre qui s'amoncelle ; il ranime d'un souffle léger une étincelle qui s'étend peu à peu sur un charbon prêt à s'éteindre, et finit par embraser toute sa noire surface. Il ne lui en faut pas davantage pour se réchauffer ; mais il paye généreusement le loyer de ce bienfait, en veillant à ce qu'une flamme furtive ne vienne pas à se développer pendant le sommeil insouciant de ses hôtes ; il interroge du regard tous les recoins du manoir, toutes les fentes de la cheminée antique ; il retourne le fourrage dans la crèche, la paille sur la litière ; et sa sollicitude ne se borne pas aux soins de l'étable : il protège aussi les habitants pacifiques de la basse-cour et de la volière auxquels la Providence n'a donné que des cris pour se plaindre, et qu'elle a laissés sans armes pour se défendre. Souvent le chatpard, altéré de sang, qui était descendu des montagnes en amortissant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine, en contenant son miaulement de tigre, en voilant ses yeux ardents qui brillent dans la nuit comme des lumières errantes ; souvent la martre voyageuse, qui tombe inattendue sur sa proie, qui la saisit sans la blesser, l'enveloppe comme une coquette d'embrassements gracieux, l'enivre de parfums enchanteurs et lui imprime sur le cou un baiser qui donne la mort ; souvent le renard même a été trouvé sans vie à côté du nid tranquille des oiseaux nouveau-nés, tandis qu'une mère immobile dormait la tête cachée sous l'aile, en rêvant à l'heureuse histoire de sa couvée tout éclose, où il n'a pas manqué un seul œuf. Enfin l'aisance de Dougal avait été fort augmentée par la pêche de ces jolis poissons bleus qui ne se laissaient prendre que dans

ses filets ; et depuis le départ de Trilby, les poissons bleus avaient disparu. Aussi n'arrivait-il plus au rivage sans être poursuivi des reproches de tous les enfants du clan de Mac-Farlane, qui lui criaient : — C'est affreux, méchant Dougal ! C'est vous qui avez enlevé tous les jolis petits poissons du lac Long et du lac Beau ; nous ne les verrons plus sauter à la surface de l'eau, en faisant semblant de mordre à nos hameçons, ou s'arrêter immobiles, comme des fleurs couleur du temps, sur les herbes roses de la rade. Nous ne les verrons plus nager à côté de nous quand nous nous baignons, et nous diriger loin des courants dangereux, en détournant rapidement leur longue colonne bleue. Et Dougal poursuivait sa route en murmurant ; il se disait même quelquefois : — C'est peut-être, en effet, une chose bien ridicule que d'être jaloux d'un lutin ; mais le vieux moine de Balva en sait là-dessus plus que moi.

Dougal enfin ne pouvait se dissimuler le changement qui s'était fait depuis quelque temps dans le caractère de Jeannie, naguère encore si serein et si enjoué ; et jamais il ne remontait par la pensée au jour où il avait vu sa mélancolie se développer, sans se rappeler au même instant les cérémonies de l'exorcisme et l'exil de Trilby. A force d'y réfléchir, il se persuada que les inquiétudes qui l'obsédaient dans son ménage, et la mauvaise fortune qui s'obstinait à le poursuivre à la pêche, pourraient bien être l'effet d'un sort, et sans communiquer cette pensée à Jeannie dans des termes propres à augmenter l'amertume des soucis auxquels elle paraissait livrée, il lui suggéra peu à peu le désir de recourir à une protection puissante contre la mauvaise destinée qui le persécutait. C'était peu de jours après que devait avoir lieu, au monastère de Balva,

la fameuse vigile de saint Colombain, dont l'intercession était plus recherchée qu'aucune autre des jeunes femmes du pays, parce que, victime d'un amour secret et malheureux, il était sans doute plus propice qu'aucun des autres habitants du séjour céleste aux peines cachées du cœur. On en rapportait des miracles de charité et de tendresse dont jamais Jeannie n'avait entendu le récit sans émotion, et qui depuis quelque temps se présentaient fréquemment à son imagination parmi les rêves caressants de l'espérance. Elle se rendit d'autant plus volontiers aux propositions de Dougal, qu'elle n'avait jamais visité le plateau du Calender, et que dans cette contrée nouvelle pour ses yeux, elle croyait avoir moins de souvenirs à redouter qu'auprès du foyer de la chaumière, où tout l'entretenait des grâces touchantes et de l'innocent amour de Trilby. Un seul chagrin se mêlait à l'idée de ce pèlerinage : c'est que l'ancien du monastère, cet inflexible Ronald dont les exorcismes cruels avaient banni Trilby pour toujours de son obscure solitude, descendrait probablement lui-même de son ermitage des montagnes, pour prendre part à la solennité anniversaire de la fête du saint patron ; mais Jeannie, qui craignait avec trop de raison d'avoir beaucoup de pensées indiscrètes et peut-être jusqu'à des sentiments coupables à se reprocher, se résigna promptement à la mortification ou au châtiment de sa présence. Qu'allait-elle, d'ailleurs, demander à Dieu, sinon d'oublier Trilby, ou plutôt la fausse image qu'elle s'en était faite ? Et quelle haine pouvait-elle conserver contre ce vieillard, qui n'avait fait que remplir ses vœux et que prévenir sa pénitence ?

— Au reste, reprit-elle à part soi, sans se rendre compte de ce retour involontaire de son esprit,

Ronald avait plus de cent ans à la dernière chute des feuilles, et peut-être est-il mort.

Dougal, moins préoccupé, parce qu'il était bien plus fixé sur l'objet de son voyage, calculait ce que devait lui rapporter à l'avenir la pêche mieux entendue de ses poissons bleus dont il avait cru ne voir jamais finir l'espèce ; et comme s'il avait pensé que le seul projet d'une pieuse visite au sépulcre du saint abbé pouvait avoir ramené ce peuple vagabond dans les eaux basses du golfe, il les sondait inutilement du regard, en parcourant le petit détour de l'extrémité du lac Long, vers les délicieux rivages de Tarbet, campagnes enchantées dont le voyageur même qui les a traversées, le cœur vide de ces illusions de l'amour qui embellissent tous les pays, n'a jamais perdu le souvenir. C'était un peu moins d'un an après le rigoureux bannissement du follet. L'hiver n'était point commencé, mais l'été finissait. Les feuilles, saisies par le froid matinal, se roulaient à la pointe des branches inclinées, et leurs bouquets bizarres, frappés d'un rouge éclatant ou jaspés d'un fauve doré, semblaient orner la tête des arbres de fleurs plus fraîches ou de fruits plus brillants que les fleurs et les fruits qu'ils ont reçus de la nature. On aurait cru qu'il y avait des bouquets de grenades dans les bouleaux, et que des grappes mûres pendaient à la pâle verdure des frênes, surprises de briller entre les fines découpures de leur feuillage léger. Il y a dans ces jours de décadence de l'automne quelque chose d'inexplicable qui ajoute à la solennité de tous les sentiments. Chaque pas que fait le temps imprime alors sur les champs qui se dépouillent, ou au front des arbres qui jaunissent, un nouveau signe de caducité plus grave et plus imposant. On entend sortir du fond des bois une sorte de rumeur mena-

çante qui se compose du cri des branches sèches, du frôlement des feuilles qui tombent, de la plainte confuse des bêtes de proie que la prévoyance d'un hiver rigoureux alarme sur leurs petits, de rumeurs, de soupirs, de gémissements, quelquefois semblables à des voix humaines, qui étonnent l'oreille et saisissent le cœur. Le voyageur n'échappe pas même à l'abri des temples aux sensations qui le poursuivent. Les voûtes des vieilles églises rendent les mêmes bruits que les profondeurs des vieilles forêts, quand le pied du passant solitaire interroge les échos sonores de la nef, et que l'air extérieur qui se glisse entre les ais mal joints, ou qui agite le plomb des vitraux rompus, marie des accords bizarres au sourd retentissement de sa marche. On dirait quelquefois le chant grêle d'une jeune vierge cloîtrée qui répond au mugissement majestueux de l'orgue ; et ces impressions se confondent si naturellement en automne, que l'instinct même des animaux y est souvent trompé. On a vu des loups errer sans défiance à travers les colonnes d'une chapelle abandonnée, comme entre les fûts blanchissants des hêtres ; une volée d'oiseaux étourdis descend indistinctement sur le faîte des grands arbres, ou sur le clocher pointu des églises gothiques. A l'aspect de ce mât élancé dont la forme et la matière sont dérobées à la forêt natale, le milan resserre peu à peu les orbes de son vol circulaire, et s'abat sur sa pointe aiguë comme sur un plat d'armoiries. Cette idée aurait pu prémunir Jeannie contre l'erreur d'un pressentiment douloureux, quand elle arriva sur les pas de Dougal à la chapelle de Glenfallach, vers laquelle ils s'étaient dirigés d'abord, parce que c'est là qu'était marqué le rendez-vous des pèlerins. En effet, elle avait vu de loin un cor-

beau à ailes démesurés s'abaisser sur la flèche antique, et s'y arrêter avec un cri prolongé qui exprimait tant d'inquiétude et de souffrance qu'elle ne put s'empêcher de le regarder comme un présage sinistre. Plus timide en s'approchant davantage, elle égarait ses yeux autour d'elle avec un saisissement involontaire, et son oreille s'effrayait au faible bruit des vagues sans vent qui viennent expirer au pied du monastère abandonné.

C'est ainsi que, de ruines en ruines, Dougal et Jeannie parvinrent aux rives étroites du lac Kattrinn ; car, dans ce temps reculé, les bateliers étaient plus rares, et les stations du pèlerin plus multipliées. Enfin, après trois jours de marche, ils découvrirent de loin les sapins de Balva, dont la verdure sombre se détachait avec une hardiesse pittoresque entre les forêts desséchées ou sur le fond des mousses pâles de la montagne. Au-dessus de son revers aride, et comme penchées à la pointe d'un roc perpendiculaire d'où elles semblaient se précipiter vers l'abîme, on voyait noircir les vieilles tours du monastère, et se développer, au loin, les ailes des bâtiments à demi écroulés. Aucune main humaine n'avait été employée à y réparer les ravages du temps depuis que les saints avaient fondé cet édifice, et une tradition universellement répandue dans le peuple attestait que lorsque ses restes solennels achèveraient de joncher la terre de leurs débris, l'ennemi de Dieu triompherait pour plusieurs siècles en Écosse, et y obscurcirait de ténèbres impies les pures splendeurs de la foi. Aussi c'était un sujet de joie toujours nouveau pour la multitude chrétienne que de le voir encore imposant dans son aspect et offrant pour l'avenir quelques promesses de durée. Alors des cris de joie, des clameurs d'enthousiasme, de doux murmures d'es-

poir et de reconnaissance venaient se confondre dans la prière commune. C'est là, c'est dans ce moment de pieuse et profonde émotion qu'excite l'attente ou la vue d'un miracle, que tous les pèlerins à genoux récapitulaient pendant quelques minutes d'adoration les principaux objets de leur voyage : la femme et les filles de Coll Cameron, un des plus proches voisins de Dougal, de nouvelles parures qui éclipseraient dans les fêtes prochaines la beauté simple de Jeannie ; Dougal, un coup de filet miraculeux qui l'enrichirait de quelque trésor, contenu dans une boîte précieuse que sa bonne fortune aurait amenée intacte à l'extrémité du lac ; et Jeannie, le besoin d'oublier Trilby, et de ne plus y rêver ; prière que son cœur ne pouvait cependant avouer tout entière, et qu'elle se réservait de méditer encore au pied des autels, avant de la confier sans réserve à la pensée attentive du saint protecteur.

Les pèlerins arrivèrent enfin au parvis de la vieille église, où un des plus anciens ermites de la contrée était ordinairement chargé d'attendre leurs offrandes, et de leur présenter des rafraîchissements et un asile pour la nuit. De loin, la blancheur éblouissante du front de l'anachorète, l'élévation de sa taille majestueuse qui n'avait pas fléchi sous le poids des ans, la gravité de son attitude immobile et presque menaçante, avaient frappé Jeannie d'une réminiscence mêlée de respect et de terreur. Cet ermite, c'était le sévère Ronald, le moine centenaire de Balva. — J'étais préparé à vous voir, dit-il à Jeannie avec une intention si pénétrante, que l'infortunée n'aurait pas éprouvé plus de trouble en s'entendant publiquement accuser d'un péché. Et vous aussi, bon Dougal, continua-t-il en le bénissant : vous venez chercher avec raison les grâces du ciel dans la maison du ciel, et nous

demander contre les ennemis secrets qui vous tourmentent les secours d'une protection que les péchés du peuple ont fatiguée, et qui ne peut plus se racheter que par de grands sacrifices.

Pendant qu'il parlait de la sorte, il les avait introduits dans la longue salle du réfectoire ; le reste des pèlerins se reposaient sur les pierres du vestibule ou se distribuaient, chacun suivant sa dévotion particulière, dans les nombreuses chapelles de l'église souterraine. Ronald se signa et s'assit. Dougal l'imita ; Jeannie, obsédée d'une inquiétude invincible, essayait de tromper l'attention obstinée du saint prêtre en laissant errer la sienne sur les nouveaux objets de curiosité qui s'offraient à ses regards dans ce séjour inconnu. Elle observait avec une curiosité vague le cintre immense des voûtes antiques, la majestueuse élévation des pilastres, le travail bizarre et recherché des ornements, et la multitude de portraits poudreux qui se suivaient dans des cadres délabrés sur les innombrables panneaux des boiseries. C'était la première fois que Jeannie entrait dans une galerie de peinture, et que ses yeux étaient surpris par cette imitation presque vivante de la figure de l'homme, animée au gré de l'artiste de toutes les passions de la vie. Elle contemplait émerveillée cette succession de héros écossais différents d'expression et de caractère, et dont la prunelle mobile, toujours fixée sur ses mouvements, semblait la poursuivre de tableau en tableau, les uns avec l'émotion d'un intérêt impuissant et d'un attendrissement inutile, les autres avec la sombre rigueur de la menace et le regard foudroyant de la malédiction. L'un d'eux, dont le pinceau d'un artiste plus hardi avait pour ainsi dire devancé la résurrection, et qu'une combinaison, peu connue alors d'effets et de couleurs,

paraissait avoir jeté hors de la toile, effraya tellement Jeannie de l'idée de le voir se précipiter de sa bordure d'or et traverser la galerie comme un spectre, qu'elle se réfugia en tremblant vers Dougal, et tomba interdite sur la banquette que Ronald lui avait préparée.

— Celui-là, dit Ronald qui n'avait pas cessé de converser avec Dougal, est le pieux Magnus Mac-Farlane, le plus généreux de nos bienfaiteurs, et celui de tous qui a le plus de part à nos prières. Indigné du manque de foi de ses descendants dont la déloyauté a prolongé pour bien des siècles encore les épreuves de son âme, il poursuit leurs partisans et leurs complices jusque dans ce portrait miraculeux. J'ai entendu assurer que jamais les amis des derniers Mac-Farlane n'étaient entrés dans cette enceinte sans voir le pieux Magnus s'arracher de la toile où le peintre avait cru le fixer, pour venger sur eux le crime et l'indignité de sa race. Les places vides qui suivent celle-ci, continua-t-il, indiquent celles qui étaient réservées aux portraits de nos oppresseurs, et dont ils ont été repoussés comme du ciel.

— Cependant, dit Jeannie, la dernière de ces places paraît occupée... Voilà un portrait au fond de cette galerie, et si ce n'était le voile qui le couvre...

— Je vous disais, Dougal, reprit le moine, sans prêter d'attention à l'observation de Jeannie, que ce portrait est celui de Magnus Mac-Farlane, et que tous ses descendants sont dévoués à la malédiction éternelle.

— Cependant, dit Jeannie, voilà un portrait au fond de cette galerie, un portrait voilé qui ne serait pas admis dans ce lieu saint si la personne qui doit y être représentée était aussi chargée d'une éternelle malédiction. N'appartiendrait-il pas par

hasard à la famille des Mac-Farlane, comme la disposition du reste de cette galerie semble l'annoncer, et comment un Mac-Farlane ?...

— La vengeance de Dieu a ses bornes et ses conditions, interrompit Ronald ; et il faut que ce jeune homme ait eu des amis parmi les saints...

— Il était jeune ! s'écria Jeannie...

— Eh bien ! dit durement Dougal, qu'importe l'âge d'un damné ?...

— Les damnés n'ont point d'amis dans le ciel, répondit vivement Jeannie en se précipitant vers le tableau.

Dougal la retint. Elle s'assit. Les pèlerins pénétraient lentement dans la salle et resserraient peu à peu leur cercle immense autour du siège du vénérable vieillard qui avait repris avec eux son discours où il l'avait laissé.

— Vrai, vrai, répétait-il, les mains appuyées sur son front renversé, de terribles sacrifices ! Nous ne pouvons appeler la protection du Seigneur par notre intercession que sur les âmes qui la demandent sincèrement et comme nous, sans mélange de ménagements et de faiblesse. Ce n'est pas tout que de craindre l'obsession d'un démon, et que de prier le ciel de nous en délivrer. Il faut encore le maudire ! Savez-vous que la charité peut être un grand péché?

— Est-il possible ? répondit Dougal.

Jeannie se retourna du côté de Ronald et le regarda d'un air plus assuré qu'auparavant.

— Infortunés que nous sommes, reprit Ronald, comment résisterions-nous à l'ennemi acharné à notre perte si nous n'usions pas contre lui de toutes les ressources que la religion nous a réservées, de tout le pouvoir qu'elle a mis entre nos mains ? A quoi nous servirait de prier toujours pour ceux qui nous persécutent, s'ils ne cessent de renouveler

contre nous leurs manœuvres et leurs maléfices? La haire sacrée et le cilice rigoureux des saintes épreuves ne nous défendent pas eux-mêmes contre les prestiges du mauvais esprit ; nous souffrons comme vous, mes enfants, et nous jugeons de la rigueur de vos combats par ceux que nous avons livrés. Croyez-vous que nos pauvres moines aient parcouru une si longue carrière sur cette terre si riche en plaisirs, dans une vie si recherchée pour eux en austérités et en misères, sans lutter quelquefois contre le goût des voluptés et le désir de ce bien temporel que vous appelez le bonheur? Oh ! que de rêves délicieux ont assailli notre jeunesse! Que d'ambitions criminelles ont tourmenté notre âge mûr! Que de regrets amers ont hâté la blancheur de nos cheveux, et de combien de remords nous arriverions chargés sous les yeux de notre maître, si nous avions hésité à nous armer de malédictions et de vengeances contre l'esprit du péché !...

A ces mots, le vieux Ronald fit un signe, la foule s'aligna sur le banc étroit qui courait comme une moulure sur toute la longueur des murailles, et il continua :

— Mesurez la grandeur de nos afflictions, dit Ronald, par la profondeur de la solitude qui nous environne, par l'immense abandon auquel nous sommes condamnés! Les plus cruelles rigueurs de votre destinée ne sont du moins pas sans consolation et même sans plaisir. Vous avez tous une âme qui vous cherche, une pensée qui vous comprend, un autre *vous* qui est associé de souvenir ou d'intérêt ou d'espérance à votre passé, à votre présent ou à votre avenir. Il n'y a point de but interdit à votre pensée, point d'espace fermé à vos pas, point de créature refusée à votre affection ; tandis que toute la vie du moine, toute l'histoire de l'ermite

sur la terre s'écoule entre le seuil solitaire de l'église et le seuil solitaire des catacombes. Il n'est question, dans le long développement de nos années invariablement semblables entre elles, que de changer de tombeau et de marcher du chœur des prêtres à celui des saints. Ne croiriez-vous pas devoir quelque retour à un dévouement si pénible et si persévérant pour votre salut ? Eh bien ! mes frères, apprenez à quel point le zèle qui nous attache à vos intérêts spirituels aggrave de jour en jour l'austérité de notre pénitence ! Apprenez que ce n'était pas assez pour nous d'être soumis comme le reste des hommes à ces démons du cœur, dont aucun des malheureux enfants d'Adam n'a pu défier les atteintes ! Il n'y a pas jusqu'aux esprits les plus disgraciés, jusqu'aux lutins les plus obscurs qui ne se fassent un malin plaisir de troubler les rapides instants de notre repos et le calme si longtemps inviolable de nos cellules. Certains de ces follets désœuvrés surtout dont nous avons, avec tant de peine et au prix de tant de prières, débarrassé vos habitations, se vengent cruellement sur nous du pouvoir qu'un exorcisme indiscret nous a fait perdre. En les bannissant de la demeure secrète qu'ils avaient usurpée dans vos métairies, nous avons omis de leur indiquer un lieu d'exil déterminé, et les maisons dont nous les avons repoussés sont elles seules à l'abri de leurs insultes. Croiriez-vous que les lieux consacrés eux-mêmes n'ont plus rien de respectable pour eux, et que leur cohorte infernale n'attend, au moment où je vous parle, que le retour des ténèbres pour se répandre en épais tourbillons sous les lambris du cloître ?

L'autre jour, à l'instant où le cercueil d'un de nos frères allait toucher le sol du caveau mortuaire, la corde se rompt tout à coup en sifflant

comme avec un rire aigu, et la châsse roule, grondant de degrés en degrés sous les voûtes. Les voix qui en sortaient ressemblaient à la voix des morts, indignés qu'on ait troublé leur sépulture, qui gémissent, qui se révoltent, qui crient. Les assistants les plus rapprochés du caveau, ceux qui commençaient à plonger leurs regards dans sa profondeur, ont cru voir les tombes se soulever et flotter les linceuls, et les squelettes agités par l'artifice des lutins jaillir avec eux des soupiraux, s'égarer sous les nefs, se grouper confusément dans les stalles ou se mêler comme des figures bouffonnes dans les ombres du sanctuaire. Au même moment, toutes les lumières de l'église... — Écoutez !

On se pressait pour écouter Ronald. Jeannie seule, les doigts passés dans une boucle de ses cheveux, l'âme fixée à une pensée, écoutait et n'entendait plus.

— Écoutez, mes frères, et dites quel péché secret, quelle trahison, quel assassinat, quel adultère d'action ou de pensée a pu attirer cette calamité sur nous. Toutes les lumières du temple avaient disparu. Les torches des acolytes, dit Ronald, lançaient à peine quelques flammèches fugitives qui s'éloignaient, se rapprochaient, dansaient en rayons bleus et grêles, comme les feux magiques des sorcières, et puis montaient et se perdaient dans les recoins noirs des vestibules et des chapelles. Enfin, la lampe immortelle du Saint des Saints... Je la vis s'agiter, s'obscurcir et mourir. Mourir ! La nuit profonde, la nuit tout entière, dans l'église, dans le chœur, dans le tabernacle ! La nuit descendue pour la première fois sur le sacrement du Seigneur ! La nuit si humide, si obscure, si redoutable partout ; effrayante, horrible sous le dôme de nos basiliques où est

promis le jour éternel !... Nos moines éperdus s'égaraient dans l'immensité du temple, agrandi encore par la profondeur de la nuit ; et trahis par les murailles qui leur refusaient de tous côtés l'issue étroite et oubliée, trompés par la confusion de leurs voix plaintives qui se heurtaient dans les échos et qui rapportaient à leurs oreilles des bruits de menace et de terreur, ils fuyaient épouvantés, prêtant des clameurs et des gémissements aux tristes images du tombeau qu'ils croyaient entendre pleurer sur leur lit de pierre. L'un d'eux sentit la main glacée de saint Duncan, qui s'ouvrait, s'épanouissait, se fermait sur la sienne et le liait à son monument d'une étreinte éternelle. Il y fut retrouvé mort le lendemain. Le plus jeune de nos frères — il était arrivé depuis peu de temps, et nous ne connaissions encore ni son nom ni sa famille — saisit avec tant d'ardeur la statue d'une jeune sainte dont il espérait le secours, qu'il l'entraîna sur lui et qu'elle l'écrasa de sa chute. C'était celle, vous le savez, qu'un habile sculpteur du pays avait ciselée nouvellement, à la ressemblance de cette vierge du Lothian qui est morte de douleur, parce qu'on l'avait séparée de son fiancé. Tant de malheurs, continua Ronald en cherchant à fixer le regard immobile de Jeannie, sont peut-être l'effet d'une pitié indiscrète, d'une intercession involontairement criminelle ; d'un péché, d'un seul péché d'intention...

— D'un seul péché d'intention ! s'écria Clady, la plus jeune des filles de Coll Cameron...

— D'un seul ! reprit Ronald avec impatience. Jeannie tranquille et inattentive n'avait pas même soupiré. Le mystère incompréhensible du portrait voilé préoccupait toute son âme.

— Enfin, dit Ronald en se levant et en donnant

à ses paroles une expression solennelle d'exaltation et d'autorité, nous avons marqué ce jour pour frapper d'une imprécation irrévocable les mauvais esprits de l'Écosse.

— Irrévocable ! murmura une voix gémissante qui s'éloignait peu à peu.

— Irrévocable, si elle est libre et universelle. Quand le cri de malédiction s'élèvera devant l'autel, si toutes les voix le répètent...

— Si toutes les voix répètent un cri de malédiction devant l'autel ! reprit la voix.

Jeannie gagnait l'extrémité de la galerie.

— Alors tout sera fini, et les démons retomberont pour jamais dans l'abîme.

— Que cela soit fait ainsi ! dit le peuple.

Et il suivit en foule le redoutable ennemi des lutins. Les autres moines, ou plus timides, ou moins sévères, s'étaient dérobés à l'appareil redoutable de cette cruelle cérémonie ; car nous avons déjà dit que les follets de l'Écosse, dont la damnation éternelle n'était pas un point avéré de la croyance populaire, inspiraient plus d'inquiétude que de haine, et un bruit assez probable s'était répandu que certains d'entre eux bravaient les rigueurs de l'exorcisme et les menaces de l'anathème, dans la cellule d'un solitaire charitable ou dans la niche d'un apôtre. Quant aux pêcheurs et aux bergers, ils n'avaient qu'à se louer pour la plupart de ces intelligences familières, tout à coup si impitoyablement condamnées ; mais, peu sensibles au souvenir des services passés, ils s'associaient volontiers à la colère de Ronald et n'hésitaient pas à proscrire cet ennemi inconnu qui ne s'était manifesté que par des bienfaits.

L'histoire de l'exil du pauvre Trilby était d'ailleurs parvenue aux voisins de Dougal, et les filles

de Coll Cameron se disaient souvent dans leurs veillées que c'était probablement à quelqu'un de ses prestiges que Jeannie avait été redevable de ses succès dans les fêtes du clan, et Dougal de ses avantages à la pêche sur leurs amants et sur leur père. Mainch Cameron n'avait-elle pas vu Trilby lui-même, assis à la proue du bateau, jeter à pleines mains, dans les nasses vides du pêcheur endormi, des milliers de poissons bleus, le réveiller en frappant la barque du pied et rouler de vague en vague jusqu'au rivage, dans une écume d'argent ?...

— Malédiction ! cria Maineh.

— Malédiction ! dit Feny.

— Ah ! Jeannie seule a pour vous le charme de la beauté ! pensa Clady ; c'est pour elle que vous m'avez quittée, fantôme de mon sommeil que je n'ai que trop aimé, et si la malédiction prononcée contre vous ne s'accomplit pas, libre encore de choisir entre toutes les chaumières de l'Écosse, vous vous fixerez pour toujours à la chaumière de Jeannie ? Non ! vraiment !

— Malédiction ! répéta Ronald avec une voix terrible.

Ce mot coûtait à prononcer à Clady, mais Jeannie entra si belle d'émotion et d'amour qu'elle n'hésita plus :

— Malédiction ! dit Clady...

Jeannie seule n'avait pas été présente à la cérémonie, mais la rapidité de tant d'impressions vives et profondes avait d'abord empêché qu'on remarquât son absence. Clady s'en était cependant aperçue, parce qu'elle ne croyait pas avoir en beauté d'autre rivale digne d'elle. Nous nous rappelons qu'un vif intérêt de curiosité entraînait Jeannie

vers l'extrémité de la galerie des tableaux au moment où le vieux moine disposait l'esprit de ses auditeurs à remplir le devoir cruel qu'il imposait à leur piété. A peine la foule se fut écoulée hors de la salle, que Jeannie, frémissant d'impatience, et peut-être aussi préoccupée malgré elle d'un autre sentiment, s'élança vers le tableau voilé, arracha le rideau qui le couvrait, et reconnut d'un regard tous les traits qu'elle avait rêvés. — C'était lui. — C'était la physionomie connue, les vêtements, les armes, l'écusson, le nom même des Mac-Farlane. Le peintre gothique avait tracé au-dessous du portrait, selon l'usage de son temps, le nom de l'homme qui y était représenté :

JOHN TRILBY MAC-FARLANE

— Trilby ! s'écrie Jeannie éperdue.

Et, prompte comme l'éclair, elle parcourt les galeries, les salles, les degrés, les passages, les vestibules, et tombe au pied de l'autel de saint Colombain, au moment où Clady, tremblante de l'effort qu'elle venait de faire sur elle-même, achevait de proférer le cri de malédiction.

— Charité, cria Jeannie en embrassant le saint tombeau ; AMOUR ET CHARITÉ, répéta-t-elle à voix basse.

Et si Jeannie avait manqué du courage de la charité, l'image de saint Colombain aurait suffi pour le ranimer dans son cœur. Il faut avoir vu l'effigie sacrée du protecteur du monastère pour se faire une idée de l'expression divine dont les anges ont animé la toile miraculeuse, car tout le monde sait que cette peinture n'a pas été tracée d'une main d'homme, et que c'était un esprit qui descendait du ciel pendant le

sommeil involontaire de l'artiste pour embellir du sentiment d'une piété si tendre, et d'une charité que la terre ne connaît pas, les traits angéliques du bienheureux. Parmi tous les élus du Seigneur, il n'y avait que saint Colombain dont le regard fût triste et dont le sourire fût amer, soit qu'il eût laissé sur la terre quelque objet d'une affection si chère que les joies ineffables promises à une éternité de gloire et de bonheur n'aient pas pu la lui faire oublier, soit que, trop sensible aux peines de l'humanité, il n'ait conçu dans son nouvel état que l'indicible douleur de voir les infortunés qui lui survivent exposés à tant de périls et livrés à tant d'angoisses qu'il ne peut ni prévenir ni soulager. Telle doit être en effet la seule affliction des saints, à moins que les événements de leur vie ne les aient liés par hasard à la destinée d'une créature qui s'est perdue et qu'ils ne retrouveront plus. Les éclairs d'un feu doux qui s'échappaient des yeux de saint Colombain, la bienveillance universelle qui respirait sur ses lèvres palpitantes de vie, les émanations d'amour et de charité qui descendaient de lui, et qui disposaient le cœur à une religieuse tendresse, affermirent la résolution déjà formée de Jeannie ; elle répéta dans sa pensée avec plus de force : AMOUR ET CHARITÉ.

— De quel droit, dit-elle, irais-je prononcer un arrêt de malédiction ? Ah ! ce n'est pas du droit d'une faible femme, et ce n'est pas à nous que le Seigneur a confié le soin de ses terribles vengeances. Peut-être même il ne se venge pas ! Et s'il a des ennemis à punir, lui qui n'a point d'ennemis à craindre, ce n'est pas aux passions aveugles de ses plus débiles créatures qu'il a dû remettre le ministère le plus terrible de sa justice. Comment celle dont il doit un jour juger toutes les pensées !... comment irais-

je implorer sa pitié pour mes fautes, quand elles lui seront dévoilées par un témoignage, hélas! que je ne pourrai pas contredire, si pour des fautes qui me sont inconnues... si pour des fautes qui n'ont peut-être pas été commises, je profère ce cri terrible de malédiction qu'on me demande contre quelque infortuné qui n'est déjà sans doute que trop sévèrement puni ?

Ici, Jeannie s'effraya de sa propre supposition, et ses regards ne se relevèrent qu'avec effroi vers le regard de saint Colombain ; mais rassurée par la pureté de ses sentiments, car l'intérêt invincible qu'elle prenait à Trilby ne lui avait jamais fait oublierqu'elle était l'épouse de Dougal,elle chercha. elle fixa des yeux et de la pensée la pensée incertaine du saint des montagnes. Un faible rayon du soleil couchant brisé à travers les vitraux, et qui descendait sur l'autel chargé des couleurs tendres et brillantes du pinceau animées par le crépuscule, prêtait au bienheureux une auréole plus vive, un sourire plus calme, une sérénité plus reposée, une joie plus heureuse. Jeannie pensa que saint Colombain était content, et pénétrée de reconnaissance, elle pressa de ses lèvres les pavés de la chapelle et les degrés du tombeau, en répétant des vœux de charité. Il est possible même qu'elle se soit occupée alors d'une prière qui ne pouvait pas être exaucée sur la terre. Qui pénétrera jamais dans tous les secrets d'une âme tendre, et qui pourrait apprécier le dévouement d'une femme qui aime ?

Le vieux moine qui observait attentivement Jeannie, et qui, satisfait de son émotion, ne doutait pas qu'elle n'eût répondu à son espérance, la releva du saint parvis et la rendit aux soins de Dougal qui se disposait à partir, déjà riche en imagination de tous les biens qu'il fondait sur le

succès de son pèlerinage, et sur la protection des saints de Balva.

— Malgré cela, dit-il à Jeannie en apercevant la chaumière, je ne puis pas cacher que cette malédiction m'a coûté, et que j'aurai besoin de m'en distraire à la pêche.

Quant à Jeannie, c'en était fait pour elle. Rien ne pouvait plus la distraire de ses souvenirs.

Le lendemain d'un jour où la batelière avait conduit jusque vers le golfe de Clyde la famille du laird de Roseneiss, elle retournait vers l'extrémité du lac Long à la merci de la marée qui faisait siller son bateau à une égale distance des syrtes d'Argail et de Lennox, sans qu'elle eût besoin de recourir au jeu fatigant de ses rames ; debout sur la barge étroite et mobile, elle livrait aux vents ses longs cheveux noirs dont elle était si fière, et son cou d'une blancheur que le soleil avait faiblement nuancée sans la flétrir s'élevait avec un éclat singulier au-dessus de sa robe rouge des manufactures d'Ayr. Son pied nu, imposé sur un des côtés du frêle bâtiment, lui imprimait à peine un balancement léger qui repoussait et rappelait la vague agitée, et l'onde excitée par cette résistance presque insensible revenait bouillonnante, s'élevait en blanchissant jusqu'au pied de Jeannie, et roulait autour de lui son écume fugitive. La saison était encore rigoureuse, mais la température s'était sensiblement adoucie depuis quelque temps, et la journée paraissait à Jeannie une des plus belles dont elle eût conservé le souvenir. Les vapeurs qui s'élèvent ordinairement sur le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la forme d'un rideau de crêpe, avaient peu à peu élargi les losanges flottants de leurs réseaux de brouillards. Celles que le soleil n'avait

pas encore tout à fait dissipées se berçaient sur l'occident comme une trame d'or tissue par les fées du lac pour l'ornement de leurs fêtes. D'autres étincelaient de points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'étaient de petits nuages humides où l'oranger, la jonquille, le vert pâle luttaient, suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air, contre l'azur, le pourpre et le violet. A l'évanouissement d'une brume errante, à la disparition d'une côte abandonnée par le courant, et dont l'abaissement subit laissait un libre passage à quelque vent de travers, tout se confondait dans une nuance indéfinissable et sans nom qui étonnait l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'on aurait pu s'imaginer qu'on venait d'acquérir un sens ; et pendant ce temps-là les décorations variées du rivage se succédaient sous les yeux de la voyageuse. Il y avait des coupoles immenses qui couraient au-devant d'elle en brisant sur leurs flancs circulaires tous les traits du soleil couchant, les unes éclatantes comme le cristal, les autres d'un gris mat et presque effacé comme le fer, les plus éloignées à l'ouest cernées à leur sommet d'auréoles d'un rose vif qui descendaient en pâlissant peu à peu sur les flancs glacés de la montagne, et venaient expirer à sa base dans des ténèbres faiblement colorées qui participaient à peine du crépuscule. Il y avait des caps d'un noir sombre qu'on aurait pris de loin pour des écueils inévitables, mais qui reculaient tout à coup devant la proue et découvraient de larges baies favorables aux nautoniers. L'écueil redouté fuyait, et tout s'embellissait après lui de la sécurité d'une heureuse navigation. Jeannie avait vu de loin les barques errantes des pêcheurs

renommés du lac Goyle. Elle avait jeté un regard sur les fabriques fragiles de Portincaple. Elle contemplait encore avec une émotion qui se renouvelait tous les jours sans s'affaiblir cette foule de sommets qui se poursuivent, qui se pressent, qui se confondent, ou ne se détachent les uns des autres que par des effets inattendus de lumière, surtout dans la saison où disparaissent, sous le voile monotone des neiges, et la soie argentée des sphaignes, et la marbrure foncée des granits, et les écailles nacrées des récifs. Elle avait cru reconnaître à sa gauche, tant le ciel était transparent et pur, les dômes du Ben-More et du Ben-Neathan ; à sa droite, la pointe âpre du Ben-Lomond se distinguait par quelques saillies obscures que la neige n'avait pas couvertes, et qui hérissaient de crêtes foncées la tête chauve du roi des montagnes. Le dernier plan de ce tableau rappelait à Jeannie une tradition fort répandue dans ce pays, et que son esprit, plus disposé que jamais aux émotions vives et aux idées merveilleuses, se retraçait alors sous un aspect nouveau. A la pointe même du lac, monte vers le ciel la masse énorme du Ben-Arthur, surmontée de deux noirs rochers de basalte dont l'un paraît penché sur l'autre comme l'ouvrier sur le socle où il a déposé les matériaux de son travail journalier. Ces pierres colossales furent apportées des cavernes de la montagne sur laquelle régnait Arthur le géant, quand des hommes audacieux vinrent élever aux bords du Forth les murailles d'Édimbourg. Arthur, banni de ses hautes solitudes par la science d'un peuple téméraire, fit un pas jusqu'à l'extrémité du lac Long, et imposa sur la plus haute montagne qui s'offrit devant lui les ruines de son palais sauvage. Assis sur un de ses rochers et la

tête appuyée sur l'autre, il tournait des regards furieux sur les remparts impies qui usurpaient ses domaines et qui le séparaient pour toujours du bonheur et même de l'espérance ; car on dit qu'il avait aimé sans succès la reine mystérieuse de ces rivages, une de ces fées que les anciens appelaient des nymphes et qui habitent des grottes enchantées où l'on marche sur des tapis de fleurs marines, à la clarté des perles et des escarboucles de l'Océan. Malheur au bateau aventureux qui effleurait en courant la surface du lac immobile, quand la longue figure du géant, vague comme une vapeur du soir, s'élevait tout à coup entre les deux rochers de la montagne, appuyait ses pieds difformes sur leurs sommets inégaux, et se balançait au gré des vents en étendant sur l'horizon des bras ténébreux et flottants qui finissaient par l'embrasser d'une large ceinture. A peine son manteau de nuages avait mouillé ses derniers plis dans le lac, un éclair jaillissait des yeux redoutables du fantôme, un mugissement pareil à la foudre grondait dans sa voix terrible, et les eaux bondissantes allaient ravager leurs bords. Son apparition, redoutée des pêcheurs, avait rendu déserte la rade si riche et si gracieuse d'Arroqhar, quand un pauvre ermite, dont le nom s'est perdu, arriva un jour des mers orageuses d'Irlande, seul, mais invisiblement escorté d'un esprit de foi et d'un esprit de charité, sur une barque poussée par une puissance irrésistible, et qui sillonnait les vagues soulevées sans prendre part à leur agitation, quoique le saint prêtre eût dédaigné le secours de la rame et du gouvernail. A genoux sur le frêle esquif, il tenait dans ses mains une croix et regardait le ciel. Parvenu près du terme de sa navigation, il se leva avec dignité,

laissa tomber quelques gouttes d'eau consacrée sur les vagues furieuses, et adressa au géant du lac des paroles tirées d'une langue inconnue. On croit qu'il lui ordonnait, au nom des premiers compagnons du Sauveur, qui étaient des pêcheurs et des bateliers, de rendre aux pêcheurs et aux bateliers du lac Long l'empire paisible des eaux que la Providence leur avait données. Au même instant du moins le spectre menaçant se dissipa en flocons légers comme ceux que le souffle du matin roule sur l'onde invisible, et qu'on prendrait de loin pour un nuage d'édredon enlevé au nid des grands oiseaux qui habitent ces rivages. Le golfe entier aplanit sa vaste surface ; les flots mêmes qui s'élevaient en blanchissant contre la plage ne redescendirent point : ils perdirent leur fluidité sans perdre leur forme et leur aspect, et l'œil, encore trompé aux contours arrondis, aux mouvements onduleux, au ton bleuâtre et frappé de reflets changeants des brisants écailleux qui hérissent la côte, les prend de loin pour des bancs d'écume dont il attend toujours le retour impossible. Puis le saint vieillard tira sa barque sur la grève, dans l'espérance peut-être qu'elle y serait retrouvée par le pauvre montagnard, pressa de ses bras entrelacés le crucifix sur sa poitrine, et gravit d'un pas ferme le sentier du rocher jusqu'à la cellule que les anges lui avaient bâtie à côté de l'aire inaccessible de l'aigle blanc. Plusieurs anachorètes le suivirent dans ces solitudes, et se répandirent lentement en pieuses colonies dans les campagnes voisines. Telle fut l'origine du monastère de Balva, et sans doute celle du tribut que s'était longtemps imposé envers les religieux de ce couvent la reconnaissance trop vite oubliée des chefs du clan des Mac-Farlane. Il est facile

de comprendre par quelle liaison secrète l'histoire de cet exorcisme ancien et de ses conséquences bien connues du peuple se rattachait aux idées habituelles de Jeannie.

Cependant les ombres d'une nuit si précoce, dans une saison où tout le règne du jour s'accomplit en quelques heures, commençaient à remonter du lac, à gravir les hauteurs qui l'enveloppent, à voiler les sommets les plus élevés. La lassitude, le froid, l'exercice d'une longue contemplation ou d'une réflexion sérieuse, avaient abattu les forces de Jeannie, et, assise dans un épuisement inexplicable à la poupe de son bateau, elle le laissait dériver du côté des boulingrins d'Argail vers la maison de Dougal, en dormant à demi, quand une voix partie de la rive opposée lui annonça un voyageur. La pitié seule qu'inspire un homme égaré sur une côte où n'habitent pas sa femme et ses enfants, et qui va leur laisser compter beaucoup d'heures d'attente et d'angoisses, dans l'espérance toujours déçue de son retour, si l'oreille du batelier se ferme par hasard à sa prière ; cet intérêt que les femmes surtout portent à un proscrit, à un infirme, à un enfant abandonné, pouvait seul forcer Jeannie à lutter contre le sommeil dont elle était accablée, pour retourner sa proue, depuis si longtemps battue des eaux, vers les joncs marins qui bordent le long golfe des montagnes. Qui aurait pu le contraindre à traverser le lac à cette heure, disait-elle, si ce n'était le besoin d'éviter un ennemi, ou de rejoindre un ami qui l'attend? Oh! que ceux qui attendent ce qu'ils aiment ne soient jamais trompés dans leur espérance ; qu'ils obtiennent ce qu'ils ont désiré !...

Et les lames si larges et si paisibles se multipliaient sous la rame de Jeannie, qui les frappait

comme un fléau. Les cris continuaient à se faire entendre, mais tellement grêles et cassés, qu'ils ressemblaient plutôt à la plainte d'un fantôme qu'à la voix d'une créature humaine, et la paupière de Jeannie, soulevée avec effort du côté du rivage, ne lui dévoilait qu'un horizon sombre dont rien de vivant n'animait la profonde immobilité. Si elle avait cru apercevoir d'abord une figure penchée sur le lac, et qui étendait contre elle des bras suppliants, elle n'avait pas tardé à reconnaître dans le prétendu étranger une souche morte qui balançait sous le poids des frimas deux branches desséchées. S'il lui avait semblé un instant qu'elle voyait circuler une ombre à peu de distance de son bateau, parmi les brumes tout à fait descendues, c'était la sienne que la dernière lumière du crépuscule horizontal peignait sur le rideau flottant, et qui se confondait de plus en plus avec les immenses ténèbres de la nuit. Sa rame, enfin, frappait déjà les fûts sifflants des roseaux du rivage, quand elle en vit sortir un vieillard si courbé sous le poids des ans qu'on aurait dit que sa tête appesantie cherchait un appui sur ses genoux, et qui ne maintenait l'équilibre de son corps chancelant qu'en se confiant à un jonc fragile qui cependant le supportait sans fléchir ; car ce vieillard était nain, et le plus petit, selon toute apparence, qu'on eût jamais vu en Écosse. L'étonnement de Jeannie redoubla, lorsque, tout caduc qu'il paraissait, il s'élança légèrement dans la barque, et prit place en face de la batelière, d'une manière qui ne manquait ni de souplesse ni de grâce.

— Mon père, lui dit-elle, je ne vous demande point où vous vous proposez de vous rendre, car le but de votre voyage doit être trop éloigné pour que vous puissiez espérer d'y arriver cette nuit.

— Vous êtes dans l'erreur, ma fille, lui répondit-il : je n'en ai jamais été aussi près, et depuis que je suis dans cette barque, il me semble que je n'ai plus rien à désirer pour y parvenir, même quand une glace éternelle la saisirait tout à coup au milieu du golfe.

— Cela est étonnant, reprit Jeannie. Un homme de votre taille et de votre âge serait connu dans tout le pays s'il y faisait son habitation, et à moins que vous ne soyez le petit homme de l'île de Man dont j'ai entendu souvent parler à ma mère, et qui a enseigné aux habitants de nos parages l'art de tresser avec des roseaux de longs paniers, dont les poissons — retenus par quelque pouvoir magique — ne peuvent jamais retrouver l'issue, je répondrais que vous n'avez point de toit sur les côtes de la mer d'Irlande.

— Oh ! j'en avais un, ma chère enfant, qui était bien voisin de ce rivage, mais on m'en a cruellement dépossédé !

— Je comprends alors, bon vieillard, le motif qui vous ramène sur les côtes d'Argail. Il faut y avoir laissé de bien tendres souvenirs pour quitter dans cette saison et à cette heure avancée les riants rivages du lac Lomond, bordé d'habitations délicieuses, où abonde un poisson plus exquis que celui de nos eaux marines, et un whisky plus salutaire pour votre âge que celui de nos pêcheurs et de nos malelots. Pour revenir parmi nous, il faut aimer quelqu'un dans cette région des tempêtes, que les serpents eux-mêmes désertent à l'approche des hivers. Ils se glissent vers le lac Lomond, le traversent en désordre comme un clan de maraudeurs qui vient de lever l'impôt noir, et cherchent à se réfugier sous quelques rochers exposés au midi. Les pères, les époux, les amants ne craignent

pas cependant d'aborder des contrées rigoureuses quand ils s'attendent à y rencontrer les objets auxquels ils sont attachés ; mais vous ne pourriez songer sans folie à vous éloigner cette nuit des bords du lac Long.

— Ce n'est pas là mon intention, dit l'inconnu. J'aimerais cent fois mieux y mourir !

— Quoique Dougal soit fort réservé sur la dépense, continua Jeannie qui n'abandonnait pas sa pensée, et qui n'avait prêté qu'une légère attention aux interruptions du passager, quoiqu'il souffre, ajouta-t-elle avec un peu d'amertume, que la femme et les filles de Coll Cameron, qui est moins aisé que nous, me surpassent en toilette dans les fêtes du clan, il y a toujours dans sa chaumière du pain d'avoine et du lait pour les voyageurs ; et j'aurais bien plus de plaisir à vous voir épuiser notre bon whisky qu'à ce vieux moine de Balva qui n'est jamais venu chez nous que pour y faire du mal.

— Que m'apprenez-vous, mon enfant ? reprit le vieillard en affectant le plus grand étonnement ; c'est précisément vers la chaumière de Dougal le pêcheur que mon voyage est dirigé ; c'est là, s'écria-t-il en attendrissant encore sa voix tremblante, que je dois revoir tout ce que j'aime, si je n'ai pas été trompé par des renseignements infidèles. La fortune m'a bien servi de me faire trouver ce bateau !...

— Je comprends, dit Jeannie en souriant. Grâces soient rendues au petit homme de l'île de Man ! Il a toujours aimé les pêcheurs.

— Hélas ! je ne suis pas celui que vous pensez ; un autre sentiment m'attire dans votre maison. Apprenez, ma jolie dame, car ces lumières boréales qui baignent le front des montagnes, ces étoiles qui tombent du ciel en se croisant et qui blanchissent

tout l'horizon, ces sillons lumineux qui glissent sur le golfe et qui étincellent sous votre rame, la clarté qui s'avance, qui s'étend et vient trembler jusqu'à nous depuis ce bateau éloigné, tout cela m'a permis de remarquer que vous étiez fort jolie ; apprenez, vous disais-je donc, que je suis le père d'un follet qui habite maintenant chez Dougal le pêcheur ; et si j'en crois ce qu'on m'a raconté, si j'en crois surtout votre physionomie et votre langage, je comprendrais à peine à l'âge où je suis parvenu qu'il eût pu choisir une autre demeure. Il n'y a que peu de jours que j'en suis informé, et je ne l'ai pas vu, le pauvre enfant, depuis le règne de Fergus. Cela tient à une histoire que je n'ai pas eu le temps de vous raconter ; mais jugez de mon impatience ou plutôt de mon bonheur, car voilà le rivage.

Jeannie imprima au bateau un mouvement de retour, et jeta sa tête en arrière en appuyant une main sur son front.

— Eh bien ! dit le vieillard, nous n'abordons pas ?

— Aborder ! répondit Jeannie en sanglotant. Père infortuné ! Trilby n'y est plus !...

— Il n'y est plus ! Et qui l'en aurait chassé ? Auriez-vous été capable, Jeannie, de l'abandonner à ces méchants moines de Balva, qui ont causé tous nos malheurs ?...

— Oui, oui, dit Jeannie avec l'accent du désespoir en repoussant le bateau du côté d'Arroqhar. Oui, c'est moi qui l'ai perdu, qui l'ai perdu pour toujours !...

— Vous, Jeannie, vous si charmante et si bonne ! Le misérable enfant ! Combien il a dû être coupable pour mériter votre haine !...

— Ma haine ! reprit Jeannie en laissant tomber

sa main sur la rame et sa tête sur sa main ; Dieu seul peut savoir combien je l'aimais !..

— Tu l'aimais ! s'écria Trilby en couvrant ses bras de baisers — car ce voyageur mystérieux était Trilby lui-même, et je suis fâché d'avouer que si mon lecteur éprouve quelque plaisir à cette explication, ce n'est probablement pas celui de la surprise ! — tu l'aimais ! Ah ! répète que tu l'aimais ! Ose le dire à moi, le dire pour moi, car ta résolution décidera de ma perte ou de mon bonheur ! Accueille-moi, Jeannie, comme un ami, comme un amant, comme ton esclave, comme ton hôte, comme tu accueillais du moins ce passager inconnu. Ne refuse pas à Trilby un asile secret dans ta chaumière !...

Et en parlant ainsi, le follet s'était dépouillé du travestissement bizarre qu'il avait emprunté la veille aux Shoupeltins du Shetland. Il abandonnait au cours de la marée ses cheveux de chanvre et sa barbe de mousse blanche, son collier varié d'algue et de criste marine qui se rattachait d'espace en espace à des coquillages de toutes couleurs, et sa ceinture enlevée à l'écorce argentée du bouleau. Ce n'était plus que l'esprit vagabond du foyer ; mais l'obscurité prêtait à son aspect quelque chose de vague qui ne rappelait que trop à Jeannie les prestiges singuliers de ses derniers rêves, les séductions de cet amant dangereux du sommeil qui occupait ses nuits d'illusions si charmantes et si redoutées, et le tableau mystérieux de la galerie du monastère.

— Oui, ma Jeannie, murmurait-il d'une voix douce mais faible comme celle de l'air caressant du matin quand il soupire sur le lac ; rends-moi le foyer d'où je pouvais t'entendre et te voir, le coin modeste de la cendre que tu agitais le soir pour

réveiller une étincelle, le tissu aux mailles invisibles qui court sous les vieux lambris, et qui me prêtait un hamac flottant dans les nuits tièdes de l'été. Ah ! s'il le faut, Jeannie, je ne t'importunerai plus de mes caresses, je ne te dirai plus que je t'aime, je n'effleurerai plus ta robe, même quand elle cédera en volant vers moi au courant de la flamme et de l'air. Si je me permets de la toucher une seule fois, ce sera pour l'éloigner du feu près d'y atteindre, quand tu t'endormiras en filant. Et je te dirai plus, Jeannie, car je vois que mes prières ne peuvent te décider, accorde-moi pour le moins une petite place dans l'étable : je conçois encore un peu de bonheur dans cette pensée ; je baiserai la laine de ton mouton, parce que je sais que tu aimes à la rouler autour de tes doigts ; je tresserai les fleurs les plus parfumées de la crèche pour lui en faire des guirlandes, et lorsque tu rempliras l'aire d'une nouvelle litière de paille fraîche, je la presserai avec plus d'orgueil et de délices que les riches tapis des rois ; je te nommerai tout bas : Jeannie, Jeannie !... et personne ne m'entendra, sois-en sûre, pas même l'insecte monotone qui frappe dans la muraille à intervalles mesurés et dont l'horloge de mort interrompt seule le silence de la nuit. Tout ce que je veux, c'est d'être là, et de respirer un air qui touche à l'air que tu respires ; un air où tu as passé, qui a participé de ton souffle, qui a circulé entre tes lèvres, qui a été pénétré par tes regards, qui t'aurait caressée avec tendresse si la nature inanimée jouissait des privilèges de la nôtre, si elle avait du sentiment et de l'amour !

Jeannie s'aperçut qu'elle s'était trop éloignée du rivage ; mais Trilby comprit son inquiétude et se hâta de la rassurer en se réfugiant à la pointe du bateau.

— Va, Jeannie, lui dit-il, regagne sans moi les rives d'Argail où je ne puis pénétrer sans la permission que tu me refuses. Abandonne le pauvre Trilby sur une terre d'exil pour y vivre condamné à la douleur éternelle de ta perte ; rien ne lui coûtera si tu laisses tomber sur lui un regard d'adieu ! Malheureux ! que la nuit est profonde !

Un feu follet brilla sur le lac.

— Le voilà, dit Trilby ; mon Dieu, je vous remercie ! j'aurais accepté votre malédiction à ce prix !

— Ce n'est pas ma faute, dit Jeannie ; je ne m'attendais point, Trilby, à cette lumière étrange, et si mes yeux ont rencontré les vôtres... si vous avez cru y lire l'expression d'un consentement dont, en vérité, je ne prévoyais pas les conséquences, vous le savez, l'arrêt du redoutable Ronald porte une autre condition. Il faut que Dougal lui-même vous envoie à la chaumière. Et d'ailleurs votre bonheur même n'est-il pas intéressé à son refus et au mien ? Vous êtes aimé, Trilby, vous êtes adoré des nobles dames d'Argail, et vous devez avoir trouvé dans leurs palais...

— Les palais des dames d'Argail ! reprit vivement Trilby. Oh ! depuis que j'ai quitté la chaumière de Dougal, quoique ce fût au commencement de la plus mauvaise saison de l'année, mon pied n'a pas foulé le seuil de la demeure de l'homme; je n'ai pas ranimé mes doigts engourdis à la flamme d'un foyer pétillant. J'ai eu froid, Jeannie, et combien de fois, las de grelotter au bord du lac, entre les branches des arbustes desséchés qui plient sous le poids des frimas, je me suis élevé en bondissant, pour réveiller un reste de chaleur dans mes membres transis, jusqu'au sommet des montagnes ! Combien de fois je me suis enveloppé dans les

neiges nouvellement tombées, et roulé dans les avalanches, mais en les dirigeant de manière à ne pas nuire à une construction, à ne pas compromettre l'espérance d'une culture, à ne pas offenser un être animé ! L'autre jour, je vis en courant une pierre sur laquelle un fils exilé avait écrit le nom de sa mère ; ému, je m'empressai de détourner l'horrible fléau, et je me précipitai avec lui dans un abîme de glace où n'a jamais respiré un insecte. Seulement, si le cormoran, furieux de trouver le golfe emprisonné sous une muraille de glace qui lui refuse le tribut de sa pêche accoutumée, le traversait en criant d'impatience pour aller ravir une proie plus facile au Firth de Clyde ou au Sund du Jura, je gagnais, tout joyeux, le nid escarpé de l'oiseau voyageur, et sans autre inquiétude que de le voir abréger la durée de son absence, je me réchauffais entre ses petits de l'année, trop jeunes encore pour prendre part à ses expéditions de mer, et qui, bientôt familiarisés avec leur hôte clandestin, car je n'ai jamais manqué de leur porter quelque présent, s'écartaient à mon approche pour me laisser une petite place parmi eux au milieu de leur lit de duvet. Ou bien, à l'imitation du mulot industrieux qui se creuse une habitation souterraine pour passer l'hiver, j'enlevais avec soin la glace et la neige amoncelées dans un petit coin de la montagne qui devait être exposé le lendemain aux premiers rayons du soleil levant, je soulevais avec précaution le tapis des vieilles mousses qui avaient blanchi depuis bien des années sur le roc, et au moment d'arriver à la dernière couche, je me liais de leurs fils d'argent comme un enfant de ses langes, et je m'endormais protégé contre le vent de la nuit sous mes courtines de velours ; heureux, surtout, quand je m'avisais que tu avais pu les fouler en

allant payer la dîme du grain ou du poisson. Voilà, Jeannie, les superbes palais que j'ai habités, voilà le riche accueil que j'ai reçu depuis que je suis séparé de toi, celui de l'escarbot frileux que j'ai quelquefois, sans le savoir, dérangé au fond de sa retraite, ou de la mouette étourdie qu'un orage subit forçait à se réfugier près de moi dans le creux d'un vieux saule miné par l'âge et le feu dont les noires cavités et l'âtre comblé de cendre marquent le rendez-vous habituel des contrebandiers. C'est là, cruelle, le bonheur que tu me reproches. Mais, que dis-je ? Ah ! ce temps de misère n'a pas été sans bonheur ! Quoiqu'il me fût défendu de te parler, et même de m'approcher de toi sans ta permission, je suivais du moins ton beau bateau du regard, et des follets moins sévèrement traités, compatissants à mes chagrins, m'apportaient quelquefois ton souffle et tes soupirs ! Si le vent du soir avait chassé de tes cheveux les débris d'une fleur d'automne, l'aile d'un ami complaisant la soutenait dans l'espace jusqu'à la cime du rocher solitaire, jusque dans la vapeur du nuage errant où j'étais relégué, et la laissait tomber en passant sur mon cœur. Un jour même, t'en souvient-il ? le nom de Trilby avait expiré sur ta bouche ; un lutin s'en saisit, et vint charmer mon oreille du bruit de cet appel involontaire. Je pleurais alors en pensant à toi, et les larmes de ma douleur se changèrent en larmes de joie : est-ce près de toi qu'il m'était réservé de regretter les consolations de mon exil ?

— Expliquez-vous, Trilby, dit Jeannie qui cherchait à se distraire de son émotion. Il me semble que vous venez de me dire, ou de me rappeler, qu'il vous était défendu de me parler et de vous rapprocher de moi sans ma permission. C'était en effet l'arrêt du moine de Balva. Comment

se fait-il donc que maintenant vous soyez dans mon bateau, près de moi, connu de moi, sans que je vous l'aie permis ?...

— Jeannie, pardonnez-moi de vous le répéter, si cet aveu coûte à votre cœur !... Vous avez dit que vous m'aimiez !

— Séduction ou faiblesse, égarement ou pitié, je l'ai dit, reprit Jeannie ; mais auparavant, mais jusque-là je croyais que le bateau devait être inaccessible pour vous, comme la chaumière...

— Je ne le sais que trop ! Combien de fois n'ai-je pas tenté inutilement de l'appeler près de moi ! L'air emportait mes plaintes, et vous ne m'entendiez pas !

— Alors, comment puis-je comprendre ?...

— Je ne le comprends pas moi-même, répondit Trilby, à moins, continua-t-il d'un ton de voix plus humble et plus tremblant, que vous n'ayez confié le secret que je vous ai surpris par hasard à des cœurs favorables, à des amitiés tutélaires, qui, dans l'impossibilité de révoquer entièrement ma sentence, n'ont pas renoncé à l'adoucir...

— Personne, personne, s'écria Jeannie épouvantée ; moi-même, je ne savais pas ; moi-même, je n'étais pas sûre encore... et votre nom n'est parvenu de ma pensée à mes lèvres que dans le secret de mes prières...

— Dans le secret même de vos prières, vous pouviez émouvoir un cœur qui m'aimât, et si devant mon frère Colombain, Colombain Mac-Farlane...

— Votre frère Colombain ! Si devant lui... et c'est votre frère ! Dieu de bonté !... prenez pitié de moi ! Pardon !... Pardon !...

— Oui, j'ai un frère, Jeannie, un frère bien-aimé qui jouit de la contemplation de Dieu, et pour qui

mon absence n'est que l'intervalle pénible d'un triste et périlleux voyage dont le retour est presque assuré. Mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais.

— Mille ans, — c'est le terme que Ronald vous avait assigné, si vous rentriez à la chaumière...

— Et que sont mille ans de la plus sévère captivité, que serait une éternité de mort, une éternité de douleur, pour l'âme que tu aurais aimée, pour la créature trop favorisée de la Providence qui aurait été associée pendant quelques minutes aux mystères de ton cœur, pour celui dont les yeux auraient trouvé dans tes yeux un regard d'abandon, sur ta bouche un sourire de tendresse ! Ah ! le néant, l'enfer même n'aurait que des tourments imparfaits pour l'heureux damné dont les lèvres auraient effleuré tes lèvres, caressé les noirs anneaux de tes cheveux, pressé tes cils humides d'amour, et qui pourrait penser toujours, au milieu des supplices sans fin, que Jeannie l'a aimé un moment ! Conçois-tu cette volupté immortelle ? Ce n'est pas ainsi que la colère de Dieu s'appesantit sur les coupables qu'elle veut punir ! Mais tomber, brisé de sa puissante main, dans un abîme de désespoir et de regrets où tous les démons répètent pendant tous les siècles : « Non, non, Jeannie ne t'a pas aimé ! » Cela, Jeannie, c'est une horrible pensée, un inconcevable avenir ! Vois, regarde, consulte ; mon enfer dépend de toi.

— Songez du moins, Trilby, que l'aveu de Dougal est nécessaire à l'accomplissement de vos désirs, et que sans lui...

— Je me charge de tout, si votre cœur répond à mes prières. O Jeannie !... à mes prières et à mes espérances !...

— Vous oubliez !...

— Je n'oublie rien !...

— Dieu ! cria Jeannie, tu ne vois pas !... Tu ne vois pas !... Tu es perdu !...

— Je suis sauvé, répondit Trilby en souriant.

— Voyez... voyez... Dougal est près de nous.

En effet, au détour d'un petit promontoire qui lui avait caché un moment le reste du lac, la barque de Jeannie se trouva si près de la barque de Dougal, que, malgré l'obscurité, il aurait infailliblement remarqué Trilby, si le lutin ne s'était précipité dans les flots à l'instant même où le pêcheur préoccupé y laissait tomber son filet.

— En voici bien d'une autre, dit-il en le retirant, et en dégageant de ses mailles une boîte d'une forme élégante et d'une matière précieuse qu'il crut reconnaître à sa blancheur si éclatante et à son poli si doux pour de l'ivoire incrusté de quelque métal brillant, et enrichi de grosses escarboucles orientales, dont la nuit ne faisait qu'augmenter la splendeur. Imagine-toi, Jeannie, que depuis le matin je ne cesse de remplir mes filets des plus beaux poissons bleus que j'aie jamais pêchés dans le lac ; et, pour surcroît de bonne fortune, je viens d'en tirer un trésor ; car si j'en juge par le poids de cette boîte et par la magnificence de ses ornements, elle ne contient rien moins que la couronne du roi des îles, ou les joyaux de Salomon. Empresse-toi donc de la porter à la chaumière, et reviens en hâte vider nos filets dans le réservoir de la rade, car il ne faut pas négliger les petits profits, et la fortune que saint Colombain m'envoie ne me fera jamais oublier que je suis un simple pêcheur.

La batelière fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de ses idées. Il lui semblait qu'un nuage flottait devant ses yeux et obscurcissait sa

pensée, ou que, transportée d'illusion en illusion par un songe inquiet, elle subissait le poids du sommeil et de l'accablement au point de ne pouvoir se réveiller. En arrivant à la chaumière, elle commença par déposer la boîte avec précaution, puis s'approcha du foyer, détourna la cendre encore ardente, et s'étonna de trouver des charbons enflammés comme à la veillée d'une fête. Le grillon chantait de joie sur le bord de sa grotte domestique, et la flamme vola vers la lampe qui tremblait dans la main de Jeannie, avec tant de rapidité que la chambre en fut subitement éclairée. Jeannie pensa d'abord que sa paupière était frappée enfin à la suite d'un long rêve par la clarté du matin ; mais ce n'était pas cela. Les charbons étincelaient comme auparavant ; le grillon joyeux chantait toujours, et la boîte mystérieuse se trouvait toujours à l'endroit où elle venait d'être placée, avec ses compartiments de vermeil, ses chaînes de perles et ses rosaces de rubis.

— Je ne dormais pas !' dit Jeannie... je ne dormais pas ! Fortune déplorable ! continua-t-elle en s'asseyant près de la table et en laissant retomber sa tête sur le trésor de Dougal. Que m'importent les vaines richesses que renferme cette cassette d'ivoire ? Les moines de Balva pensent-ils avoir payé à ce prix la perte du malheureux Trilby ; car je ne puis douter qu'il ait disparu sous les flots, et qu'il faille renoncer à le revoir jamais ! Trilby, Trilby ! dit-elle en pleurant, et un soupir, un long soupir lui répondit.

Elle regarda autour d'elle, elle prêta l'oreille pour s'assurer qu'elle s'était trompée. En effet, on ne soupirait plus.

— Trilby est mort ! s'écria-t-elle, Trilby n'est pas ici ! D'ailleurs, ajouta-t-elle avec une maligne

joie, quel parti Dougal tirera-t-il de ce meuble qu'on ne peut ouvrir sans le briser ? Qui lui apprendra le secret de la serrure fée qui doit rouler sur ces émeraudes ? Il faudrait savoir les mots magiques de l'enchanteur qui l'a construite, et vendre son âme à quelque démon pour en pénétrer le mystère.

— Il ne faudrait qu'aimer Trilby et que lui dire qu'on l'aime, repartit une voix qui s'échappait de l'écrin merveilleux. Condamné pour toujours si tu refuses, sauvé pour toujours si tu consens, voilà ma destinée, la destinée que ton amour m'a faite...

— Il faut dire ?... reprit Jeannie.

— Il faut dire : Trilby, je t'aime ?

— Le dire... et cette boîte s'ouvrirait alors ?... et vous seriez libre ?

— Libre et heureux !

— Non, non, dit Jeannie éperdue, non, je ne le peux pas, je ne le dois pas !...

— Et que pourrais-tu redouter ?

— Tout ! répondit Jeannie, un parjure affreux, le désespoir, la mort !...

— Insensée ! qu'as-tu donc pensé de moi ?... T'imagines-tu, toi qui es tout pour l'infortuné Trilby, qu'il irait tourmenter ton cœur d'un sentiment coupable, et le poursuivre d'une passion dangereuse qui détruirait ton bonheur, qui t'empoisonnerait ta vie ?... Juge mieux de sa tendresse. Non, Jeannie, je t'aime pour le bonheur de t'aimer, de t'obéir, de dépendre de toi. — Ton aveu n'est qu'un droit de plus à ma soumission ; ce n'est pas un sacrifice. En me disant que tu m'aimes, tu délivres un ami et tu gagnes un esclave ! Quel rapport oses-tu imaginer entre le retour que je te demande et la noble et touchante obligation qui te lie à Dougal ? L'amour que j'ai pour toi, ma Jeannie, n'est pas une affection de la terre : ah ! je

voudrais pouvoir te dire, pouvoir te faire comprendre comment, dans un monde nouveau, un cœur passionné, un cœur qui a été trompé ici dans ses affections les plus chères, ou qui en a été dépossédé avant le temps, s'ouvre à des tendresses infinies, à d'éternelles félicités qui ne peuvent plus être coupables ! Tes organes trop faibles encore n'ont pas compris l'amour ineffable d'une âme dégagée de tous les devoirs, et qui peut sans infidélité embrasser toutes les créatures de son choix d'une affection sans limites ! O Jeannie ! tu ne sais pas combien il y a d'amour hors de la vie, et combien il est calme et pur ! Dis-moi, Jeannie, dis-moi seulement que tu m'aimes ! Cela n'est pas difficile à dire... Il n'y a que l'expression de la haine qui doive coûter quelque chose à ta bouche. Moi, je t'aime, Jeannie, je n'aime que toi ! Vois-tu, ma Jeannie, il il n'y a pas une pensée de mon esprit qui ne t'appartienne ! Il n'y a pas un battement de mon cœur qui ne soit pour le tien ! Mon sein palpite si fort, quand l'air que je parcours est frappé de ton nom ! Mes lèvres mêmes frémissent et balbutient quand je veux le prononcer ! O Jeannie ! que je t'aime ! Et tu ne diras pas, tu n'oseras pas dire, toi : Je t'aime, Trilby ! pauvre Trilby, je t'aime un peu !...

— Non, non, dit Jeannie, en s'échappant avec effroi de la chambre où était déposée la riche prison de Trilby ; non, je ne trahirai jamais les serments que j'ai faits à Dougal, que j'ai faits librement, et au pied des saints autels ; il est vrai que Dougal a quelquefois une humeur difficile et rigoureuse, mais je suis assurée qu'il m'aime. Il est vrai aussi qu'il ne sait pas exprimer les sentiments qu'il éprouve, comme ce fatal esprit déchaîné contre mon repos ; mais qui sait si ce don funeste n'est

pas un effet particulier de la puissance du démon, et si ce n'est pas lui qui me séduit dans les discours artificieux du lutin ! Dougal est mon ami, mon mari, l'époux que je choisirais encore ; il a ma foi, et rien ne triomphera de ma résolution et de mes promesses ! Rien, pas même mon cœur ! continua-t-elle en soupirant. Qu'il se brise plutôt que d'oublier le devoir que Dieu lui a imposé !...

Jeannie avait à peine eu le temps de s'affermir dans la détermination qu'elle venait de prendre, en se la répétant à elle-même avec une force de volonté d'autant plus énergique qu'elle avait plus de résistance à vaincre ; elle murmurait encore les dernières paroles de cet engagement secret, quand deux voix se firent entendre auprès d'elle, au-dessous du chemin de traverse qu'elle avait pris pour arriver plus tôt au bord du lac, mais qu'on ne pouvait parcourir avec un fardeau considérable, tandis que Dougal arrivait ordinairement par l'autre, chargé des plus beaux de ses poissons, surtout lorsqu'il amenait un hôte à la chaumière. Les voyageurs suivaient la route inférieure et marchaient lentement comme des hommes occupés d'une conversation sérieuse. C'étaient Dougal et le vieux moine de Balva que le hasard venait de conduire sur le rivage opposé, et qui était arrivé à temps pour passer dans la barque du pêcheur, et pour lui demander l'hospitalité. On peut croire que Dougal n'était pas disposé à la refuser au saint commensal du monastère dont il avait reçu ce jour-là même tant de bienfaits signalés, car il n'attribuait pas à une autre protection le retour inespéré des trésors de la pêche, et la découverte de cette boîte, si souvent rêvée, qui devait contenir des trésors bien plus réels et bien plus durables. Il accueillit donc le vieux moine avec plus d'empresse-

ment encore que le jour mémorable où il avait à lui demander le bannissement de Trilby, et c'était des expressions réitérées de sa reconnaissance, et des assurances solennelles de la continuation des bontés de Ronald, qu'avait été frappée l'attention de Jeannie. Elle s'arrêta comme malgré elle pour écouter, car elle avait craint d'abord, sans se l'avouer, que ce voyage n'eût un autre objet que la quête ordinaire d'Inverary, qui ne manquait jamais de ramener, dans cette saison, un des émissaires du couvent ; sa respiration était suspendue, son cœur battait avec violence ; elle attendait un mot qui lui révélât un danger pour le captif de la chaumière, et quand elle entendit Ronald prononcer d'une voix forte : « Les montagnes sont délivrées, les méchants esprits sont vaincus : le dernier de tous à été condamné aux vigiles de Saint-Colombain », elle conçut un double motif de se rassurer, car elle ne doutait point des paroles de Ronald.

— Ou le moine ignore le sort de Trilby, dit-elle, ou Trilby est sauvé et pardonné de Dieu comme il paraissait l'espérer.

Plus tranquille, elle gagna la baie où les bateaux de Dougal étaient amarrés, vida les filets pleins dans le réservoir, étendit les filets vides sur la plage après en avoir exprimé l'eau avec soin pour les prémunir contre l'atteinte d'une gelée matinale, et reprit le sentier des montagnes avec ce calme qui résulte du sentiment d'un devoir accompli, mais dont l'accomplissement n'a rien coûté à personne.

— Le dernier des méchants esprits a été condamné aux vigiles de Saint-Colombain, répéta Jeannie ; ce ne peut pas être Trilby, puisqu'il m'a parlé ce soir, et qu'il est maintenant à la chaumière, à moins qu'un rêve n'ait abusé mes esprits. Trilby est

donc sauvé, et la tentation qu'il vient d'exercer sur mon cœur n'était qu'une épreuve dont il ne se serait pas chargé lui-même, mais qui lui a été probablement prescrite par les saints. Il est sauvé, et je le reverrai un jour ; un jour certainement ! s'écria-t-elle ; il vient lui-même de me le dire : mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais !

La voix de Jeannie s'était élevée de manière à se faire entendre autour d'elle, car elle se croyait seule alors. Elle suivait les longues murailles du cimetière qui à cette heure inaccoutumée n'est fréquenté que par les bêtes de rapine, ou tout au plus par de pauvres enfants orphelins qui viennent pleurer leur père. Au bruit confus de ce gémissement qui ressemblait à une plainte du sommeil, une torche s'exhaussa de l'intérieur jusqu'à l'élévation des murs de l'enceinte funèbre et versa sur la longue tige des arbres les plus voisins des lumières effrayantes. L'aube du Nord, qui avait commencé à blanchir l'horizon polaire depuis le coucher du soleil, déployait lentement son voile pâle à travers le ciel et sur toutes les montagnes, triste et terrible comme la clarté d'un incendie éloigné auquel on ne peut porter du secours. Les oiseaux de nuit, surpris dans leurs chasses insidieuses, resserraient leurs ailes pesantes et se laissaient rouler étourdis sur les pentes du Cobler, et l'aigle épouvanté criait de terreur à la pointe de ses rochers, en contemplant cette aurore inaccoutumée qu'aucun astre ne suit et qui n'annonce pas le matin.

Jeannie avait souvent ouï parler des mystères des sorcières, et des fêtes qu'elles se donnaient dans la dernière demeure des morts, à certaines époques des lunes d'hiver. Quelquefois même, quand

elle rentrait fatiguée sous le toit de Dougal, elle avait cru remarquer cette lueur capricieuse qui s'élevait et retombait rapidement ; elle avait cru saisir dans l'air des éclats de voix singuliers, des rires glapissants et féroces, des chants qui paraissaient appartenir à un autre monde, tant ils étaient grêles et fugitifs. Elle se souvenait de les avoir vues, avec leurs tristes lambeaux souillés de cendre et de sang, se perdre dans les ruines de la clôture inégale, ou s'égarer comme la fumée blanche et bleue du soufre dévoré par la flamme dans les ombres des bois et dans les vapeurs du ciel. Entraînée par une curiosité invincible, elle franchit le seuil redoutable qu'elle n'avait jamais touché que de jour pour aller prier sur la tombe de sa mère. Elle fit un pas et s'arrêta. Vers l'extrémité du cimetière, qui n'était d'ailleurs ombragé que de cette espèce d'ifs dont les fruits, rouges comme des cerises tombées de la corbeille d'une fée, attirent de loin tous les oiseaux de la contrée ; derrière l'endroit marqué pour une dernière fosse qui était déjà creusée et qui était encore vide, il y avait un grand bouleau qu'on appelait L'ARBRE DU SAINT, parce que l'on prétendait que saint Colombain, jeune encore, et avant qu'il fût entièrement revenu des illusions du monde, y avait passé toute une nuit dans les larmes, en luttant contre le souvenir de ses profanes amours. Ce bouleau était depuis un objet de vénération pour le peuple, et si j'avais été poète, j'aurais voulu que la postérité en conservât le souvenir.

Jeannie écouta, retint son souffle, baissa la tête pour entendre sans distraction, fit encore un pas, écouta encore. Elle entendit un double bruit semblable à celui d'une boîte d'ivoire qui se brise ou d'un bouleau qui éclate, et au même instant elle

vit la longue réverbération d'une clarté éloignée courir sur la terre, blanchir à ses pieds et s'éteindre sur ses vêtements. Elle suivit timidement jusqu'à son origine le rayon qui l'éclairait ; il aboutissait à L'ARBRE DU SAINT, et devant L'ARBRE DU SAINT il y avait un homme debout dans l'attitude de l'imprécation, un homme prosterné dans l'attitude de la prière. Le premier brandissait un flambeau qui baignait de lumière son front impitoyable, mais serein. L'autre était immobile. Elle reconnut Ronald et Dougal. Il y avait encore une voix, une voix éteinte comme le dernier souffle de l'agonie, une voix qui sanglotait faiblement le nom de Jeannie, et qui s'évanouit dans le bouleau.

— Trilby ! cria Jeannie...

Et laissant derrière elle toutes les fosses, elle s'élança dans la fosse qui l'attendait sans doute, car personne ne trompe sa destinée.

— Jeannie, Jeannie ! dit le pauvre Dougal.

— Dougal ! répondit Jeannie en étendant vers lui sa main tremblanté, et en regardant tour à tour Dougal et L'ARBRE DU SAINT, Daniel, mon bon Daniel, mille ans ne sont rien sur la terre... rien, reprit-elle en soulevant péniblement sa tête ; puis elle la laissa retomber et mourut.

Ronald, un moment interrompu, reprit sa prière où il l'avait laissée.

Il s'était passé bien des siècles depuis cet événement quand la destinée des voyages, et peut-être aussi quelques soucis du cœur, me conduisirent au cimetière. Il est maintenant loin de tous les hameaux, et c'est à plus de quatre lieues qu'on voit flotter sur la même rive la fumée des hautes cheminées de Portincaple. Toutes les murailles de l'an-

cienne enceinte sont détruites ; il n'en reste même que de rares vestiges, soit que les habitants du pays aient employé leurs matériaux à de nouvelles constructions, soit que les terres des boulingrins d'Argail, entraînées par des dégels subits, les aient peu à peu recouverts. Cependant la pierre qui surmontait la fosse de Jeannie a été respectée par le temps, par les cataractes du ciel et même par les hommes. On y lit toujours ces mots tracés d'une main pieuse : *Mille ans ne sont qu'un moment sur la terre pour ceux qui ne doivent se quitter jamais.* L'ARBRE DU SAINT est mort, mais quelques arbustes pleins de vigueur couronnaient sa souche épuisée de leur riche feuillage, et quand un vent frais soufflait entre leurs scions verdoyants, et courbait et relevait leurs épaisses ramées, une imagination vive et tendre pouvait y rêver encore les soupirs de Trilby sur la fosse de Jeannie. Mille ans sont si peu de temps pour posséder ce qu'on aime, si peu de temps pour le pleurer !...

FRANCISCUS COLUMNA

FRANCISCUS COLUMNA

VOUS vous souvenez peut-être de notre ami l'abbé Lowrich, que nous rencontrâmes à Raguse, à Spalatro, à Vienne, à Munich, à Pise, à Bologne, à Lausanne. C'est un excellent homme, plein de savoir, mais qui sait une multitude de choses que l'on se trouverait heureux d'oublier si on les savait comme lui : le nom de l'imprimeur d'un méchant livre, l'année de la naissance d'un sot, et mille autres particularités de cette importance. L'abbé Lowrich a la gloire d'avoir découvert le véritable nom de Kuicknackius, qui s'appelait Starkius, et non pas, s'il vous plaît, Polycarpus Starkius, qui a fait huit beaux hendécasyllabes sur la thèse de Kornmannus *de ritibus et doctrinâ scarabæorum*, mais Martinus Starkius, qui a écrit trente-deux hendécasyllabes sur les puces. A cela près, l'abbé Lowrich mérite d'être connu et d'être aimé ; il a de l'esprit, du cœur, une obligeance active, sincère, et il joint à ces qualités précieuses une imagination vive et singulière qui donne beaucoup d'attrait à sa conversation, tant qu'elle ne tombe pas dans les infiniment petits de la biographie et de la bibliographie. J'ai pris mon parti sur cet inconvénient, et quand je rencontre l'abbé Lowrich dans mes voyages perpétuels à la face de l'Europe, je cours à lui du plus loin que je le vois. Il n'y a pas plus de trois mois que cela m'est arrivé.

J'étais de la veille à l'hôtel des Deux-Tours, à Trévise, mais je ne m'y étais établi que fort tard,

et je n'avais pas mis le pied dans la ville. Le matin, comme je descendais l'escalier, je me vis précédé par une de ces figures singulières qui ont de la physionomie de quelque côté qu'on les regarde : un chapeau comme il n'y en a point, ajusté à la tête comme on n'en ajusta jamais ; une cravate rouge et verte nouée en ficelle, qui dépassait de quatre bons pouces le col de l'habit sous le côté gauche, et qui disparaissait d'autant sous le côté droit ; un pantalon fort inexactement brossé sur une jambe, et dont l'autre jambe s'arrondissait en bourrelet avec une sorte de coquetterie sur le revers de la botte ; le portefeuille immense enfin, le portefeuille inamovible où gisent tant de titres de livres, tant de notices, tant de plans, tant de croquis, tant de trésors inestimables pour le savant mais que ne ramasserait pas le chiffonnier. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper, c'était Lowrich :

— Lowrich ! m'écriai-je ; et nous étions dans les bras l'un de l'autre.

— Je sais où tu vas, me dit-il après l'échange de quelques paroles amicales.

Et, quand j'eus appris qu'il était tout aussi nouvellement arrivé que moi :

— Tu as demandé l'adresse d'un libraire, et on t'a indiqué Apostolo Capoduro, qui demeure dans la rue des Esclavons. J'y vais aussi, mais sans espérance, car j'ai visité deux fois son magasin depuis dix ans, et je n'y ai jamais vu de volumes plus anciens que les romans de l'abbé Chiari. La vieille librairie est perdue, morte de mort, anéantie, et les temps barbares sont venus. Mais as-tu quelque chose de particulier à lui demander ?

— Je t'avouerai, lui répondis-je, que je quitterais avec peine le nord de l'Italie sans en emporter le *Songe de Polyphile*, dont j'ai entendu parler comme

d'une chose très sérieuse, et qui doit, dit-on, se trouver à Trévise s'il se trouve quelque part.

— S'il se trouve quelque part, s'écria-t-il, est une réticence prudente, car le *Songe de Polyphile*, ou, pour s'exprimer plus convenablement, l'*Hypnerotomachia* de frère François Columna, est un livre que les vieux bibliographes désignent par cette phrase caractéristique : *Albo corvo rarior.* Tout ce que je puis t'affirmer, c'est que si ce corbeau blanc se trouve dans quelque volière, comme il est impossible d'en douter, ce n'est certainement pas dans celle d'Apostolo. Je me crois même assez sûr de mon fait pour jurer ici, par les mânes d'Alde l'Ancien — Dieu veuille le tenir entouré d'une éternelle gloire ! — que si ce drôle d'Apostolo parvient à te fournir un exemplaire de l'*Hypnerotomachia*, sous la bonne date de 1499, la seconde rentrant à peu de chose près dans l'ordre des livres médiocres, j'entends et veux t'en faire présent aux dépens de ma propre bourse, que cet acte de munificence n'allégerait pas médiocrement.

Nous entrions au même instant dans le magasin d'Apostolo, qui, la plume suspendue sur une feuille de papier, paraissait absorbé dans de profondes méditations. Il s'aperçut enfin de notre présence, et parut reconnaître avec joie la figure inoubliable du bon Lowrich :

— Est-ce le Seigneur, cher abbé, dit-il en l'embrassant, qui vous envoie pour me tirer du plus mortel embarras où je me sois trouvé de ma vie ? Vous ne manquez pas de savoir que je publie, depuis quelques mois, la *Gazette littéraire de l'Adriatique*, laquelle est, comme tout le monde en convient, la plus docte et la plus spirituelle des gazettes de l'Europe. Eh bien ! cette gazette ingénieuse et savante, qui est destinée à faire l'ad-

miration du monde et à rétablir ma fortune, est menacée de ne pas paraître demain, à défaut de six petites colonnes de feuilleton, que je demande inutilement à mon imagination fatiguée par les études et les affaires. Il faut qu'un esprit de malice ait conjuré ma ruine et porté le désordre dans mon bureau de rédaction. La jeune muse qui composait mes articles d'éducation morale est en couches ; l'improvisateur qui devait me fournir ce matin une cantate d'un genre tout nouveau, m'écrit qu'il ne peut pas la terminer avant huit jours, et le profond calculateur qui traite chez nous les questions de finances et d'économie politique s'est fait mettre hier en prison pour dettes. Ainsi, au nom du ciel, mon cher abbé, mettez-vous à cette table où j'ai sué sang et eau toute la nuit sans tirer une ligne de mon cerveau, et brochez-moi cinq ou six pages telles quelles, ne fût-ce qu'une nouvelle qui n'aura pas servi plus de deux ou trois fois.

— Tout beau, repartit l'abbé Lowrich ; nous aurons le temps de nous occuper de tes affaires quand nous aurons fini les nôtres. Nous ne sommes pas venus chez toi, mon ami de Paris et moi, du fond de la Norvège, pour suppléer à la cantate absente d'un improvisateur paresseux, et grossoyer un feuilleton, mais pour voir quelques-uns de ces livres qui valent au moins la peine et les frais du voyage, une bonne édition *princeps* bien avérée, un *quinquecentiste* de bonne date et de bonne conservation, un volume *aldin* de valeur dont les relieurs anglais et français ont daigné ménager les marges. Commençons par là, si faire se peut ; nous verrons après. Un feuilleton est bientôt fait.

— Comme il vous plaira, répondit Apostolo ; et j'y consens d'autant plus volontiers, que cet examen ne nous prendra pas bien du temps. Je

n'ai qu'un volume qui soit digne d'être soumis à des connaisseurs tels que vous ; mais c'est un volume, ajouta-t-il en tirant de sa triple enveloppe un in-folio de belle apparence... un volume, continua-t-il d'un air solennel, quand il l'eut tout à fait dégagé de sa prison de papier végétal, — un volume, enfin...

Et il tendit le volume à l'abbé Lowrich en attachant sur lui un regard plein d'assurance et de fierté.

— Malédiction ! murmura Lowrich après avoir exploré d'un coup d'œil, suivant sa coutume, le trésor inconnu. Puis il se retourna de mon côté, mais bien différent de ce qu'il était un moment auparavant, les bras pendants, l'œil abattu, le front pâle. Malédiction ! grommela-t-il en français d'une voix à peine articulée et de manière à n'être entendu que de moi ; c'est ce damné de livre que je me suis engagé à te donner, s'il se rencontrait ici, la *Polyphile* d'édition originale... le traître qu'il est, et beau, je t'en réponds, comme s'il sortait de la presse. Voilà des coups du sort qui ne sont réservés qu'à moi...

— Rassure-toi, repartis-je en riant, nous l'obtiendrons peut-être à meilleur marché que tu ne penses.

— Et combien maître Apostolo demande-t-il de cette rareté ?

— Ah ! ah ! dit Apostolo ; les temps sont durs et l'argent est rare. J'en aurais demandé autrefois cinquante sequins au prince Eugène, soixante au duc d'Abrantès, et cent à un Anglais ; mais il faut que je le cède aujourd'hui pour quatre cents malheureuses livres de Milan, qui font exactement quatre cents francs. Je n'en rabattrais pas deux *quarantani*.

— Quatre cents rats affamés qui dévorent tes livres du premier jusqu'au dernier ! interrompit Lowrich, furieux. Qui diable a jamais vu exiger quatre cents livres d'un méchant bouquin ?...

— Un méchant bouquin ! reprit vivement Apostolo, presque aussi animé que Lowrich... Une édition *princeps* de 1467, la première de Trévise, et peut-être de l'Italie ; un chef-d'œuvre de typographie et de gravure dont les figures ne peuvent être attribuées qu'à Raphaël ; un ouvrage admirable dont l'auteur est resté ignoré jusqu'ici, malgré toutes les recherches des savants ; une pièce unique ou presque unique enfin, dont vous-même, seigneur abbé, vous ne connaissiez peut-être pas l'existence ; il vous plaît d'appeler cela un méchant bouquin !

L'agitation de Lowrich s'était calmée pendant cette tirade véhémente ; il s'était assis tranquillement, en posant son chapeau sur la table du libraire, et il essuyait la sueur de son front comme un homme excédé par de longues et pénibles fatigues qui vient de trouver un lieu propre à se reposer tout à l'aise.

— As-tu fini, Apostolo ? dit-il d'un ton calme où perçait cependant je ne sais quelle satisfaction maligne, c'est ce que je puis souhaiter de mieux pour ta gloire et tes intérêts ; car, en quatre mots que tu viens de nous dire, tu as desserré quatre énormes sottises, et pour peu qu'il te plût de continuer, je n'aurais pas assez d'un jour pour les récapituler une à une ; ce qui ne me laisserait pas le temps de rédiger ton indispensable feuilleton. Première sottise : il n'est pas vrai que le livre que voilà soit une édition de Trévise, imprimée en 1467, car c'est une édition de Venise, imprimée en 1499, dont on a soustrait le dernier feuillet pour te tromper sur la date, et je n'avais pas pris garde à cette imperfection, qui réduit de plus de moitié

la valeur de ton exemplaire. Ton heureuse fortune veut que je sois en état d'y remédier, car le hasard m'a fait trouver l'autre jour ce feuillet précieux parmi des papiers d'emballage, et je l'ai soigneusement réservé pour une occasion que je ne croyais pas rencontrer sitôt. Nous verrons tout à l'heure à quel prix je peux te le céder.

En parlant ainsi, l'abbé Lowrich exhibait de son carton la désirable *plagula,* et la rajustait soigneusement au volume.

— C'est que ce folio va parfaitement à mon livre, dit Apostolo ; mais je suis obligé de convenir qu'il en change un peu la nature. Où diable avais-je pris que ce fût ici la première édition de Trévise ?

— Passons là-dessus, reprit Lowrich, nous ne sommes pas au bout. Seconde sottise : il n'est pas vrai que les dessins de ce livre puissent être attribués à Raphaël, soit que l'édition date de 1467, soit qu'elle n'ait été exécutée qu'en 1499, comme tu viens d'en avoir la preuve, Raphaël étant né à Urbin en 1483, comme personne n'en doute, c'est-à-dire seize ans après la confection du manuscrit, qui remonte bien à 1467, et les plus grands admirateurs de ce peintre sublime ne peuvent supposer qu'il ait dessiné si correctement et si élégamment seize ans avant sa naissance. C'est donc un autre Raphaël qui a exécuté ces belles choses, et celui-là, digne Apostolo, il n'y a que moi qui le connaisse. Attends un peu, je n'ai encore compté que par deux.

Troisième sottise : il n'est pas vrai que l'auteur de ce livre soit resté jusqu'à ce jour ignoré de tous les savants, car tous les savants savent, au contraire, et la plupart des ignorants n'ignorent pas qu'il est l'ouvrage de François Colonne ou Columna, dominicain du couvent de Trévise, où il est mort en

1467, quoi qu'en disent quelques biographes étourdis qui l'ont confondu avec le savant docteur Francesco di Colonia, son presque homonyme, lequel lui survécut près de soixante ans. Ils sont enterrés tous les deux à quelques centaines de pas de ta boutique. Après ce que je viens de te dire, Apostolo, je peux me dispenser de te démontrer que tu es tombé dans une quatrième bévue, plus lourde que les trois autres, en supposant que l'existence de ton magnifique bouquin m'était inconnue, et je ne sais ce qui me retient de te prouver que je le sais par cœur.

— Pour le coup, répliqua vivement Apostolo, je vous en défie, car il est écrit dans une langue si hétéroclite qu'il n'est âme qui vive parmi mes amis de Trévise, de Venise et de Padoue qui ait osé entreprendre d'en déchiffrer une page, et si vous le savez par cœur, comme vous le dites, je consens à vous le donner pour rien, sacrifice que je ferai très volontiers, d'ailleurs, en raison des excellentes instructions que je viens de recevoir de vous ; car j'étais tout près d'annoncer ce volume dans ma *Gazette littéraire de l'Adriatique*, sous le faux point de vue que vous savez, et il y avait de quoi me faire perdre à jamais la haute et bonne réputation dont je jouis en librairie.

— Ce que tu viens de dire toi-même, répondit l'abbé Lowrich, sur le style véritablement fort bizarre de notre auteur, et sur les vains efforts de tant de docteurs qui se sont efforcés de l'interpréter, prouve assez que tu me demandes là une vérification fastidieuse et insupportable qui prendrait d'ailleurs notre journée tout entière. Et que deviendrait ton feuilleton pendant que je réciterais l'*Hypnérotomachie* depuis *alpha* jusqu'à *oméga ?* J'accepte cependant ton défi, si tu veux

te contenter d'une expérience qui n'est pas moins décisive, mais qui sera plus expéditive et plus facile. Les chapitres de ton livre ne sont déjà que trop nombreux pour fatiguer ta patience, et je m'engage à t'en livrer toutes les initiales, en commençant successivement par le premier, sur lequel je vois que tu viens de mettre le doigt.

— Soit fait ainsi qu'il est dit, repartit Apostolo ; et la première lettre du premier chapitre...

— Est un P, dit Lowrich. Cherche le second.

La kyrielle était longue, mais l'abbé la défila jusqu'au trente-huitième et dernier chapitre, sans se déconcerter un moment et sans se tromper une fois.

— Deviner une lettre initiale entre vingt-quatre, cela peut arriver par grand hasard et sans que le diable s'en mêle, observa tristement Apostolo ; mais pour renouveler ce tour trente-huit fois de suite, il faut que le jeu soit pipé. Prenez ce volume, seigneur abbé, et qu'on ne m'en reparle jamais.

— Dieu me garde, répondit Lowrich, d'abuser à ce point de ton innocente candeur, ô le phénix des bibliophiles ! Ce que tu viens de voir n'est qu'un tour de passe-passe à peine digne d'un écolier, et que tu pourras tout à l'heure exécuter comme moi. Apprends donc que l'auteur de ce livre a jugé à propos de cacher son nom, sa profession et le secret de son amour dans les initiales de ses trente-huit chapitres, qui composent entre elles une phrase dont je te conseille de ne pas demander le secret à la *Biographie universelle* de Paris, car elle te ferait perdre la gageure que je viens de te gagner. Cette phrase simple et touchante est d'ailleurs facile à retenir : *Poliam frater Franciscus Columna peramavit*, le frère François Colonne adora Polia. Tu en sais maintenant aussi long sur ce point que Bayle et Prosper Marchand.

— Cela est singulier, dit à demi-voix Apostolo. Ce dominicain était amoureux. Il y a une nouvelle là-dedans.

— Pourquoi pas ? répliqua Lowrich. Reprends maintenant la plume, et cherchons un feuilleton, puisque tu ne peux pas t'en passer.

Apostolo se rajusta commodément sur sa chaise, trempa sa plume dans l'encre, et écrivit ce qui suit, en commençant par ce titre dont je me suis fort éloigné dans une trop longue parenthèse :

FRANCISCUS COLUMNA

NOUVELLE BIBLIOGRAPHIQUE

La famille Colonna est certainement une des plus considérables de Rome et de l'Italie, mais toutes ses branches n'ont pas été favorisées d'une égale prospérité. Sciarra Colonna, gibelin passionné, qui fit Boniface VIII prisonnier des Agnani, et s'emporta, dans l'ivresse de sa victoire, jusqu'à donner un soufflet au souverain pontife, expia cruellement ses violences sous le règne de Jean XXII. Il fut exilé de Rome à perpétuité en 1328, ses enfants dégradés avec lui de noblesse, et tous ses biens confisqués au profit d'Étienne Colonna, son frère, qui n'avait jamais abandonné le parti des guelfes. Les descendants de l'infortuné Sciarra s'éteignirent, comme lui, à Venise, dans une misère obscure. Il ne restait, en 1444, qu'un seul héritier à tant de malheurs, François Colonna, né au commencement de cette année, doublement orphelin, de son père, assassiné la veille, et de sa mère, qui mourut en lui donnant le jour. Francesco, adopté par la pitié de Jacques Bellini, célèbre peintre d'histoire, et tendrement élevé parmi ses enfants, se montra digne des soins généreux qu'il avait reçus de son père et de ses illustres frères d'adoption, Jean et Gentile Bellini. Dès l'âge de dix-huit ans, il renouvelait dans l'histoire de la peinture le prodige tout récent des triomphes précoces du jeune Mantegna : Giotto avait un rival de plus. Cependant la fatalité qui

n'a cessé de s'attacher à la vie de Francesco ne permit pas à ses succès de devenir de la gloire : c'est sous le nom de Montegna ou des Bellini qu'on admire aujourd'hui les chefs-d'œuvre de son pinceau.

La peinture était loin d'ailleurs d'être l'objet exclusif de ses études et de ses affections ; il ne lui accordait qu'une importance secondaire parmi les arts qui embellissent le séjour de l'homme. L'architecture, qui élève aux dieux des monuments, intermédiaires solennels entre la terre et le ciel, absorbait au contraire la plus grande partie de ses pensées ; mais il n'en cherchait pas les lois et les merveilles dans les créations gigantesques de l'art contemporain, caprices bizarres et souvent grotesques de la fantaisie, auxquels manquait, selon lui, l'aveu de la raison et du goût. Entraîné par le mouvement de la Renaissance, qui commençait à se faire sentir en Italie, Francesco n'appartenait plus que sous le rapport de la foi à ce monde des modernes que le christianisme avait renouvelé ; l'antiquité avait d'ailleurs toute son admiration et tout son culte, et une étrange alliance s'était opérée dans son esprit entre les croyances de l'homme religieux et l'esthétique du païen. Il portait trop loin cette préoccupation pour voir dans les langues modernes elles-mêmes autre chose que des jargons rustiques plus ou moins grossièrement corrompus par les barbares, qui n'étaient bons qu'à servir d'interprètes à l'homme dans les nécessités matérielles de la vie, et qui ne pouvaient s'élever jusqu'à la traduction éloquente ou poétique des idées et des sentiments. Il résulte de là qu'il s'était composé pour son usage une sorte de dialecte intime où l'italien n'entrait que pour quelques formes de syntaxe et quelques douces

désinences, mais qui relevait plus immédiatement des Homérides ou de Tite-Live et de Lucain que de Boccace et de Pétrarque. Ce tour singulier d'esprit, qui était alors le propre d'une organisation originale et d'un caractère destiné, selon toute apparence, à exercer une grande influence sur le siècle, avait isolé Francesco du reste du monde. Il y passait généralement pour un visionnaire mélancolique en proie aux illusions de son génie, et insensible aux douceurs de la vie commune. On l'apercevait cependant quelquefois dans le palais de l'illustre Léonora Pisani, héritière, à vingt-huit ans, de la plus immense fortune qui fût connue dans tous les États vénitiens, après celle de sa cousine Polia, fille unique du dernier des Poli de Trévise ; mais c'est que la maison de Léonora était en ce temps-là le sanctuaire de la poésie et des arts, et que l'influence de cette muse appelait irrésistiblement autour d'elle tous les talents de son époque. On remarqua bientôt que Francesco y paraissait plus fréquemment, quoique plus absorbé dans ses rêveries et plus triste que de coutume ; mais ses visites se ralentirent tout à coup, et puis il ne revint plus.

Polia des Poli, dont je viens de parler, était alors au palais Pisani, où Léonora l'avait décidée à venir passer les folles semaines du carnaval. Plus jeune de huit ans que sa cousine, et plus belle que Léonora elle-même, Polia, vouée, comme un grand nombre de jeunes filles de haute extraction, à des études sérieuses, profitait de son séjour dans la capitale du monde savant pour se perfectionner dans des connaissances aujourd'hui tout à fait étrangères à son sexe, et l'habitude de ces méditations solennelles avait donné à sa physionomie quelque chose de froid et d'austère qui passait

pour de l'orgueil. On s'en étonnait peu, toutefois, car c'était en Polia que finissait l'ancienne famille Lélia de Rome, dont elle descendait par Lélius Maurus, fondateur de Trévise ; elle était élevée sous les yeux d'un père impérieux et hautain, si fier de la splendeur de sa race, qu'il aurait regardé comme une mésalliance le mariage de sa fille avec le plus grand prince de l'Italie, et on savait d'ailleurs que les trésors dont elle aurait à disposer un jour pouvaient suffire à la dot d'une reine. Elle avait cependant accordé à Francesco quelques témoignages d'une bienveillance presque affectueuse dans leurs premières entrevues ; mais elle semblait s'être prescrit peu à peu une réserve qui allait jusqu'à la sévérité, pour ne pas dire jusqu'au dédain, et quand il s'abstint tout à coup de se montrer au palais Pisani, elle ne le regardait plus.

C'était dans le courant du mois de février 1466. Le printemps, souvent précoce dans cette belle contrée, commençait à la combler de toutes ses faveurs. Polia se disposait à retourner à Trévise, et sa cousine multipliait autour d'elle les fêtes variées qui pouvaient lui rendre le séjour de Venise plus doux et plus difficile à quitter. Un jour avait été pris pour des promenades en gondole sur le grand canal et sur ce bras large et profond qui sépare la ville reine des solitudes de son *Lido*. Francesco n'avait pas été oublié dans les invitations de Léonora Pisani, et la lettre qu'il en avait reçue renfermait des reproches si aimables et si touchants sur sa longue absence, qu'il ne conçut pas la possibilité d'un refus. Polia était d'ailleurs, comme nous l'avons dit, à la veille de son départ, et il est permis de croire que Francesco désirait de la revoir encore, malgré la froideur ordinaire

de son accueil ; car, en réfléchissant de plus en plus au changement extrême qui s'était si promptement manifesté dans leurs relations, il avait fini par se persuader que cette capricieuse métamorphose avait un autre motif que la haine. Il se trouva donc sur les degrés du palais Pisani, où était le rendez-vous général, au départ des gondoles. Les dames, masquées et couvertes de dominos tous semblables, sortirent en foule du vestibule au signal convenu, et chacune d'elles vint choisir, suivant l'usage, avec la décente familiarité que le déguisement autorise, le compagnon qu'il lui plaisait de se donner en voyage. Cette méthode, plus gracieuse et mieux entendue que celle qui lui a succédé dans les bals et les assemblées, offrait d'ailleurs des inconvénients beaucoup moins graves, les femmes n'étant jamais plus attentives au soin de leur réputation que dans les occasions trop rares où la garde en est remise à elles seules. Francesco attendait donc, immobile et les yeux baissés, qu'on daignât penser à lui, quand une jolie main gantée vint s'appuyer sur son bras. Il accueillit l'inconnue avec un empressement modeste et respectueux, et la conduisit à la gondole qui était préparée pour les recevoir. Un instant après, l'élégante flottille voguait au bruit cadencé des rames sur la face calme et polie du canal.

La dame, qui s'était assise à la gauche de Francesco, resta quelque temps silencieuse, comme si elle avait eu besoin de se recueillir et de dominer, avant de parler, quelque émotion involontaire ; ensuite elle détacha les cordons de son masque, le rejeta sur son épaule, et attacha ses yeux sur Francesco avec cette assurance douce et sérieuse que donne aux âmes élevées la conscience d'elles-

mêmes. C'était Polia. Francesco trembla et sentit un frisson subit se glisser dans toutes ses veines, car il ne s'était attendu à rien de pareil ; puis il pencha la tête et couvrit ses yeux de sa main, dans la crainte qu'il n'y eût une sorte de profanation à regarder Polia de si près.

— Ce masque est inutile, dit Polia; je n'ai aucune raison de profiter de l'usage qui m'autorise à le garder ; l'amitié n'en a pas besoin, et ses sentiments sont trop purs pour qu'elle ait à rougir de les exprimer. Ne vous étonnez pas, Francesco, continua-t-elle après un moment de silence, de m'entendre parler de mon amitié pour vous, après tant de jours de rigoureuse contrainte où j'ai pu vous donner lieu d'en douter. Mon sexe est soumis à des lois particulières de bienséance qui ne lui permettent pas d'abandonner ses sympathies les plus légitimes aux interprétations de la multitude, et il n'y a rien de plus difficile que de feindre dans une juste mesure une indifférence de cœur qu'on n'éprouve pas. Aujourd'hui, je vais quitter Venise, et quoique je sois destinée à vivre fort près de vous, il est assez probable que nous ne nous reverrons jamais. Il n'y a plus désormais entre nous de communication possible que celle du souvenir, et je ne voulais pas vous quitter en vous laissant de moi une idée fausse, et en emportant de vous une idée inquiète et pénible qui troublerait le repos de ma vie. J'ai pourvu à la première par une explication que je croyais vous devoir ; j'attends de votre sincérité que vous me rassurerez sur la seconde par une confidence que vous me devez peut-être aussi. Ne vous alarmez pas, Francesco ; vous allez rester le seul juge de la convenance de mes questions.

Depuis un moment Francesco avait découvert

ses yeux abattus ; il osait voir Polia ; il recueillait ses paroles avec une attention avide.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, Dieu m'en est témoin ! mon âme n'a pas un secret qui ne vous appartienne.

— Votre âme a un secret, reprit Polia, un secret qui afflige vos amis, et que certaines personnes parmi celles qui vous aiment le mieux peuvent avoir intérêt à pénétrer. Doué de tous les avantages qui promettent un heureux avenir : la jeunesse, le génie, le savoir et déjà la gloire, vous vous abandonnez cependant aux langueurs d'une tristesse mystérieuse, vous vous consumez dans un souci inconnu, vous négligez les travaux sur lesquels votre réputation s'est fondée, vous fuyez le monde qui vous cherche, pour cacher dans une solitude presque impénétrable des jours que tant de succès devraient embellir ; enfin, s'il faut s'en rapporter aux bruits qui se répandent, vous êtes sur le point de rompre entièrement avec la société des hommes et de vous enfermer dans un monastère. Ce que je viens de vous dire est-il vrai ?

Francesco paraissait agité de mille émotions diverses. Il eut besoin de quelques instants pour rassembler ses forces.

— Oui, madame, répondit-il, cela est vrai ; tout cela du moins était vrai ce matin. Un événement survenu depuis a changé le cours de mes idées, sans changer mes résolutions. J'entrerai dans un monastère, et mes engagements sont irrévocables ; mais j'y entrerai l'esprit plein de consolation et de joie, car mon existence est complète, et je n'en conçois point de si heureuse sur la terre qu'elle puisse me faire envie. Né obscur et pauvre, mais plus fort que ma fortune, je n'avais mesuré mon malheur qu'au

vide immense dans lequel mon cœur était plongé. Ce vide est rempli par la plus délicieuse des espérances : vous vous souviendrez de moi !

Polia le regarda doucement :

— Je veux bien, dit-elle, ne pas voir dans vos paroles un simple jeu de l'imagination ou une de ces condescendances flatteuses de la politesse avec lesquelles on croit payer assez l'amitié ; il me semble que ce langage artificieux des gens froids n'est pas de mise entre nous. Je crois donc que je commence à comprendre une partie des choses que vous m'avez dites, à votre résolution près ; mais, ajouta-t-elle en souriant, je ne les comprends pas assez.

— Vous allez les comprendre mieux, répliqua Francesco, encouragé, car je vous dirai tout. Pardonnez cependant au trouble et à l'irrésolution de mes paroles, car de toutes les circonstances de ma vie, celle-ci est la plus imprévue.

« La position étrange dans laquelle je suis né, sans parents, sans protecteur, presque sans amis, déchu d'un grand nom et d'une fortune indépendante, suffirait sans doute à expliquer ma mélancolie naturelle. C'est une cruelle confidence à se faire que celle d'un malheur attaché au berceau et qui poursuit toute la vie. Cette idée est cependant la première dont j'ai pu me rendre compte. Je devais acquitter la dette matérielle de la reconnaissance avant de penser un moment à moi, et je n'ai pas besoin de vous dire que j'y suis parvenu. Dès lors mon courage s'était raffermi ; je regrettais peu les grandeurs et l'opulence évanouies pour jamais. J'allais plus loin : je me félicitais quelquefois, dans mon orgueil d'enfant, de devoir toute mon illustration à moi-même, et de pouvoir forcer un jour la famille qui me repousse à envier la célé-

brité de mon nom répudié. Telles sont les illusions de l'inexpérience et de la vanité. Un jour devait tout détruire et me rappeler à mon infortune et à mon néant.

« Hélas ! continua Francesco, c'est ici le mystère que votre curiosité trop bienveillante témoigne le désir de connaître, et que la raison me faisait une loi de tenir caché dans mon sein. Mais comment oserai-je vous révéler ces secrets tristes et profonds des cœurs malades que la philosophie et la sagesse regardent comme une infirmité puérile de l'esprit, et au-dessus desquels l'élévation de votre caractère vous tient trop hautement placée pour que vous daigniez leur accorder un autre sentiment que la pitié ? J'aimai, madame !... »

Ici Francesco s'arrêta quelque temps ; mais rassuré par un regard de Polia, il poursuivit en ces termes :

« J'aimai sans y avoir pensé, sans apprécier les conséquences de mon extravagante passion, sans les redouter pour l'avenir, car je vivais tout entier dans les impressions du présent. J'aimais une femme que l'on désignerait à tout le monde en peignant les rares qualités dont elle est revêtue, qui joint à la beauté toutes les perfections de l'intelligence et de l'âme, et que le ciel semble n'avoir confiée à la terre que pour nous rappeler l'inexprimable félicité de la condition que nous avons perdue. Je l'aimai, madame, sans me souvenir qu'elle était noble parmi tous les nobles, qu'elle était riche parmi tous les riches ; que j'étais, moi, le pauvre Francesco Colonna, l'élève inconnu de Bellini, et que tous les efforts d'un travail heureux ne me conduiraient jamais qu'à une réputation stérile. Tel est l'effet de cette passion qui éblouit, qui aveugle, qui tue. Quand la réflexion m'eut ramené à moi-même,

quand j'eus sondé d'un œil effrayé, avec le rire amer du désespoir, l'abîme vers lequel j'avais fait tant de chemin sans le savoir, il n'était plus temps de retourner sur mes pas : j'étais perdu.

« La première pensée des malheureux, c'est de mourir ; celle-là est aussi commode que naturelle, parce qu'elle tranche toutes les questions et remédie à tous les embarras. Mais cette mort désespérée, loin de hâter le jour où je dois me rapprocher d'elle dans un monde meilleur, ne pouvait-elle pas m'en séparer à jamais ? Ce fut une idée nouvelle qui retint mon bras prêt à frapper ; je mesurai le profond avenir dont allait me priver l'impossibilité de suffire à une résignation de quelques jours. Je me condamnai douloureusement à vivre sans espérance, mais sans crainte, pour atteindre à ce moment où deux âmes, affranchies de tous les liens qui ont pesé sur elles, se cherchent, se reconnaissent et s'unissent pour toujours. Je fis de celle que j'aime un objet de culte pour ma vie entière ; je lui élevai un autel inviolable dans mon cœur, et je m'y dévouai moi-même comme un immortel sacrifice. Vous dirai-je, madame, que, sous mon invincible tristesse, ce projet, une fois arrêté, se mêla de quelque joie ? Je compris que cet hymen, qui commençait par le veuvage pour aboutir à la possession, était peut-être préférable aux mariages ordinaires, qui finissent par les jours mauvais. Je ne vis plus dans les années qui me restent à passer parmi les hommes qu'une longue veille de fiançailles que la mort couronnera d'une félicité éternelle ; je sentis la nécessité de m'isoler du monde pour me recueillir dans un sentiment austère, et cependant délicieux, qui ne souffre point de partage, et c'est pour cela que j'embrasse les devoirs de la profession monastique. Dieu veuille le pardonner à la faiblesse de

sa créature ! Le serment qui me dévoue à lui dans trois jours, c'est le serment qui m'unit indissolublement à celle que j'aime et qui ne me donnera des droits sur elle que dans le ciel. Permettez-moi de répéter en finissant, madame, que l'accomplissement de ce dessein ne coûte plus rien à ma résignation, depuis qu'une compassion généreuse m'a laissé concevoir l'espérance de ne pas être oublié.

— Dans trois jours ! s'écria Polia... En vérité, reprit-elle, j'ai eu trop peu de temps à réfléchir sur le secret que vous venez de me confier pour oser m'arrêter à une opinion et surtout à un jugement ; mais il me semble que si la femme pour laquelle vous avez conçu de pareilles résolutions ne les ignore pas comme je les ignorais tout à l'heure, elle était indigne de les inspirer.

— Elle les ignore, reprit Francesco, car elle ignore que je l'aime. Oh ! sans doute, mon cœur aurait puisé des consolations ineffables dans l'idée qu'elle connaissait mon amour, qu'elle n'y était pas absolument insensible, et qu'elle pourrait lui accorder du moins le souvenir de la pitié ! De tous les tourments de l'amour, le plus cruel peut-être est de rester inconnu de ce qu'on aime ; de tous les sentiments, cette morne indifférence qu'on ressent pour l'étranger est peut-être le plus pénible que l'amour puisse craindre. Mais pourquoi jeter dans un cœur paisible et heureux des douleurs qu'on est à peine capable de supporter pour soi-même ? Ou ma passion serait rebutée, comme je le suppose, et qu'aurais-je alors gagné à vérifier ce triste doute ? Ou elle serait partagée, et j'aurais à souffrir pour deux. Que dis-je ? souffrir pour deux ! Mon désespoir à moi, c'est ma vie, puisque je me suis trouvé assez de force pour vivre avec lui. Le sien m'aurait déjà tué.

— Vous portez vos suppositions trop loin, Francesco, répliqua vivement Polia. Qui sait si elle n'éprouve pas les mêmes peines et les mêmes angoisses que vous ? Qui sait si elle n'aspire pas au moment de vous l'apprendre ? Que diriez-vous si cette fille noble et riche dont l'éclat vous éblouit, mais dont l'âme n'est probablement pas plus calme que la vôtre, que diriez-vous, Francesco, si, libre, elle venait vous offrir sa main, si, soumise à un pouvoir respectable et inflexible, elle venait vous la promettre ?

— Ce que je dirais, Polia ? répondit Francesco avec une froide dignité ; je la refuserais. Pour oser aimer celle que j'aime, il faut être jusqu'à un certain point digne d'elle, et ma plus constante étude a été d'ennoblir mon âme pour la rapprocher de la sienne. De quel droit accepterais-je les privilèges d'une haute position que la société me refuse ? De quel front irais-je m'asseoir au banquet de la fortune, moi qui n'ai pour apanage que l'obscurité et la misère ? Oh ! plutôt mille fois l'horrible chagrin qui me consume, que la honteuse renommée d'un aventurier repoussé par le monde et enrichi par l'amour !

— Je n'avais pas fini, interrompit Polia. Ce scrupule est exagéré, mais je le comprends et je le partage. Le monde, comme il est fait, demande d'étranges sacrifices, et celui-là vous serait peut-être commandé par votre caractère ; mais un caractère de la même trempe que le vôtre pourrait y répondre par un autre genre d'abnégation. La grandeur et la fortune sont des accidents capricieux du hasard dont on peut se dépouiller quand on veut. L'artiste et le poète est le même partout : il a partout des succès et de la gloire ; mais au delà d'un bras de mer, la femme riche et titrée qui a su

abdiquer ces vains privilèges de la naissance n'est autre chose qu'une femme. Si cette femme venait vous dire : « Ma grandeur, j'y renonce ; ma fortune, je l'abandonne ; me voilà prête à devenir plus humble et plus pauvre que toi, et à te remettre, comme à mon seul appui, toute la destinée de ma vie »,— Francesco, que lui répondriez-vous ?

— Je tomberais à ses genoux, dit Francesco, et je lui répondrais ainsi : « Ange du ciel ! gardez le rang et les avantages que le ciel vous a donnés ; vous devez être et rester ce que vous êtes, et le malheureux qui serait capable de se laisser entraîner à ce tendre et sublime élan de votre cœur n'aurait jamais mérité d'y occuper une place. Il ne peut plus s'élever jusqu'à vous que par une constante résignation, facile à qui espère, et surtout à qui est aimé. Ce n'est pas moi qui vous ferai descendre du rang où Dieu ne vous a point placée sans motif, pour vous soumettre aux vicissitudes d'une existence inquiète, empoisonnée par des besoins qui se renouvellent sans cesse, et peut-être un jour par d'incurables regrets. Ma félicité est complète maintenant : elle passe toutes mes espérances, puisque vous m'avez accordé tout ce que vous pouviez dérober aux obligations que vous impose votre nom. Vous m'aimerez, ajouterais-je, et vous m'aimerez toujours, puisque vous n'avez pas reculé devant la résolution de donner votre vie à la mienne. Votre vie, ô ma bien-aimée ! je l'accepte et je la prends comme un dépôt sacré dont je vous rendrai bientôt compte devant le Seigneur notre juge ; car la vie est courte, même pour ceux qui souffrent, quoi qu'en disent les faibles cœurs. Cette terre n'est qu'un lieu de passage où les âmes viennent s'éprouver ; et si votre âme, aussi fidèle qu'elle est dévouée, reste mariée à la mienne pendant les années que le

temps nous mesure encore, l'éternité tout entière est à nous... »

Polia garda quelque temps le silence.

— Oui ! oui ! s'écria-t-elle avec exaltation, Dieu n'a point institué de sacrement plus saint et plus inviolable. C'est ainsi qu'un amour tel que le vôtre a dû concilier ses espérances et ses devoirs dans un hymen du cœur que le reste des hommes ne connait point, et votre épouse du ciel vous parlerait comme je vous parle si elle vous avait entendu.

— Elle m'a entendu, Polia, répliqua Francesco en laissant retomber sa tête dans ses mains, avec un torrent de larmes.

— Ainsi, reprit Polia, comme si elle n'avait pas compris ces dernières paroles, vous prendrez dans trois jours l'habit d'un des ordres religieux de Venise ?...

— De Trévise, repartit Francesco. Je ne me suis pas interdit jusqu'au bonheur de l'apercevoir quelquefois encore !

« — De Trévise, Francesco ? où vous ne connaissez que moi ?...

— Que vous ! repartit Francesco.

En ce moment, la main de la jeune princesse se trouva liée dans celle du jeune peintre.

— Nous n'avons pas remarqué, dit-elle en souriant, que la gondole s'arrêtait et qu'elle est déjà de retour au palais Pisani ; mais nous n'avons plus rien à nous dire sur la terre. Cependant notre dernier adieu n'est pas sans douceur si nous nous sommes bien compris, et notre première entrevue sera plus douce encore.

— Adieu à jamais ! dit Francesco.

— Adieu à toujours ! dit Polia.

Puis elle rattacha son masque et descendit.

Le lendemain, Polia était à Trévise. Trois jours

après, on sonnait au couvent des dominicains ce glas emblématique qui annonce la profession d'un nouveau religieux et sa mort éternelle au monde. Polia passa la journée dans son oratoire.

Francesco se soumit facilement à sa nouvelle destinée. Quelquefois il regardait son entretien avec Polia comme un rêve ; mais, plus souvent, il s'en retraçait les moindres détails avec un enthousiasme d'enfant, et il allait jusqu'à se féliciter d'avoir inspiré, dans son malheur, un amour qui ne craignait pas du moins les vicissitudes de la fortune et de l'âge. Il s'accoutuma en peu de jours à partager son temps entre les devoirs du religieux et les loisirs laborieux de l'artiste, peignant tantôt ces fresques pures et naïves qu'on admire encore dans le couvent des dominicains, quoique l'orgueilleuse insouciance de l'art moderne les ait laissé dégrader, tantôt rassemblant dans un livre, objet favori de ses études, toutes les impressions de son génie, et surtout de son amour. Il avait pris pour cadre de cet ouvrage vaste et bizarre, où il espérait revivre tout entier, la forme un peu vague d'un songe, et rien n'était plus propre, selon lui, à représenter, dans sa confusion apparente, l'enchaînement fortuit des idées d'un solitaire abandonné à sa pensée. On sait qu'à la faveur d'un des rares moments où il lui était permis d'échanger avec Polia quelques tendres paroles, il avait reçu l'assurance qu'elle accepterait la dédicace de cet étrange poème, et il nous apprend lui-même qu'elle l'aida de ses conseils. C'est ainsi qu'il renonça tout à fait à la langue vulgaire dans laquelle il l'avait conçu et commencé (*lasciando il principiato stilo*), pour s'y livrer à cette langue savante où il n'eut ni modèles ni imitateurs, et que lui fournissaient au courant de la plume ses doctes

préoccupations d'antiquaire. Une année s'était écoulée dans ces doux travaux mêlés de douces illusions, et Francesco venait de mettre la main à son ouvrage, quand la nouvelle la plus accablante qui pût navrer son cœur franchit les murailles des dominicains. Le jeune Antonio Grimani, depuis amiral et doge de la république, mais déjà le plus brillant de ses nobles et la plus haute de ses espérances, venait de demander la main de Polia, et on ajoutait que la main de Polia lui avait été accordée.

C'était le jour où Francesco devait présenter son livre à Polia. Il se raffermit sous le coup qui venait de le frapper, se rendit au palais et s'arrêta sur le seuil de l'appartement : « Venez, mon frère, dit Polia en l'apercevant ; venez nous communiquer ces secrètes merveilles de votre art, trésor que l'humilité chrétienne refuse au monde, et dont nous devons seule obtenir la confidence. » En même temps elle éloigna du geste ses femmes et ses gens, et Francesco resta seul devant elle.

Ses jambes défaillirent sous lui, une sueur froide inonda son front, ses artères battirent avec violence, son sein se gonfla comme s'il allait éclater.

Polia releva ses yeux du manuscrit sur le moine. La pâleur de Francesco, l'auréole sanglante qui ceignait ses yeux épuisés de larmes, le tremblement convulsif de ses mains livides et pendantes, lui révélèrent ce qui se passait dans le cœur de son amant. Elle sourit avec fierté.

— Vous avez entendu parler, lui dit-elle, de mon prochain mariage avec le prince Antonio Grimani ?

— Oui, madame, répondit Francesco.

— Et qu'avez-vous pensé, Francesco, de cette alliance ?...

— Qu'aucun homme n'est digne d'en contracter une telle avec vous, mais que le prince Antonio y avait plus de droits que personne, et qu'elle paraît remplir les vœux de Venise... et les vôtres. Puisse-t-elle être heureuse à jamais !

— Je l'ai refusée ce matin, reprit Polia.

Francesco la regarda, comme pour chercher dans les yeux de Polia si sa bouche n'avait pas trahi sa pensée.

— Vous savez mieux que personne, continua Polia, que ma foi est engagée ailleurs, et qu'elle l'est irrévocablement ; mais je dois excuser vos soupçons, car la vôtre m'est assurée par le serment qui vous lie aux autels, et je ne vous ai jamais donné une pareille garantie. Écoutez, Francesco. C'est demain l'anniversaire du jour qui a reçu vos premiers vœux, et c'est dans le dernier office du matin que vous les rendrez plus indissolubles et plus sacrés encore en les renouvelant devant le Seigneur. Avez-vous, depuis un an, changé de manière de penser sur la nature et la nécessité de ce sacrifice ?

— Non, non, Polia ! s'écria Francesco en tombant à genoux.

— C'est assez, poursuivit Polia. Je n'ai pas plus varié que vous. J'assisterai demain au dernier office du matin, et je m'y associerai de toutes les puissances de mon âme au vœu que vous allez répéter, afin que vous sachiez désormais, Francesco, qu'entre le cœur de Polia et l'inconstance il y a aussi le parjure et le sacrilège.

Francesco essaya de répondre ; mais, quand les paroles arrivèrent à ses lèvres, Polia avait disparu.

Le jeune moine eut presque autant de peine à supporter sa joie que son infortune. Il sentit qu'il n'avait plus assez de force pour être heureux, car

le ressort de sa vie, usé par tant d'émotions contraires, était près de se rompre.

Le lendemain, au dernier office du matin, quand les religieux entrèrent dans le chœur, Polia était assise à sa place ordinaire, au premier rang des bancs de la noblesse. Elle se leva et alla s'agenouiller au milieu des pavés de la grande nef.

Francesco l'avait aperçue. Il renouvela ses vœux d'une voix assurée, redescendit les degrés de l'autel, et se prosterna sur le parvis. Au moment de l'élévation, il s'y coucha tout entier, en jetant ses mains croisées au-devant de sa tête.

L'office achevé, Polia sortit de l'église ; les moines passèrent les uns après les autres, avec une profonde génuflexion, devant le sanctuaire ; mais Francesco ne quitta point sa position, et personne n'en fut étonné, car on l'avait vu souvent prolonger ainsi, dans une extase immobile, la durée de la prière.

A l'office du soir, Francesco n'avait pas changé d'attitude. Un jeune frère descendit des stalles, s'approcha, se pencha vers lui et prit une de ses mains dans la sienne, en le tirant vers lui pour le rappeler aux devoirs accoutumés ; puis se releva, se signa, regarda le ciel, et, se tournant vers les moines assemblés : « Il est mort ! » dit-il.

Cet événement, un de ceux qui s'effacent si vite dans la mémoire d'une génération nouvelle, datait de plus de trente-un ans, quand, par une soirée de l'hiver de 1498, une gondole s'arrêta devant la boutique d'Aldo Pio Manucci, que nous appelons l'*Ancien*. Un instant après, on annonça dans l'étude du savant imprimeur la visite de la princesse Hippolita Polia, de Trévise. Aldo courut au-devant d'elle, l'introduisit, la fit asseoir et resta frappé d'admiration et de respect devant cette

beauté célèbre, qu'un demi-siècle d'existence et de douleurs avait rendue plus solennelle, sans rien ôter à son éclat.

— Sage Aldo, lui dit-elle, après avoir fait déposer sur sa table un sac de deux mille sequins et un riche manuscrit, comme vous serez, aux yeux de la postérité la plus reculée, le plus docte et le plus habile imprimeur de tous les âges, l'auteur du livre que je vous confie laissera la renommée du plus grand peintre et du plus grand poète de notre siècle qui s'éteint. Seule dépositaire de ce trésor, que je réclamerai quand votre art l'aura reproduit, je n'ai pas voulu priver tout à fait de sa possession les esprits favorisés du ciel qui savent goûter les conceptions du génie ; mais j'ai attendu, pour en multiplier les copies, le moment où je pourrais les demander à des presses immortelles. Vous savez maintenant, sage Aldo, ce que j'espère de vous : un chef-d'œuvre digne de votre nom et capable d'en perpétuer à lui seul la mémoire dans tout l'avenir. Quand cet or sera épuisé, j'en fournirai d'autre.

Ensuite Polia se leva et s'appuya des deux mains sur les femmes qui l'avaient accompagnée. Aldo la suivit jusqu'à sa gondole, en lui témoignant sa soumission par des gestes respectueux, mais sans lui adresser la parole, parce qu'il n'ignorait pas que, retirée depuis plus de trente ans dans une solitude inviolable, elle avait renoncé au commerce et à la conversation des hommes.

Le livre dont il est question ici est intitulé : *la Hypnerotomachia di Poliphilo, cioè pugna d'amore in sogno*, c'est-à-dire *les Combats d'amour en songe*, et non pas *le Combat du Sommeil et de l'Amour*, comme traduit M. Ginguené, auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*. Nous ne prétendons pas, Dieu nous en garde, conclure de là que M. Ginguené,

auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie,* ne savait pas l'italien. Nous avons plus d'indulgence pour les distractions du talent.

— Signe maintenant cela comme tu voudras, dit Lowrich en se levant ; je n'ai pas l'habitude de mettre mon nom à ces babioles, et le ciel m'est témoin que je n'ai jamais accordé de pareilles historiettes aux libraires que pour avoir des livres.

— Puissent toutes les nouvelles que vous ferez encore, dit Apostolo, enrichir votre bibliothèque d'un volume pareil à celui-ci ! Il est à vous, et je vous le devais deux fois.

— Il est à moi, dit Lowrich en s'en emparant avec enthousiasme... Ou plutôt il est à toi, continua-t-il gaiement en le faisant passer dans mes mains ; je te l'avais promis ce matin.

C'est ainsi que le plus magnifique des exemplaires du *Poliphile,* géant de ma collection lilliputienne, y figure aujourd'hui *nec pluribus impar.* Je l'y soumets volontiers aux regards des amateurs, qui ne pourront s'empêcher d'y reconnaître un livre magnifique... et pas cher !

LA COMBE DE L'HOMME MORT

LA COMBE DE L'HOMME MORT[1]

IL s'en fallait de beaucoup, en 1561, que la route de Bergerac à Périgueux fût aussi belle qu'aujourd'hui. La grande forêt de châtaigniers qui en occupe encore une partie était bien plus étendue et les chemins bien plus étroits ; et dans l'endroit où elle est comme suspendue sur une gorge profonde qu'on appelait alors *la Combe du reclus*, la pente de la montagne qui aboutissait à cette vallée était si âpre et si périlleuse que les plus hardis osaient à peine s'y hasarder en plein jour. Le 1er novembre de cette année-là, propre jour de la Toussaint, elle aurait pu passer, à huit heures du soir, pour tout à fait impraticable, tant la rigueur prématurée de la saison ajoutait de dangers à ses difficultés naturelles. Le ciel, obscurci dès le matin par une bruine rude et sifflante, mêlée de neige et de grêlons, ne se distinguait en rien, depuis le coucher du soleil, des horizons les plus sombres ; et comme il se confondait par ses ténèbres avec les ténèbres de la terre, les bruits de la terre se mêlaient aussi avec les siens d'une manière horrible, qui faisait dresser les cheveux sur le front des voyageurs. L'ouragan, qui grossissait de minute en minute, se traînait en gémissements comme la voix d'un enfant qui pleure ou d'un vieillard blessé à mort qui appelle du

[1] *Combe* est un mot très français qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes, et où l'industrie des hommes est parvenue à introduire quelque culture. Il n'y a pas un village dans tout le royaume où cette expression ne soit parfaitement intelligible ; mais on l'a omise dans le Dictionnaire, parce qu'il n'y a point de *combe* aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Luxembourg. (*Note de Nodier.*)

secours ; et l'on ne savait d'où provenaient le plus ces affreuses lamentations, des hauteurs de la nue ou des échos du précipice, car elles roulaient avec elles des plaintes parties des forêts, des mugissements venus des étables, l'aigre criaillement des feuilles sèches fouettées en tourbillons par le vent, et l'éclat des arbres morts que fracassait la tempête ; cela était épouvantable à entendre.

La combe noire et creuse dont je parlais tout à l'heure opposait à ceci, sur un de ses points, un contraste frappant, une clarté fixe, mais large et flamboyante, qui s'épanouissait d'en bas comme le panache d'un volcan ; et, de la porte ouverte à deux battants qui lui donnait passage, montaient des bouffées de rires capables d'égayer le désespoir. C'est que c'était la forge de Toussaint Oudard, le maréchal-ferrant, qui était parvenu à l'âge de quarante ans sans se connaître un seul ennemi, et qui solennisait joyeusement l'anniversaire de sa fête à la lueur de ses fourneaux et au milieu de ses ouvriers, étourdis par le plaisir et par le vin.

Ce n'est pas que Toussaint eût jamais violé la solennité des saints jours pour armer la sole d'un cheval ou pour ferrer une roue, à moins qu'il n'y fût contraint par quelques accidents inopinés survenus à des étrangers en voyage, et alors il ne tirait aucun salaire de son labeur ; mais sa forge ne cessait d'ardre en aucun temps dans les fêtes les plus scrupuleusement fériées, parce qu'elle servait de fanal, surtout pendant la mauvaise saison, aux pauvres passants égarés, qui y étaient toujours les bienvenus ; et quand on voulait indiquer parmi les paysans de la combe la maison de Toussaint Oudard, fils de Tiphaine, on l'appelait communément l'auberge de la Charité.

Toussaint entra tout à coup dans une grande

cuisine contiguë à la forge, où quelques pièces de gibier et de boucherie achevaient de rôtir devant un feu clair et bien nourri qui aurait fait envie à la forge même, sous l'ample manteau d'une de ces cheminées du vieux temps que l'aisance semblait avoir inventées pour l'hospitalité.

— Voilà qui va bien, dit-il en s'adressant gaiement à une vieille femme qui était assise sur un pliant à l'angle de la cheminée, et dont le visage grave et doux brillait, vivement éclairé par une lampe de cuivre à trois becs, posée sur une console de plâtre historié, mais fort noircie par la fumée et par le temps ; il m'est avis que tous les petits sont couchés et que le joli troupeau des jeunes filles de la combe vous fait aussi bonne compagnie qu'à l'ordinaire pour la veillée qui commence. Dieu me garde de la laisser troubler par les éclats de mes garçons que le bruit de l'enclume a depuis longtemps assourdis, et qui ne sauraient s'entendre entre eux s'ils ne hurlent comme des loups. Je viens de les dépêcher dans ma chambre à coucher d'où leurs cris n'arriveront plus jusqu'à vous, et où vous aurez la bonté, ma mère, de nous envoyer le reste de ces béatilles par une de vos servantes, la plus mûre et la plus rechignée qu'il y ait, si faire se peut, et pour cause. Conservez cependant quelque bon lopin pour les pauvres diables que le mauvais temps pourrait nous amener ; et quant à vos gentes amies, tâchez de les bien régaler à leur gré de châtaignes dorées sous la braise, en les arrosant largement de vin blanc doux, frais sorti de la cuvée, et qui mousse comme un charme. Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore... Je ne vous laisserais pas toutes ces peines, mère bien-aimée, continua Toussaint en essuyant une larme et en embrassant la vieille, si ma chère Scholastique vivait encore ; mais

Dieu a permis qu'il ne restât que vous de mère à mes enfants, et de providence visible à leur père !

— Tout sera fait comme vous le désirez, mon digne Toussaint, dit la bonne Huberte, aussi émue que son fils du souvenir qu'avaient réveillé ses dernières paroles. Donnez-vous un peu de bon temps pour ce qui reste de votre fête, car les heures passent vite. Quand la cloche du moutier aura sonné les premières prières des morts, nous serons de loisir pour y penser. Égayez-vous donc bellement, et ne soyez pas en souci sur vos hôtes. En voici déjà deux, le ciel en soit loué, que nous nous efforçons de bien recevoir, et qui seront assez indulgents pour faire grâce à la petitesse de nos moyens, si notre accueil ne répond pas à notre bonne volonté.

— Que le Seigneur soit avec eux, reprit Toussaint en saluant les étrangers qu'il n'avait pas remarqués jusque-là, et qu'ils se regardent chez nous comme dans leur propre famille ! Faites-leur d'agréables histoires qui leur adoucissent l'ennui des heures, et ne ménagez pas les provisions, car dans la maison de l'ouvrier chaque jour amène son pain.

Ensuite il embrassa encore une fois sa mère, et il se retira.

Les deux hommes dont venait de parler la vieille Huberte s'étaient levés un moment comme pour répondre à la politesse de Toussaint, et puis ils s'étaient rassis immobiles et en silence à l'autre bout du foyer.

Le premier avait l'apparence d'un personnage de quelque distinction ; il portait un justaucorps noir à aiguillettes, sur lequel se rabattait une large fraise blanche à gros plis bien empesés et bien godronnés ; ses jambes étaient enveloppées jusqu'au-dessus du genou, vers l'endroit où descendait sa cape de drap, d'une bonne paire de guêtres de

cuir bouclées en dehors, et son chapeau rabattu était ombragé d'une plume flottante qui retombait devant ses yeux. Sa barbe pointue et grisonnante n'annonçait qu'une robuste vieillesse, et son attitude brave et discrète lui donnait l'air d'un docteur.

L'autre, à en juger par sa petite taille, devait être un enfant du commun ; mais son accoutrement extraordinaire avait attiré d'abord l'attention d'Huberte et des jeunes filles de la combe, qui regrettaient de ne pas discerner ses traits à travers les touffes énormes de cheveux roux dont sa figure était couverte presque tout entière ; il était vêtu d'un haut-de-chausses et d'un pourpoint rouge cramoisi, extrêmement serrés, et le sommet de sa tête se cachait seul sous une calotte de laine de même couleur, d'où s'échappait en boucles crépues cette chevelure d'un blond ardent qui lui prêtait une physionomie si étrange. Cette espèce de bonnet était fixé sous le menton par une forte courroie, comme la muselière d'un chien hargneux.

— Vous nous excuserez d'autant mieux, messire, de mal nous acquitter de notre devoir, continua Huberte en reprenant son propos et en s'adressant au plus vieux des étrangers, que notre pays pauvre et peu fréquenté n'a pas souvent l'honneur d'être visité par des voyageurs tels que vous. Il faut que ce soit le hasard qui vous y ait conduits.

— Le hasard ou l'enfer, répondit l'homme noir d'une voix rauque, dont l'aigre son fit tressaillir les jeunes filles.

— Cela s'est vu quelquefois, interrompit le nain en se renversant en arrière avec un éclat de rire étourdissant, mais de manière à ne laisser voir de son visage qu'une bouche immense, garnie de dents innombrables, pointues comme des aiguilles et blanches comme de l'ivoire.

Après quoi il rapprocha brusquement sa sellette des landiers brûlants et déploya devant le brasier deux mains très longues et très décharnées, à travers lesquelles la flamme transparaissait, comme si elles avaient été de corne.

L'homme noir fit peu d'attention pour lors à cette gausserie brutale.

— Mon damné de cheval, poursuivit-il, emporté par la crainte de l'orage ou poussé d'un mauvais esprit, m'a égaré pendant trois heures de forêts en forêts et de ravins en ravins, jusqu'à ce qu'il ait pris le parti de me culbuter dans un précipice où je l'ai laissé pour mort. Je compte bien avoir fait trente lieues, et je ne me suis dirigé en ce pays inconnu qu'à la lueur de votre forge et par la grâce de Dieu.

— Sa sainte volonté soit accomplie en toutes choses ! dit mère Huberte en se signant.

— La grâce de Dieu ne pouvait rien moins, reprit le méchant petit homme, en faveur de très illustre et très révérend seigneur maître Pancrace Chouquet, ancien promoteur du monastère des filles de Sainte-Colombe, ministre du Saint-Évangile, recteur de l'université d'Heidelberg, et docteur en quatre facultés.

Et cette phrase fut suivie d'un éclat de rire plus bruyant que le premier.

— De quel droit, s'écria le docteur en grinçant les dents, un malotru de votre espèce ose-t-il se mêler à ma conversation pour m'attribuer des noms et des titres que je n'ai peut-être point ? Où m'avez-vous rencontré ?

— Pardon, pardon, mon doux maître, ne vous emportez pas, répondit le petit garçon en flattant de sa main démesurée la cape et les manches du vieux docteur. Je vous vis à Cologne en faisant mon tour d'Europe afin de m'instruire ès bonnes lettres,

suivant les premières intentions de mon père, et j'assistais à une des leçons où vous nous traduisiez Plutarchus en latin très excellent, lorsque vous vous arrêtâtes subitement, aussi empêché que si Satan vous avait tenu à la gorge, sur le traité : *De serâ Numinis vindictâ.* C'est belle et savante matière. Il est vrai que vous aviez ce jour-là quelque chose à voir à vos affaires, car on commençait à vous chauffer, derrière le tombeau des trois rois, une couchette plus ardente que ne l'est l'âtre de dame Huberte. L'histoire en est assez bouffonne, et je la conterai volontiers, si cela duit à l'aimable et joyeuse compagnie.

— Et moi, dit le docteur à basse voix, si tu reviens sur ce propos, je te le ferai rentrer dans l'âme avec ma dague ! Il est surprenant, ajouta-t-il en grondant, qu'on reçoive de pareils garnements en si honnête maison !

— Je le prenais pour votre serviteur, repartit Madame Huberte, et je ne le connais pas autrement.

— Ni moi, ni moi, dirent les jeunes filles en se pressant les unes contre les autres, ainsi que des petites fauvettes prises au nid.

— Moi non plus, dit Cyprienne en cachant sa tête entre les genoux de Maguelonne.

— Oh ! les mièvres d'enfants ! cria le voyageur à la calotte rouge, du coin du feu où il s'était accroupi pour retirer à belles griffes les châtaignes toutes brûlantes. Vous verrez qu'elles auront la malice de ne pas me reconnaître en habit de dimanche ? Regardez cependant s'il est changé, mère Huberte, le petit maquignon de céans, Colas Papelin, jadis clerc, aujourd'hui valet d'écurie pour vous servir. L'honnête maître Toussaint n'a pas posé un fer à une de nos cavales que je n'eusse auparavant lavée, frottée, étrillée, lissée, cirée, brunie, rendue

plus polie qu'un miroir, et dont je n'aie à toute heure, au moins de nuit, peigné les crins de mes doigts. Voilà pourquoi je suis toujours bien reçu à la forge, car entre le palefrenier et le maréchal il n'y a, comme on dit, que la main.

En tenant ce discours, il écarta de droite et de gauche les boucles épaisses de ses cheveux flamboyants, pour mettre sa face à découvert, et il montra, en riant à ébranler les murs, une figure assez hideuse, blême et jaunie, comme la cire d'une vieille torche, sillonnée de rides bizarres, et au front de laquelle brillaient deux petits yeux rouges, plus éclatants que des charbons sur lesquels joue incessamment le vent du soufflet. Tout le monde fit un mouvement de terreur.

Dame Huberte connut bien qu'elle ne l'avait jamais vu ; mais un sentiment secret l'avertit qu'il n'était pas bon de le dire.

— Si j'ai jamais aperçu ce fantôme, grommela Pancrace, il faut que ce soit au grand diable d'enfer !

— Ce pourrait bien être là, reprit Colas Papelin en riant toujours, et j'aurais lieu de m'étonner comme vous du hasard qui nous fait trouver ici. Qui se serait avisé de chercher maître Pancrace Chouquet à la combe du Reclus ?

— A la combe du Reclus! dit Pancrace d'une voix tonnante... Ah ! ah ! reprit-il se mordant le poing.

— Ah ! ah ! répéta Colas Papelin du ton d'un ricanement infernal ; mais ne pensez-vous pas comme moi, docteur, qu'il serait assez curieux pour nous autres gens d'étude, chez qui l'amour de l'instruction s'unit à celui de l'or et du plaisir, de pénétrer pourquoi on appela ainsi cette misérable vallée ? L'histoire doit en être singulière, et il m'est avis que dame Huberte, qui sait toutes les belles

histoires du monde, nous apprendra volontiers celle-ci entre deux brocs de vin doux.

— Je me soucie fort peu d'histoires, bonhomme, repartit Pancrace en faisant un mouvement pour se lever.

— Si ce n'est celle-là, ce sera la mienne, s'écria Colas Papelin en le retenant assis dans l'étreinte de son bras nerveux qui le serrait comme un étau. Oh ! que nous prendrons grand plaisir, dame Huberte, à vous ouïr conter cela.

— Je l'avais promis à mes filles, répondit la vieille, et le récit n'en est pas long. Il faut donc vous dire que ce pays était bien plus sauvage et plus triste que vous ne le voyez, quand un saint homme vint, il y a plus de cent ans, y fonder un petit ermitage sur une des saillies du rocher qui borde le précipice. On dit que c'était un jeune et riche seigneur, et qu'il s'était rebuté de la cour par la crainte de n'y pouvoir faire son salut ; mais il ne se fit jamais connaître que par le nom d'Odilon, sous lequel notre très saint-père l'a béatifié, en attendant qu'on le canonise.

— Diable ! dit Colas Papelin.

— Tant y a, continua Huberte, qu'on ne saurait douter qu'il eût apporté beaucoup d'argent avec lui, car en moins de rien toute la combe changea de face. Il fit cultiver les terres propres au labour, construire des usines sur les courants d'eau, bâtir un petit hospice, un presbytère, un moutier, et ses libéralités attirèrent dans la combe des gens de tous les métiers utiles aux voyageurs, dont les familles existent encore dans une commode médiocrité, et ne cessent de glorifier le nom du bienheureux saint Odilon, qui les laissa pour héritières. C'est pourquoi cette vallée s'appelle la combe du Reclus, parce qu'il ne sortait jamais de son ermitage, et

qu'à l'imitation de Dieu il faisait du bien aux hommes sans en être vu. Le Seigneur ait son âme devant sa face, ainsi qu'il est dit dans le bref.

— Cette histoire est fort édifiante, dit le docteur Pancrace, et j'y veux bien croire cette fois, quoique j'aie entendu sa pareille dans tous les pays de moinerie ; mais il me semble que le beau temps se rétablit : le vent a cessé de bruire, et la pluie de battre les croisées.

— Ce sera vraiment plaisir de voyager tout à l'heure, remarqua gaiement Papelin, en maintenant le docteur sur son siège ; mais il serait trop malséant d'abandonner dame Huberte au commencement d'une si belle et si instructive narration.

— Cette narration est fort complète, répliqua le docteur avec impatience, et dit clairement tout ce que nous pouvions en attendre, c'est-à-dire l'origine et l'étymologie du nom de cette vallée : il n'y manque pas un mot.

— Il y manque, reprit Colas, une péripétie, un dénouement et une moralité dont vous ne nous auriez pas fait grâce sur les bancs quand vous preniez la peine de nous expliquer péripatétiquement les rhétoriques de maître Guillaume Fichet ; et voilà, pour la preuve, la vénérable Madame Huberte qui se dispose à continuer après avoir repris haleine.

— Le bienheureux Odilon, continua-t-elle en effet, avait ainsi vécu près des trois quarts d'un siècle dans la retraite et la prière, quand se présenta, pour l'assister en ses saints offices, un jeune homme qui se faisait remarquer depuis quelques mois par la dévotion de ses pratiques et son assiduité aux sacrements. Comme il avait autant de science qu'un prêtre, autant d'éloquence qu'un prédicateur, et autant de piété apparente qu'un

saint, car on n'avait jamais vu de pénitent plus recherché dans ses mortifications, l'ermitage lui fut facilement ouvert. Son nom est pour le présent sorti de ma mémoire, quoiqu'il me semble l'avoir entendu il n'y a pas longtemps.

— Le nom de ce personnage est fort inutile à votre récit, murmura le docteur en se rongeant encore les doigts.

— Maître Pancrace Chouquet, répéta Colas Papelin, d'une voix stridente, pense que le nom de ce personnage est inutile à votre récit, ô ma respectable hôtesse ! Entendez-vous bien, ajouta-t-il en criant encore plus fort, que votre histoire peut se passer du nom de ce bon apôtre, qui m'a l'air d'être quelque infernal hypocrite, et que telle est l'opinion de messire Pancrace, de messire Chouquet, de messire Pancrace Chouquet ! Vous ne vous rappelez donc pas, dame Huberte ?

— Le misérable veut me faire mourir ! pensa le docteur à part lui, en tournant les yeux vers la porte.

— Pas encore, répondit à sa pensée le petit Colas Papelin, qui s'étouffait de rire à son oreille.

— Nous avions craint longtemps que l'appât des trésors du bienheureux n'alléchât quelques voleurs, poursuivit la bonne veuve de Tiphaine, qui avait à peine pris garde à ces interruptions ; nous savions cette fois qu'après en avoir distribué une grande part en œuvres pies, comme je vous l'ai rapporté ci-devant, il avait réparti le reste entre la cure et le monastère pour l'éducation des enfants, le soulagement des voyageurs et la réparation des fléaux du ciel. On ne vit donc dans toute la combe, à l'arrivée du jeune clerc, qu'un doux et favorable réconfort que la Providence envoyait par sa grâce à la vieillesse du solitaire.

Au moins, disions-nous à nos veillées, le saint homme aura quelqu'un près de lui qui lui ferme les yeux et qui appelle sur sa tête, avec la dernière onction, les bénédictions du ciel.

— Oh ! que cela est dignement pensé, brave femme ! s'écria Colas Papelin en sanglotant ; la tête de ce bienfaisant vieillard, je l'aurais moi-même bénie, je le jure, si Dieu me l'avait permis !... Qu'en dit mon maître, messire Pancrace Chouquet ?

Pancrace tordit sa barbe, s'agita sur sa sellette, regarda de nouveau à la porte, et ne répondit pas.

— Voilà qui est bon, continua la vieille femme. Une nuit, Tiphaine se leva tout effaré d'auprès de moi : c'était, messieurs, il y a trente ans, la propre nuit de la Toussaint, comme aujourd'hui, un peu avant les matines des morts.

— Comment ? dit Colas Papelin ; pensez-vous, ma bonne mère, qu'il y aura effectivement trente ans accomplis depuis ce jour ; trente ans à heure fixe, ni plus ni moins, quand sonneront les matines?

— Il le faut bien, honnête Monsieur Papelin, répliqua Huberte, puisque c'était en 1531. Je demandai à Tiphaine ce qui le décidait à se lever de si bonne heure, pensant qu'il pouvait être malade : « Remettez-vous, me répondit-il, et soyez sans crainte, bonne amie : c'est un mauvais songe qui m'a travaillé tout à l'heure, et dont il faut que j'aie mon cœur clair avant de me rendormir : car les rêves sont quelquefois des avertissements du Seigneur. Il m'a semblé qu'on assassinait le saint vieillard Odilon, et depuis que je suis réveillé, je ne sais quel bruit de plaintes et de gémissements me poursuit ; je compte vous rassurer dans un moment. » Sur cette parole, il courut à l'ermitage avec quelques-uns de ses ouvriers que tenait le même souci, et ils re-

connurent que le sommeil ne les avait que trop bien instruits !...

— Le pauvre reclus était mort ! reprit Colas. Maître, entendez-vous ?...

— Il se mourait quand Tiphaine arriva ; mais, quoiqu'il fût tombé sans conserver aucune apparence de vie aux yeux de son meurtrier, il s'était trouvé assez de forces un moment après pour se traîner au dehors de sa cellule, pendant que le misérable cherchait inutilement les prétendus trésors qu'il venait de payer de son âme !

— Et son meurtrier, c'était le monstre artificieux et détestable qui lui avait dérobé son amitié et ses prières sous le masque de la dévotion ! Maître, entendez-vous ?...

Pancrace ne répondit que par une espèce de râle sourd qui ressemblait à un rugissement.

— C'était lui ! dit dame Huberte. Cependant la grille de la cellule s'était refermée sur les pas du bienheureux, par le moyen d'un ressort de l'invention de Tiphaine, dont le secret n'était pas connu de l'assassin.

— Le voilà pris enfin ! s'écria Colas Papelin avec son horrible rire ; quelques moments encore, et le juste sera vengé ! Maître, entendez-vous ?...

— Il n'en fut pas ainsi, poursuivit Huberte en hochant la tête : Tiphaine et ses gens ne découvrirent personne dans la grotte ; et comme il s'y était répandu, tout à coup, une odeur de bitume et de soufre, on pensa que l'étranger avait contracté un pacte avec le démon pour échapper au danger où il s'était mis, ce qui se trouva véritable ; car on apprit depuis qu'il avait étudié à Metz ou à Strasbourg sous le méchant sorcier Cornélius, dont vous pouvez avoir entendu parler !...

— Oh ! son marché n'en est pas meilleur, inter-

rompit Colas Papelin en se livrant à de nouveaux éclats de joie. Maître, entendez-vous ?...

— J'entends, j'entends, riposta Pancrace Chouquet du ton d'un calme affecté, le langage des folles superstitions dont le papisme a nourri ce peuple ignorant. Puisse descendre sur lui la lumière de vérité !

Et il fit un mouvement subit pour s'éloigner de son voisin. Colas Papelin ne le suivit point ; il tourna sur lui un regard de dérision et de mépris.

— Ce qu'il y a de sûr, ajouta la vieille un peu piquée, c'est qu'il restait dans la grotte un brimborion de cédule taché de sang et marqué de cinq grands ongles noirs comme d'un scel royal, qui assurait trente ans de répit à l'homicide, comme il appert par la translation qu'en fit monseigneur le grand pénitencier ; car il était écrit en lettres diaboliques.

— Ou les oreilles me tintent, murmura Colas Papelin, ou voilà le branle des matines. Maître, entendez-vous ?...

— L'assassin ne fut d'ailleurs jamais reconnu, acheva Huberte, quoiqu'il eût laissé pour signalement dans la main du bienheureux une épaisse poignée de cheveux chargés d'une peau sanglante, qui n'ont pas dû repousser.

— Respect à saint Odilon ! dit Colas Papelin en se levant et en faisant voler d'un revers de son bras le chapeau empanaché du docteur.

Maître Pancrace Chouquet avait un des côtés de la tête chauve et lisse comme si le feu y avait passé.

Il mesura Colas d'un air menaçant, ramassa son chapeau et gagna la porte en regardant derrière lui pour savoir si le valet d'écurie le suivait ; mais le petit homme s'amusait à frapper les landiers tout rouges avec un fourgon de fer, pour en tirer des

étincelles qui jaillissaient jusqu'au comble obtus de la cheminée.

La porte se referma. Tout le groupe des femmes se tenait silencieux et sans mouvement sous le poids d'une terreur inconnue, comme si elles avaient été pétrifiées. Colas Papelin s'en aperçut en éclatant de plus belle, et tira sa révérence en rebroussant ses cheveux confus avec la grâce coquette d'un homme du monde élevé dans les belles études et les manières élégantes.

— Adieu, respectable Huberte, et vous, bachelettes gentilles, dit-il en les quittant. Grâces vous soient rendues de l'hospitalité que nous avons reçue de vous ; mais elle impose encore d'autres devoirs : je vais suivre ce galant homme dans sa route, de crainte qu'il ne s'égare.

Un instant après, on entendit rouler les gonds, et les fortes fermetures retentirent sur l'huis.

— Le diable est-il aussi parti ? s'écria la blonde Julienne en élevant ses petits doigts palpitants vers le ciel.

— Le diable ! dit Anastasie en croisant les mains dans l'attitude de l'oraison ; pensez-vous qu'il soit ainsi fait ?...

— Il y a grande apparence, observa gravement Madame Huberte, qui n'avait cessé depuis longtemps de défiler les grains du rosaire.

— Ne s'est-il pas nommé ? reprit Julienne un peu rassurée ; Colas Papelin et le diable, c'est la même chose.

— Ces deux noms sont exactement synonymes, ajouta d'un air posé demoiselle Ursule, qui était nièce et filleule du curé.

— Je l'avais soudainement reconnu, dit Cyprienne ; je l'ai vu tant de fois attiser ainsi le feu, quand je m'endormais sur mon fuseau !

— Et moi, dit Maguelonne, embrouiller malignement les poils de nos chèvres, quand je veillais dans l'étable !

— Ce doit être lui, observa tout à coup la petite Annette, la fille du meunier Robert, qui égare nos ânesses en sifflant dans le bois !

— Il a bien voulu nous égarer aussi, répondit à basse voix sa sœur Catherine, et le malin au justaucorps rouge a fait plus d'un de ses tours au bord du ruisseau de la combe.

— *Libera nos, Domine !* s'écria la vieille Huberte en tombant à deux genoux.

On pense bien que les jeunes filles suivirent aussitôt son exemple, et qu'elles ne se séparèrent pas à la cloche des matines sans avoir purifié la cuisine de dame Huberte par des prières, des fumigations de buis consacré, et des aspersions d'eau bénite.

Le lendemain matin, comme les gens du hameau se rendaient à l'office au moutier qui en est séparé par quelques broussailles, Toussaint Oudard quitta tout à coup le bras de sa mère et s'arrêta au-devant de sa petite troupe, en l'avertissant d'un geste et d'un cri de ne pas aller plus avant, car il voulait lui épargner le hideux spectacle dont ses yeux venaient d'être frappés.

C'était un cadavre si horriblement lacéré, si déformé par les convulsions de l'agonie, si rapetissé, si racorni par l'action d'un feu céleste ou infernal, qu'il était difficile d'y reconnaître quelque chose d'humain ; seulement on voyait traîner à côté les lambeaux d'une cape noire et d'un chapeau à plume flottante.

Et c'est depuis ce temps que la Combe du Reclus a pris le nom de la *Combe de l'homme mort.*

THÉRÈSE AUBERT

1819

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le manuscrit de cette nouvelle a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prison à une certaine époque, et qui ont été rendues depuis à leur première destination. Il avait été caché, sans autre précaution, sous une pierre du pavé ; de sorte que le temps et l'humidité en ayant altéré plusieurs pages, il y restait des lacunes que l'éditeur a été obligé de remplir. C'est la seule part qu'il ait à l'ouvrage, car il n'a rien corrigé au style dans les endroits même où il ne fallait qu'effacer pour le rendre meilleur. Il a cru que les inspirations d'un jeune homme sensible et malheureux avaient un caractère qu'il n'est pas permis d'altérer, sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours également bien servies par l'expression. Il a respecté jusqu'à des incorrections légères, par égard pour des sentiments, quoique les sentiments que l'auteur a essayé de décrire ne soient pas d'un intérêt fort général. Cet infortuné n'avait pu connaître qu'un genre d'émotions que peu de personnes ont éprouvées profondément, dont le souvenir, repoussé par l'homme sage, importune l'homme froid, révolte l'homme corrompu, et ne se conserve tout au plus que dans certaines âmes passionnées qui ont eu le tort ou le malheur de ne rien trouver de mieux. Si on était sûr d'avoir rencontré toutes celles qui nous entendent, on n'écrirait pas sans doute ; mais pourquoi écrirait-on, si ce n'est pour les chercher ?

Il est un reproche sur lequel l'éditeur d'un

ouvrage de ce genre doit passer condamnation d'avance, celui de présenter au lecteur des tableaux trop sombres, d'éveiller dans son cœur des sentiments trop pénibles. Il faut avouer que cette triste distraction ne convient heureusement qu'à un petit nombre d'esprits chagrins, pour qui c'est un besoin de s'attendrir sur les peines des autres, dans les moments de relâche où ils peuvent goûter l'oubli de leurs propres douleurs, et c'est à eux que cette nouvelle s'adresse. Quant aux écrivains qui ambitionnent cette espèce de succès, je suppose qu'ils n'ont pas toujours été maîtres du choix.

PRÉFACE NOUVELLE

J'AI bien peu de chose à dire de *Thérèse Aubert*, quoique ce soit le seul de mes livres que j'aime, et peut-être à cause de cela. C'est le seul qui ait été écrit sous la puissance d'une impression, et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale ; le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu. Cette émotion, que je ne me flatte pas de faire partager à beaucoup de monde, s'explique par l'intimité, par la personnalité des souvenirs. S'il me reste le temps de publier quelques fragments de mon journal de jeune homme, et l'espoir de distraire et d'intéresser un lecteur sans sortir du vrai absolu, je serai obligé de revenir sur les mêmes faits, et on verra que ma fable et mon histoire ne diffèrent que par de légères circonstances de date et de localité. Dans l'épisode de Mondyon, dans celui de Jeannette, dans la rencontre à la ronde des jeunes filles, il n'y a pas un fait, pas un nom, pas un mot d'invention. Certains détails de ce récit ont été critiqués avec une grâce toute spirituelle, toute bienveillante, sous le rapport du goût. Mon respect pour les bienséances de la pensée et du style ne m'a pas décidé à les sacrifier, parce que leur absence aurait enlevé quelque chose à l'ensemble du sentiment qui me les inspirait, parce que j'éprouvais un triste besoin de n'en rien perdre pour moi-même, et que si, dans mes trop nombreux ouvrages, il y en a un que j'aie eu l'intention et le temps de faire

pour moi, depuis que j'ai le tort ou le malheur d'écrire, c'est *Thérèse Aubert.*

J'ai déjà dit que ce qu'il y avait de plus fictif dans mon petit drame, c'était l'époque et le théâtre. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu le Mans pour la première fois, et cette particularité peut donner quelque intérêt à une anecdote qui montre d'ailleurs combien il est difficile de rien inventer, quand on croit que l'on invente. Quelques mois après la publication de *Thérèse Aubert,* je reçus la visite d'un vieillard des environs du Mans, homme de vénérable physionomie et de noble langage, qui venait me prier de rectifier le nom de son patron dans la lettre que je lui avais attribuée aux premières éditions, ou, pour mieux dire, je pense, aux premiers tirages d'une édition à trois frontispices. Il s'appelait Pierre et non pas Jules ; mais sur tout le reste, et il me le prouva au point de me déchirer le cœur, la conformité des événements était complète. Il avait exercé un emploi public au moment où j'ai placé mon récit ; il avait été arrêté comme suspect de connivence avec les aristocrates pour avoir sauvé une jeune fille vendéenne ; sa propre fille était morte, aveugle, de la petite vérole, et elle s'appelait *Thérèse Aubert.* Les sites même n'étaient pas sans rapport, et je m'en suis convaincu depuis. Nous nous attendrîmes tous les deux sur une sympathie de malheurs qui nous avait unis à de si longues distances. Cette sympathie, faut-il le dire, je regrettais presque de la repousser dans ce qu'elle avait de plus immédiat, et j'en ai adopté ce qu'il a voulu. Mais les jeunes âmes qui s'affectionnent à l'infortune se trompent quand elles ne l'aiment que pour son étrangeté. Elle est encore plus monotone que le reste.

Je comprends à merveille qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'*individualisme*, et, par conséquent, un immense ennui au fond de tout cela ; mais je ne peux guère me justifier d'avoir fait tant de romans inutiles qu'en répétant souvent qu'ils sont, commes mes préfaces, une sorte de roman de ma vie, qui n'est aussi qu'une préface inutile, marquetée d'historiettes.

THÉRÈSE AUBERT

JE m'appelle Adolphe de S..., je suis né à Strasbourg, le 19 janvier 1777, d'une famille noble dont j'étais le dernier rejeton. J'ai perdu mon père dans l'émigration. Ma mère a péri dans une maison de détention pour les suspects ; je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents de mon nom. J'ai dix-sept ans et demi depuis quelques jours, et rien n'annonce que cette courte existence puisse se prolonger. J'en dirai même la raison plus tard, quoique ma position n'intéresse plus personne. Aussi, ce n'est pas pour le monde que j'écris ces lignes inutiles ; c'est pour moi, pour moi seul ; c'est pour occuper, pour perdre de tristes et désespérants loisirs qui seront heureusement bien courts. C'est pour ouvrir une voie plus facile aux sentiments qui m'oppressent, pour soulager mon cœur si le souvenir est un soulagement, ou pour achever de le briser.

J'avais suivi mon père à quatorze ans ; je venais de le perdre à seize. J'étais rentré à Strasbourg, rapportant pour tout bien son dernier adieu, ses derniers conseils, l'exemple de son dévouement, de son courage, de ses vertus privées, et je ne sais quelle émulation de malheur qui relève l'âme. Je cherchais ma mère ; on ignorait jusqu'à sa fosse. Nos biens n'étaient plus à nous. Nos parents étaient errants ou morts. Nos anciens amis auraient craint de me reconnaître, et probablement il y en avait parmi eux qui ne m'auraient plus aimé ; j'étais si à plaindre ! J'avais eu pour professeur

de grec un moine qui s'appelait le père Schneider, et pour maître de musique un virtuose qui s'appelait M. Edelman. L'un et l'autre avaient embrassé avec violence le parti de la révolution ; je m'informai d'eux cependant, parce que je les avais vue l'honorer de l'amitié de mon père, et que leur pitié, à eux, était ma dernière ressource. Le premier venait d'être lié aux poteaux de l'échafaud dans un mouvement populaire ; je passai sur la place d'Armes ; je le reconnus pâle, défiguré, sanglant. La clameur publique l'accusait des forfaits les plus odieux ; mais il avait été mon maître, il m'avait peut-être aimé ; j'aurais volé à lui, si je n'avais craint que ma tendresse ne le chargeât d'un crime de plus. Je pleurai amèrement en cachant mon visage. M. Edelman avait été arrêté le même jour. Quelques mois après, m'a-t-on dit, ils sont tombés à Paris, sous cette faux terrible de la révolution qui n'épargne pas ses enfants.

Mon dernier assignat avait été échangé contre un peu de pain. Il faisait très froid, la journée s'avançait, et je ne savais où me retirer. Je me souvins que, dans une petite ville assez voisine, j'avais passé quelques jours de mon enfance chez la jolie hôtesse de... Ma reconnaissance, hélas ! n'ose pas la nommer. Comme elle était connue par son attachement à ce qu'on appelait les *aristocrates*, c'était dans sa maison que nous avions couché, mon père et moi, la nuit qui précéda notre émigration. J'employai à ce voyage tout ce qui me restait de forces. J'arrivai à la nuit obscure ; je gagnai avec précipitation le cabinet de Madame T..., et je me jetai, ou plutôt je tombai à ses pieds, car je ne pouvais plus me soutenir. « Au nom de la charité, lui dis-je, un peu de vin pour se remettre,

un peu de paille pour se reposer, à votre pauvre petit Adolphe ! Je meurs s'il faut que je passe encore cette nuit dans la neige ! » Elle m'embrassa et pleura ; et comme ses larmes l'embellissaient ! Ensuite, elle me recommanda d'être prudent, et me conduisit dans une chambre écartée où il y avait trois lits. J'étais seulement prévenu que je n'avais rien à redouter de mes voisins. C'étaient des compagnons de malheur, mais je ne les connus pas ce jour-là. J'avais à peine achevé mon léger repas que tous mes sens furent liés par le sommeil. Quand je rouvris les yeux, il faisait jour.

Mes camarades m'embrassèrent en frères ; le nom de mon père ne leur était pas étranger. Nos sentiments étaient les mêmes ; notre fortune, notre destinée étaient communes ; ils m'offraient d'ailleurs quelque chose de plus que des consolations ; ils parlaient de grands dangers à courir, de quelque gloire à mériter. Ils voulaient changer mon sort, et j'étais jaloux déjà de partager le leur, quel qu'il fût. L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie ; mais, entre de jeunes âmes froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

L'un de ces messieurs avait dix-huit à vingt ans. C'était un jeune homme d'une figure affable mais sérieuse, plein de calme et de résolution, d'énergie et de présence d'esprit. Il s'appelait Forestier, et je crois qu'il était fils d'un cordonnier de Saumur ou de Cholet, je ne sais pas lequel. L'autre, qui avait pour lui la plus grande déférence, était de deux ou trois ans plus jeune et se nommait le chevalier de Mondyon. Quoiqu'il fût tout au plus de mon âge, il était beaucoup plus développé que moi. Ma petite taille, mes yeux bleus, la couleur un peu ardente de mes cheveux bouclés, la fraîcheur

d'un teint animé que je tiens de ma mère et qui caractérise nos Alsaciennes, me donnaient, à mon grand regret, quelque chose de féminin et de timide qui m'avait souvent exposé, sur mon passage, aux soupçons et aux railleries des voyageurs mal élevés. « En vérité, dit Mondyon avec un ton de gaieté expansive qui ne l'abandonnait jamais, nous aurons peine à persuader au général que ce nouveau camarade ne soit pas une jeune fille déguisée. — Je le détromperai de cette erreur, lui répondis-je, sur le premier champ de bataille où il y aura du sang à répandre pour le service du roi. » Forestier sourit et me serra vivement la main ; Mondyon, qui craignait de m'avoir mortifié, me sauta au cou.

Ces deux officiers venaient de se montrer avec le plus grand éclat dans les premières affaires de la Vendée. Leur intelligence, leur zèle, leur courage éprouvé, leur jeunesse même, qui repoussait à leur égard jusqu'au soupçon d'une mission importante, et peut-être décisive, les avaient fait préférer par le brave La Rochejaquelein, pour être envoyés auprès des princes de la maison de Bourbon. Ils étaient arrivés à leur armée au moment où l'on s'occupait d'établir avec la France des communications qui pouvaient la sauver, et ils avaient eu la généreuse témérité de réclamer ce nouvel emploi, plus fertile que cent batailles en dangereux hasards. Déjà la partie la plus importante de leurs instructions était remplie, et le succès le plus heureux, un succès même inattendu, et dont tous les résultats ne sont probablement pas perdus pour la génération à venir, avait couronné leurs entreprises. Il ne leur restait plus, pour reprendre à travers la France le chemin de la Vendée, qu'à recevoir les passe-ports qui leur étaient promis par un des chefs du parti de l'intérieur. Ces papiers

arrivèrent peu de jours après ; les liens de notre amitié avaient continué de se serrer dans l'intimité de notre solitude. Nous jurâmes que la mort seule nous séparerait les uns des autres. La bonne dame T... nous procura des uniformes de volontaires, nous munit de quelques provisions pour notre voyage, et nous fit promettre de revenir la voir un jour, si nous échappions aux périls presque inévitables qui nous menaçaient. Je n'en doutais pas ; les premières chances de la vie n'étonnent point l'âme, elles l'enhardissent. Tout est vaste, illimité comme l'avenir et l'espérance, pour un homme que l'espérance n'a pas encore trompé, qui n'a pas encore vu de près cet avenir si enchanteur, et qui ne l'a pas vu dépouillé de tous ses prestiges, réduit à toutes ses misères, pauvre et vide comme le néant. Tout réussit au gré de nos souhaits ; nous arrivâmes sous le drapeau blanc, non sans obstacle, mais sans accident, et nous pûmes alors nous estimer heureux, si c'est un bonheur d'échapper au mal présent qui nous frapperait le cœur de sentiments doux et d'illusions agréables, pour tomber avec un cœur flétri, desséché par la douleur, sous l'empire du désespoir et de la mort.

Je passe sur ces événements avec rapidité. Quoiqu'ils me rappellent des noms chers à ma reconnaissance, à mon amitié, je sens que le récit m'en fatigue. Je ne peux plus m'expliquer l'intérêt qu'on attache à l'inutile conservation d'une vie pénible, les soins qu'on prend pour la retenir, les vaines dissipations d'esprit dans lesquelles on se plaît à consumer ses jours. Je sens qu'il n'y a réellement dans l'existence que quelques heures, quelques instants fugitifs ; que lorsqu'ils sont passés, irréparablement passés, tout fait mal dans les images de ce temps qui ne reviendra plus. Ce

n'est pas seulement de l'amertume, c'est du dégoût ; c'est quelque chose qui rend la mémoire à charge, et qui fait désirer l'apathie imbécile de la brute, qui sent peu, qui ne sent pas, ou qui oublie vite. La même raison me rendrait impossible la narration détaillée des faits militaires dont j'ai été le témoin. Je comprends que ces réminiscences, si indifférentes dans la foule des riens qui usent nos années, aient un certain charme pour l'âme heureusement servie de son organisation ou de son destin qui n'a rien éprouvé de plus vif ; mais je n'écris pas une histoire. Je suis pressé de sortir de ces détails stériles qui contraignent, qui oppressent mon cœur. Il me faut un autre air, un autre horizon où mes pensées puissent s'épanouir en liberté, et commencer à participer à cette immensité qui s'ouvre devant moi. Qu'il me suffise de dire que cinq ou six actions d'éclat m'avaient mérité, malgré mon extrême jeunesse, l'estime de l'armée royale, la confiance de mes chefs et le commandement d'une compagnie, quelques semaines avant la déroute du Mans.

J'avais reçu plusieurs blessures dans les affaires antérieures ; quelques-unes n'étaient pas tout à fait fermées ; les fatigues des jours précédents pesaient encore sur moi. Pour comble de maux, je perdis mon cheval d'un coup de feu, et mon épée fut rompue près de la garde, dès le commencement de l'affaire. Il faut avoir vu le désordre de l'armée, le tumulte et la confusion du peuple ; il faut avoir été témoin de cette journée de désastres, pour s'en former quelque idée : les plus braves de nos soldats erraient au hasard dans les rues, cherchant inutilement à se rallier, et augmentant de leurs mouvements incertains, de leurs cris de terreur et de rage, de tous leurs efforts sans objet, l'horreur de notre situation ; enfin je parvins à en rassembler

quelques-uns autour de moi, au bas d'une rue escarpée dont la hauteur était occupée par un poste de républicains qui se hâtaient de l'encombrer de tous les débris qui se présentaient sous leurs mains. Je m'y jetai avec ardeur, en encourageant ma petite troupe du geste et de la voix ; l'ennemi s'ébranlait et paraissait disposé à nous laisser la place ; mais, en l'abandonnant, il poussa vers nous, avec une violence augmentée par la rapidité de la pente, quelques-uns de nos chars d'artillerie qui obstruaient le passage ; un de leurs timons me frappa dans l'estomac, et me renversa mourant sur un monceau de morts, où je passai la nuit sans autre sentiment qu'une perception confuse de douleur. La fraîcheur du matin développa cette impression et la rendit plus distincte ; mes idées reprirent un peu d'ordre, un peu de netteté ; je revins à moi, le jour était levé. J'entendais une rumeur vague qui s'éloignait, qui se rapprochait tour à tour, qui me laissait de temps en temps reconnaître quelques sons, distinguer quelques paroles. Elles étaient accompagnées du cliquetis des baïonnettes qui se heurtaient dans la marche. C'étaient évidemment les républicains ; je pensai qu'ils parcouraient tous les quartiers pour surprendre ceux d'entre nous qui s'étaient cachés ou pour compter les morts. Il n'y avait pas une maison qui ne fût fermée avec le plus grand soin ; mais parmi les objets qui avaient servi à barricader la rue, je remarquai une échelle, je la dressai contre une muraille ; j'arrivai au toit au moment où une décharge de fusils brisait le dernier échelon sous mes pieds ; je n'étais pas atteint, mais je n'étais pas sauvé. Je passai de ce toit sur un autre ; et toujours poursuivi, toujours en évidence, je parvins au détour de la rue avant les soldats qui

rechargeaient leurs armes, et que cette opération avait retardés. Dans l'angle même, je me trouvai auprès d'une fenêtre dont le volet mal attaché céda au premier effort, et je tombai d'un saut au milieu d'une chambre dont l'aspect annonçait la demeure du pauvre. Une jeune fille poussa un cri ; elle était couchée : « Ne craignez rien, lui dis-je, sauvez un pauvre brigand et Dieu vous récompensera. » En prononçant ces mots je m'étais jeté sur son lit, et j'avais retourné sur moi une partie de sa couverture. Mon chapeau était resté sur les morts ; j'avais passé dans ma ceinture le tronçon de mon épée ; mes cheveux, qui étaient très longs, tombaient épars sur mes épaules. Les soldats entrèrent, s'approchèrent du lit, regardèrent dessous, parcoururent la chambre et revinrent à nous. Je fermais les yeux, et je cachais sous le drap mon front noirci du feu et souillé de la poussière de la bataille. « Voilà qui est bien, dit l'un d'eux, je connais celle-ci ; c'est Jeannette. — La blonde est sa jeune sœur, reprit l'autre ; le brigand n'est pas ici. » La porte se referma enfin sur eux ; il en était temps pour ma compagne, dont les dents se choquaient de terreur.

Il n'y avait peut-être pas un moment à perdre pour éviter leur retour ; j'étais déjà debout derrière le rideau qui séparait le pied du lit de Jeannette de l'intérieur de la chambre. Quelques mots rapidement échangés avec ma protectrice avaient suffi pour la décider à me sacrifier un de ses deux habits complets ; et malgré la nouveauté du travestissement, il ne me coûta que quelques minutes ; mon costume était simple mais propre ; mes cheveux étaient relevés avec un peu d'art, sous une cornette que Jeannette aurait mieux posée : mais toutes les toilettes de ce jour-là pouvaient se ressentir du

désordre et des terreurs de la veille ; enfin le hâle de mon visage n'était plus disparate avec mes atours ; le soleil brûle la peau comme la fumée du canon. Après m'être assuré, d'un seul regard, sur un fragment de miroir suspendu à la muraille, qu'il ne m'était pas impossible de faire illusion aux soldats mêmes qui m'avaient vu de près dans la mêlée, je me hâtai d'envelopper ma veste gris de fer avec le cœur et l'épaulette qui la décoraient, mes pistolets, mon poignard et le reste de mon équipage dans le mouchoir rouge qui me servait d'écharpe un moment auparavant ; je le passai à mon bras. Je me rapprochai du lit de Jeannette, je la forçai à recevoir quelques pièces d'or, qui étaient la juste moitié de ma petite fortune, et que sa main repoussait ; puis j'imprimai sur ses joues et sur son front un baiser de reconnaissance plus expressif que toutes les paroles. J'arrivai au pied de l'escalier quand les soldats qui me poursuivaient achevaient leur infructueuse recherche. Ils ne me remarquèrent pas.

Je ne connaissais point la ville ; j'y marchais au hasard en cherchant une issue du côté par où il me semblait que devaient être sortis mes camarades ; enfin j'apercevais la campagne et je me croyais près de la liberté, quand un soldat abattit devant moi le canon de son fusil et me força à reculer de deux pas. « Halte-là, me dit-il, la jeune fille. On ne passe pas sans se faire connaître. Entrez au bureau. » J'obéis. Ce bureau était un vaste dépôt, où se trouvaient déjà réunis une foule de femmes gémissantes, d'enfants en pleurs, dont quelques-uns avaient été séparés de leurs mères, peut-être pour toujours, dans le trouble de la déroute, et qui attendaient là, dans une anxiété horrible, ce qu'il plairait aux vainqueurs de décider de leur sort.

Es-tu aussi une brigande ? me dit un homme d'une physionomie féroce, dont le cœur s'était sans doute épanoui de joie en voyant tomber sous son pouvoir une victime de plus. — Non, lui dis-je. — Où est ton passe-port ? — Je n'en ai point. Je suis la fille du meunier de P..., qui est mort en défendant la république contre les brigands, et comme nous sommes une famille nombreuse et pauvre, j'étais venue au Mans pour y chercher du service. Je suis arrivée au milieu des événements d'hier ; la peur m'a saisie ; je me suis cachée jusqu'au matin, et je cherchais à retourner d'où je viens. Voilà tout. — Du meunier de P..., reprit mon interrogateur, cela est possible. Qu'on la mène au président Aubert, dit-il en se retournant ; il est de ce village ; et si elle ne nous induit pas en erreur, il la reconnaîtra. »

Le président était au bout de la salle. Il était tourné. Des panaches à trois couleurs flottaient sur son chapeau ; un ruban à trois couleurs, en sautoir, descendait sur ses épaules. Il parlait avec action, et, à ce qu'il me parut, avec violence. J'eus le sentiment d'une mort prochaine. Mon cœur se serra pendant une seconde ; mon front se mouilla de sueur ; je laissai glisser mon paquet ; il allait m'échapper quand je me raffermis. Il ne s'agissait, au pis aller, que de mourir ; et quel intérêt, quelle affection pouvaient me rattacher à la vie ? J'entendis avec assez de calme l'homme qui me conduisait répéter le mensonge que je venais d'inventer, ou plutôt, si j'éprouvais quelque émotion, elle ne provenait plus que de la honte d'avoir menti pour racheter des jours dont le souverain juge devait bientôt me demander compte. Le président Aubert avait repris les mêmes mots d'une voix émue et inquiète. Il se retourna brusquement de mon côté, et fixa sur moi un regard triste, dont

je n'oublierai jamais l'expression. Cet état d'incertitude ne fut pas long. Sa physionomie, qui était noble et tendre, mais qui portait l'empreinte d'un souci habituel, s'éclaircit rapidement. Il sourit avec douceur, et me frappa la joue du revers de la main, en me disant affectueusement : « C'est donc toi, pauvre Antoinette ! Tu dois avoir eu grand'-peur. » Cette main, avec quel transport de reconnaissance et de respect j'y aurais imprimé mes lèvres, si j'avais pu le faire sans perdre mon bienfaiteur. Il dut lire dans mes regards une partie de ce que j'éprouvais. Quant à moi, j'acquérais au même instant des idées singulières et nouvelles. Je concevais, pour la première fois, qu'il n'y a point de nuance d'opinion si absolue qu'on puisse la supposer qui exclue entièrement l'humanité et la justice. Je me blâmais intérieurement de la sévérité trop générale de certains jugements que j'avais portés jusqu'alors sur la foi des préventions et des passions des autres. Je me promettais de consulter avant tout, dans ma conduite à venir, les règles générales de la bienveillance et de la pitié, avant de m'abandonner à l'injuste impression des haines de parti. Pendant que je faisais ces réflexions, M. Aubert avait écrit et scellé un petit billet. Il me le donna. « J'ai pensé, dit-il, que puisque tu es disposée à prendre du service, il est plus convenable que tu entres auprès de ma fille que partout ailleurs. La mort de sa mère a laissé dans son cœur comme dans le mien un vide qu'une tendre intimité peut seule remplir. Sa grand'mère est infirme et malade. Trop d'isolement m'inquiète pour son bonheur, et je me proposais depuis longtemps de lui donner une compagne de ton âge. Tu as de l'éducation, des mœurs, la recommandation d'un nom honnête. Ma Thérèse te recevra et

t'aimera en sœur. Tu sais peut-être que nous habitons, depuis la guerre, notre petite ferme de Sancy, près de la Sarthe. Comme tu peux n'en pas connaître le chemin, et que ton âge et ton sexe ont besoin de protection dans un voyage de quatre lieues, ce brave homme te conduira. Il a, pour passer sans obstacle, l'autorité nécessaire. » J'avais les yeux baissés. Je tremblais de laisser lire dans ma physionomie ce qui se passait en moi. Quand je me hasardai à regarder du côté du président, il avait repris sa conversation, et ne paraissait plus s'occuper d'autre chose.

— Que la protection de Dieu s'attache à tous les jours qui te sont comptés ! dis-je dans la profondeur de mon cœur ; qu'elle s'étende sur ta famille et sur tous ceux que tu aimes ! Et, s'il ne t'est pas donné de jouir sur la terre, dans ce temps de corruption et de cruauté, de tout le bonheur que tu mérites, puisse la bonté céleste le mesurer dans une autre vie, dans une vie éternelle, sur les vœux que je fais pour toi !

Je partis avec mon guide. J'éprouvai quelque embarras de l'entretien que j'aurais à soutenir à lui, dans un pays où je ne connaissais ni les personnes ni les lieux, et où la moindre maladresse pouvait trahir mon imposture et remettre mon salut en question ; mais je ne tardai point à m'apercevoir que cet homme ne jouissait pas sans motif de la confiance de M. Aubert. Quelques mots d'une bienveillance vague, qui n'annonçaient pas le dessein d'une explication, mais qui faisaient concevoir qu'elle serait sans danger, si par hasard ma conversation la faisait naître, achevèrent de me rendre une parfaite tranquillité. Peu à peu, nous réunissions d'ailleurs autour de nous de pauvres paysans que la crainte des armées avait chassés de leurs

foyers, et qui se hâtaient de les rejoindre avec leurs enfants dans leurs bras. Les propos sans liaison de ces bonnes gens m'instruisaient cependant d'une partie de ce qu'il était nécessaire que j'apprisse. Ils me confirmaient dans l'idée que je m'étais faite de la journée de la veille et de ses suites ; ils me démontraient l'impossibilité de rejoindre les débris des troupes royalistes et l'inutilité de cette tentative qui n'aurait servi d'ailleurs, en cas de succès, qu'à embarrasser leur retraite d'un proscrit de plus ; ils me faisaient apprécier le bonheur de trouver un asile pour quelques jours, en attendant une occasion plus facile de me réunir à mes malheureux camarades ; le bonheur de me trouver surtout dans la maison de M. Aubert, dont quelques circonstances développaient de plus en plus à mes yeux le généreux caractère. Il résultait de tout ce que j'entendais, comme de tout ce que j'avais présumé d'abord, que M. Aubert, engagé dans les premiers mouvements de la révolution par irréflexion ou par enthousiasme, avait continué à suivre sa marche par raison et par vertu, pour tirer au moins quelque parti de la juste influence d'une âme droite et sensible sur l'aveugle multitude, et pour faire servir ce qui lui restait de cette popularité fugitive qui n'est fidèle qu'aux excès, à secourir, à sauver quelques malheureux. Je n'avais pas compté jusque-là ce genre de dévouement et de courage au nombre de ceux qui peuvent honorer l'humanité ; mais je n'en fus que plus disposé à l'apprécier. Je supposai même qu'il était peut-être moins rare qu'on ne l'imaginerait au premier abord ; qu'il y avait dans les rangs des méchants beaucoup d'hommes qui ne restaient confondus avec eux que par l'excès d'une abnégation sublime, et qu'en faisant une grande part à

l'erreur et à la faiblesse, il restait probablement fort peu de méchants dans le sens absolu du mot. Ces idées reposaient mon cœur, elles adoucissaient le sentiment de ma vie, elles jetaient du charme sur toutes les impressions que je recevais des objets extérieurs ; et l'instinct du bien-être qui faisait palpiter mon sein s'augmenta encore à la vue de la petite ferme de Sancy. Jamais mes regards ne s'étaient arrêtés sur un tableau plus agréable. Hélas ! aujourd'hui même, je trouve une sorte de plaisir à me le rappeler, comme si mon existence rétrogradait jusqu'au jour où je l'aperçus pour la première fois, et que ce qui s'est passé depuis fût encore de l'avenir.

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seule personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérissée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genévrier, et des mousses de différentes couleurs sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année ; mais, au printemps, elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout à fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes, et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones, dont la tige penchée se plaît dans les lieux obscurs, sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparaît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevait une croix de pierre

que l'on avait déjà ébranlée, mais que l'on n'avait pu abattre. Elle se soutenait entre les pierres auxquelles sa base était liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paraissait depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajoutait à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de saules, et qui va un quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits coteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre les contours agrestes et cependant harmonieux se plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords, semés de hameaux, annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers : spectacle consolateur qui lui fait oublier un moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison était bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altéré par les premières influences de l'hiver, manquaient à la perfection de son ensemble ; mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que

je m'en étais faite, et qui m'avait causé une sorte d'extase. En effet, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature : elle m'avait quelquefois étonné, elle ne m'avait pas encore ravi. Mon cœur, fortement dilaté, ne s'était jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création, et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne comblait pas les désirs immenses qu'il venait de concevoir. Il prenait possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençait à découvrir ; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnait de se trouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandait si c'était là tout ce qui lui était donné, et il palpitait d'une impatience indéfinissable qui était pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serrait, mes paupières se mouillaient de larmes, je ne sais quel murmure bruissait à mes oreilles, quelle clarté mobile et décevante éblouissait mes yeux. Depuis plus d'un an, j'avais vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvais à l'effet de la solitude, mais je comprenais mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des désordres qui approchaient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme, où elle devait cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre de Thérèse, à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit : l'univers était complet.

Thérèse avait un peu moins de seize ans. Ce n'était pas la plus belle des femmes, mais c'était

la seule femme qui m'eût fait comprendre le bonheur d'aimer et d'être aimé ; car je le compris d'abord, non sans m'étonner, qu'un sentiment si puissant, si tyrannique, qui absorbait si complètement toutes les facultés de ma vie, eût eu si peu de chose à faire pour les soumettre. Je me suis souvent demandé depuis s'il en était ainsi parmi les autres hommes ; mais je n'ai pu l'apprendre d'eux. Cette impression fut subite comme la pensée, subite comme le regard que Thérèse laissa tomber sur moi, et qui était animé d'une si touchante bienveillance que la vue du ciel ouvert n'aurait pas réjoui mon âme d'une volupté plus vive et plus pure. Je dis son regard, parce que je ne sais point d'autre expression pour peindre cette émanation d'un feu doux qui s'échappe entre les cils d'une femme aimée, et dont le contact bouleverse le cœur et fait tourner le sang dans toutes les artères. La paupière de Thérèse n'était pas tout à fait rabaissée sur la lettre de son père, que je savais déjà que ma destinée lui appartenait à jamais. J'osai la regarder alors parce qu'elle ne me regardait plus, et j'étais si faible pour mon bonheur que je redoutais presque le moment où sa lecture finirait. Je ne me sentais pas la force de supporter à si peu de distance deux émotions dont la première avait suffi pour inonder tous mes sens d'une félicité enivrante. Les biens de l'existence me semblaient mal répartis. J'aurais voulu distribuer l'excès de mes sentiments et de mes illusions sur toutes les années qui me restaient à vivre, ou bien j'aurais voulu qu'ils s'accumulassent jusqu'au point de m'accabler, et que mon cœur brisé de délices s'anéantît dans sa joie. Cette dernière idée prévalut, et je commençai à me nourrir de la contemplation de ses traits ; je m'ef-

forçai de les graver ineffaçablement dans ma mémoire, de me les approprier tous, de manière qu'aucun événement ne pût m'en priver à l'avenir, et que, s'il m'était réservé de mourir d'une mort si accomplie en douceur, cette image, identifiée à ma dernière pensée, l'occupât seule pendant l'éternité entière. Thérèse était d'une petite taille, mais on ne s'en apercevait que par comparaison, parce que la nature n'avait jamais donné à des formes plus gracieuses des proportions plus remarquables par leur élégance et leur harmonie. Ses cheveux noirs, qui étaient rattachés avec simplicité sur le sommet de la tête, laissaient à découvert un front plus blanc que l'ivoire : deux boucles seulement s'arrondissaient de l'un et de l'autre côté comme pour en relever l'éclat. Elle n'avait pas un coloris animé, mais la moindre impression vive le faisait naître, et ce charme fugitif n'en était que plus enchanteur. Il en résultait un caractère de beauté qui n'était pas moins fait pour l'âme que pour les yeux. Cet avantage, qui n'est dans les autres femmes que le signe accoutumé de la jeunesse et de la santé, paraissait dans Thérèse un privilège particulier du sentiment. Dès le premier regard, on la trouvait charmante, mais on ne savait pas à quel point elle était digne d'être aimée, tant qu'on ne l'avait pas vue rougir d'une douce émotion. La même facilité à sentir et à exprimer embellissait toutes les parties de sa physionomie de cet attrait indéfinissable qu'on sent mieux qu'on ne peut le décrire, et qui se renouvelle si vite que l'œil attentif de l'amour même ne le saisit pas toujours. C'était quelquefois le transport d'une gaieté si franche et si ingénue, l'expression du bonheur facile d'un enfant content de peu de chose ; c'était plus souvent je ne sais

quelle tristesse indéterminée qui ne semblait pas se nourrir d'un objet réel et qui s'égarait dans des pensées étrangères aux lieux, aux temps, aux circonstances où elle venait à se manifester. Il est possible que la mélancolie ne soit pas dans tous les êtres sensibles l'effet du souvenir des peines passées. Pourquoi ne serait-elle pas quelquefois une disposition involontaire du cœur à essayer les peines qui le menacent et un avis de s'y préparer ? Son cou était extrêmement délié et cédait presque à tout moment sous le poids de sa tête, qui retombait alors penchée sur une de ses épaules avec un abandon plein de grâces. Cette habitude était probablement un défaut, mais un défaut dont aucune perfection n'aurait pu remplacer le charme, tant il s'y rattachait d'idées tendres et délicates ! Au reste, ce ne sont là que des réminiscences, et non un portrait. J'ai voulu parler d'elle, et non pas substituer à cette vive image qu'elle a laissée dans mon cœur, et que nul effort humain ne saurait faire passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, une esquisse imparfaite qui se décolore, qui s'efface sous ma plume. Ah ! ce n'est point ainsi que je l'ai vue, ou plutôt je ne l'ai jamais vue assez distinctement pour entreprendre de la peindre ! Il y avait sur ses traits un voile lumineux qui m'en dérobait tous les détails, et, maintenant encore, je ne me rappelle son visage que dans le vague de cette vapeur éblouissante dont il était enveloppé.

Mon premier abord avait inspiré à Thérèse un intérêt affectueux, mais familier. Elle m'avait souri avec une cordialité franche où se révélait toute la bonté de son cœur. A mesure qu'elle lisait, ses dispositions, sans changer tout à fait de nature, prenaient un autre caractère. Quelque embarras, qui

augmentait à chaque ligne, se développait sur sa figure. La timidité paraissait gêner l'effusion d'âme que cette lettre lui inspirait. Son sein palpitait ; ses joues s'étaient vivement colorées. On voyait qu'elle cherchait à retenir des larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Quand elle eut fini, elle vint à moi, me prit la main avec expression, jeta au feu l'écrit de son père après y avoir appliqué ses lèvres ; et, relevant le doigt sur sa bouche, elle me regarda d'un air d'intelligence. « Mademoiselle, me dit-elle, comptez sur tous les soins... » Elle me regarda de nouveau, et remarquant mon émotion, elle passa un de ses bras autour de mon cou. « Si l'amitié peut vous dédommager de vos peines, reprit-elle, si du moins elle peut les adoucir, vous ne serez pas tout à fait malheureuse. » Mes joues se mouillèrent de pleurs de reconnaissance ; mon cœur donnait le change à son trouble, en se livrant sans réserve à ce sentiment. Je sentais mes genoux faillir, mes lèvres s'attachèrent à sa main, un feu inconnu s'en échappait et se répandait dans mes veines. Toutes ces impressions étaient aussi nouvelles pour moi que si j'avais fait le premier essai de l'air, de la lumière et de la vie. Je voulais parler, je balbutiais des mots confus comme un homme qui rêve. Enfin, elle se laissa tomber dans mes bras, en me disant : « Oh ! si tu savais comme je t'aime déjà... » — Elle m'aimait, elle l'avait dit ! « Apprends-moi ton nom, continua-t-elle, ou celui que tu veux qu'on te donne. » Cette question et ce langage me rappelèrent que je passais pour une femme, et tout le prestige de mon bonheur s'évanouit. Ma vie auprès de Thérèse n'était plus qu'un rôle, et ce rôle était le seul qui me convînt chez la fille de mon bienfaiteur. Mon cœur profitait d'ailleurs un peu de sa méprise, et je jouissais de

l'idée qu'elle pourrait garder de moi quelque tendre souvenir si je ne la détrompais pas. « Je m'appelle Antoinette, » lui répondis-je en rougissant, et je cédai au mouvement qui m'entraînait vers elle. Nous marchâmes les bras enlacés jusqu'à la chambre de sa grand'mère, qui était assise au coin du feu dans une chaise longue à pupitre. Un livre d'heures était ouvert devant elle et occupait toute son attention. Thérèse s'avançait à petits pas pour la surprendre ; et, quand elle fut auprès d'elle, elle lui sauta au cou en posant une de ses mains sur ses yeux : « Voilà une bonne malice, petite espiègle, lui dit la vieille Madame Aubert. Crois-tu que je ne te reconnaitrais pas, même quand je serais aveugle, et je le serai bientôt, car mes yeux s'affaiblissent tous les jours, mais je ne confondrai jamais ta jolie petite main avec celle d'une autre. » En disant cela, elle l'embrassa. Thérèse s'était retournée de mon côté avec un air soucieux. Je crus deviner qu'elle regrettait d'avoir fait naître dans l'esprit de sa grand'mère une pensée qui pouvait l'attrister, celle que l'âge affaiblissait ses yeux et qu'elle les perdrait bientôt. Dans tous les cas, cette impression avait été bien passagère. Madame Aubert venait de m'apercevoir. Thérèse se rapprocha d'elle et lui parla à demi-voix avec beaucoup de chaleur. Pendant ce temps, Madame Aubert levait les yeux au ciel, me regardait d'un air attendri, prenait la main de Thérèse, cherchait la mienne et pleurait. Je fléchis le genou, je me prosternai, je l'entendis me bénir, et sa bénédiction ne m'alarma point, car je me trouvai la force de m'en rendre digne.

Je ne peindrai pas ma situation pendant les premières semaines que je passai près de Thérèse. Elle avait quelque chose de si embarrassant que je concevrais à peine que j'ai eu la force de m'y

maintenir si longtemps, si je ne me rappelais combien j'avais à redouter qu'elle cessât. C'était une espèce d'ivresse qui troublait toutes mes facultés, et dont l'effet le plus doux était d'en suspendre souvent l'usage. Accablé sous le poids de ces émotions de toutes les minutes qui se succédaient, qui se multipliaient sur mon cœur, je cédais quelquefois à un accablement qui n'était pas sans charmes, et que je me trouvais heureux d'entretenir. Cependant une idée pénible venait interrompre de moment en moment cette espèce de sommeil où j'aimais à me plonger. Thérèse et son généreux père étaient trompés. Je n'étais point ce que je paraissais être, et je nourrissais une passion qu'ils pouvaient un jour désavouer tous les deux. Cette idée me devint d'autant plus insupportable, il faut le dire, car la misère de nos sentiments se mêle à ce qu'ils ont de plus élevé, que je consentais avec peine à être aimé pour un autre, à dérober sous un habit de femme cette tendresse à laquelle il faudrait renoncer un jour, à tromper un cœur qui me donnait tout et auquel je n'offrais qu'un objet idéal, qu'un vain fantôme dont l'apparence allait s'évanouir et lui être ravie par une séparation pire que la mort ; car il est moins cruel de perdre par la mort un être qu'on aime que d'en être désabusé. J'étais donc décidé à tout dire à Thérèse, et cependant la faiblesse de mon âme m'arrêtait ; je craignais qu'en cessant d'aimer Antoinette, qui n'existerait plus pour elle, elle cessât d'aimer Adolphe, qu'elle n'avait pas connu. Je me persuadais, je ne sais pourquoi, que ces caresses innocentes que je devais à mon travestissement seraient le dernier bonheur de ma vie, et qu'aussitôt que je lui aurais avoué mon secret, je la perdrais pour jamais. Balancé entre le besoin

d'être aimé de Thérèse et le besoin plus impérieux de ne tromper ni l'amitié de Thérèse, ni la confiance de son père, je n'avais cependant pas à hésiter. Je cherchais une occasion, ou plutôt je l'attendais en tremblant. Elle ne tarda pas à se présenter.

Thérèse avait une amie qui demeurait à une demi-lieue de la ferme, dans un petit château agréablement situé, qu'on voyait depuis la montagne de la Croix, et dont les vergers en amphithéâtre étaient couronnés par une plate-forme plantée de cerisiers. Au bas s'étendait un joli jardin baigné par le ruisseau qui venait un peu plus loin, à travers un vallon creux, ombragé de jeunes hêtres, arroser les coteaux de Sancy. Le sentier, profondément encaissé dans une gorge étroite, serpentait entre deux collines peu élevées, mais qui se développaient sur un long espace. La vue n'y était distraite que par un petit nombre de maisons éparses, presque toutes délaissées à cause de la guerre, un moulin abandonné sous une chute d'eau qui avait tari, les restes d'une chaumière incendiée qui laissait encore apercevoir, entre ses pans de murailles noircis, les vestiges du foyer domestique autour duquel se passèrent tant d'agréables veillées ; enfin quelques huttes pyramidales bâties en lave, où se réfugient, après leurs travaux, les pauvres gens qui viennent tirer de la pierre des carrières voisines. Ce sentier devint notre promenade accoutumée, parce que l'amie de Thérèse se trouvait ordinairement à moitié chemin. Elle s'appelait Henriette de F... et elle était noble ; mais, quoique le malheur des circonstances eût plutôt augmenté qu'affaibli en elle le sentiment de la naissance et la fierté du caractère, il était impossible de trouver dans le commerce de la vie

une âme plus simple et plus dépouillée de prétention. Son âge était un peu plus avancé que le nôtre. Son nom, son éducation, ses manières semblaient lui donner quelque avantage qu'elle s'efforçait toujours de perdre, et qui lui devenait à charge dès qu'il était remarqué. Elle avait un genre de coquetterie qui doit être rare. Elle ne faisait de frais que pour être plus simple. Elle était d'ailleurs si naturelle dans ses sentiments, si franche dans son abandon, qu'on s'accoutumait tout de suite à être aimé d'elle ; et que l'on comprenait qu'elle fût aimée de Thérèse. L'amitié de Thérèse était bien son plus grand charme à mes yeux ; mais je sentais qu'un homme qui n'aurait jamais vu Thérèse pouvait être heureux de l'amour d'Henriette. Moins jolie que Thérèse, elle était cependant fort bien, quoique sa physionomie manquât d'ensemble et d'harmonie. Jamais des traits plus mélancoliques n'ont été animés par une expression de joie si extraordinaire. Il est vrai que cette expression était très fugitive, mais elle était si fréquente qu'elle aurait pu passer pour habituelle sans le contraste qu'elle produisait. Son regard étincelant de gaieté, qui s'obscurcissait tout à coup et devenait fixe et sombre, son rire jeté à de courts intervalles, et qui faisait place au silence, l'immobilité la plus morne, une alternative étrange d'exaltation et d'abattement, rendaient l'idée de cette joie importune et pénible. On devinait, je ne sais pourquoi, que, derrière l'illusion passagère qu'elle se faisait, il y avait un malheur caché.

Un jour... les premières influences du printemps commençaient à se faire sentir dans la campagne, de petites fleurs blanches, façonnées en coupe déliée qui échappent presque à la vue, s'épanouissaient entre les pierres dont le sentier est bordé ; la douce

odeur de la violette révélait sa présence sous les buissons, et l'air, échauffé des rayons du soleil renaissant, se peuplait d'une foule d'insectes qui n'apparaissaient un moment que pour mourir, mais qui répandaient dans ce tableau le mouvement de la vie ; nous avions le cœur ouvert à toutes les douces impressions de cette saison de renouvellement et de bonheur, quand nous aperçûmes Henriette. Pour la première fois, sa physionomie était immobile ; elle nous regardait, elle soupirait ; elle ne riait pas comme à l'ordinaire du premier objet qui frappait son imagination si facile à exciter ; notre conversation même ne l'occupait point. Elle semblait vivre ailleurs, et d'une autre pensée. Cette position devint bientôt embarrassante pour nous trois ; le cœur de Thérèse surtout se brisait sous le poids d'une contrainte si nouvelle. Elle n'y résista pas longtemps : les yeux mouillés de larmes et le bras jeté autour de l'épaule d'Henriette, elle lui dit : « Tu as du chagrin ? — Oh ! beaucoup, répondit Henriette en pleurant aussi ; mais tu ne le comprendrais pas. — Eh ! quoi, reprit Thérèse, est-il un de tes chagrins que je ne puisse pas comprendre ? » Cette fois, Henriette sourit amèrement. « Je le crois bien, si tu n'as pas aimé. — Peux-tu le demander ? N'aimé-je pas ceux qui m'aiment ? N'aimé-je pas mon père ? Ma pauvre mère, ô mon Dieu ! ne l'aimais-je pas ? Et mon autre mère, suis-je quelque part plus heureuse qu'auprès d'elle ? Mais toi, ingrate, je ne t'aime pas, n'est-il pas vrai ? Voilà comme tu me juges !... Antoinette ne me traiterait pas si cruellement. Elle sait bien que je l'aime. — Voilà tout, dit froidement Henriette. — Voilà tout, continua Thérèse avec un peu d'étonnement. Oh ! je sais bien, s'écria-t-elle du ton d'une réminiscence singulière

qui ne revient que par hasard à l'esprit, tu veux parler d'un autre sentiment, de l'amour, n'est-ce pas ? Saurais-tu ce que c'est que l'amour ? Dis-le-moi, je t'en supplie. — Henriette secoua la tête. — Qu'importe, au reste ? reprit Thérèse ; je me suis toujours persuadée que les peintures passionnées qu'on en fait dans les livres et dans les romances ne sont qu'un abus sans conséquence du privilège connu des poètes. Je sais très bien, quel que soit le mari que mon père me donnera ou qu'il me permettra de choisir, que je ne l'aimerai pas mieux que toi... ou que toi, ajouta-t-elle en se retournant de mon côté, et en attachant sur moi un regard plus fixe. — Vous me le promettez ? lui dis-je. — Oui, je te le promets. » Je pris sa main, et j'en couvris tour à tour ma bouche et mes yeux pour ne pas lui laisser apercevoir mon trouble. J'avais déjà sur son cœur un droit qui ne pouvait plus m'être disputé, et Adolphe commençait à participer au bonheur d'Antoinette.

— Heureuse de penser ainsi, dit Henriette ; il est inutile aujourd'hui que tu en saches davantage ; et ce sentiment que tu ignores, puisses-tu ne le reconnaître jamais que par ses douceurs ! Voici maintenant ce que tu demandes. J'ai perdu mon père, comme tu sais, mais j'ai un frère dont je dépends, et qui prend un intérêt plus vif à mon bonheur qu'au sien même ; car il a succédé pour moi à la tendresse comme aux devoirs d'un père. Depuis longtemps, sur les témoignages avantageux qu'on rendait d'un de nos parents, il avait formé le projet de m'unir à lui, en supposant toutefois que cet arrangement pût me convenir. Les événements de la guerre avaient retardé l'accomplissement de son dessein, sans le lui faire oublier, et même sans contrarier entièrement ses

vues. Mon cousin était tout au plus de mon âge ; il commençait avec honneur une carrière éclatante, et il ne pouvait qu'être avantageux pour lui de la poursuivre pendant quelques années avant notre mariage ; de mon côté, je ne hâtais point de mes désirs le moment de cette union ; je n'avais jamais vu mon cousin, mon cœur était libre, et, comme le tien, ma chère Thérèse, il ne se croyait pas capable d'éprouver jamais de sentiment plus vif que l'amitié. Je craignais même, s'il faut te le dire, le moment où la volonté d'un époux, seul arbitre de ma vie à venir, pourrait me ravir à mon heureuse solitude, à nos jolis bosquets, à nos rendez-vous, à nos jeux. Cependant, je ne pus me défendre d'une vive curiosité, lorsque après la déroute du Mans, mon frère, arrivé précipitamment au château, nous annonça que nous y verrions le soir même un jeune officier échappé comme par miracle aux désastres de cette journée, et que c'était le chevalier de Mondyon.

— Le chevalier de Mondyon ! m'écriai-je.

— Eh bien ! oui, dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

— C'est le nom de mon cousin, reprit Henriette qui n'avait pas encore remarqué mon étonnement. Il arriva enfin, et j'essayerais inutilement de te peindre l'impression que me fit sa vue. Je sentis que mon existence entière allait dépendre de celle que je produirais sur lui. Elle passa mon espérance. Les nœuds que la convenance avait formés furent resserrés par la sympathie la plus vraie. Une seule inquiétude, mais elle était affreuse, troublait le charme de ces moments de bonheur. Peut-être elle en augmenta le prix, en leur donnant une ivresse qui manque sans doute à l'amour, quand on le goûte avec sécurité sans rien craindre des hommes et de

l'avenir. Mondyon était poursuivi ; chaque témoin de sa présence pouvait être un délateur ; chaque instant de notre félicité trop rapide pouvait être le dernier ; chaque jour, celui de son arrestation et de sa mort. Je le pressai moi-même de hâter son départ, et de rejoindre les corps errants de l'armée.

— Reste-t-il des corps d'armée organisés ? lui dis-je.

— On l'assurait, répondit Henriette en me regardant avec surprise.

— Et où sont-ils ? Je vous prie de me l'apprendre.

— En vérité, Antoinette, interrompit Thérèse, je ne sais pas où tu vas chercher tes questions. Que devint ton cousin ?

— Tu penses bien que mon frère ne négligeait rien pour nous procurer des renseignements positifs sur la situation des Vendéens, et sur les moyens de les rejoindre. Avant-hier enfin, il nous apporta la nouvelle qu'en effectuant leur retraite ils avaient dispersé les républicains sur quelques points rapprochés, et qu'il en était un où le passage restait libre.

— Et ce point, vous le connaissez ? m'écriai-je.

— Ce fut la question du chevalier. Il n'y avait pas un moment à perdre. Ils montèrent à cheval et partirent après de courts adieux, que je tremblais, hélas ! de prolonger, car une minute de retard pouvait laisser à l'ennemi le temps de leur dérober cette dernière espérance de salut. Mon pressentiment n'était pas mal fondé, puisque le domestique qui les a accompagnés jusque-là ne s'est échappé qu'avec peine, au retour, entre les colonnes républicaines qui reprenaient possession de tout le pays, et fermaient toutes les issues.

— Possession de tout le pays, et il y avait un

passage ! murmurai-je entre mes dents ; et Mondyon était dans ce château, et Adolphe ne l'a pas su !...

— Voilà qui est singulier ! reprit Henriette. Il regrettait cet Adolphe dont tu parles, il le nommait souvent, il espérait quelquefois le retrouver... Te serait-il connu ?

— Très connu !

— Très connu ! dit Thérèse, et vous rougissez, et vous tremblez comme Henriette quand elle parle de son cousin... Je vous sais mauvais gré de m'avoir fait des secrets...

Je souris de sa méprise et la conversation changea d'objet en ce moment. Quand nous arrivâmes chez Henriette, la nuit commençait à tomber, et nous ne nous arrêtâmes point. Nous revînmes à la ferme en hâtant le pas afin que notre absence trop prolongée n'inquiétât pas Madame Aubert ; et préoccupés toutes les deux de notre conversation avec Henriette, nous marchions sans nous parler. Mon sang bouillonnait à la pensée que Mondyon avait été si près de nous, qu'il avait habité cette maison où j'entrais tous les jours, et que c'était de là qu'il avait trouvé une occasion de rejoindre l'armée, occasion qui ne se présenterait peut-être jamais pour moi, à qui elle serait d'autant plus nécessaire que ma position à l'égard de Thérèse alarmait mon cœur de la honte d'une fraude et de la crainte d'une ingratitude. Dans le désordre où cette idée me jetait, j'avais tellement précipité ma marche que Thérèse ne pouvait plus me suivre. Nous avions déjà passé la grille par laquelle les jardins de M. Aubert s'ouvrent sur la campagne, mais nous étions encore loin de la maison. A l'entrée d'un petit jardin dont Thérèse faisait ses délices, elle se reposa sur une pierre

brute qu'on y avait placée en forme de siège, et autour de laquelle elle prenait plaisir à entretenir les herbes sauvages et les mousses parasites qui croissent parmi les rochers de la montagne. Je revins sur mes pas, et je remarquai qu'elle était accablée.

— Tu ne penses qu'à cet Adolphe, me dit-elle d'un air de reproche ; et, depuis que nous avons quitté Henriette, j'ai vu que tu ne t'occupais plus de moi.

— Chère Thérèse ! m'écriai-je, comme tu es injuste, et comme tu me soupçonnerais peu de te préférer cet Adolphe, dont le nom m'est échappé, si je pouvais te le faire connaître ! Que dis-je ? ne faut-il pas que tu le connaisses enfin, que tu l'aimes pour lui, que tu lui pardonnes du moins d'avoir été aimé si longtemps pour un autre ! — Il y a là dedans, reprit Thérèse, quelque chose que je ne comprends point, je ne sais quoi qui m'étonne et qui m'effraye. Ne me laisse point dans cette incertitude, elle est plus pénible qu'un chagrin réel. — Thérèse, tu ne sais pas que tout mon bonheur dépend d'un seul mot : je puis tout perdre ou tout gagner, car ma vie entière est dans ton amour que tu vas peut-être m'enlever ; cependant, ce mot qui décide irrévocablement de mon sort... et du tien, il est de mon devoir de le dire ; et si je meurs de ta colère ou de ton indifférence, je mourrai du moins digne de ton estime. — Achève. — Je ne suis pas Antoinette, je suis Adolphe ; — et je tombai à ses genoux en saisissant ses mains qui se dérobèrent aux miennes ; elle poussa un grand cri et s'enfuit.

Je n'ai pas besoin de dire que cet aveu changea sur-le-champ tous nos rapports ; depuis ce moment, Thérèse ne me regardait plus qu'avec un

œil inquiet, comme si elle avait craint de trouver en moi un ennemi, et qu'elle se défiât des sentiments que je pouvais lui inspirer. L'expression si naïve et si familière de ses traits était devenue sérieuse et même sombre. Souvent, quand mes yeux rencontraient les siens, et qu'ils les forçaient pour ainsi dire à rester fixés sur moi par l'ascendant qu'exerce un amour fortement senti sur la personne qui l'inspire, le nuage de douleur qui les obscurcissait me causait une sorte de regret et de crainte. Je me trouvais heureux d'occuper sa vie et même de faire naître dans son cœur l'idée des orages qu'éprouvait le mien ; mais la pensée que ce pouvait être pour elle un malheur de m'aimer brisait quelquefois mon âme, qui n'avait point de force contre les chagrins de Thérèse. Mes dangers ne m'avaient jamais causé autant d'inquiétude que mon bonheur. Je désirais bien que Thérèse fût émue, mais je tremblais qu'elle ne souffrît. Aussi j'évitais avec soin, je croyais du moins éviter tout ce qui était propre à lui rappeler notre situation réciproque, et ce que je lui avais dit de mon amour. Tout en brûlant de l'impatience d'être seul avec elle, je me félicitais qu'une personne étrangère vînt se mêler à nos promenades et à nos entretiens ; et, aussitôt que cet étranger était arrivé, je désirais de nouveau qu'il s'en allât, quoique bien décidé à ne rien dire à Thérèse et à ménager son repos. Quand nous restions ensemble, sa réserve s'augmentait, et elle s'éloignait doucement, de manière à ne plus me toucher ; aussi cela ne lui arrivait que par méprise, dans un moment de distraction ou en faisant quelque mouvement involontaire. Alors elle se retirait encore plus loin, et son air devenait bien plus soucieux. Quant à moi, comme je ne comptais que sur ces hasards qui survenaient rarement, je

m'étais fait une étude de les multiplier, parce que c'était mon seul bonheur. Avec quelle attention j'épiais dans ses yeux la moindre de ses volontés pour prévenir, pour surprendre le moindre de ses gestes, pour faire concourir avec lui une heureuse maladresse qui rapprochait ma main de sa main, mon pied de son pied, ma bouche de son épaule ou de son cou ! Combien de fois, sous le prétexte de lui présenter une fleur de son jardin, ou bien de lui rendre son ouvrage qu'elle avait laissé tomber, j'ai frémi en touchant ses doigts tremblants, dont l'impression légère allait éveiller dans toutes mes veines un sentiment inexprimable de plaisir ! Il y avait, de sa chambre à celle de sa grand'mère, un corridor étroit qu'elle parcourait à tout moment, et où je ne manquais jamais de m'arrêter aussitôt que je pouvais présumer qu'elle allait venir, parce qu'il y avait si peu de place pour deux personnes qu'il était impossible qu'elle y passât sans m'effleurer ; et, à mesure qu'elle s'approchait, je recueillais les forces de mon cœur pour supporter la volupté de ce froissement si rapide et si délicieux. Ce hasard me paraissait une faveur, parce que je pensais qu'elle aurait pu l'éviter ou passer autre part, et qu'il n'était d'ailleurs pas concevable, selon moi, qu'une émotion semblable ne se communiquât pas un peu à la personne qui la faisait naître. J'avais une espèce de certitude qu'une femme dont on serait haï ne produirait pas le même effet sur l'homme qu'elle toucherait en passant, quelque amour qu'il eût pour elle, ou qu'elle ne le toucherait pas ainsi. J'avais remarqué aussi que sa voix n'était plus la même quand elle me parlait, et j'étais si persuadé que l'amour qui a tant de mystères avait jusqu'à un accent, jusqu'à une mélodie qui lui est propre, qu'elle ne m'adressait jamais la parole pour me

dire les choses les plus indifférentes, que je ne tremblasse de joie comme si ces riens avaient eu un autre sens que celui qu'elle y attachait ; comme si j'étais convenu avec elle d'une clef qui m'expliquerait son langage. Cet état était si peu naturel, ce secret si facile à pénétrer, que mon déguisement lui-même ne me rassurait pas, et que les témoignages de son amitié obligée pour Antoinette me donnaient autant d'inquiétude que si c'était à Adolphe qu'elle les eût adressés. Au reste, ils me donnaient de la jalousie aussi, et je n'étais pas moins tourmenté de ses prévenances devant le monde, qu'affligé de ses froideurs quand nous étions seuls. J'avais besoin d'être moins aimé, ou de l'être davantage. Ma position était fausse partout ; j'étais Adolphe pour Thérèse quand on nous voyait, parce qu'alors elle ne trouvait pas de danger à me laisser voir ce qu'elle éprouvait ; quand nous nous retrouvions ensemble, je ne l'étais plus. Cette idée était si pénible, qu'au moment où elle m'oppressait j'aurais quelquefois préféré une complète indifférence, mais plus souvent je préférais de souffrir.

De tous les endroits où j'aimais à cacher mon chagrin, il n'y en avait point que je préférasse au jardin de Thérèse, et dans le jardin de Thérèse, au rocher sur lequel elle était assise quand je lui avais fait l'aveu qui l'éloignait de moi. Comme elle s'en était aperçue, elle y venait beaucoup moins souvent, de peur de m'y rencontrer, ou bien elle affectait de s'en détourner par un long circuit, et d'aller se promener plus loin dans une allée solitaire, où je ne l'apercevais que d'espace en espace entre les massifs des bouquets et des vergers. Il y avait déjà plusieurs semaines que cela durait, et j'étais à mon ordinaire demi-couché sur le banc,

le visage couvert de mes mains, quand je sentis les doigts d'une femme s'imposer sur mon cou avec douceur, mais avec une sorte d'autorité, comme si elle avait voulu me prescrire de ne pas la regarder, car elle avait à me dire des choses dont l'aveu l'embarrassait. Je reconnus facilement Thérèse, et je restai immobile en sanglotant, parce que je pleurais quand elle était venue. Elle commença et suspendit plusieurs fois la phrase qu'elle venait d'arranger, et puis elle m'apprit d'une voix émue et tremblante que nous allions nous quitter. Son père, qui n'avait pas cessé de me prendre pour une jeune fille, pensait avoir trouvé un moyen de me faire rejoindre mes parents, ou l'armée à laquelle ils étaient attachées, et que j'avais dû suivre avec eux. Il se flattait de me mettre en tout cas à l'abri des poursuites et des persécutions ; il m'attendait au Mans, et une lettre transmise par un homme affidé (c'était celui qui m'avait conduit à Sancy) en avait apporté la nouvelle. Après cela Thérèse croyait me devoir des consolations ; elle s'attendait à mon désespoir, et quand, hors d'état de me soutenir, je laissai retomber ma tête sur le rocher, elle m'enveloppa de ses bras et m'appela de mon nom d'Adolphe. « Adolphe ! lui dis-je. O mon Dieu ! suis-je du moins Adolphe pour toi ? — Adolphe, mon Adolphe ? répondit-elle. — Adolphe ! m'écriai-je en me levant et en arrachant le bandeau qui attachait mes cheveux. L'Adolphe de Thérèse ? Prends garde, car ce mot est un lien irrévocable, un engagement pour toute la vie. — Toute la vie ! — Tu m'aimes donc ! « Elle me regardait d'un air interdit ; ses lèvres étaient pâles, elles tremblaient ; sa physionomie entière avait changé. « Si je t'aime ! » dit Thérèse. Je crus mourir, et qu'il m'eût été doux de mourir, alors !

Cependant l'intention de son père était une loi. Le lendemain tout fut prêt pour mon départ, et nos adieux doivent être le plus beau moment de ma vie, car elle avait promis de m'accompagner jusqu'au-dessus de la montagne.

Nous montâmes donc le sentier de la Croix, audessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignait d'être un peu malade depuis deux jours, et que je craignais qu'elle ne se fatiguât ; mais le temps était si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisait à de vieilles murailles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisait en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formaient une sorte de labyrinthe, et qui aboutissait de bocage en bocage à une route de traverse, il y avait, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de délassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressait, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir ! Cet endroit était couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions promis de cueillir les premières fleurs et dont nous venions de temps en temps épier les développements, moi pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les premiers tributs de la nouvelle saison. Depuis l'éclaircissement que j'avais été obligé de donner à Thérèse, nous ne

faisions plus de ces promenades, et il y avait déjà longtemps que nous n'avions vu la butte des rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble, et recula d'un pas. Je compris son étonnement, ou pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avait coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retombaient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai ; et comme je remarquai qu'elle hésitait : « Vois-tu, lui dis-je, les églantines sont écloses ; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier ! dit-elle... » Je savais bien que notre position était changée, mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse ; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours, et il était cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avais dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant : « Puisque c'est toi qui les as vues, donne-moi une de ces églantines ; je la garderai toute ma vie. »

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda longtemps, me regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tombaient sous ses doigts, et, à mesure que je les saisissais, je les appuyais sur ses lèvres, je les reprenais après elle, et je les portais sur les miennes, tout humides encore du côté que ses lèvres avaient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût ; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avais ravie, elle refusa

celle que je lui présentais. « Eh quoi ! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années, tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine ! Oh ! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien ; mais je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'ailleurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir. Un jour enfin... si je ne meurs pas à la guerre, tu m'accorderas des baisers plus doux.

— J'aime à te croire, me dit-elle ; mais il est possible que cela soit mal aujourd'hui, cela est même vraisemblable, puisque je suis mal à mon aise, que je tremble et que j'ai peur. Je serais plus tranquille si je n'avais pas déjà quelque chose à me reprocher.

— Et crois-tu, repris-je, que mon cœur soit plus paisible lui-même ? C'est l'effet, n'en doute pas, de ce sentiment inconnu dont Henriette nous parlait il y a deux mois, et que nous éprouvons comme elle. Au reste, Henriette sait aimer ! Elle ne refuserait pas à Mondyon le bonheur d'attacher sa bouche à une petite fleur qu'elle aurait pressée contre la sienne.

— Et moi, dit Thérèse, je ne t'aime donc pas ? »

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres, et la mit entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se brisait, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur serait court

et que je n'embrasserais Thérèse qu'une fois. Son teint était animé d'une manière extraordinaire ; sa main brûlait et tremblait en même temps ; j'aurais voulu me rendre compte de mon état. Je ne savais rien, mais la pensée de la mort ne m'effrayait pas comme elle doit effrayer les hommes. Il me semblait que cela serait très bien.

Pendant ce temps-là, les domestiques qui nous suivaient parvinrent au bas de l'avenue ; c'était le moment de partir. Il ne restait plus qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avais donnée. Je la détachai, je l'imprimai fortement sur sa bouche, et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille... Ma vue s'obscurcit, ma poitrine se gonfla, je perdis la respiration, la connaissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi, j'étais seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelais qu'il y avait un endroit d'où le sentier de la Croix se laissait apercevoir, et que j'espérais y voir Thérèse, à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs, soit que Thérèse, animée de la même pensée, se fût arrêtée dans ce court intervalle du coteau, qui paraissait de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et détournée contre moi ; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvait parvenir jusqu'à elle ; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !...* comme si elle m'avait entendu ; et lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de m'avoir quitté trop vite, quand il me restait tant de choses à lui expliquer, à travers la distance qui nous séparait. Si elle s'était au moins assise pour que je pusse la regarder encore !... Pour moi, je

n'avais pas détourné ma vue un seul instant du petit espace que je l'avais vue franchir comme une ombre. Il me semblait qu'il était impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyais toujours qu'elle reviendrait là un moment, dans la seule intention de reconnaître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'était pas avancé ; cet endroit n'était pas loin de Sancy ; elle pouvait, elle devait revenir ; il y avait d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon cœur ; toute cette place elle l'avait parcourue, elle l'avait occupée en différents moments ; tous ces contours de la montagne, ses pas les avaient suivis. Ces arbres l'avaient couverte de leur ombre, ces rochers avaient été effleurés de ses vêtements ; le ciel même, qui faisait le fond de ce tableau où elle m'avait apparu, était d'une pureté sans mélange. Il n'y avait pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle ; c'était le ciel, la lumière, l'air qu'elle avait touché...

Ma vie est marquée de si peu d'époques heureuses, que celle-ci, dans son indicible tristesse, remplit encore mon cœur du sentiment d'une pure félicité ; j'espérais. Ma main venait de quitter sa main, je sentais à une douce tiédeur l'empreinte de ses doigts qui avaient été liés aux miens ; l'arc si régulier et si délié qui couronne ses yeux, le regard si doux qui s'en échappe, je voyais cela, et j'enflammais ce regard des feux d'un amour semblable à celui que j'éprouvais. J'avais dérobé un jour quelques-uns de ses cheveux ; mais, avare du plaisir de les presser contre mes lèvres, je les avais attachés dans les plis d'un ruban qui me venait d'elle, et que je portais près de mon cœur. Dans le mouvement que je fis pour chercher ce

ruban, je vis tomber sur le sable où j'étais assis une feuille de rose déchirée ; je la regardai, je la reconnus, je ne m'y serais pas mépris mille ans après, mais je crus sentir qu'elle brûlait encore.

A mesure que je m'éloignais de Sancy, je croyais éprouver que les liens de ma vie se relâchaient, se rompaient les uns après les autres, et qu'il n'y avait plus rien qui pût m'y rattacher ; le monde, que j'avais trouvé si étroit pour mon cœur quelque temps auparavant, était devenu un désert sans bornes, dans lequel, à l'exception d'un seul point, je n'apercevais de toutes parts que la solitude et le néant ; et je m'étonnais que ce point vers lequel se réfugiaient tous mes vœux, toutes mes espérances, toutes les forces de mon âme, je fusse forcé de le quitter pour obéir à quelques malheureuses convenances établies à mon insu entre les hommes. J'y tournais mes regards, j'y fixais toutes mes pensées, je maudissais les devoirs qui m'assujettissaient à la fatale obligation de m'en éloigner peut-être pour toujours ; et qui sait dans quel motif, inutile à mon bonheur, inutile à celui des autres, que la société me présentait comme un appât pour me priver des avantages de ma destinée ! La société !... Comme je concevais amèrement qu'il était possible de la haïr, et que les excès de ces âmes violentes qui en préparaient la dissolution sans le savoir, pouvaient bien n'être que l'explosion tardive des sentiments de l'homme naturel, réprimés pendant tant de siècles ! Comme j'ambitionnais quelquefois d'assister à l'accomplissement de leur funeste mission ! La société pouvait-elle être un bien, quand c'était elle qui me séparait de Thérèse, qui m'empêchait de me saisir d'elle, du droit de la force et de l'amour, et de l'emporter dans mes bras, palpitante d'un mélange de terreur

et de joie, jusqu'au fond de quelque vallée hospitalière, favorisée d'un ciel tempéré, rafraîchie par des sources pures et ombragée d'arbres fruitiers de toutes saisons ! Mon père m'avait parlé de ces belles campagnes du nouveau monde où il avait essayé ses armes, et mon sang bouillonnait quand je pensais que j'aurais pu y naître à côté d'elle, y vivre son frère, son ami, son amant, son époux, au milieu des biens que prodigue à leurs habitants une nature sauvage et libre, et que j'y aurais accompli sans trouble les années qui m'étaient réservées, exempt de tous les tributs imposés à l'homme civilisé par le caprice des bienséances, la routine des coutumes ou la tyrannie des lois. Que m'importait à moi, orphelin, désormais sans famille et sans nom, le sort futur des États, et les succès heureux ou malheureux de cette lutte convulsive qui épuisait en efforts sans doute impuissants les dernières facultés d'une génération vouée à tous les malheurs ? Elle m'était étrangère. Quelle nécessité si impérieuse me faisait courir de nouveau les hasards d'une guerre inutile et sanglante, et me forçait à rentrer dans une carrière où je ne pouvais imprimer un seul de mes pas sans m'éloigner plus irrévocablement du seul être vivant qui eût vraiment besoin de ma vie et qui m'eût consacré la sienne ? Savais-je seulement si le sacrifice incroyable de tous les intérêts, de tous les sentiments, de l'existence tout entière, si le sacrifice mille fois plus pénible de l'existence d'un ange dont le bonheur dépendait de moi, me défendrait un jour du magnifique dédain des nobles de cour, de l'ingratitude et des rebuts de leurs maîtres : s'il ne deviendrait pas un titre de reproche contre les infortunés qui partageaient mon sort, et si l'histoire, vendue à un parti triomphant, n'oserait

pas nous poursuivre jusque dans le tombeau de ce nom de brigands, ironie barbare du vainqueur ? Je frémis à cette perspective, et puis je souris, car les motifs que j'opposais à ma résolution étaient précisément ceux qui devaient la fonder et l'affermir. Jamais un noble cœur ne s'engage aussi avant dans une entreprise où il n'y a rien à gagner que lorsqu'il y a tout à perdre. On ne se détacherait pas de ses habitudes, de ses prétentions au bonheur ou à la renommée, s'il ne s'agissait de mourir.

En général, et je révèle ici tous les secrets de mon âme, lorsque j'ai éprouvé quelques faibles hésitations, pareilles à celles que je viens de raconter, elles n'ont duré qu'un moment, et je me flatte qu'il ne faudra qu'un moment pour les expier.

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'était pas tout à fait tombé. Cependant, comme j'allais chez mon protecteur, et que je devais éviter de le compromettre, je n'étais pas maître de tous mes démarches. Ma vie seule dépendait de moi ; j'avais tout à ménager pour celle des autres. Je résolus d'attendre la nuit pour m'introduire dans la ville. A peu de distance, j'avais remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la terre, parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir qui s'accumulaient vers le couchant commençaient à s'étendre de mon côté, et je me plaisais à voir ces nuages colorés des derniers feux du jour se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord

suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparaître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées semblaient multiplier par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avait passé sur sa tête, elle les avait vus, elle les regardait encore ; la même idée l'occupait peut-être, et mes yeux pouvaient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouissait entre nous et qui emportait avec elle nos derniers regards. Étais-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle aurait vu ?

Comme il faisait très beau, les jeunes filles ne manquèrent pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étais assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnaient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avaient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenais cependant la douceur, et je regrettais, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un État où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêlait à ces plaisirs, car il y avait à chaque groupe quelques jeunes hommes de mon âge qui se disputaient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les paroles de ces chansons-là, mais il me semblait qu'elles ne vibreraient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillît, tant elles me révélaient de choses charmantes. Cependant, ce n'était rien en soi, ou plutôt cela serait impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'était,

si je m'en souviens, une belle qui s'était endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchaient sans la trouver. C'étaient des filles de roi chassées de leurs palais qui se réveillaient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisaient plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étaient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les lauriers sont coupés, et qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amours.

Je me trouvais enfermé dans le cercle des jeux ; j'y avais été retenu d'abord par la curiosité d'une sensation nouvelle, et puis par cette satisfaction d'une âme fatiguée qui trouve à se délasser dans des émotions douces, et puis enfin par un intérêt d'une espèce singulière qui aurait absorbé tous mes autres sentiments, si je n'avais pas connu Sancy. Plusieurs fois le nom de Jeannette, ce nom attaché à une jeune personne dont la candeur, la franche gaieté, l'air de bien-être et de contentement, reposaient agréablement la pensée ; plusieurs fois, dis-je, il avait frappé mon oreille et retenti jusqu'à mon cœur. Je m'étais d'abord placé à côté d'elle, je la regardais, je comparais notre taille et nos habits, je me demandais si c'était Jeannette, et au moment où je me croyais près de me confirmer dans mes conjectures, elle se perdait comme à dessein au milieu de la foule. Enfin, les combinaisons d'un jeu nouveau me rapprochèrent d'elle, et une loi de ce jeu me prescrivait de lui dire un secret. Je m'emparai de sa main et je la portai sur mon sein, j'attachai mes yeux sur ses yeux, de manière à la forcer de soutenir un moment mes regards, je laissai retomber une tresse de mes cheveux, comme ils étaient dans le désordre de ma fuite, et je me penchai sur son épaule pour n'être

entendu que par elle : « Jeannette, lui dis-je, Dieu te récompensera, parce que tu as pris pitié d'un pauvre brigand !... » Elle poussa un cri, et tremblant de mon imprudence et de la sienne, elle déguisa son effroi sous je ne sais quel prétexte ; après quoi, elle rejoignit ses compagnes.

Il était fort tard quand j'entrai dans la ville, et l'obscurité favorisait mes desseins. J'arrivai assez facilement à la maison de M. Aubert, parce que Thérèse me l'avait indiquée avec beaucoup de soin, et le vieux domestique qui vint m'ouvrir me reconnut d'abord pour m'avoir vu quelquefois à la ferme, quand il y était envoyé par son maître. Je fus frappé de sa tristesse et de son abattement, et je n'eus pas de peine à m'apercevoir, à la lueur de la lampe qui éclairait son visage, que des pleurs tout récents avaient mouillé ses paupières. Cependant, il ne proféra pas une parole tant que la porte fut ouverte ; mais à peine l'eut-il laissée retomber sur ses gonds, qu'il se hâta de déposer la lampe qui vacillait dans sa main tremblante, tomba sur une chaise, et m'apprit, en fondant en larmes, que M. Aubert était arrêté. « Arrêté ! m'écriai-je. — Il y a deux jours. — Et pourquoi ? — Sait-on pourquoi on est mené dans les prisons, et des prisons à l'échafaud ? me dit-il en secouant la tête ; mais cela ne pouvait pas manquer tôt ou tard, continua-t-il. C'était un trop honnête homme pour ces gens-ci, et depuis longtemps je pensais bien à part moi qu'ils finiraient par le tuer pour le punir de n'être pas méchant comme eux. — Ils ne le tueront pas, ou je mourrai près de lui !... — Antoinette ! » reprit le vieillard étonné. Qu'étais-je en effet, et comment pouvais-je essayer de délivrer à mon tour mon généreux libérateur, sans achever de le perdre ?

Il fallait cependant tout entreprendre, et pour parvenir à quelque chose, il fallait communiquer avec lui. Cela n'était pas aisé. Huit jours entiers se passèrent avant de rien obtenir, parce que M. Aubert était au secret, et la permission enfin accordée à nos prières ne me concernait point. En même temps, la correspondance de M. Aubert lui fut remise tout ouverte par le gardien de la prison. C'étaient deux lettres de Sancy, postérieures à mon départ.

Je passai le jour à attendre dans une anxiété inconcevable, non que j'eusse entrevu la moindre probabilité de sauver M. Aubert par un coup de main hasardeux, ou que l'état des choses fût tellement désespéré pour lui qu'il ne me restât de toutes mes hypothèses que la certitude de sa perte ; mais parce qu'un sentiment indéfinissable me rendait le retour de Dominique de plus en plus nécessaire, comme si ma vie avait dépendu de ce qu'il aurait à me dire. Quand il rentra, je cherchai impatiemment à lire dans ses yeux s'il y avait quelque circonstance nouvelle qui pût justifier mes craintes. Il me parut tranquille, et sa tranquillité ne me rassurait point. Enfin il s'assit, il tira d'un pli de ses habits une lettre à l'adresse d'Antoinette, dont je m'emparai avec empressement. Elle était conçue en ces termes :

« Chère enfant, lorsque j'écrivais à Thérèse de vous envoyer au Mans, je me croyais sûr de pouvoir vous rendre avant peu à votre famille. Vous savez combien mon sort est changé, et l'intérêt que vous y avez pris m'est connu. Mon seul malheur est maintenant de ne pouvoir mettre un terme au vôtre. Je n'ai d'ailleurs aucun danger personnel à courir, ou plutôt j'ai une certitude si positive d'échapper incessamment à tous les dangers qui me menacent, que si je vous recommande de

détruire ma lettre, c'est dans la vue de ne pas compromettre vos secrets et votre existence. La mienne est devenue inutile aux malheureux, et si elle devait se terminer à la suite d'un jugement, la confiscation priverait ma famille de ses dernières ressources. C'est pour cela que j'ai résolu d'être libre et que je m'en suis ménagé les moyens. Je vous jure que tout a réussi pour cela à ma satisfaction. Dans l'état où ce dernier événement va vous laisser, je ne vois rien de mieux à faire pour vous que de retourner à Sancy. Je vous y engage d'abord dans votre intérêt, parce que cette maison restera votre asile tant que vous aurez besoin d'un asile. Plus tard, d'ailleurs, ma fille peut devoir son bonheur à la liaison qu'elle a contractée avec vous, et trouver dans votre amitié, dans votre protection, le prix des faibles services de son père. Elle a besoin de vous dès aujourd'hui. On m'écrit à deux reprises qu'elle est malade, qu'elle est fort malade, et j'ai peur encore qu'on ne me dissimule à quel point la vie de ma Thérèse est compromise. Allez donc à Sancy, chère Antoinette, c'est son père qui vous en prie ! Et surtout ne parlez pas de ma captivité, ni devant ma vieille mère, ni devant ma pauvre Thérèse. Je vous répète que cela n'en vaut pas la peine. Ma captivité va finir.

« Pierre Aubert. »

Cette lettre me causait de vives alarmes sur le sort de Thérèse. Elle ne me rassurait que faiblement sur celui de M. Aubert, dont je ne comprenais point les ressources et les espérances. La permission de Dominique lui donnait le droit d'entrer dans la prison tous les jours. Je résolus d'attendre au lendemain. Ce jour-là, Dominique revint de très bonne heure, après une absence si courte,

qu'elle m'avait à peine donné le temps de l'impatience et de l'inquiétude. Il était rayonnant de joie.

— Notre maître n'est plus en prison, me dit-il, quand il eut pris le temps de rassembler ses idées et la force de se faire entendre.

— Il n'est plus en prison ! m'écriai-je. Mais où est-il ? Le savez-vous ?

Dominique me regarda d'un air embarrassé :

— Je n'en sais rien à la vérité, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Aubert n'est plus dans la prison où je l'ai vu, et qu'il n'a été transféré dans aucune autre. Je m'en suis assuré moi-même et partout. Le concierge m'a répondu d'ailleurs d'un ton de voix sombre et avec un regard affreux, comme l'assassin qui a perdu la trace de sa victime avant de l'avoir achevée. Il m'a dit brusquement : Il n'y est plus. — Je lui ai reparti : Est-il dans une autre maison ? — Il m'a répondu : Non, et il a repoussé la porte sur moi. Vrai, comme Dieu est Dieu, continua Dominique, je vous proteste que notre maître est sauvé.

Je relus la lettre de M. Aubert. Elle avait quelque chose de vague qui m'effrayait au premier abord ; mais je trouvai qu'elle pouvait se prêter à cette explication. Au moment où j'y réfléchissais, le bruit de l'évasion de plusieurs prisonniers parvint jusqu'à nous et me confirma dans cette idée. Je n'avais donc plus qu'à remplir les intentions de mon bienfaiteur, et qu'à satisfaire au besoin de mon âme qui était tourmentée des plus cruelles angoisses, depuis que je me représentais Thérèse malade, peut-être mourante, et appelant en vain son père et moi. J'embrassai Dominique et je partis.

Quoique je retournasse vers Thérèse, et que peu

de jours auparavant je n'eusse pas conçu de plus grand bonheur ; quoique je l'aimasse plus que jamais, je marchais pénétré de tristesse, et aussi lentement que si je n'avais jamais eu à la revoir. Je ne m'étais pas encore trouvé si faible et si mal au monde. Il y avait devant mes yeux comme un nuage de douleur qui obscurcissait jusqu'aux plus doux souvenirs de ma vie. L'incertitude où j'étais du sort à venir de M. Aubert, le doute où il m'avait laissé sur le véritable état de Thérèse, la crainte de la trouver dans une position dangereuse, l'ennui même de cet habit qui cachait mon sexe, qui commençait à le mal déguiser et qui devenait à charge à mon impatience et à mon courage ; je ne sais enfin quel besoin de mourir, qui est peut-être dans les hommes très malheureux le pressentiment des malheurs prêts à finir, tout cela agissait à la fois sur mon imagination et sur mon cœur. Il me semblait que j'arriverais toujours trop tôt où j'allais, et qu'il vaudrait mieux ne pas arriver.

Je m'assis au-dessus de la montagne de la Croix pour regarder la maison. Rien n'était changé. Il n'y avait là aucun mouvement inquiétant. Les cultivateurs étaient à leurs travaux ordinaires. L'air était calme et doux, et l'on s'imagine que si on avait des motifs réels de souffrance, la nature entière devrait y prendre part. Je contemplais cependant avec un effroi involontaire ce hameau qui m'avait vu si heureux, et je tremblais d'y rentrer.

Dans ce moment, j'entendis quelque bruit derrière moi, dans le hallier ; je me détournai pour savoir d'où il provenait : c'était une femme qui était encore éloignée, mais que je reconnus à travers un étrange désordre de physionomie pour Henriette

de F... Au premier abord, je crus rêver ; ses cheveux étaient épars, sa robe déchirée, ses pieds nus ; elle montait avec l'agilité d'un fantôme sur les pointes aiguës des rochers, en chantant des refrains de romances, et en riant par excès ; un homme la suivait de loin, l'œil attentif à tous ses mouvements, l'air affligé et pensif ; je le reconnus aussi pour un de ses domestiques. Il m'avait aperçu en même temps, ou plutôt il avait aperçu Antoinette, car je n'étais que cela pour lui. Il porta sa main à son front avec un mouvement de tête qui exprimait la plus vive douleur, pour me faire comprendre qu'Henriette était folle. Je me levai et je courus à elle, ses grands yeux s'arrêtèrent fixement sur moi ; elle resta debout sur le roc à la pointe duquel elle venait de s'élancer, en manifestant par son attitude immobile et réfléchie le désir de se rappeler quelque chose. Le rire qui venait d'instant en instant sur sa bouche ne s'effaça pas tout à fait, mais ses paupières se mouillèrent bientôt de pleurs abondants, et ce contraste avait quelque chose d'horrible ; à mesure que je l'avais vue de plus près j'avais mieux remarqué l'égarement de ses traits, la bizarrerie de ses ajustements. Elle portait en écharpe un mouchoir rouge comme nos officiers ; ses longs cheveux bruns, qui retombaient de côté et d'autre devant elle, étaient semés de soucis et de ces fleurs d'un violet foncé qu'on appelle, je crois, des ancolies ; ses bras, fortement hâlés par le soleil, sortaient à nu des manches courtes de sa robe noire ; ils étaient déjà maigres et flétris comme si la mort les avait touchés.

— Tu ne sais pas, Antoinette ? me dit-elle, ces gens-là ont tué Mondyon, tué, tué...

— Mondyon est mort ! m'écriai-je. Serait-il vrai ?

Elle prit la position d'un homme qui en met un autre en joue : — Pas comme cela, reprit-elle ; puis elle leva la main et la laissa retomber le long de son cou avec un éclat de rire affreux ; je ne comprenais pas bien ce geste, elle éclaircit mon doute en le recommençant ; le domestique qui la suivait inclina la tête d'un air affirmatif.

Mondyon ! mon pauvre Mondyon !... Je cherchais une épée, j'avais une robe, l'habit d'une femme !... Henriette elle-même n'était plus présente à ma pensée, mais elle s'occupait encore bien moins d'Antoinette et de tout ce qui restait au monde. Quand je relevai les yeux vers l'endroit où je l'avais vue, elle était déjà très loin. Elle avait repris le refrain monotone de sa chanson et sautillait de roc en roc au sommet de la montagne. Je tombai d'accablement sur celui qu'elle venait de quitter et où ses pieds déchirés avaient laissé une trace de sang.

Mondyon est mort ! dis-je en mordant la terre. Mon père est mort ! Ma malheureuse mère, que j'ai à peine embrassée, est morte avant le temps, morte dans un cachot... Tout ce que j'ai aimé dévoué à l'échafaud... sacrifié aux absurdes rêveries de quelques forcenés... et j'ai des habits de femme ! O Adolphe ! vous avez des habits de femme, et vous ne manquez pas cependant des vêtements et des armes d'un homme ; tout cela est à votre disposition, et vous portez des habits de femme, et vous croyez jouir de votre force et de votre raison ! Ah ! cette pauvre créature,cette femme privée de sens, qui vient de vous parler, qui vous mépriserait si elle savait qu'un soldat est caché sous les habits de la servante de ferme, Henriette est mille fois plus homme que vous : s'il lui restait, comme à vous, un morceau de fer qui pût donner

la mort, elle vengerait Mondyon et ne pleurerait pas inutilement sur des malheurs qu'à votre place elle aurait dû partager. Voilà qui est bien, repris-je en me levant ; Thérèse est malade ; son père lui-même, qui a sur moi l'autorité la plus sacrée, a voulu que je vinsse auprès d'elle. Je la verrai, je la servirai, je m'assurerai qu'elle n'a plus besoin de ma présence, et je la quitterai demain, et j'irai mourir aussi ! Thérèse est tout mon bonheur, mais l'honneur est tout avant elle ! De quel droit vivrai-je quand ils sont morts ? Et comment vivrais-je, grand Dieu ! Daignerait-elle supporter les regards d'une faible et indigne créature qui survit à ses amis, qui ose attester leur mémoire et qui n'a pas racheté leur sang ? Je m'arrêtai, je m'étreignis de mes propres bras, comme si mon père m'avait enveloppé des siens. Je me dis, avec une autorité qui ne venait pas de moi, qui appartenait à une puissance supérieure à ma volonté : Adolphe, allez mourir !... Le poids qui m'accablait diminua, mon cœur s'épanouit comme il doit le faire à la première volupté de la vie ; je sentis que j'agissais sur les faiblesses de mon âme d'une force irrésistible, et cette idée me pénétra d'une joie encore inconnue : je répétai à voix haute : Adolphe, allez mourir !... et je répondis : J'y vais.

J'arrivai à Sancy sans trouver personne, ou plutôt j'évitai quelques enfants qui gardaient leurs troupeaux sur les revers de la côte, et qui auraient pu me dire ce qui se passait. La porte était ouverte, les domestiques n'y étaient point. Thérèse couchait dans la seconde chambre, il y avait beaucoup de monde, les domestiques, les amis, les médecins auprès de son lit. J'entrai le plus doucement possible ; mais je remarquai qu'on parlait ; je m'avançai, sans précaution, jusqu'à l'endroit

où elle devait me voir. Elle ne me vit cependant point : je ne compris pas précisément pourquoi ; une fille se pencha vers elle, et lui dit avec une expression singulière : « Antoinette est arrivée !... » J'observai un mouvement, et j'entendis un cri sourd, un cri voilé qui ne me rappelait pas distinctement la voix de Thérèse ; elle se souleva sur son lit, et demanda : « Où est-elle ? » Ce n'était pas Thérèse comme je l'avais vue ; son teint était animé d'un éclat extraordinaire, qui contrastait avec la pâleur livide de son front ; ses yeux étaient tournés sur moi, et je ne trouvais pas ses regards. Je songeai à la petite vérole que je devais avoir eue peu de temps après ma naissance, à ce que m'avait dit ma mère, et dont je ne connaissais point les effets. Confirmé dans cette idée par un mot échappé à l'une des personnes qui étaient là, je fus frappé de la pensée que la petite vérole faisait quelquefois mourir, et que Thérèse avait une maladie mortelle : ce fut l'affaire d'un moment, mais ce moment usa tellement ma vie, que j'éprouvai que le bonheur même ne la prolongerait pas. — Oh ! n'approche pas, dit Thérèse, n'approche pas, si tu n'as pas eu la petite vérole !... — J'ai eu la petite vérole, lui dis-je en m'appuyant sur son lit, car j'avais peine à me soutenir, et en couvrant de baisers et de larmes sa main qu'elle venait de m'abandonner. J'ai eu la petite vérole. — Je n'en étais pas bien sûr, et combien j'aurais voulu être sûr du contraire pour espérer de souffrir du même mal, et de courir les mêmes dangers !...

Thérèse avait pressé ma main ; elle l'avait portée sur sa bouche. Je l'avais embrassée aussi. Elle m'avait repoussé un peu. Ses lèvres étaient sèches et ardentes. Quand j'eus reposé, calmé le trouble de mon âme, je remarquai qu'il n'y avait plus

personne autour de nous, et que Thérèse avait recouvert son visage de son drap. Je compris, je crus comprendre son intention. Je me révoltais contre l'idée qu'elle ne me croyait pas digne de la regarder et de l'aimer dans la laideur de sa maladie. — Tu n'aimes plus ton Adolphe, lui dis-je à voix basse, puisque tu ne veux plus le voir ? — Adolphe, dit-elle beaucoup plus bas, songe donc que tu te nommes... — Ils sont sortis, continuai-je. Il n'y a plus que toi et ton Adolphe que tu ne veux pas voir. Elle serra ma main, souleva sa tête et la laissa retomber sous ce drap qui la couvrait comme un linceul. Cette pensée me déplaisait. Je voulus l'arracher, elle le retint. — Que je ne veux pas voir ! murmura-t-elle avec un sanglot qui me brisa le cœur. Dis que je ne peux plus le voir et que je ne le verrai plus. Thérèse n'est plus rien pour Adolphe qu'un spectre, que la tête du squelette qui roule dans les cimetières. Elle n'a pas d'yeux ! — Tais-toi, lui dis-je en la rapprochant de moi ; ton pauvre esprit s'égare ; il est affaibli et troublé par ton mal. S'il ne t'abusait toi-même, tu ne me tromperais pas si cruellement. Elle rejeta le drap et se tourna vers moi comme si elle m'avait regardé. Je ne lui vis pas d'yeux, mais je n'avais jamais remarqué les effets de la petite vérole, et je ne m'en formais qu'une idée vague. — C'est un accident commun, lui dis-je, qui ne dure qu'autant que la maladie et qui ne doit pas t'effrayer. Elle sourit, saisit mes doigts, les porta vers l'orbite de ses yeux et les appuya dans sa profondeur. Elle était vide. Je tressaillis malgré moi, car j'aurais voulu lui dérober ce que j'éprouvais, mais j'avais les mains engagées dans les siennes ; elle les pressa vivement, et puis les abandonna, comme si elle avait voulu me rendre la liberté. Je la devinai, je

repris ses mains, je les retins avec force. Je pleurais amèrement. — Thérèse, m'écriai-je, que ceux qui aiment comme vous sont heureux ! Qu'ils ont des liens souples et faciles ! Vous auriez abandonné Adolphe aveugle ! Elle voulut m'interrompre. Je continuai. — Adolphe que vous avez recueilli, que vous avez nourri, que vous avez sauvé, je n'ose plus dire, hélas ! que vous avez aimé ! vous l'auriez abandonné pour un malheur de plus ! Votre pitié allait jusque-là et pas plus loin ! Un coup de feu pouvait aussi m'enlever les yeux, et Adolphe alors n'avait personne qui l'aimât, qui le conduisît, qui reçût pour lui l'aumône de la charité ! C'est ainsi que tu m'aimais, c'est ainsi que vous aimez ! Oh ! j'espère bien que vous n'êtes pas aveugle ; mais, si vous l'étiez, cesserais-je, moi, de te voir et de vivre pour toi ! Dis-moi, pourrais-je te quitter sans mourir ! L'aveugle a un chien qui le précède, qui le sert, qui sollicite pour lui de l'attitude et du regard la charité des passants, un chien dont il est aimé ; et ce qu'il attend d'une brute, vous ne le demanderiez pas au cœur que vous avez choisi ! Non, Thérèse, tu n'as pas besoin d'yeux tant qu'Adolphe en aura pour veiller sur toi ; et quant à lui, s'il avait besoin d'être vu de toi, de toi seul à jamais, tu le pardonneras aux vanités de l'amour, mais là, dans ton cœur, ne le vois-tu pas encore ? — Oh ! toujours, toujours, dit Thérèse. Oh ! je te vois mieux. Je ne t'ai jamais si bien vu : je vois jusqu'au pli de ton front, jusqu'au mouvement de ton sourcil, jusqu'à la petite cicatrice de ta lèvre supérieure, et je verrais cela plus longtemps que les autres femmes : mais pourquoi te lier à un cadavre ? Je te fais de la peine ! repritelle. Oh ! je connais bien mon Adolphe, et je ne renoncerais pas à lui sur la terre si je ne savais

où le retrouver ! Mais je le retrouverai un jour pour ne m'en séparer jamais. Tu aurais beau faire, continua-t-elle en passant ses doigts dans mes cheveux, tu pourras vivre et aimer, c'est dans l'ordre ; mais ton éternité m'appartient tout entière. J'aurai alors, et pour toujours, ma beauté, ma jeunesse, mes yeux. En disant cela, elle couvrit de sa main la place où ils n'étaient plus. J'avais perdu la force de lui répondre. Je succombais sous le poids de ma douleur. Il me semblait que les larmes dont je mouillais sa main auraient dû parler pour moi ; mais ne pouvait-elle pas les prendre pour celles de la pitié, d'une pitié ordinaire et commode, comme celle qu'ont les autres hommes pour leurs semblables, et qui n'engage point la vie de celui qui l'éprouve ? Sa main d'ailleurs était si pâle et si froide ! Elle pouvait être insensible à mes larmes. Je sentais qu'il me manquait un langage, que les signes perdus pour ses yeux, l'action de ma main peut-être perdue pour sa main qui lui répondait à peine, celle de mes paroles soutenue des exclamations vulgaires, des froids serments dont les amants se servent pour tromper, ne parviendraient pas sûrement à son cœur. J'aurais voulu ouvrir le mien, et que ses yeux un moment, un seul moment dessillés, eussent pu s'assurer que je ne la trompais pas. Oh ! je concevais dans cette idée une inexprimable volupté à mourir ! Dans cette impuissance de me faire entendre, je déchirais son drap de mes dents, j'y étouffais mes sanglots, j'y desséchais mes yeux en les comprimant avec force pour tarir les pleurs dont ils étaient inondés. Je désirais de les perdre ! — Veux-tu, lui dis-je, veux-tu que je les arrache, ces yeux qui te déplaisent, et que nous allions promener ensemble notre infirmité de ville en ville, à la merci du ciel et des

hommes compatissants ? Dis, veux-tu que je sois aveugle, et que je détruise de deux coups de poignard ce faible et malheureux avantage que la nature trop injuste me donne aujourd'hui sur toi ? Alors on dira : Voilà les deux amants, la maîtresse qui a perdu les yeux par la petite vérole, l'amoureux qui s'est aveuglé pour ressembler à sa maîtresse ; ils s'en vont par le monde fidèles et heureux, car leur bonheur consiste à s'aimer ; on le dira, n'en doute pas, et l'on prendra soin de notre misère !

— Je te comprends bien, me répondit-elle. Ce que tu dis là, je l'ai éprouvé tant de fois dans mon cœur, avant de penser que je deviendrais si malheureuse, et quand je m'imaginais que ce serait à moi à protéger, à soutenir, à embellir ta vie ! Mais ce sont peut-être les illusions de la jeunesse insensée pour qui tout l'avenir est dans une minute d'ivresse et d'égarement. Tu seras toujours tout pour moi, quoi qu'il arrive, car mon cœur n'aura jamais le funeste privilège de pouvoir changer. Je t'aimerai toute ma vie comme je t'ai aimé, parce que je te verrai toute ma vie comme je t'ai vu, et qu'aucune impression nouvelle ne pourra plus me parvenir par ces yeux éteints, parce que ma vie se composera toute des souvenirs du passé, et qu'elle n'aura plus de présent. Mais toi, si jeune et si longtemps condamné à être l'unique pensée d'une pauvre fille imparfaite, infirme, défigurée, es-tu bien sûr de ne jamais éprouver de lassitude et de dégoûts ? Tu te fâches, continua-t-elle en souriant. Oh ! tu es un homme habile, plein d'expérience et de raison, et qui sait déjà toute l'existence, comme s'il y avait passé plusieurs fois ! Ne tourmentez pas cet amant de dix-sept ans de l'idée qu'il n'y a point de sentiments éternels, et

que la contrainte d'une obligation rebutante peut fatiguer à la longue une âme que le bonheur même aurait ennuyée ! Écoute ! ne me promets pas tant. Je suis très exigeante cependant ; j'aime beaucoup, et il est naturel de beaucoup exiger de ce qu'on aime. Promets-moi, cet engagement peut se tenir, de me conserver ton amitié toute la vie ; promets-moi, quand tu en aimeras une autre, de ne pas me le dire, car je veux aimer tout ce que tu aimeras ; et celle-là, je sens que je ne pourrais pas l'aimer. Consens encore à me laisser vivre où tu vivras ; et, si je te deviens jamais un peu à charge, promets-moi de faire en sorte que je ne le devine pas. Voilà bien des sacrifices, mais je les comprends, et je les attends de toi. Je te dégage d'avance de tout autre serment. — J'allais parler, elle chercha ma bouche avec sa main et la couvrit fortement. Je me levai désespéré. Je marchai dans la chambre avec une sorte de fureur. Je vis qu'elle était inquiète. Je revins. Je la touchai. — Thérèse, lui dis-je, mettons un terme à ces débats affreux. Vous dites des paroles de femme, et vous tuez votre ami. Savez-vous qu'il n'en coûte pas plus d'en finir ? C'est à l'éternité que tu en appelles ? Eh bien ! allons dans l'éternité ! et, si ton âme se révolte contre la mort, va, je me charge de tout. Ne frissonne pas ainsi. Dieu ne nous repoussera point. Il y a des actions fortes qui sont au-dessus de la capacité et des jugements de l'homme, mais que Dieu apprécie, et qui trouveront devant lui la grâce que la méprisable sagesse du vulgaire leur a refusée. Puisque notre existence sur cette terre est perdue, anéantie à jamais, et que tu ne comprends d'autres moyens de l'améliorer que des transactions qui nous humilieraient tous les deux, c'est un signe que Dieu est content, et qu'il nous

rappelle à lui. Ne te persuade pas, Thérèse, que sa souveraine bonté accablerait de tant de maux deux âmes innocentes qu'il a formées avec prédilection, s'il ne voulait nous indiquer que le temps de nous en retourner est venu. Ne crains rien, Thérèse ! Si je trouve en moi assez de force pour ce que je conçois, c'est que cette force m'est donnée ; c'est qu'il était marqué dans les décrets du ciel que nous mourrions ensemble, et que je te porterais dans les bras de notre divin père, avant de prendre possession de toi pour l'éternité. — Adolphe ! cria-t-elle d'un son de voix qui annonçait la terreur ; et elle se releva avec effort, le bras étendu de mon côté. Je m'approchai pour la soutenir. Elle tremblait. Sa poitrine était gonflée, haletante. Elle s'aperçut que j'étais près d'elle, et retomba en frissonnant. — Fais ce que tu voudras de ma vie, me dit-elle. Dispose de ces derniers jours que Dieu m'accorde, si tu le veux ; mais ne me parle plus comme cela. Songe que je suis malade, et que tu me fais peur. Je pensai qu'en effet mon emportement avait fait aggraver son mal. — Je te fais peur, Thérèse ! Adolphe te fait peur ! Ah ! plutôt mourir mille fois que d'inquiéter ton cœur de la peine la plus légère ! Que dis-je ? plutôt mourir seul, et te perdre pour jamais ! Je ne ferai moi-même que ce que tu voudras ! Et si tu te défies trop de ma constance pour être heureuse sur la foi de mes promesses, s'il faut l'épreuve de ma vie pour te rassurer, je me contenterai de te suivre, de t'épier de loin, de tenir mes yeux arrêtés sur toutes tes démarches, mes pensées attentives à toutes tes pensées ; je ne te fatiguerai pas de l'obstination d'un sentiment auquel tu n'as pas la force de croire ; je ne t'en parlerai que lorsque tu ne pourras plus rien craindre de ces illu-

sions de la jeunesse et des passions qui t'inspirent tant de défiance. J'attendrai pour te dire : « Voilà », que le temps et le désespoir aient usé mes jours et blanchi mes cheveux. Je reviendrai alors près de toi, dévoué à ton bonheur comme aujourd'hui, et je te prouverai, en mourant à tes pieds du plaisir de t'entendre dire encore une fois que tu m'aimes, que vous vous étiez cruellement trompée sur mon cœur ! — Pendant ce temps-là, je baignais ses mains de mes larmes. Elle ne me repoussait plus. — Je le veux bien, dit-elle. Je croirai à tout ce que tu m'as promis. J'y croirai tant que tu le voudras. Si c'est une illusion, elle vaut la vie tout entière. Je serais bien folle de la repousser. Oui, je crois que tu m'aimes, Adolphe, que tu m'aimes telle que je suis et que tu m'aimeras toujours. Ne s'est-il pas trouvé des amants qui n'ont pas survécu à leur maîtresse ? Un sentiment qui triomphe de la mort peut bien résister au malheur. Elle engagea ses bras dans les miens. Elle était tout à fait contre mon sein. Je craignais de l'incommoder, parce qu'elle souffrait partout. Je m'éloignai faiblement en laissant ma bouche assez près de la sienne pour aspirer son souffle ; et, comme cette position était difficile à conserver longtemps sans une fatigue excessive, j'appuyai le haut de mon corps sur le lit, et peu à peu je m'y reposai tout entier sans qu'elle s'en aperçût. Cette idée me causa un horrible serrement de cœur. J'éprouvai un mélange inexprimable de douleur et d'ivresse à penser que j'étais couché avec Thérèse, avec Thérèse aveugle et mourante ; je comparais cela aux félicités que je m'étais promises, et je concevais profondément que la vie de l'homme ne peut pas embrasser toute sa destinée. J'étais sûr qu'il manquait beaucoup à la mienne, mais qu'elle ne finissait pas ici, et que

Dieu ne m'avait pas donné seulement pour mon supplice une âme qui désirait le bonheur et qui comprenait l'éternité.

Depuis que je pouvais me rendre compte de mes actions, je n'avais jamais négligé de prier; la nuit était déjà tombée. On savait que je veillerais Thérèse ; on avait apporté la lampe et les remèdes de la nuit. Je voulus me recueillir pour ma prière, et j'eus un instant d'inquiétude, parce que j'étais couché auprès d'une femme : mon cœur battit avec violence, et repoussa cette idée comme une profanation. — O Dieu ! dis-je en moi-même, vous lisez dans mon âme, et vous savez si elle est indigne de vous ! Cela me rendit un calme singulier, et qui changea en confiance tout l'effroi que le premier sentiment de cette apparence de faute m'avait inspiré. Je me plaçai plus près de Thérèse. Ses pieds étaient glacés ; je les réchauffai dans ma main. Elle dormait d'un sommeil inquiet, et le moindre frémissement de ses membres ne m'échappait point. J'étais du moins plus à portée de la secourir. Elle tournait souvent sa tête avec vivacité, en poussant de petits cris, en articulant deux ou trois syllabes confuses. Mon bras droit était engagé sous son cou depuis plusieurs heures. J'y avais senti d'abord un peu de malaise, ensuite de l'engourdissement, et j'avais fini par ne rien sentir. C'était un apprentissage de la mort ; et la mort est si peu de chose ! Si elle avait pu me gagner ainsi tout entier, si j'avais pu cesser d'être, sans cesser d'être lié pour toujours au corps de Thérèse, le néant lui-même ne m'aurait pas épouvanté à ce prix. Quand je m'aperçus qu'elle se réveillait par degrés, je m'éloignai doucement pour qu'elle ne sût pas que j'avais été si près d'elle, et que son âme innocente ne s'en alarmât point. — Est-ce

toi? me dit-elle. — Oui, lui répondis-je en l'embrassant. — Est-il jour? reprit-elle. Je ne m'attendais pas à cette question, elle me déchira. — Pas tout à fait, lui répliquai-je avec un trouble dont elle devina le motif. — Je veux, dit-elle, que tu t'exerces à soutenir cette idée, et que tu corriges mes erreurs avec autant de sang-froid que si elles ne te rappelaient pas une époque qui est passée pour ne plus revenir. Moi-même, en me réveillant, j'ai failli céder à cette impression. Je ne te voyais pas; mais tu me touchais, c'était toi, bien toi, et j'ai oublié l'autre pensée comme une chose étrangère à ma vie. Il y a parmi les créatures de Dieu beaucoup d'êtres qui sentent et qui ne voient pas. Nous ne plaignons cependant pas leur malheur, parce que nous regardons cela comme naturel à leur espèce; mais un être privé de l'avantage de voir, qui verrait cependant par les yeux d'un être semblable à lui, d'un être qui l'aime et qui en a soin, nous jugerions qu'il est infiniment favorisé sur la terre. Qu'importe, en effet, que je ne voie pas, si toi, qui est la forte et la grande moitié de mon existence, tu vois pour nous conduire et pour nous faire vivre tous deux? Je m'apercevais à cette exaltation de sentiment et de langage, qu'elle était animée par la fièvre. J'imprimai mes lèvres sur ses doigts pour lui témoigner que je prenais plaisir à l'entendre, et que ce qu'elle disait était dans un parfait accord avec mes pensées. — C'est un étrange commerce que l'amour, continua-t-elle, un commerce où celui qui donne le plus est toujours le plus favorisé, et admire les grâces que la fortune t'a faites! Tu seras tout entre nous deux, et moi, je ne serai rien! rien absolument! — Tu te trompes, lui dis-je, en affectant d'entrer pour lui plaire dans les rêves

de son imagination, car tu seras toujours la pensée qui nous animera tous deux, et moi je ne serai que le corps qui lui obéit. — Cette idée lui sourit beaucoup. — Voilà, dit-elle, qui est digne de ton cœur. Il y aura une âme et un corps ; mais l'âme, ce sera encore toi, car je sens que toute la mienne est passée en toi, et que hors de toi je n'en ai plus... Dieu me le pardonne, mon ami ! Mais il n'y a que lui qui puisse nous redonner l'un à l'autre comme nous étions. Il paraît qu'ici c'était fini, et qu'il nous gardait, comme tu disais hier, pour la vie de l'avenir. J'ai fait là-dessus un rêve étrange cette nuit. Elle remarqua que j'écoutais : elle rit. — Tu n'as pas beaucoup de confiance aux rêves, n'est-ce pas? Je pressai encore ses doigts qui étaient croisés dans les miens. — Imagine-toi, reprit-elle, que je me suis retrouvée telle que j'étais quand tu m'as vue pour la première fois. J'étais conviée à un beau festin avec Henriette (je ne lui avais point parlé d'Henriette), et avec nous il y avait deux officiers. Je me figure que c'était un repas de noces. L'un des officiers, c'était toi. Je regardais avec étonnement comme ta physionomie s'était animée d'une expression martiale terrible, sans perdre cette expression de douceur pour laquelle je t'ai aimé, car tu avais toujours la tendresse de ton regard, la timidité de ton sourire, et je me réjouissais d'avoir touché un cœur si modeste et si fier. L'autre officier, ce devait être Mondyon. Je le voyais à peu près comme tu me l'as dépeint, gai, mutin, boudeur, emporté, mais digne un peu d'être aimé de mon Adolphe. Nous étions d'une joie folle comme de pauvres jeunes gens qui se croient heureux, et qui croient que le bonheur est une chose durable. Tout à coup je relevai les yeux vers Henriette, parce qu'elle chan-

tait. Je fus surprise et épouvantée : elle était si pâle, si malade, si tristement vêtue. Oh ! si tu l'avais vue comme cela ! Saisie de douleur, je me retournai vers vous ; Mondyon et toi, vous aviez les yeux fixes, immobiles, éteints. Vous ressembliez à ces images moulées de plâtre ou de cire, auxquelles il ne manque pour faire illusion que le mouvement de la vie. Vous ne viviez pas, car tu ne me regardais point, ou tu n'eus pas l'air de me voir ; et c'était une chose hideuse à considérer, parce que vos têtes ne paraissaient plus appartenir à votre corps, et qu'elles ne s'y rattachaient que par je ne sais quelle ligne sanglante.

Après m'avoir dit cela, Thérèse resta extrêmement abattue. Je cherchais inutilement à dissiper les idées qui la tourmentaient, parce que j'en étais poursuivi moi-même, mais j'essayais de lui faire croire que j'étais tranquille, quoique ma voix fût altérée et tremblante. Enfin le jour était venu ; Thérèse avait demandé un confesseur, et je désirais qu'elle s'entretînt avec un homme qui aurait de l'autorité sur son âme, dans l'espérance qu'il en résulterait pour elle un peu de consolation. Quelque bruit que j'entendis au dehors m'apprit qu'il était arrivé. J'en avertis Thérèse, j'ouvris, et je me plaçai auprès de la porte ; le prêtre passa devant moi sans me regarder. C'était un homme d'une petite taille et d'une physionomie commune, qui avait tout au plus trente-six ans : cependant ses cheveux étaient déjà rares et blanchis. Il y avait dans ses traits une expression singulière et pénible à voir, celle du courage qui commence à être usé par la douleur, de la patience qui cède sous le poids des souffrances de tous les jours, des forces du corps qui vont manquer au dévouement de l'âme, et qui ne se soutiennent encore un moment qu'à

la faveur de cet enthousiasme de la vertu, ou de ce sentiment de la foi qu'on appelle aujourd'hui le fanatisme. Il marchait avec peu d'assurance et en s'appuyant contre les ais de la boiserie, car il était très fatigué, très malade, et il ne paraissait depuis longtemps dans les lieux habités que pour y porter les secours de son ministère. Ses habits n'annonçaient point le sacerdoce de la religion proscrite. C'était ce mélange de vêtements divers qui indique un costume étranger à celui qui le porte, et dont il n'est redevable qu'à la charité. Je passai le seuil de la chambre, et je m'arrêtai au dehors ; il ne me parvenait de l'intérieur qu'un murmure sourd et confus, mais que j'aimais à entendre, parce qu'il me prouvait du moins l'existence de deux personnes. Les autres domestiques s'étaient mis à genoux avant moi ; la grand'mère avait fait rouler sa chaise longue au milieu d'eux ; comme elle ne pouvait s'agenouiller parce que ses jambes étaient immobiles, elle se penchait sur ses mains croisées, en implorant l'assistance de Dieu avec des larmes et des sanglots. Je défaillais ; je suivis de la main le montant de la porte contre lequel j'étais appuyé, et quand je fus à genoux, je m'y retins fortement en y collant mon visage et en enfonçant mes doigts dans les inégalités des moulures. J'avais le sentiment que la pensée de Dieu s'arrêtait un moment sur la petite ferme de Sancy, et que mon âme était en sa présence. J'aurais voulu faire un vœu ; je ne sais quelle inspiration secrète me disait qu'il ne serait point agréé, et que ce jour n'était pas un jour de promesses, mais un jour de sacrifices.

Je ne pus me lever que lorsque le prêtre sortit ; il essuyait une larme.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta tout à coup et nomma Antoinette ; je me présentai. —

Mademoiselle vous demande, dit-il en me regardant fixement d'un air d'abord triste et austère, mais qui s'éclaircit peu à peu. Ensuite il se rapprocha vivement de moi, pressa ma main entre ses mains, et me donna sa bénédiction. Tout le monde le regardait avec étonnement, car j'étais seul à le comprendre. Je crus deviner que la bénédiction et le serrement de main de ce saint prêtre n'étaient qu'un ajournement à quelque prochain rendez-vous, dans un monde où nous étions attendus. Cette pensée me donna un peu de force, parce que les apparences de la mort s'embellissaient pour moi de tout ce que j'avais perdu, de tout ce qui me restait à perdre dans la vie. J'entrai à pas posés dans la chambre de Thérèse ; je croyais cependant la trouver éveillée, et je fus étonné de son immobilité. Un petit mouvement de sa tête qui était relevée sur son oreiller, et qui était animée d'un coloris très vif, quoique les traces de sa maladie n'y parussent presque plus, me décida à m'approcher davantage. Elle m'appela d'une voix basse ; je me précipitai à genoux auprès d'elle, et je pris sa main qui tombait de son lit pour y appliquer mes lèvres. Elle était extraordinairement froide ; inutilement j'essayais de la réchauffer de mon souffle ; l'ardeur même de ma bouche ne pouvait y rappeler la vie. Thérèse m'appela encore en essayant d'élever la voix. — Je suis là ! m'écriai-je, ne m'entends-tu pas ? Elle parut étonnée. — Je t'entends bien, me répondit-elle, mais je ne te sens point. Je me levai, je plaçai mon visage très près du sien, au point de l'effleurer de mon haleine. — Comme cela, dit-elle, je suis plus sûre que tu es auprès de moi. Tu peux même m'embrasser une fois comme ta sœur et ton épouse. On me l'a permis tout à l'heure, et on

m'a dit que Dieu n'était point irrité contre nos amours depuis que tu es revenu. Je l'embrassai. — A la bonne heure ! reprit-elle, ceci n'est pas un péché ; cela ne fait pas le mal du baiser de l'églantine. — O ma Thérèse, lui dis-je, cette fois-là, c'est moi qui étais coupable ! — Garde-toi bien de le croire, interrompit-elle vivement, car il n'y a encore que moi qui ai racheté quelque chose.

Je m'aperçus que sa voix s'embarrassait, que sa poitrine se soulevait et s'abaissait plus fréquemment, que sa respiration devenait courte et douloureuse. — Ne parle pas comme cela, repris-je, tu te fatigues et tu souffres. Je n'ai pas besoin d'entendre tes pensées. A mesure qu'elles se succèdent dans ton cœur, elles parviennent au mien. Elle se tourna vers moi en souriant ; j'appuyai bien doucement ma tête sur son épaule, et je collai mes lèvres à son cou. Elle frémissait contre moi. — As-tu bien mal ? lui demandai-je. — Au contraire, me répondit-elle, je me sens mieux. Elle frémit encore, et sa tête tomba tout à fait sur la mienne ; je ne sais pas ce que j'éprouvai ; je ne me rendis compte de rien. Seulement je sentis qu'elle saisissait mes cheveux avec ses dents, et au même moment mon cœur se glaça et mon sang se figea dans mes veines. Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit ; je n'avais de mon existence qu'une idée purement physique, l'impression d'une douleur vive à la place où un instant auparavant j'avais senti se serrer les dents de Thérèse ; j'y portai la main ; mes cheveux avaient été coupés en cet endroit. Thérèse était morte.

Je n'avais jamais essayé mon courage sur cette supposition. Elle ne s'était pas présentée à mon esprit ; je fus étonné de vivre, et plus étonné d'être calme. Je me levai, je pris le mouchoir qui contenait

mes habits vendéens ; je le mis à mon bras comme quand j'étais arrivé à Sancy, et je marchai d'un pas ferme vers la porte de la maison. Il fallait passer devant celle de Thérèse qui la touchait, mais elle n'était qu'entr'ouverte. Il y avait tout à l'entour des gens qui pleuraient et qui priaient. En dedans on voyait un peu de lumière. Ma première pensée fut d'entrer et de mourir là ; mais cet égarement ne dura qu'une minute. La présence d'un jeune homme caché pendant six mois sous des habits de femme dans la maison de Thérèse pouvait nuire à sa mémoire, et le nom de cet homme aurait perdu la famille de Thérèse, s'il était reconnu pour un proscrit. D'ailleurs le suicide, auquel je n'avais pas encore pensé, devait être un grand crime devant Dieu, et ce crime pouvait m'interdire jusqu'au seul bien dont l'espérance reste au chrétien dans ses malheurs, celui de revoir dans un autre monde les êtres chéris qu'il a perdus. Cette idée me fit tressaillir parce qu'elle se présentait à mon esprit pour la première fois, et que j'avais été près, en cédant à mon premier mouvement, de sacrifier tout mon avenir, et de perdre Thérèse dans l'éternité, pour n'avoir pas eu la force de lui survivre quelques jours dans le temps. Pendant que je faisais ces réflexions, je franchissais la dernière porte de la ferme, poursuivi des cris et des gémissements qui s'élevaient au dedans : — Ah ! ma fille, ma belle Thérèse, ma bien-aimée, criait la grand'-mère, je ne te verrai donc plus jamais, jamais !... — Et sa voix s'étouffait dans les sanglots. — Pourquoi jamais ? disais-je dans mon cœur. Ah ! moi, je te verrai bientôt, bientôt, je te verrai toujours, toujours !... Et cette conviction me rendait je ne sais quelle force, parce que toutes mes facultés étaient absorbées en elle. Mes sens m'y

confirmaient eux-mêmes tout enveloppés qu'ils étaient encore des ténèbres de la vie. Je suivais des yeux un fantôme brillant qui m'appelait à sa suite. J'entendais retentir une voix forte qui me répétait : Bientôt, bientôt, toujours, toujours. Et quand je lui demandais si elle ne me trompait pas, elle me répondait à cris multipliés comme une voix en colère. Cela ressemblait à un commencement de délire, et j'invoquai comme le suprême bonheur un délire non interrompu qui me délivrait sans retour des souvenirs du passé.

Le soleil se couchait ; je gravis le sentier de la Croix, et quand je fus au haut de la montagne, il n'y avait plus assez de jour pour que je distinguasse encore la maison, mais ses quatre cheminées blanches se dessinaient dans l'obscurité croissante de la nuit, et présentaient quelque image d'un monument funèbre. Je me tournai de ce côté et je cherchai une longue suite de bancs de rochers que j'avais remarqués quelquefois et qui se projetaient en corniche saillante sur le précipice. Je me couchai en cet endroit les yeux fixés sur le lieu où devait être le corps de Thérèse, et je priai Dieu avec une vive abondance de cœur que je pusse tomber de là dans mon sommeil. Cependant je ne pleurai point. Je n'avais pas dormi la nuit précédente ; mes sens cédaient à un accablement invincible ; je m'y abandonnai ; mais le sommeil que je goûtai n'était pas un sommeil de repos. C'était une succession de pensées tumultueuses et fantastiques, de rêves pénibles et hideux. Je m'imagine que si la Providence accorde quelque relâche au supplice des damnés, c'est ainsi qu'ils doivent dormir. Quelquefois je me persuadais qu'on s'était trompé sur les apparences de la mort de Thérèse, et qu'elle n'était pas effectivement morte, mais qu'elle était malade

et mourante, et pourtant cela me consolait. Je faisais un effort pour me réveiller afin de courir la rejoindre, et à peine j'étais parvenu que l'horrible vérité se ressaisissait de mon cœur. Je criais : « Elle est morte », et je retombais dans mon assoupissement à défaut de forces suffisantes pour entretenir ma douleur dans toute sa puissance. Un instant après, des éclairs effleuraient mes paupières, j'entendais un bruit comme celui du tonnerre, et je voyais Thérèse qui s'envolait sur des ailes enflammeès ; mais elle se détournait de moi, et je me réveillais en l'appelant : c'est ainsi que je passai cette nuit. Quand le soleil fut levé, je m'assis sur le roc, et je regardai Sancy. Un peu plus d'une heure après j'aperçus quelque mouvement, et je crus distinguer trois ou quatre hommes qui sortaient de la ferme et qui emportaient quelque chose. Alors je me levai, parce que je compris que tout était fini ; je me dirigeai vers un endroit écarté de la forêt voisine ; je m'y dépouillai des habits de Jeannette ; je repris mon uniforme, et je suivis au hasard la première route qui s'offrit à moi. Je marchai plusieurs heures sans rencontrer personne, ou sans exciter d'autre sentiment que la surprise. Enfin, arrivé aux portes d'une ville dont j'ignore le nom, je fus arrêté par des soldats et amené en prison. Huit jours se sont passés depuis. On me juge demain.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

PRINTED IN GREAT BRITAIN

NELSON, ÉDITEURS,
189, rue Saint-Jacques, París.


ÉDITION
LUTETIA
NELSON

LF
N7614j

255544

Author Nodier, Charles

Title Jean Sbogar et autres nouvelles.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 05 01 001 6